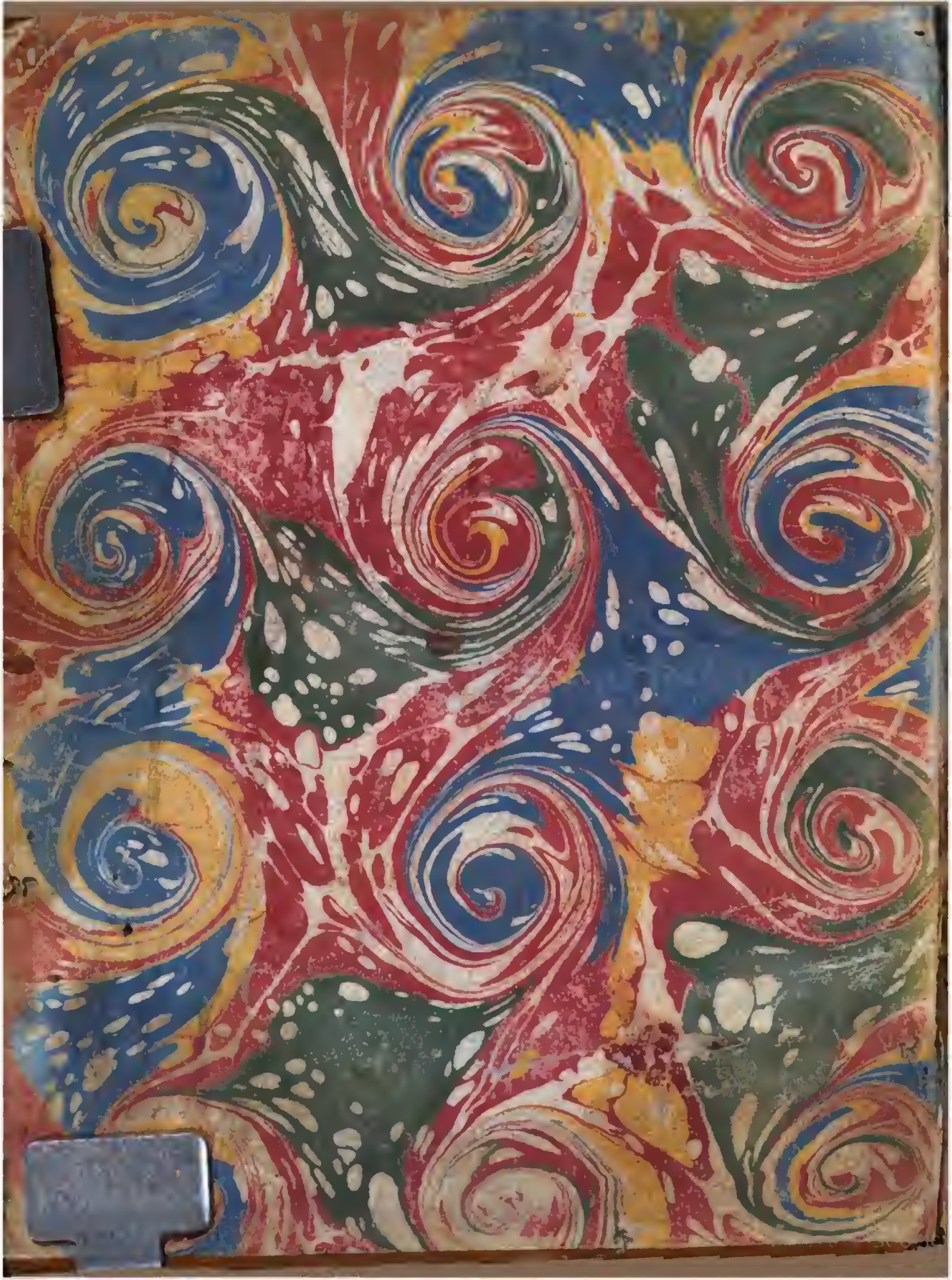
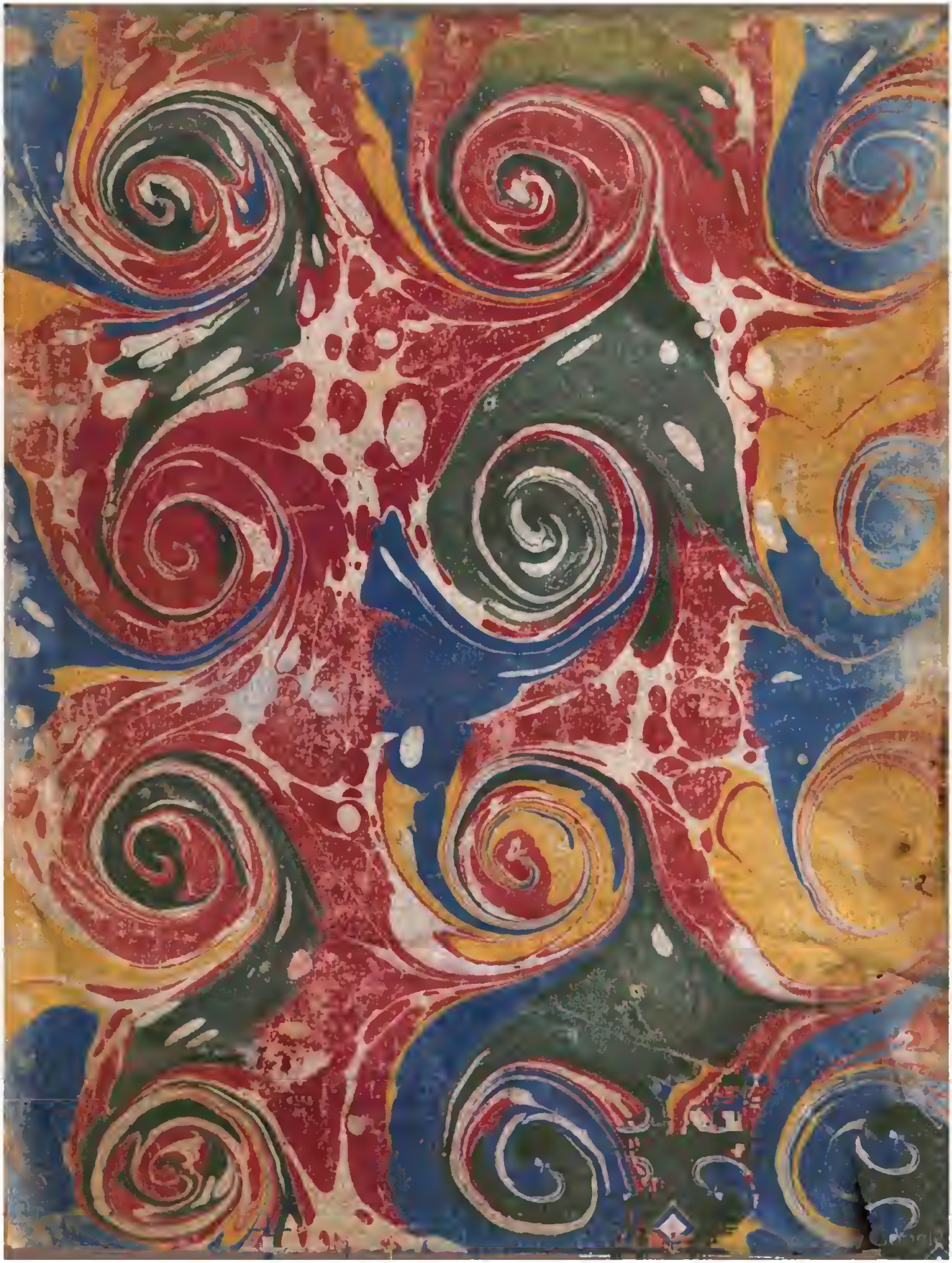




COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME DIX-SEPTIÈME.

BVEE090052
BVEE090083
2: BVEE090085

SECOND SUPPLÉMENT

À LA

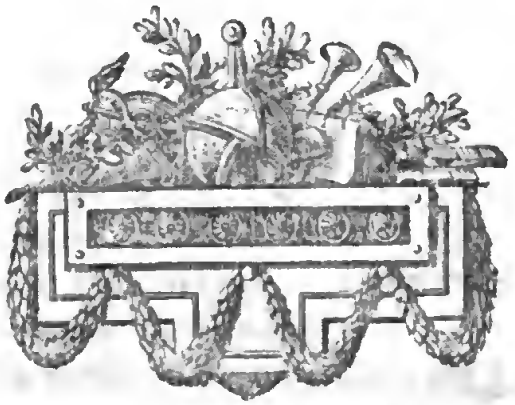
COLLECTION DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

TOME SECOND.



A GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

B69

Digitized by Google

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

SUITE DU LIVRE ONZIÈME.

Je vivois à Montmorenci depuis plus de quatre ans, ſans y avoir eu un ſeul jour de bonne ſanté. Quoique l'air y ſoit excellent, les eaux y ſont mauvaiſes, & cela peut très-bien être une des cauſes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout-à-fait malade, & je paſſai l'hiver entier dans des ſouffrances preſque ſans relâche. Le mal phyſique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit auſſi plus ſenſibles. Depuis quelque temps de ſourds & triſtes preſſentimens me troubloient, ſans que je ſuſſe à propos de quoi. Je recevois des lettres

anonymes aſſez ſingulières, & même des lettres ſignées qui ne l'étoient guères moins. J'en reçus une d'un conſeiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la préſente conſtitution des choſes, & n'augurant pas bien des ſuites, me conſultoit ſur le choix d'un aſyle, à Genève ou en Suiſſe, pour s'y retirer avec ſa famille. J'en reçus une de M. de....., préſident à Mortier au parlement de....., lequel me propoſoit de rédiger pour ce parlement qui, pour lors, étoit mal avec la cour, des mémoires & remontrances, offrant de me fournir tous les documens & matériaux dont j'aurois beſoin pour cela.

Quand je ſouffre, je ſuis ſujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres, j'en mis dans les réponſes que j'y fis, refuſant tout à plat ce qu'on me demandoit : ce refus n'eſt aſſurément pas ce que je me reproche, puiſque ces lettres pouvoient être des piéges de mes ennemis (*), & ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais. Mais pouvant refuſer avec aménité, je refuſai avec dureté, & voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conſeiller ne me ſurprit pas abſolument, parce que je penſois comme lui & comme beaucoup d'autres, que la conſtitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les déſaſtres d'une guerre malheureuſe qui, tous, venoient de la faute du gouvernement; l'incroyable déſordre des finances, les tiraillemens continuels

(*) Je ſavois, par exemple, que le préſident de..... étoit fort lié avec les Encyclopédiſtes & les H.....s.

de l'adminiſtration, partagée juſqu'alors entre deux ou trois miniſtres, en guerre ouverte l'un avec l'autre, & qui, pour ſe nuire mutuellement, abîmoient le royaume; le mécontentement général du peuple & de tous les ordres de l'état: l'entêtement d'une femme obſtinée, qui, ſacrifiant toujours à ſes goûts ſes lumières, ſi tant eſt qu'elle en eût, écartoit preſque toujours des emplois les plus capables, pour placer ceux qui lui plaiſoient le plus; tout concouroit à juſtifier la prévoyance du conſeiller & celle du public & la mienne. Cette prévoyance me mit même pluſieurs fois en balance, ſi je ne chercherois pas moi-même un aſyle hors du royaume avant les troubles qui ſembloient le menacer; mais raſſuré par ma petiteſſe & par mon humeur paiſible, je crus que dans la ſolitude où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer juſqu'à moi; fâché ſeulement que dans cet état de choſes, M. de Luxembourg ſe prêtât à des commiſſions qui devoient le faire moins bien vouloir dans ſon gouvernement, j'aurois voulu qu'il s'y ménageât à tout événement une retraite, s'il arrivoit que la grande machine vint à crouler, comme cela paroiſſoit à craindre dans l'état actuel des choſes, & il me paroît encore à préſent indubitable que ſi toutes les rênes du gouvernement ne fuſſent enfin tombées dans une ſeule main, la monarchie françoiſe ſeroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empiroit, l'impreſſion de l'Emile ſe ralentiſſoit, & fut enfin tout-à-fait ſuſpendue, ſans que je puſſe en apprendre la raiſon, ſans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, ſans que je puſſe avoir des nou-

velles de perſonne, ni rien ſavoir de ce qui ſe paſſoit, M. de M.....s étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il ſoit, ne me trouble & ne m'abat, pourva que je ſache en quoi il conſiſte; mais mon penchant naturel eſt d'avoir peur des ténèbres: je redoute & je hais leur air noir, le myſtère m'inquiète toujours, il eſt par trop antipathique avec mon naturel ouvert juſqu'à l'imprudence. L'aſpect du monſtre le plus hideux m'effraieroit peu, ce me ſemble, mais ſi j'entrevois de nuit une figure ſous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination qu'allumoit ce long ſilence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier & meilleur ouvrage, plus je me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher, & toujours portant tout à l'extrême, dans la ſuſpenſion de l'impreſſion du livre, j'en croyois voir la ſuppreſſion. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cauſe, ni la manière, je reſtois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois letttes ſur lettres à Guy, à M. de M.....s, à Mde. de Luxembourg, & les réponſes ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublois entièrement, je délirois. Malheureuſement j'appris dans le même temps que le P. Griffet, jéſuite, avoit parlé de l'Emile & en avoit rapporté des paſſages. A l'inſtant mon imagination part comme un éclair, & me dévoile tout le myſtère d'iniquité: j'en vis la marche auſſi clairement, auſſi ſurement que ſi elle m'eût été révélée. Je me figurai que les Jéſuites furieux du ton mépriſant ſur lequel j'avois parlé des collèges, s'étoient emparés de mon ouvrage, que c'étoient

eux

eux qui en accrochoient l'édition, qu'inſtruits par Guérin, leur ami, de mon état préſent, & prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impreſſion juſqu'alors, dans le deſſein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, & de me prêter, pour remplir leurs vues, des ſentimens différens des miens. Il eſt étonnant quelle foule de faits & de circonſtances vint dans mon eſprit ſe calquer ſur cette folie, & lui donner un air de vraiſemblance, que dis-je, m'y montrer l'évidence & la démonſtration. Guérin étoit totalement livré aux Jéſuites, je le ſavois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites; je me perſuadai que c'étoit par leur impulſion qu'il m'avoit preſſé de traiter avec Néaulme, que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage, qu'ils avoient enſuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impreſſion chez Ducheſne, & peut-être de s'emparer de mon manuſcrit pour y travailler à leur aiſe, juſqu'à ce que ma mort les laiſsât libres de le publier traveſti à leur mode. J'avois toujours ſenti, malgré le patelinage du P. B.....r, que les Jéſuites ne m'aimoient pas, non-ſeulement comme encyclopédiſte, mais parce que tous mes principes étoient encore plus oppoſés à leurs maximes & à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères, puiſque le fanatiſme athée & le fanatiſme dévot, ſe touchant par leur commune intolérance, peuvent même ſe réunir, comme ils ont fait à la Chine, & comme ils ſont contre moi, au lieu que la religion raiſonnable & morale, ôtant tout pouvoir humain ſur les conſciences, ne laiſſe plus de reſſource aux arbitres de ce pouvoir. Je ſavois

que Mgr. le C.....r étoit auſſi fort ami des Jéſuites : je craignois que le fils, intimidé par le père, ne ſe vit forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit à me ſuſciter ſur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens ; tandis que les deux autres volumes étoient, comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choſes ſi fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les cenſurant comme les deux premiers. Je ſavois de plus, & M. de M.....s me le dit lui-même, que l'abbé de Grave, qu'il avoit chargé de l'inſpection de cette édition, étoit encore un autre partiſan des Jéſuites. Je ne voyois partout que Jéſuites, ſans ſonger qu'à la veille d'être anéantis, & tout occupés de leur propre défenſe, ils avoient autre choſe à faire que d'aller tracaſſer ſur l'impreſſion d'un livre où il ne s'agiſſoit pas d'eux. J'ai tort de dire *ſans ſonger* ; car j'y ſongeois très-bien, & c'eſt même une objection que M. de M.....s eut ſoin de me faire ſitôt qu'il fut inſtruit de ma viſion : mais par un autre de ces travers d'un homme qui, du fond de ſa retraite, veut juger du ſecret des grandes affaires, dont il ne ſait rien, je ne voulus jamais croire que les Jéſuites fuſſent en danger, & je regardois le bruit qui s'en répandoit comme un leurre de leur part pour endormir leurs adverſaires. Leurs ſuccès paſſés, qui ne s'étoient jamais démentis, me donnoient une ſi terrible idée de leur puiſſance, que je déplorois déjà l'aviliſſement du parlement. Je ſavois que M. de Choiſeul avoit étudié chez les Jéſuites, que Mde. de Pompadour n'étoit point mal avec eux, & que leur

ligue avec les favorites & les miniſtres avoit toujours paru avantageuſe aux uns & aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroiſſoit ne ſe mêler de rien, & perſuadé que ſi la ſociété recevoit un jour quelque rude échec, ce ne ſeroit jamais le parlement qui ſeroit aſſez fort pour le lui porter; je tirois de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance & l'augure de leur triomphe.

Enfin, ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte & des pièges de leur part, & leur croyant dans leur ſécurité du temps pour vaquer à tout, je ne doutois pas qu'ils n'écraſaſſent dans peu le janſéniſme & le parlement & les encyclopédiſtes, & tout ce qui n'auroit pas porté leur joug, & qu'enfin s'ils laiſſoient paroître mon livre, ce ne fut qu'après l'avoir tranſformé, au point de s'en faire une arme, en ſe prévalant de mon nom pour ſurprendre mes lecteurs.

Je me ſentois mourant; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas : tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi, dans mon plus digne & meilleur livre, m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir, & je crois, ſi j'étois mort dans ces circonſtances, que je ſerois mort déſeſpéré. Aujourd'hui même que je vois marcher ſans obſtacle à ſon exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laiſſer dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de M.....s, témoin & confident de mes agitations, ſe donna pour les calmer, des ſoins qui prouvent ſon inépuiſable bonté de cœur. Mde. de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, & fut pluſieurs fois chez Ducheſne, pour ſavoir à quoi en étoit cette édition. Enfin, l'impreſſion fut repriſe & marcha plus rondement, ſans que jamais j'aie pu ſavoir pourquoi elle avoit été ſuſpendue. M. de M.....s prit la peine de venir à Montmorenci pour me tranquilliſer, il en vint à bout, & ma parfaite confiance en ſa droiture l'ayant emporté ſur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoiſſes & de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très à plaindre. Auſſi fit-il. Les propos inceſſamment rebattus de la cabale philoſophique qui l'entouroit, lui revinrent à l'eſprit. Quand j'allois vivre à l'Hermitage ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps. Quand ils virent que je perſévérois, ils dirent que c'étoit par obſtination, par orgueil, par honte de m'en dédire, mais que je m'y ennuyois à périr, que j'y vivois très-malheureux. M. de M.....s le crut & me l'écrivit; ſenſible à cette erreur, dans un homme pour qui j'avois tant d'eſtime, je lui écrivis quatre lettres conſécutives, où lui expoſant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidellement mes goûts, mes penchans, mon caractère, & tout ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites ſans brouillon, rapidement, à trait de plume, & ſans même avoir été relues, ſont peut-être la ſeule choſe que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie;

ce qui eſt bien étonnant au milieu de mes ſouffrances & de l'extrême abattement où j'étois. Je gémiſſois en me ſentant défaillir, de penſer que je laiſſois dans l'eſprit des honnêtes gens, une opinion de moi ſi peu juſte, & par l'eſquiſſe tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchois de ſuppléer en quelque ſorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plurent à M. de M.....s, & qu'il montra dans Paris, ſont en quelque façon le ſommaire de ce que j'expoſe ici plus en détail, & méritent à ce titre d'être conſervées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, & qu'il m'envoya quelques années après.

La ſeule choſe qui m'affligeoit déſormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je puſſe dépoſer mes papiers, pour en faire après moi le triage.

Depuis mon voyage de Genève, je m'étois lié d'amitié avec M.....u; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, & j'aurois déſiré qu'il vint me fermer les yeux; je lui marquai ce déſir, & je crois qu'il auroit fait avec plaiſir cet acte d'humanité, ſi les affaires & ſa famille le lui euſſent permis. Privé de cette conſolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance en lui envoyant la profeſſion de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content, mais il ne me parut pas dans ſa réponſe partager la ſécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il déſira d'avoir de moi quelque morceau que n'eut perſonne autre. Je lui envoyai une Oraiſon funèbre du feu duc d'Orléans, que j'avois

faite pour l'abbé Darty, & qui ne fut pas prononcée parce que, contre ſon attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impreſſion, après avoir été repriſe, ſe continua, s'acheva même aſſez tranquillement, & j'y remarquai ceci de ſingulier, qu'après les cartons qu'on avoit ſévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on paſſa les deux derniers ſans rien dire, & ſans que leur contenu fit aucun obſtacle à ſa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas paſſer ſous ſilence. Après avoir eu peur des Jéſuites, j'eus peur des janſéniſtes & des philoſophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en ſont. Les Commères avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure, & s'étoient établis tout à côté de moi, en ſorte que de leur chambre on entendoit tout ce qui ſe diſoit dans la mienne & ſur ma terraſſe, & que de leur jardin on pouvoit très-aiſément eſcalader le petit mur qui le ſéparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, en ſorte que j'y avois une table couverte d'épreuves & de feuilles de l'Emile & du Contrat ſocial, & brochant ces feuilles à meſure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. Mathas, dans le jardin duquel j'étois clos, faiſoient que ſouvent, oubliant de fermer le ſoir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eut guère inquiété ſi je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir

fait pluſieurs fois cette remarque, je devins plus ſoigneux de fermer le donjon. La ſerrure étoit mauvaiſe, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laiſſois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes ſe trouva éclipſé pendant un jour & deux nuits, ſans qu'il me fût poſſible de ſavoir ce qu'il étoit devenu juſqu'au matin du troiſième jour, que je le retrouvai ſur ma table. Je n'eus, ni n'ai jamais eu de ſoupçon ſur M. Mathas, ni ſur ſon neveu, M. Du Moulin, ſachant qu'ils m'aimoient l'un & l'autre, & prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les Commères. Je ſavois que, quoique janſéniſtes, ils avoient quelque liaiſon avec d'Alembert & logeoient dans la même maiſon. Cela me donna quelque inquiétude & me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, & je ceſſai tout-à-fait de voir ces gens-là, ayant ſu d'ailleurs qu'ils avoient fait parade dans pluſieurs maiſons, du premier volume de l'Emile que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuaſſent d'être mes voiſins juſqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors. Le Contrat ſocial parut un mois ou deux avant l'Emile. Rey, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adreſſa au magiſtrat pour obtenir la permiſſion de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer ſon envoi. Rey n'eut aucune réponſe : ſes ballots reſtèrent à Rouen pluſieurs mois, au bout deſquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confiſquer, mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des

curieux en tirèrent d'Amſterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon qui en avoit ouï parler & qui même en avoit vu quelque choſe, m'en parla d'un ton myſtérieux qui me ſurprit, & qui m'eut inquiété même ſi, certain d'être en règle à tous égards & de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquilliſé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiſeul, déjà bien diſpoſé pour moi, & ſenſible à l'éloge que mon eſtime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me ſoutînt en cette occaſion contre la malveillance de Mde. de P.....r.

J'avois aſſurément lieu de compter alors, autant que jamais, ſur les bontés de M. de Luxembourg & ſur ſon appui dans le beſoin : car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes ni plus touchantes. Au voyage de Pâques mon triſte état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un ſeul jour de me venir voir, & enfin me voyant ſouffrir ſans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frère Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, & eut le courage, rare certes, & méritoire dans un grand ſeigneur, de reſter chez moi durant l'opération qui fut cruelle & longue. Au premier examen, le frère Côme crut trouver une groſſe pierre, & me le dit; au ſecond, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une ſeconde & une troiſième fois avec un ſoin & une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la proſtate étoit ſquirreuſe & d'une groſſeur ſurnaturelle ; & finit par me déclarer

déclarer que je ſouffrirois beaucoup & que je vivrois long-temps. Si la ſeconde prédiction s'accomplit auſſi bien que la première, mes maux ne ſont pas prêts à finir.

C'eſt ainſi qu'après avoir été traité ſucceſſivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avois pas, je finis par ſavoir que ma maladie incurable ſans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, reprimée par cette connoiſſance, ne me fit plus voir en perſpective une mort cruelle dans les douleurs du calcul.

Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paiſiblement ces derniers. Il eſt conſtant que depuis ce temps, j'ai beaucoup moins ſouffert de ma maladie que je n'avois fait juſqu'alors, & je ne me rappelle jamais que je dois ce ſoulagement à M. de Luxembourg, ſans m'attendrir de nouveau ſur ſa mémoire.

Revenu, pour ainſi dire, à la vie, & plus occupé que jamais du plan ſur lequel j'en voulois paſſer le reſte, je n'attendois, pour l'exécuter, que la publication de l'Emile. Je ſongeois à la Touraine où j'avois déjà été, & qui me plaiſoit beaucoup, tant pour la douceur du climat que pour celle des habitans.

La terra molle lieta e dilettoſa
Simile a ſe l'habitator produce.

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une choſe réſolue. Alors il me propoſa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un aſyle qui

pouvoit me convenir, & dans lequel ils ſe feroient l'un & l'autre un plaiſir de m'établir. Cette propoſition me toucha & ne me déplut pas. Avant toute choſe, il falloit voir le lieu ; nous convînmes du jour où M. le Maréchal enverroit ſon valet-de-chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé ; il fallut remettre la partie, & les contretemps qui ſurvinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le Maréchal, mais à Madame, je m'en conſolai plus aiſément de n'y être pas allé.

L'Emile parut enfin ſans que j'entendiſſe plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant ſa publication, M. le Maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de M.....s qui ſe rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde ſécurité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avoit d'extraordinaire & même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux qui, par mégarde, étoient reſtées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de M. . . . . s m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Ducheſne durant mes allarmes au ſujet des Jéſuites, & il faut avouer que ces lettres ne faiſoient pas grand honneur à ma raiſon. Mais je lui marquai qu'en nulle choſe, je ne voulois paſſer pour meilleur que je n'étois, & qu'il pouvoit lui laiſſer les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne ſe fit point avec cet éclat d'applaudiſſemens qui ſuivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de ſi grands éloges particuliers, ni ſi peu

d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits, ainſi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus biſarres, comme s'il eût importé de garder le ſecret du bien que l'on en penſoit. Mde. de B.....s, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des ſtatues & les hommages de tous les humains, me pria ſans façon à la fin de ſon billet de le lui renvoyer. D'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage décidoit de ma ſupériorité, & devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne ſigna point ſa lettre, quoiqu'il eût ſigné toutes celles qu'il m'avoit écrites juſqu'alors. Duclos, ami sûr, homme vrai, mais circonſpect, & qui faiſoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit : la Condamine ſe jeta ſur la profeſſion de foi, & battit la campagne : Clairaut ſe borna, dans ſa lettre, au même morceau; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que ſa lecture lui avoit donnée, & il me marqua en propres termes que cette lecture avoit réchauffé ſa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre, il fut le ſeul qui dit hautement & librement à tout le monde tout le bien qu'il en penſoit.

Mathas, à qui j'en avois auſſi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, conſeiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maiſon de campagne à St. Gratien, & Mathas, ſon ancienne connoiſſance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'Emile avant qu'il fut public.

En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour. « M. Mathas, voilà un fort beau livre, mais dont il ſera parlé dans peu plus qu'il ne ſeroit à déſirer pour l'auteur. » Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, & je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du myſtère à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent ne me firent pas plus d'impreſſion, & loin de prévoir en aucune ſorte la cataſtrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en règle à tous égards; certain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de Mde. de Luxembourg & de la faveur du miniſtère, je m'applaudiſſois du parti que j'avois pris, de me retirer au milieu de mes triomphes, & lorſque je venois d'écraſer tous mes envieux.

Une ſeule choſe m'allarmoit dans la publication de ce livre, & cela, moins pour ma ſûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorenci, j'avois vu de près & avec indignation les vexations qu'un ſoin jaloux des plaiſirs des princes fait exercer ſur les malheureux payſans, forcés de ſouffrir le dégat que le gibier fait dans leurs champs, ſans oſer ſe défendre qu'à force de bruit, & forcés de paſſer les nuits dans leurs fêves & leurs pois avec des chauderons, des tambours, des ſonnettes pour écarter les ſangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de C.....s faiſoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'Emile, une ſortie ſur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes qui n'eſt pas reſtée impunie.

J'appris que les officiers de M. le prince de Conti n'en uſoient guères moins durement ſur ſes terres ; je tremblois que ce prince, pour lequel j'étois pénétré de reſpect & de reconnoiſſance, ne prit pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour d'autres, & ne s'en tînt offenſé. Cependant, comme ma conſcience me raſſuroit pleinement ſur cet article, je me tranquilliſai ſur ſon témoignage, & je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce paſſage, écrit long-temps avant que j'euſſe l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage ſur le même ſujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platiſes dont on avoit entremêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois, appelé Balexſert, & il étoit dit dans le titre qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aiſément que cette académie & ce prix étoient d'une création toute nouvelle pour déguiſer le plagiat aux yeux du public ; mais je vis auſſi qu'il y avoit à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenois rien ; ſoit par la communication de mon manuſcrit, ſans quoi ce vol n'auroit pu ſe faire ; ſoit pour bâtir l'hiſtoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'eſt que bien des années après, que ſur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le myſtère & entrevu ceux qui avoient mis en jeu le Sieur Balexſert.

Les ſourds mugiſſemens qui précèdent l'orage commen-

çoient à ſe faire entendre, & tous les gens un peu pénétrans virent bien qu'il ſe couvoit au ſujet de mon livre & de moi, quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma ſécurité, ma ſtupidité fut telle que, loin de prévoir mon malheur, je n'en ſoupçonnai pas même la cauſe, après en avoir reſſenti l'effet. On commença par répandre avec aſſez d'adreſſe, qu'en ſéviſſant contre les Jéſuites, on ne pouvoit marquer une indulgence partiale pour les livres & les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'Emile, comme ſi je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il ſembloit qu'on craignît de ſe voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret, mais que les circonſtances rendoient néceſſaires, & auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent & ne m'inquiétèrent guères : il ne me vint pas même à l'eſprit qu'il put y avoir dans toute cette affaire la moindre choſe qui me regardât perſonnellement, moi qui me ſentois ſi parfaitement irréprochable, ſi bien appuyé, ſi bien en règle à tous égards, & qui ne craignois pas que Mde. de Luxembourg me laiſsât dans l'embarras pour un tort qui, s'il exiſtoit, étoit tout entier à elle ſeule. Mais ſachant en pareil cas comme les choſes ſe paſſent, & que l'uſage eſt de ſévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étois pas ſans inquiétude pour le pauvre Ducheſne, ſi M. de M.....s venoit à l'abandonner.

Je reſtai tranquille. Les bruits augmentèrent & changèrent bientôt de ton. Le public & ſurtout le parlement fem-

bloit s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible, & les menaces changeant d'objet, s'adreſsèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, & qu'il falloit brûler les auteurs : pour les libraires, on n'en parloit point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquiſiteur de Goa que d'un ſénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des H.....s pour tâcher de m'effrayer & de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruſe, & je me diſois en me moquant d'eux, que s'ils avoient ſu la vérité des choſes, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. & Mde. de Luxembourg avoient cette année avancé leur ſecond voyage de Montmorenci, de ſorte qu'ils y étoient au commencement de Juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faiſoient à Paris, & les maîtres de la maiſon ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant, que j'étois ſeul avec M. de Luxembourg, il me dit : avez-vous parlé mal de M. de Choiſeul dans le Contrat Social ? Moi ! lui dis-je en reculant de ſurpriſe, non, je vous jure ; mais j'en ai fait en revanche, & d'une plume qui n'eſt pas louangeuſe, le plus bel éloge que jamais miniſtre ait reçu ; & tout de ſuite je lui rapportai le paſſage. Et dans l'Emile ? reprit-il. Pas un mot, répondis-je ; il n'y a pas un ſeul mot qui le regarde. Ah ! dit-il, avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même choſe dans l'autre

livre, ou être plus clair! J'ai cru l'être, ajoutai-je, je l'eſtimois aſſez pour cela.

Il alloit reprendre la parole; je le vis prêt à s'ouvrir; il ſe retint & ſe tut. Malheureuſe politique de courtiſan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même!

Cette converſation, quoique courte, m'éclaira ſur ma ſituation, du moins à certain égard, & me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité qui tournoit à mon préjudice tout ce que je diſois & faiſois de bien. Cependant, me ſentant pour plaſtron dans cette affaire Mde. de Luxembourg & M. de M.....s, je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter & venir juſqu'à moi : car d'ailleurs, je ſentis bien dès-lors qu'il ne ſeroit plus queſtion d'équité ni de juſtice, & qu'on ne s'embarraſſeroit pas d'examiner ſi j'avois réellement tort ou non. L'orage, cependant, grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas juſqu'à Néaulme, qui, dans la diffuſion de ſon bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, & la certitude où il paroiſſoit être du ſort qui menaçoit le livre & l'auteur. Une choſe pourtant me raſſuroit toujours : je voyois Mde. de Luxembourg ſi tranquille, ſi contente, ſi riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de ſon fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon ſujet, pour ne pas me dire un ſeul mot de commiſération ni d'excuſe, pour voir le tour que prendroit cette affaire avec autant de ſang-froid que ſi elle ne s'en fût point mêlée, & qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me ſurprenoit étoit qu'elle

ne

ne me diſoit rien du tout. Il me ſembloit qu'elle auroit dû me dire quelque choſe. Mde. de B.....s paroiſſoit moins tranquille. Elle alloit & venoit avec un air d'agitation, ſe donnant beaucoup de mouvement, & m'aſſurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup auſſi, pour parer le coup qui m'étoit préparé, & qu'elle attribuoit toujours aux circonſtances préſentes, dans leſquelles il importoit au parlement de ne pas ſe laiſſer accuſer par les Jéſuites, d'indifférence ſur la religion. Elle paroiſſoit, cependant, peu compter ſur le ſuccès des démarches du prince & des ſiennes. Ses converſations, plus allarmantes que raſſurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, & elle me conſeilloit toujours l'Angleterre où elle m'offroit beaucoup d'amis, entre autres le célèbre Hume, qui étoit le ſien depuis long-temps. Voyant que je perſiſtois à reſter tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que ſi j'étois arrêté & interrogé, je me mettois dans la néceſſité de nommer Mde. de Luxembourg, & que ſon amitié pour moi méritoit bien que je ne m'expoſaſſe pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas, elle pouvoit reſter tranquille, & que je ne la compromettrois point. Elle répliqua que cette réſolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; & en cela elle avoit raiſon, ſurtout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque riſque qu'il put y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impreſſion, ſans cependant que je puſſe me réſoudre à fuir, elle me parla de la Baſtille pour quelques ſemaines, comme d'un

moyen de me ſouſtraire à la juriſdiction du parlement, qui ne ſe mêle pas des priſonniers d'Etat. Je n'objectai rien contre cette ſingulière grâce, pourvu qu'elle ne fût pas ſollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la ſuite qu'elle n'avoit propoſé cette idée que pour me ſonder, & qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finiſſoit tout.

Peu de jours après M. le Maréchal reçut du curé de Deuil, ami de G.... & de Mde. D'....y, une lettre portant l'avis, qu'il diſoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi avec la dernière ſévérité, & que tel jour, qu'il marqua, je ſerois décrété de priſe de corps. Je jugeai cet avis de fabrique H.....e; je ſavois que le parlement étoit très-attentif aux formes, & que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occaſion par un décret de priſe de corps, avant de ſavoir juridiquement ſi j'avouois le livre & ſi réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, diſois-je à Mde. de B.....s, que les crimes qui portent atteinte à ſûreté publique, dont ſur le ſimple indice on décrète les accuſés de priſe de corps, de peur qu'ils n'échappent au châtiment. Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs & des récompenſes, on procède contre le livre & l'on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur.

Elle me fit à cela une diſtinction ſubtile que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de priſe de corps, au lieu de m'aſſigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que

s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général, il avoit vu ſur ſon bureau le brouillon d'un réquiſitoire contre l'Emile & ſon auteur. Notez que ledit Guy étoit l'aſſocié de Ducheſne qui avoit imprimé l'ouvrage; lequel, fort tranquille pour ſon propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable!

Il étoit ſi ſimple, ſi naturel, qu'un libraire admis à l'audience du procureur-général, lut tranquillement les manuſcrits & brouillons épars ſur le bureau de ce magiſtrat! Mde. de B.....s & d'autres me confirmèrent la même choſe. Sur les abſurdités dont on me rebattoit inceſſamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtère qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me repoſant ſur ma droiture & mon innocence en toute cette affaire, & trop heureux, quelque perſécution qui dut m'attendre, d'être appelé à l'honneur de ſouffrir pour la vérité. Loin de craindre & de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, & je faiſois les après-midi ma promenade ordinaire. Le huit Juin, veille du décret, je la fis avec deux profeſſeurs oratoriens, le P. Alamanni & le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres: nous y ſuppléâmes par des chalumeaux de ſeigle, avec leſquels nous aſpirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choiſir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été ſi gai.

J'ai conté comment je perdis le ſommeil dans ma jeuneſſe. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les ſoirs dans mon lit juſqu'à ce que je ſentiſſe mes yeux s'appeſantir. Alors j'éteignois ma bougie, & je tâchois de m'aſſoupir quelques inſtans qui ne duroient guères. Ma lecture ordinaire du ſoir étoit la Bible, & je l'ai lue entière au moins cinq ou ſix fois de ſuite de cette façon. Ce ſoir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongeai plus long-temps ma lecture, & je lus tout entier le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm, & qui, ſi je ne me trompe, eſt le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette hiſtoire m'affecta beaucoup, & j'en étois occupé dans une eſpèce de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit & de la lumière. Thérèſe, qui la portoit, éclairoit M. la Roche qui, me voyant lever bruſquement ſur mon ſéant, me dit : Ne vous allarmez pas ; c'eſt de la part de Mde. la Maréchale, qui vous écrit & vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet, dans la lettre de Mde. de Luxembourg je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ſes efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, eſt extrême ; rien ne peut parer le coup, la cour l'exige, le parlement le veut ; à ſept heures du matin il ſera décrété de priſe de corps, & l'on enverra ſur le champ le ſaiſir : j'ai obtenu qu'on ne le pourſuivra pas s'il s'éloigne ; mais s'il perſiſte à vouloir ſe laiſſer prendre, il ſera pris. La Roche me conjura, de la part de Mde. la Maréchale, de me lever & d'aller conférer avec elle.

Il étoit deux heures; elle venoit de ſe coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, & ne veut pas s'endormir ſans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, & j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de ſurpriſe, au milieu de la nuit, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion: mais en la voyant, je m'oubliai moi-même pour ne penſer qu'à elle & au triſte rôle qu'elle alloit jouer, ſi je me laiſſois prendre: car, me ſentant aſſez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire & me perdre, je ne me ſentois ni aſſez de préſence d'eſprit, ni aſſez d'adreſſe, ni peut-être aſſez de fermeté pour éviter de la compromettre ſi j'étois vivement preſſé. Cela me décida à ſacrifier ma gloire à ſa tranquillité, à faire pour elle, en cette occaſion, ce que rien ne m'eut fait faire pour moi. Dans l'inſtant que ma réſolution fut priſe, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix de mon ſacrifice en le lui faiſant acheter. Je ſuis certain qu'elle ne put ſe tromper ſur mon motif; cependant, elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fut ſenſible. Je fus choqué de cette indifférence, au point de balancer à me rétracter: mais M. le Maréchal ſurvint; Mde. de B.....s arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire Mde. de Luxembourg. Je me laiſſai flatter; j'eus honte de me dédire, & il ne fut plus queſtion que du lieu de ma retraite, & du temps de mon départ. M. de Luxembourg me propoſa de reſter chez lui quelques jours incognito pour délibérer & prendre mes meſures plus à loiſir; je n'y conſentis point, non plus qu'à la propoſition

Digitized by Google

d'aller ſecrètement au Temple. Je m'obſtinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de reſter caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis ſecrets & puiſſans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois ſortir pour aſſurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève; mais un inſtant de réflexion ſuffit pour me diſſuader de faire cette ſottiſe. Je ſavois que le miniſtère de France, encore plus puiſſant à Genève qu'à Paris, ne me laiſſeroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit réſolu de me tourmenter. Je ſavois que le Diſcours ſur l'inégalité avoit excité contre moi, dans le Conſeil, une haine d'autant plus dangereuſe qu'il n'oſoit la manifeſter. Je ſavois qu'en dernier lieu, quand la nouvelle Héloïſe parut, il s'étoit preſſé de la défendre à la ſollicitation du d.....r T.....n, mais voyant que perſonne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, & retira la défenſe.

Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occaſion plus favorable, il n'eut grand ſoin d'en profiter. Je ſavois que, malgré tous les beaux ſemblans, il régnoit contre moi dans tous les cœurs Genevois une ſecrète jalouſie, qui n'attendoit que l'occaſion de s'aſſouvir. Néanmoins, l'amour de la patrie me rappeloit dans la mienne, & ſi j'avois pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurois pas balancé; mais l'honneur ni la raiſon ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif, je pris le parti de m'en rapprocher ſeulement, & d'aller attendre en Suiſſe celui qu'on prendroit à Genève à

mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

Mde. de B.....s déſapprouva beaucoup cette réſolution, & fit de nouveaux efforts pour m'engager à paſſer en Angleterre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois, & toute l'éloquence de Mde. de B.....s, loin de vaincre ma répugnance, ſembloit l'augmenter, ſans que je ſuſſe pourquoi. Décidé à partir le même jour, je fus dès le matin parti pour tout le monde, & la Roche, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à Thérèſe elle-même ſi je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois réſolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres & autres papiers, de ſorte qu'il fallut pluſieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés, furent mis à part, & je m'occupai le reſte de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, & brûler le reſte. M. de Luxembourg voulut bien m'aider à ce travail, qui ſe trouva ſi long que nous ne pûmes achever dans la matinée, & je n'eus le temps de rien brûler. M. le Maréchal m'offrit de ſe charger du reſte de ce triage, de brûler le rebut lui-même, ſans s'en rapporter à qui que ce fût, & de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aiſe d'être délivré de ce ſoin, pour pouvoir paſſer le peu d'heures qui me reſtoient avec des perſonnes ſi chères, que j'allois quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laiſſois ces papiers, & à mon inſtante prière, il envoya chercher ma pauvre tante qui ſe conſumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois

devenu, & de ce qu'elle alloit devenir, & attendant à chaque inſtant les huiſſiers, ſans ſavoir comment ſe conduire & que leur répondre. La Roche l'amena au château, ſans lui rien dire; elle me croyoit déjà bien loin: en m'appercevant, elle perça l'air de ſes cris, & ſe précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité!

Dans ce doux & cruel moment ſe raſſemblèrent tant de jours de bonheur, de tendreſſe & de paix paſſés enſemble, pour me faire mieux ſentir le déchirement d'une première ſéparation, après nous être à peine perdus de vue un ſeul jour pendant près de dix-ſept ans.

Le Maréchal, témoin de cet embraſſement, ne put retenir ſes larmes. Il nous laiſſa. Thérèſe ne vouloit plus me quitter. Je lui fis ſentir l'inconvénient qu'elle me ſuivit en ce moment, & la néceſſité qu'elle reſtât pour liquider mes effets & recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de priſe-de-corps, l'uſage eſt de ſaiſir ſes papiers, de mettre le ſcellé ſur ſes effets, ou d'en faire l'inventaire, & d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle reſtât pour veiller à ce qui ſe paſſeroit, & tirer de tout le meilleur parti poſſible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu: M. le Maréchal confirma ma promeſſe; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois, afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me ſaiſir, elle pût proteſter avec vérité de ſon ignorance ſur cet article. En l'embraſſant, au moment de nous quitter, je ſentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire, & je lui dis dans un tranſport, hélas! trop prophétique! Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as

partagé

partagé la proſpérité de mes beaux jours; il te reſte, puiſque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts & calamités à ma ſuite. Le ſort que ce triſte jour commence pour moi, me pourſuivra juſqu'à ma dernière heure.

Il ne me reſtoit plus qu'à ſonger au départ. Les huiſſiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis, & ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poſte. Je n'avois point de chaiſe, M. le Maréchal me fit préſent d'un cabriolet, & me prêta des chevaux & un poſtillon juſqu'à la première poſte, où, par les meſures qu'il avoit priſes, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table, & ne m'étois pas montré dans le château, les Dames vinrent me dire adieu dans l'entreſol où j'avois paſſé la journée. Mde. la Maréchale m'embraſſa pluſieurs fois d'un air aſſez triſte; mais je ne ſentis plus dans ces embraſſemens les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués il y avoit deux ou trois ans. Mde. de B.....s m'embraſſa auſſi, & me dit de fort belles choſes. Un embraſſement qui me ſurprit davantage, fut celui de Mde. de M.....x; car elle étoit auſſi-là. Mde. la Maréchale de M.....x eſt une perſonne extrêmement froide, décente & réſervée, & ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maiſon de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que, flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchaſſe à m'en augmenter le prix; ſoit qu'en effet elle eût mis dans cet embraſſement

un peu de cette commiſération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans ſon mouvement & dans ſon regard je ne ſais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repenſant, j'ai ſoupçonné dans la ſuite que, n'ignorant pas à quel ſort j'étois condamné, elle n'avoit pu ſe défendre d'un moment d'attendriſſement ſur ma deſtinée.

M. le Maréchal n'ouvroit pas la bouche; il étoit pâle comme un mort. Il voulut abſolument m'accompagner juſqu'à ma chaiſe qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traverſâmes tout le jardin ſans dire un ſeul mot. J'avois une clef du parc, dont je me ſervis pour ouvrir la porte, après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis ſans mot dire. Il la prit avec une vivacité ſurprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penſer ſouvent depuis ce temps-là. Je n'ai guère eu dans ma vie d'inſtant plus amer que celui de cette ſéparation. L'embraſſement fut long & muet : nous ſentîmes l'un & l'autre que cet embraſſement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre & Montmorenci, je rencontrai dans un caroſſe de remiſe quatre hommes en noir, qui me ſaluèrent en ſouriant. Sur ce que Thérèſe m'a rapporté dans la ſuite de la figure des huiſſiers, de l'heure de leur arrivée, & de la façon dont ils ſe comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fuſſent eux; ſurtout ayant appris dans la ſuite, qu'au lieu d'être décrété à ſept heures comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverſer tout Paris. On n'eſt pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues pluſieurs perſonnes qui me ſaluèrent d'un

air de connoiſſance, mais je n'en reconnus aucun. Le même ſoir je me détournai pour paſſer à Villeroy. A Lyon les courriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarraſſant pour un homme qui ne vouloit ni mentir ni changer de nom. J'allois avec une lettre de Mde. de Luxembourg, prier M. de Villeroy de faire enſorte que je fuſſe exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point uſage, parce que je ne paſſai pas à Lyon. Cette lettre eſt reſtée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me preſſa beaucoup de coucher à Villeroy; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, & je fis encore deux poſtes le même jour.

Ma chaiſe étoit rude, & j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air aſſez impoſant pour me faire bien ſervir, & l'on ſait qu'en France les chevaux de poſte ne ſentent la gaule que ſur les épaules du poſtillon. En payant graſſement les guides, je crus ſuppléer à la mine & au propos; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commiſſion & qui couroit la poſte pour la première fois de ſa vie. Dès-lors je n'eus plus que des roſſes, & je devins le jouet des poſtillons. Je finis, comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, & aller comme il leur plût.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui ſe préſentoient ſur tout ce qui venoit de m'arriver; mais ce n'étoit là ni mon tour d'eſprit, ni la pente de mon cœur. Il eſt étonnant avec quelle facilité

j'oublie le mal paſſé, quelque récent qu'il puiſſe être. Autant ſa prévoyance m'effraye & me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant ſon ſouvenir me revient foiblement & s'éteint ſans peine, auſſitôt qu'il eſt arrivé. Ma cruelle imagination qui ſe tourmente ſans ceſſe à prévenir les maux qui ne ſont point encore, fait diverſion à ma mémoire, & m'empêche de me rappeler ceux qui ne ſont plus. Contre ce qui eſt fait il n'y a plus de précautions à prendre, & il eſt inutile de s'en occuper. J'épuiſe en quelque façon mon malheur d'avance; plus j'ai ſouffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier; tandis qu'au contraire, ſans ceſſe occupé de mon bonheur paſſé, je le rappelle & le rumine, pour ainſi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'eſt à cette heureuſe diſpoſition, je le ſens, que je dois, de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le ſouvenir continuel des offenſes reçues, & qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudroit faire à ſon ennemi. Naturellement emporté j'ai ſenti la colère, la fureur même dans les premiers mouvemens, mais jamais un déſir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offenſe pour m'occuper beaucoup de l'offenſeur. Je ne penſe au mal que j'en ai reçu qu'à cauſe de celui que j'en peux recevoir encore, & ſi j'étois sûr qu'il ne m'en fit plus, celui qu'il m'a fait ſeroit à l'inſtant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenſes. C'eſt une fort belle vertu ſans doute, mais qui n'eſt pas à mon uſage. J'ignore ſi mon cœur ſauroit dominer ſa haine, car il n'en a jamais ſenti, & je penſe trop peu à

mes ennemis pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point pour me tourmenter, ils ſe tourmentent eux-mêmes. Je ſuis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en uſent. Il n'y a qu'une ſeule choſe au-deſſus de leur puiſſance, & dont je les défie : c'eſt en ſe tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai ſi parfaitement tout ce qui venoit de ſe paſſer, & le parlement, & Mde. de P.....r, & M. de C.....l, & G....., & d'Alembert, & leurs complots, & leurs complices, que je n'y aurois pas même repenſé de tout mon voyage, ſans les précautions dont j'étois obligé d'uſer. Un ſouvenir qui me vint au lieu de tout cela, fut celui de ma dernière lecture la vieille de mon départ. Je me rappelai auſſi les Idylles de Geſsner, que ſon traducteur Hubner m'avoit envoyées il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent ſi bien & ſe mêlèrent de telle ſorte dans mon eſprit, que je voulus eſſayer de les réunir en traitant à la manière de Geſsner, le ſujet du Lévite d'Ephraïm. Ce ſtyle champêtre & naïf ne paroiſſoit guères propre à un ſujet ſi atroce, & il n'étoit guère à préſumer que ma ſituation préſente me fournit des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la choſe, uniquement pour m'amuſer dans ma chaiſe & ſans aucun eſpoir de ſuccès. A peine eus-je eſſayé que je fus étonné de l'aménité de mes idées, & de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la ſuite à Motiers, & je ſuis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où règne une

Digitized by Google

douceur de mœurs plus attendriſſante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un coſtume plus exact, une plus antique ſimplicité en toute choſe, & tout cela, malgré l'horreur du ſujet, qui dans le fond eſt abominable, de ſorte qu'outre tout le reſte j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le Lévite d'Ephraïm, s'il n'eſt pas le meilleur de mes ouvrages, en ſera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai ſans ſentir en dedans l'applaudiſſement d'un cœur ſans fiel, qui loin de s'aigrir par ſes malheurs, s'en conſole avec lui-même, & trouve en ſoi de quoi s'en dédommager. Qu'on raſſemble tous ces grands philoſophes, ſi ſupérieurs dans leurs livres à l'adverſité qu'ils n'éprouvèrent jamais, qu'on les mette dans une poſition pareille à la mienne, & que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire: on verra comme ils s'en tireront.

En partant de Montmorenci pour la Suiſſe, j'avois pris la réſolution d'aller m'arrêter à Yverdon, chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, & qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon faiſoit un détour; cela m'évita d'y paſſer. Mais en revanche il falloit paſſer par Beſançon, place de guerre, & par conſéquent ſujette au même inconvénient. Je m'aviſai de gauchir & de paſſer par Salins, ſous prétexte d'aller voir M. de M...n, neveu de M. D...n, qui avoit un emploi à la ſaline, & qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réuſſit; je ne trouvai point M. de

M...n, fort aiſe d'être diſpenſé de m'arrêter, je continuai ma route ſans que perſonne me dit un mot.

En entrant ſur le territoire de Berne je fis arrêter; je deſcendis, je me proſternai, j'embraſſai, je baiſai la terre, & m'écriai dans mon tranſport: Ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'eſt ainſi, qu'aveugle & confiant dans mes eſpérances, je me ſuis toujours paſſionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon poſtillon ſurpris me crut fou; je remontai dans ma chaiſe, & peu d'heures après, j'eus la joie auſſi pure que vive, de me ſentir preſſé dans les bras du reſpectable Roguin. Ah, reſpirons quelques inſtans chez ce digne hôte! J'ai beſoin d'y reprendre du courage & des forces; je trouverai bientôt à les employer. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je me ſuis étendu dans le récit que je viens de faire ſur toutes les circonſtances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroiſſent pas fort lumineuſes, quand on tient une fois le fil de la trâme, elles peuvent jeter du jour ſur ſa marche, & par exemple, ſans donner la première idée du problême que je vais propoſer, elles aident beaucoup à le réſoudre.

Suppoſons que pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet, mon éloignement fut abſolument néceſſaire, tout devoit, pour l'opérer, ſe paſſer à-peu-près comme il ſe paſſa; mais ſi, ſans me laiſſer épouvanter par l'ambaſſade nocturne de Mde. de Luxembourg & troubler par ſes allarmes, j'avois continué de tenir ferme comme j'avois commencé, & qu'au lieu de reſter au château, je m'en fuſſe retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-

je également été décrété ? Grande queſtion d'où dépend la ſolution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne ſont pas inutiles à remarquer. Exemple groſſier, mais ſenſible, de l'importance des moindres détails, dans l'expoſé des faits dont on cherche les cauſes ſecrètes, pour les découvrir par induction.

Fin du onzième Livre.

LES

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DOUZIÈME.

Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enſeveli, ſans que de quelque façon que je m'y ſois pu prendre, il m'ait été poſſible d'en percer l'effrayante obſcurité. Dans l'abîme de maux où je ſuis ſubmergé, je ſens les atteintes des coups qui me ſont portés, j'en apperçois l'inſtrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre & les malheurs tombent ſur moi comme d'eux-mêmes & ſans qu'il y paroiſſe. Quand mon cœur déchiré laiſſe échapper des gémiſſemens, j'ai l'air d'un homme qui ſe plaint ſans ſujet, & les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, ſans qu'il s'en doute lui-même, & ſans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai ſoufferts, & tout ce qui m'eſt arrivé, je ſuis hors d'état de remonter à la main motrice,

& d'aſſigner les cauſes en diſant les faits. Ces cauſes primitives ſont toutes marquées dans les trois précédens livres; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs ſecrets y ſont expoſés. Mais dire en quoi ces diverſes cauſes ſe combinent pour opérer les étranges événemens de ma vie: voilà ce qu'il m'eſt impoſſible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'aſſez généreux pour vouloir approfondir ces myſtères, & découvrir la vérité, qu'ils reliſent avec ſoin les trois précédens livres, qu'enſuite à chaque fait qu'ils liront dans les ſuivans, ils prennent les informations qui ſeront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent juſqu'aux premiers moteurs de tout, je ſais certainement à quel terme aboutiront leurs recherches; mais je me perds dans la route obſcure & tortueuſe des ſouterrains qui les y conduiront.

Durant mon ſéjour à Yverdon, j'y fis connoiſſance avec toute la famille de M. Roguin, & entr'autres avec ſa nièce Mde. Boy de la Tour & ſes filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avois autrefois connu le père à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir ſon oncle & ſes ſœurs; ſa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, m'enchanta par ſon grand ſens & ſon excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère & à la fille. Cette dernière étoit deſtinée par M. Roguin au colonel ſon neveu, déjà d'un certain âge, & qui me témoignoit auſſi la plus grande affection; mais quoique l'oncle fût paſſionné pour ce mariage, que le neveu le déſirât fort auſſi, & que je priſſe un intérêt très-vif à la ſatisfaction de l'un & de l'autre, la grande

Digitized by Google

diſproportion d'âge & l'extrême répugnance de la jeune perſonne, me firent concourir avec la mère à détourner ce mariage, qui ne ſe fit point. Le colonel épouſa depuis Mademoiſelle Dillan ſa parente, d'un caractère & d'une beauté bien ſelon mon cœur, & qui l'a rendu le plus heureux des maris & des pères. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occaſion contrarié ſes déſirs. Je m'en ſuis conſolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers ſa famille, le devoir de la plus ſainte amitié, qui n'eſt pas de ſe rendre toujours agréable, mais de conſeiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute ſur l'accueil qui m'attendoit à Genève, au cas que j'euſſe envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 18 Juin, c'eſt-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables abſurdités étoient cumulées dans ce ſecond décret, & l'édit eccléſiaſtique y étoit ſi formellement violé, que je refuſai d'ajouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une ſi manifeſte & criante infraction de toutes les lois, à commencer par celle du bon ſens, ne mit Genève ſens-deſſus deſſous : j'eus de quoi me raſſurer ; tout reſta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuiſtres comme un écolier qu'on menaceroit du fouet, pour n'avoir pas bien dit ſon catéchiſme.

Ces deux décrets furent le ſignal du cri de malédiction

qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures ſonnèrent le plus terrible tocſin. Les François ſurtout, ce peuple ſi doux, ſi poli, ſi généreux, qui ſe pique ſi fort de bienſéance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ſes vertus favorites, ſe ſignala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du journal de Trévoux fit ſur ma prétendue Lycantropie un écart qui montroit aſſez bien la ſienne. Enfin, vous euſſiez dit qu'on craignoit à Paris de ſe faire une affaire avec la police, ſi, publiant un écrit ſur quelque ſujet que ce pût être, on manquoit d'y larder quelque inſulte contre moi. En cherchant vainement la cauſe de cette unanime animoſité, je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi! le rédacteur de la Paix perpétuelle ſouffle la diſcorde; l'éditeur du Vicaire Savoyard eſt un impie; l'auteur de la nouvelle Héloïſe eſt un loup; celui de l'Emile eſt un enragé! Eh mon Dieu, qu'aurois-je donc été ſi j'avois publié le livre de l'Eſprit ou quelqu'autre ouvrage ſemblable? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre ſa voix à celle de ſes perſécuteurs, le vengea d'eux par ſes éloges. Que l'on compare ſon livre & les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe; qu'on trouve à ces différences des cauſes qui puiſſent contenter un homme ſenſé; voilà tout ce que je demande, & je me tais.

Digitized by Google

Je me trouvois ſi bien du ſéjour d'Yverdon, que je pris la réſolution d'y reſter à la vive ſollicitation de M. Roguin & de toute ſa famille. M. de Moiry de Gingins, baillif de cette ville, m'encourageoit auſſi par ſes bontés à reſter dans ſon gouvernement. Le colonel me preſſa ſi fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans ſa maiſon, entre cour & jardin, que j'y conſentis, & auſſitôt il s'empreſſa de le meubler & garnir de tout ce qui étoit néceſſaire pour mon petit ménage.

Le banneret Roguin, des plus empreſſés autour de moi, ne me quittoit pas de la journée. J'étois toujours très-ſenſible à tant de careſſes, mais j'en étois quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement étoit déjà marqué, & j'avois écrit à Thérèſe de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un orage contre moi, qu'on attribuoit aux dévots, & dont je n'ai pu pénétrer la première cauſe. Le ſénat excité, ſans qu'on sût par qui, paroiſſoit ne vouloir pas me laiſſer tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le baillif de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à pluſieurs membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, & leur faiſant honte de vouloir refuſer à un homme de mérite opprimé l'aſyle que tant de bandits trouvoient dans leurs états. Des gens ſenſés ont préſumé que la chaleur de ſes reproches avoit plus aigri qu'adouci les eſprits. Quoiqu'il en ſoit, ſon crédit, ni ſon éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me ſignifier, il m'en avertit d'avance, & pour ne pas attendre cet ordre, je réſolus de

partir dès le lendemain. La difficulté étoit de ſavoir où aller, voyant que Genève & la France m'étoient fermées, & prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empreſſeroit d'imiter ſon voiſin.

Mde. Boy de la Tour me propoſa d'aller m'établir dans une maiſon vide, mais toute meublée, qui appartenoit à ſon fils au village de Motiers dans le Val-de-Travers, comté de Neuchâtel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverſer pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à-propos, que dans les états du roi de Pruſſe je devois naturellement être à l'abri des perſécutions, & qu'au moins la religion n'y pouvoit guères ſervir de prétexte. Mais une ſecrète difficulté, qu'il ne me convenoit pas de dire, avoit bien de quoi me faire héſiter. Cet amour inné de la juſtice qui dévora toujours mon cœur, joint à mon penchant ſecret pour la France, m'avoit inſpiré de l'averſion pour le roi de Pruſſe, qui me paroiſſoit, par ſes maximes & par ſa conduite, fouler aux pieds tout reſpect pour la loi naturelle, & pour tous les devoirs humains. Parmi les eſtampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorenci, étoit un portrait de ce prince, au-deſſous duquèl étoit un diſtique qui finiſſoit ainſi:

Il penſe en philoſophe, & ſe conduit en roi.

Ce vers qui, ſous toute autre plume, eût fait un aſſez bel éloge, avoit ſous la mienne un ſens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce diſtique avoit été vu de tous ceux qui venoient

me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'Alembert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le ſoin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un paſſage de l'Emile où, ſous le nom d'Adraſte, roi des Dauniens, on voyoit aſſez qui j'avois en vue, & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs, puiſque Mde. de B.....s m'avoit mis pluſieurs fois ſur cet article. Ainſi j'étois bien sûr d'être inſcrit en encre rouge ſur les regiſtres du roi de Pruſſe; & ſuppoſant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avois oſé lui attribuer, mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela ſeul que lui déplaire: car on ſait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même ſans me connoître, & ſur la ſeule lecture de mes écrits.

J'oſai pourtant me mettre à ſa merci, & je crus courir peu de riſque. Je ſavois que les paſſions baſſes ne ſubjuguent que les hommes foibles, & ont peu de priſe ſur les ames d'une forte trempe, telles que j'avois toujours reconnu la ſienne. Je jugeois que dans ſon art de régner il entroit de ſe montrer magnanime en pareille occaſion, & qu'il n'étoit pas au-deſſus de ſon caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balanceroit pas un moment en lui l'amour de la gloire, & me mettant à ſa place, je ne crus pas impoſſible qu'il ſe prévalût de la circonſtance pour accabler du poids de ſa généroſité l'homme qui avoit oſé mal penſer de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour ſentir le prix, & je

me dis : Quand Jean-Jaques s'élève à côté de Coriolan, Frédéric ſera-t-il au-deſſous du général des Volſques?

Le colonel Roguin voulut abſolument paſſer avec moi la montagne, & venir m'inſtaller à Motiers. Une belle-ſœur de Mde. Boy de la Tour, appelée Mde. Girardier, à qui la maiſon que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaiſir; cependant elle me mit de bonne grâce en poſſeſſion de mon logement, & je mangeai chez elle en attendant que Thérèſe fut venue, & que mon petit ménage fut établi.

Depuis mon départ de Montmorenci, ſentant bien que je ſerois déſormais fugitif ſur la terre, j'héſitois à permettre qu'elle vînt me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je ſentois que par cette cataſtrophe nos relations alloient changer, & que ce qui, juſqu'alors, avoit été faveur & bienfait de ma part, le ſeroit déſormais de la ſienne. Si ſon attachement reſtoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en ſeroit déchirée, & ſa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma diſgrace attiédiſſoit ſon cœur, elle me feroit valoir ſa conſtance comme un ſacrifice, & au lieu de ſentir le plaiſir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne ſentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me ſuivre partout où le ſort me forçoit d'aller.

Il faut dire tout : je n'ai diſſimulé ni les vices de ma pauvre maman, ni les miens; je ne dois pas faire plus de grâce à Thérèſe, & quelque plaiſir que je prenne à rendre honneur à une perſonne qui m'eſt ſi chère, je ne veux pas

non

non plus déguiſer ſes torts, ſi tant eſt même qu'un changement involontaire dans les affections du cœur ſoit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevois de l'attiédiſſement du ſien. Je ſentois qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, & je le ſentois d'autant mieux que j'étois le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avois ſenti l'effet auprès de maman, & cet effet fut le même auprès de Thérèſe: N'allons pas chercher des perfections hors de la nature; il ſeroit le même auprès de quelque femme que ce fût. Le parti que j'avois pris à l'égard de mes enfans, quelque bien raiſonné qu'il m'eut paru, ne m'avoit pas toujours laiſſé le cœur tranquille. En méditant mon traité de l'éducation, je ſentis que j'avois négligé des devoirs dont rien ne pouvoit me diſpenſer. Le remords enfin devint ſi vif, qu'il m'arracha preſque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile, & le trait même eſt ſi clair, qu'après un tel paſſage il eſt ſurprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma ſituation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par l'animoſité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidive, & n'en voulant pas courir le riſque, j'aimai mieux me condamner à l'abſtinence que d'expoſer Thérèſe à ſe voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit ſenſiblement mon état: cette double raiſon m'avoit fait former des réſolutions que j'avois quelquefois aſſez mal tenues; mais dans leſquelles je perſiſtois avec plus de conſtance depuis trois ou quatre ans;

c'étoit auſſi depuis cette époque que j'avois remarqué du refroidiſſement dans Thérèſe : elle avoit pour moi le même attachement par devoir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit néceſſairement moins d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, sûre de la continuation de mes ſoins où qu'elle put être, elle aimeroit peut-être mieux reſter à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre ſéparation, elle avoit exigé de moi des promeſſes ſi poſitives de nous rejoindre, elle en exprimoit ſi vivement le déſir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de ſéparation, j'eus à peine celui d'y penſer moi-même; & après avoir ſenti dans mon cœur combien il m'étoit impoſſible de me paſſer d'elle, je ne ſongeai plus qu'à la rappeler inceſſamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit depuis tant d'années notre première ſéparation. Nous l'avions ſentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel ſaiſiſſement en nous embraſſant! O que les larmes de tendreſſe & de joie ſont douces! Comme mon cœur s'en abreuve! Pourquoi m'a-t-on fait verſer ſi peu de celles-là?

En arrivant à Motiers j'avois écrit à milord Keith, Maréchal d'Ecoſſe, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les états de ſa Majeſté, & pour lui demander ſa protection. Il me répondit avec la généroſité qu'on lui connoit & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec M. Martinet, chatelain du Val-de-

Travers, qui étoit en grande faveur auprès de ſon Excellence. L'aſpect vénérable de cet illuſtre & vertueux Ecoſſois, m'émut puiſſamment le cœur, & dès l'inſtant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui, de ma part eſt toujours demeuré le même, & qui le ſeroit toujours de la ſienne, ſi les traîtres qui m'ont ôté toutes les conſolations de la vie, n'euſſent profité de mon éloignement pour abuſer ſa vieilleſſe & me défigurer à ſes yeux.

George Keith, Maréchal héréditaire d'Ecoſſe, & frère du célèbre général Keith, qui vécut glorieuſement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté ſon pays dans ſa jeuneſſe, & y fut proſcrit pour s'être attaché à la maiſon Stuart, dont il ſe dégoûta bientôt par l'eſprit injuſte & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura long-temps en Eſpagne dont le climat lui plaiſoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainſi que ſon frère, au roi de Pruſſe, qui ſe connoiſſoit en hommes, & les accueillit comme ils le méritoient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands ſervices que lui rendit le Maréchal Keith, & par une choſe bien plus précieuſe encore, la ſincère amitié de milord Maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fière, ne pouvoit ſe plier que ſur le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit ſi parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que Frédéric, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Eſpagne, & enfin le voyant déjà vieux, avoir beſoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuſe

occupation d'y paſſer le reſte de ſa vie, à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchâtelois qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne ſe connoiſſent point en véritable étoffe, & mettent l'eſprit dans les longues phraſes, voyant un homme froid & ſans façon, prirent ſa ſimplicité pour de la hauteur, ſa franchiſe pour de la ruſticité, ſon laconiſme pour de la bêtiſe, ſe cabrèrent contre ſes ſoins bienfaiſans, parce que voulant être utile & non cajoleur, il ne ſavoit point flatter les gens qu'il n'eſtimoit pas. Dans la ridicule affaire du miniſtre Petitpierre, qui fut chaſſé par ſes confrères, pour n'avoir pas voulu qu'ils fuſſent damnés éternellement, milord s'étant oppoſé aux uſurpations des miniſtres, vit ſoulever contre lui tout le pays dont il prenoit le parti, & quand j'y arrivai ce ſtupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il paſſoit au moins pour un homme qui ſe laiſſoit prévenir, & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuſte. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir ſur la maigreur de ſon corps, déjà décharné par les ans, mais en levant les yeux ſur ſa phyſionomie animée, ouverte & noble, je me ſentis ſaiſi d'un reſpect mêlé de confiance qui l'emporta ſur tout autre ſentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre choſe, comme ſi j'euſſe été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous aſſeoir. L'empeſé Châtelain reſta debout. Pour moi je vis dans l'œil perçant & fin de milord, je ne ſais quoi de ſi careſſant, que me ſentant d'abord à mon aiſe, j'allai ſans

Digitized by Google

façon partager ſon ſopha, & m'aſſeoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'inſtant, je ſentis que cette liberté lui faiſoit plaiſir, & qu'il ſe diſoit en lui-même : celui-ci n'eſt pas un Neuchâtelois.

Effet ſingulier de la grande convenance des caractères! Dans un âge où le cœur a déjà perdu ſa chaleur naturelle, celui de ce bon vieillard ſe réchauffa pour moi d'une façon qui ſurprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers, ſous prétexte de tirer des cailles, & y paſſa deux jours ſans toucher un fuſil. Il s'établit entre nous une telle amitié, car c'eſt le mot, que nous ne pouvions nous paſſer l'un de l'autre : le château de Colombier qu'il habitoit l'été, étoit à ſix lieues de Motiers; j'allois tous les quinze jours au plus tard y paſſer vingt-quatre heures, puis je revenois de même en pélerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis dans mes courſes de l'Hermitage à Eaubonne, étoit bien différente aſſurément, mais elle n'étoit pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier.

Que de larmes d'attendriſſement j'ai ſouvent verſé dans ma route, en penſant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philoſophie de ce reſpectable vieillard! Je l'appelois mon père, il m'appeloit ſon enfant. Ces deux noms rendent en partie l'idée de l'attachement qui nous uniſſoit, mais ils ne rendent pas encore celle du beſoin que nous avions l'un de l'autre, & du déſir continuel de nous rapprocher. Il vouloit abſolument me loger au château de Colombier, & me preſſa long-temps d'y prendre à demeure

l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux paſſer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchiſe & ne m'en parla plus. O bon milord! O mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en penſant à vous! Ah les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme, vous êtes & ſerez toujours le même pour moi qui ſuis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord Maréchal n'eſt pas ſans défaut : c'eſt un ſage, mais c'eſt un homme. Avec l'eſprit le plus pénétrant, avec le tact le plus fin qu'il ſoit poſſible d'avoir, avec la plus profonde connoiſſance des hommes, il ſe laiſſe abuſer quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur ſingulière, quelque choſe de biſarre & d'étranger dans ſon tour d'eſprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & ſe ſouvient d'eux au moment qu'ils y penſent le moins : ſes attentions paroiſſent hors de propos : ſes cadeaux ſont de fantaiſie & non de convenance. Il donne ou envoie à l'inſtant ce qui lui paſſe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois déſirant entrer au ſervice du roi de Pruſſe, ſe préſente à lui : Milord lui donne au lieu de lettre un petit ſachet plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette ſingulière recommandation le roi place à l'inſtant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que les eſprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites biſarreries ſemblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord Maréchal que

plus intéreſſant. J'étois bien sûr, & j'ai bien éprouvé dans la ſuite, qu'elles n'influoient pas ſur les ſentimens, ni ſur les ſoins que lui preſcrit l'amitié dans les occaſions ſérieuſes. Mais il eſt vrai que dans la façon d'obliger, il met encore la même ſingularité que dans ſes manières. Je n'en citerai qu'un ſeul trait ſur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte pour moi, je la partageois d'ordinaire en partant après dîné & couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte, appelé Sandoz, ayant à ſolliciter à Berlin une grâce qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à ſon Excellence de la demander pour lui: volontiers. Je le mène avec moi; je le laiſſe dans l'antichambre & je parle de ſon affaire à milord, qui ne me répond rien. La matinée ſe paſſe; en traverſant la ſalle pour aller dîner, je vois le pauvre Sandoz qui ſe morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié, je lui en reparle avant de nous mettre à table; mot, comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire ſentir combien je l'importunois, un peu dure, & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain, je fus bien ſurpris du remercîment qu'il me fit, du bon accueil & du bon dîné qu'il avoit eu chez S. E., qui de plus avoit reçu ſon papier. Trois ſemaines après, milord lui envoya le reſcrit qu'il avoit demandé, expédié par le miniſtre & ſigné du roi, & cela, ſans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un ſeul mot, ni à lui non plus, ſur cette affaire, dont je crus qu'il ne vouloit pas ſe charger.

Je voudrois ne pas ceſſer de parler de George Keith:

c'eſt de lui que me viennent mes derniers ſouvenirs heureux; tout le reſte de ma vie n'a plus été qu'afflictions & ſerremens de cœur. La mémoire en eſt ſi triſte, & m'en vient ſi confuſément, qu'il ne m'eſt pas poſſible de mettre aucun ordre dans mes récits, je ſerai forcé déſormais de les arranger au haſard & comme ils ſe préſenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude ſur mon aſyle par la réponſe du roi à milord Maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-ſeulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarraſſé d'une pareille commiſſion, & ne ſachant comment s'en acquitter honnêtement, tâcha d'en exténuer l'inſulte en transformant cet argent en nature de proviſions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon petit ménage; il ajouta même, & peut-être de ſon chef, que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maiſon à ma fantaiſie, ſi j'en voulois choiſir l'emplacement. Cette dernière offre me toucha fort, & me fit oublier la meſquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai Fréderic comme mon bienfaiteur & mon protecteur, & je m'attachai ſi ſincèrement à lui, que je pris dès-lors autant d'intérêt à ſa gloire que j'avois trouvé juſqu'alors d'injuſtice à ſes ſuccès. A la paix qu'il fit peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût : c'étoit un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maiſon que j'habitois, & où j'eus, il eſt vrai, la fierté vindicative de dépenſer preſque autant

autant d'argent qu'il m'en avoit voulu donner. La paix conclue, je crus que ſa gloire militaire & politique étant au comble, il alloit s'en donner une d'une autre eſpèce en revivifiant ſes états, en y faiſant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau ſol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ſes voiſins, en ſe faiſant l'arbitre de l'Europe après en avoir été la terreur. Il pouvoit ſans riſque poſer l'épée, bien sûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne déſarmoit pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ſes avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'oſai lui écrire à ce ſujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de ſa trempe, porter juſqu'à lui cette ſainte voix de la vérité, que ſi peu de rois ſont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en ſecret & de moi à lui que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord Maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi toute cachetée. Milord envoya la lettre ſans s'informer de ſon contenu. Le roi n'y fit aucune réponſe, & quelque temps après, milord Maréchal étant allé à Berlin, il lui dit ſeulement que je l'avois bien grondé. Je compris par-là que ma lettre avoit été mal reçue, & que la franchiſe de mon zèle avoit paſſé pour la ruſticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvoit très-bien être; peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire, & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du ſentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établiſſement à Motiers-Travers, ayant toutes les aſſurances poſſibles qu'on m'y laiſſeroit

tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle. Elle m'étoit venue diverſes fois dans le cours de ma vie, & elle me revint ſouvent à Montmorenci, où le fréquent uſage des ſondes, me condamnant à reſter ſouvent dans ma chambre, me fit mieux ſentir tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur arménien, qui venoit ſouvent voir un parent qu'il avoit à Montmorenci, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au riſque du qu'en dira-t-on, dont je me ſouciois très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mde. de Luxembourg, qui me conſeilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garderobe arménienne; mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'uſage à des temps plus tranquilles, & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de mes maux, je crus pouvoir, ſans aucun riſque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, ſurtout après avoir conſulté le paſteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même ſans ſcandale. Je pris donc la veſte, le caffetan, le bonnet fourré, la ceinture, & après avoir aſſiſté dans cet équipage au ſervice divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord Maréchal. S. E. me voyant ainſi vêtu, me dit pour tout compliment *ſalamaleki*, après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne ſongeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait déſœuvrement : mon imagination rem-

pliſſant tous les vides, ſuffit ſeule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, aſſis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu ſupporter. Quand on marche, qu'on ſe promène, encore paſſe; les pieds & les yeux font au moins quelque choſe: mais reſter là les bras croiſés, à parler du temps qu'il fait & des mouches qui volent, ou, qui pis eſt, à s'entrefaire des complimens, cela m'eſt un ſupplice inſupportable. Je m'aviſai pour ne pas vivre en ſauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon couſſin dans mes viſites, ou j'allois, comme les femmes, travailler à ma porte & cauſer avec les paſſans. Cela me faiſoit ſupporter l'inanité du babillage, & paſſer mon temps ſans ennui chez mes voiſines, dont pluſieurs étoient aſſez aimables, & ne manquoient pas d'eſprit. Une entr'autres, appelée Iſabelle d'Ivernois, fille du procureur-général de Neuchâtel, me parut aſſez eſtimable pour me lier avec elle d'une amitié particulière, dont elle ne s'eſt pas mal trouvée, par les conſeils utiles que je lui ai donnés, & par les ſoins que je lui ai rendus dans des occaſions eſſentielles, de ſorte que maintenant, digne & vertueuſe mère de famille, elle me doit peut-être ſa raiſon, ſon mari, ſa vie & ſon bonheur. De mon côté, je lui dois des conſolations très-douces, & ſurtout durant un bien triſte hiver où, dans le fort de mes maux & de mes peines, elle venoit paſſer avec Thérèſe & moi de longues ſoirées, qu'elle ſavoit nous rendre bien courtes par l'agrément de ſon eſprit & par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appeloit ſon papa, je l'appelois ma fille, & ces noms

que nous nous donnons encore, ne ceſſeront point, je l'eſpère, de lui être auſſi chers qu'à moi. Pour rendre mes lacets bons à quelque choſe, j'en faiſois préſent à mes jeunes amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfans; ſa ſœur aînée en eut un à ce titre, & l'a mérité; Iſabelle en eut un de même, & ne l'a pas moins mérité par l'intention. Mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire ſa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une & à l'autre des lettres, dont la première a couru le monde; mais tant d'éclat n'alloit pas à la ſeconde : l'amitié ne marche pas avec ſi grand bruit.

Parmi les liaiſons que je fis à mon voiſinage, & dans les détails deſquels je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avoit une maiſon ſur la montagne où il venoit paſſer les étés. Je n'étois pas empreſſé de ſa connoiſſance, parce que je ſavois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord Maréchal, qu'il ne voyoit point. Cependant, comme il me vint voir & me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoiſſance avec M. D. P....u, & enſuite une amitié trop intime, pour que je puiſſe me diſpenſer de parler de lui.

M. D. P....u étoit américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le ſucceſſeur, M. le Chambrier, de Neuchâtel, épouſa la veuve. Devenue veuve une ſeconde fois, elle vint, avec ſon fils, s'établir dans le pays de ſon ſecond mari.

D. P...u, fils unique, fort riche, & tendrement aimé

de ſa mère, avoit été élevé avec aſſez de ſoin, & ſon éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de connoiſſances, quelque goût pour les arts, & il ſe piquoit ſurtout d'avoir cultivé ſa raiſon : ſon air hollandois, froid philoſophe, ſon teint baſané, ſon humeur ſilencieuſe & cachée, favoriſeroient beaucoup cette opinion. Il étoit ſourd & goutteux, quoique jeune encore. Cela rendoit tous ſes mouvemens fort poſés, fort graves, & quoiqu'il aimât à diſputer, généralement il parloit peu, parce qu'il n'entendoit pas. Tout cet extérieur m'en impoſa. Je me dis, voici un penſeur, un homme ſage, tel qu'on ſeroit heureux d'avoir un ami. Pour achever de me prendre, il m'adreſſoit ſouvent la parole, ſans jamais me faire aucun compliment. Il me parloit peu de moi, peu de mes livres, très-peu de lui; il n'étoit pas dépourvu d'idées, & tout ce qu'il diſoit étoit juſte. Cette juſteſſe & cette égalité m'attirèrent. Il n'avoit dans l'eſprit ni l'élévation, ni la fineſſe de milord Maréchal, mais il en avoit la ſimplicité; c'étoit toujours le repréſenter en quelque choſe. Je ne m'engouai pas, mais je m'attachai par l'eſtime, & peu-à-peu cette eſtime amena l'amitié, & j'oubliai totalement avec lui l'objection que j'avois faite au baron d'H.....k, qu'il étoit trop riche.

Pendant aſſez long-temps, je vis peu D. P....u, parce que je n'allois point à Neuchâtel, & qu'il ne venoit qu'une fois l'année à la montagne du colonel Pury. Pourquoi n'allois-je point à Neuchâtel ? C'eſt un enfantillage qu'il ne faut pas taire.

Quoique protégé par le roi de Pruſſe & par milord Maré-

chal, ſi j'évitai d'abord la perſécution dans mon aſyle, je n'évitai pas du moins les murmures du public, des magiſtrats municipaux, des miniſtres. Après le branle donné par la France, il n'étoit pas du bon air de ne pas me faire au moins quelque inſulte : on auroit eu peur de paroître improuver mes perſécuteurs, en ne les imitant pas. La Claſſe de Neuchâtel, c'eſt-à-dire, la compagnie des miniſtres de cette ville, donna le branle en tentant d'émouvoir contre moi le Conſeil d'Etat. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, les miniſtres s'adreſsèrent au magiſtrat municipal, qui fit auſſitôt défendre mon livre, & me traitant en toute occaſion peu honnêtement, faiſoit comprendre, & diſoit même que ſi j'avois voulu m'établir dans la ville, on ne m'y auroit pas ſouffert. Ils remplirent leur Mercure d'inepties & du plus plat caffardage, qui, tout en faiſant rire les gens ſenſés, ne laiſſoit pas d'échauffer le peuple & de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchoit pas qu'à les entendre, je ne duſſe être très-reconnoiſſant de l'extrême grâce qu'ils me faiſoient de me laiſſer vivre à Motiers, où ils n'avoient aucune autorité; ils m'auroient volontiers meſuré l'air à la pinte, à condition que je l'euſſe payé bien cher. Ils vouloient que je leur fuſſe obligé de la protection que le roi m'accordoit malgré eux, & qu'ils travailloient ſans relâche à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réuſſir, après m'avoir fait tout le tort qu'ils purent, & m'avoir décrié de tout leur pouvoir, ils ſe firent un mérite de leur impuiſſance, en me faiſant valoir la bonté qu'ils avoient de me ſouffrir dans leur pays. J'aurois dû leur rire au nez pour toute réponſe, je fus aſſez bête pour me

piquer, & j'eus l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, réſolution que je tins près de deux ans, comme ſi ce n'étoit pas trop honorer de pareilles eſpèces que de faire attention à leurs procédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent leur être imputés, puiſqu'ils n'agiſſent jamais que par impulſion. D'ailleurs, des eſprits ſans culture & ſans lumières, qui ne connoiſſent d'autre objet de leur eſtime, que le crédit, la puiſſance & l'argent, ſont bien éloignés même de ſoupçonner qu'on doive quelque égard aux talens, & qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village qui pour ſes malverſations avoit été caſſé, diſoit au lieutenant du Val-de-Travers, mari de mon Iſabelle : *On dit que ce Rouſſeau a tant d'eſprit; amenez-le moi, que je voye ſi cela eſt vrai.* Aſſurément, les mécontentemens d'un homme qui prend un pareil ton doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitoit à Paris, à Genève, à Berne, à Neuchâtel même, je ne m'attendois pas à plus de ménagement de la part du paſteur du lieu. Je lui avois cependant été recommandé par Mde. Boy-de-la-Tour, & il m'avoit fait beaucoup d'accueil; mais dans ce pays où l'on flatte également tout le monde, les careſſes ne ſignifient rien. Cependant après ma réunion ſolemnelle à l'égliſe réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvois ſans manquer à mes engagemens & à mon devoir de citoyen, négliger la profeſſion publique du culte où j'étois rentré : j'aſſiſtois donc au ſervice Devin. D'un autre côté, je craignois, en me préſentant à la table ſacrée, de m'expoſer à

l'affront d'un refus, & il n'étoit nullement probable qu'après le vacarme fait à Genève par le Conſeil, & à Neuchâtel par la Claſſe, il voulut m'adminiſtrer tranquillement la Cène dans ſon égliſe. Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin, c'étoit le nom du miniſtre, pour faire acte de bonne volonté, & lui déclarer que j'étois toujours uni de cœur à l'égliſe proteſtante; je lui dis en même temps, pour éviter des chicanes ſur les articles de foi, que je ne voulois aucune explication particulière ſur le dogme. M'étant ainſi mis en règle de ce côté, je reſtai tranquille, ne doutant pas que M. de Montmollin ne refusât de m'admettre ſans la diſcuſſion préliminaire dont je ne voulois point, & qu'ainſi tout fut fini ſans qu'il y eût de ma faute: point du tout. Au moment où je m'y attendois le moins, M. de Montmollin vint me déclarer, non-ſeulement qu'il m'admettoit à la communion ſous la clauſe que j'y avois miſe, mais de plus, que lui & ſes Anciens ſe faiſoient un grand honneur de m'avoir dans ſon troupeau. Je n'eus de mes jours pareille ſurpriſe, ni plus conſolante. Toujours vivre iſolé ſur la terre me paroiſſoit un deſtin bien triſte, ſurtout dans l'adverſité. Au milieu de tant de proſcriptions & de perſécutions, je trouvois une douceur extrême à pouvoir me dire, au moins je ſuis parmi mes frères, & j'allai communier avec une émotion de cœur & des larmes d'attendriſſement, qui étoient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y put porter.

Quelque temps après, milord m'envoya une lettre de Mde.

Mde. de B.....s, venue, du moins je le préſumai, par la voie de d'Alembert qui connoiſſoit milord Maréchal. Dans cette lettre, la première que cette Dame m'eut écrite depuis mon départ de Montmorenci, elle me tançoit vivement de celle que j'avois écrite à M. de Montmollin & ſurtout d'avoir communié. Je compris d'autant moins à qui elle en avoit avec ſa mercuriale, que depuis mon voyage de Genève, je m'étois toujours déclaré hautement proteſtant, & que j'avois été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, ſans que perſonne au monde l'eût trouvé mauvais. Il me paroiſſoit plaiſant que Mde. la comteſſe de B.....s voulut ſe mêler de diriger ma conſcience en fait de religion. Toutefois comme je ne doutois pas que ſon intention, quoique je n'y compriſſe rien, ne fût la meilleure du monde, je ne m'offenſai point de cette ſingulière ſortie, & je lui répondis ſans colère, en lui diſant mes raiſons.

Cependant les injures imprimées alloient leur train, & leurs benins auteurs reprochoient aux puiſſances de me traiter trop doucement. Ce concours d'aboyemens dont les moteurs continuoient d'agir ſous le voile, avoit quelque choſe de ſiniſtre & d'effrayant. Pour moi je laiſſois dire ſans m'émouvoir. On m'aſſura qu'il y avoit une cenſure de la Sorbonne, je n'en crus rien. De quoi pouvoit ſe mêler la Sorbonne dans cette affaire? Vouloit-elle aſſurer que je n'étois pas Catholique? Tout le monde le ſavoit. Vouloit-elle prouver que je n'étois pas bon Calviniſte? Que lui importoit? C'étoit prendre un ſoin bien ſingulier; c'étoit ſe faire les ſubſtituts de nos miniſtres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus

qu'on le faiſoit courir ſous le nom de la Sorbonne pour ſe moquer d'elle; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin, quand je ne pus plus douter de ſon authenticité, tout ce que je me réduiſis à croire, fut qu'il falloit mettre la Sorbonne aux petites maiſons.

Un autre écrit m'affecta d'avantage, parce qu'il venoit d'un homme pour qui j'eus toujours de l'eſtime, & dont j'admirois la conſtance en plaignant ſon aveuglement. Je parle du Mandement de l'Archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devois d'y répondre. Je le pouvois ſans m'avilir; c'étoit un cas à-peu-près ſemblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les diſputes brutales, à la Voltaire. Je ne ſais me battre qu'avec dignité, & je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups, pour que je daigne me défendre. Je ne doutois point que ce Mandement ne fut de la façon des Jéſuites, & quoiqu'ils fuſſent alors malheureux eux-mêmes, j'y reconnoiſſois toujours leur ancienne maxime, d'écraſer les malheureux. Je pouvois donc auſſi ſuivre mon ancienne maxime, d'honorer l'auteur titulaire, & de foudroyer l'ouvrage, & c'eſt ce que je crois avoir fait avec aſſez de ſuccès.

Je trouvai le ſéjour de Motiers fort agréable, & pour me déterminer à y finir mes jours, il ne me manquoit qu'une ſubſiſtance aſſurée, mais on y vit aſſez chèrement, & j'avois vu renverſer tous mes anciens projets par la diſſolution de mon ménage, par l'établiſſement d'un nouveau, par la vente ou diſſipation de tous mes meubles, & par les dépenſes qu'il m'avoit fallu faire depuis mon départ de Montmorenci.

Digitized by Google

Je voyois diminuer journellement le petit capital que j'avois devant moi. Deux ou trois ans ſuffiſoient pour en conſumer le reſte, ſans que je viſſe aucun moyen de le renouveler, à moins de recommencer à faire des livres; métier funeſte auquel j'avois déjà renoncé. Perſuadé que tout changeroit bientôt à mon égard, & que le public revenu de ſa frénéſie en feroit rougir les puiſſances; je ne cherchois qu'à prolonger mes reſſources juſqu'à cet heureux changement, qui ne me laiſſeroit plus en état de choiſir parmi celles qui pourroient s'offrir. Pour cela je repris mon Dictionnaire de muſique, que dix ans de travail avoient déjà fort avancé, & auquel il ne manquoit que la dernière main & d'être mis au net. Mes livres qui m'avoient été envoyés depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage: mes papiers qui me furent envoyés en même temps, me mirent en état de commencer l'entrepriſe de mes mémoires, dont je voulois uniquement m'occuper déſormais. Je commençai par tranſcrire des lettres dans un recueil qui put guider ma mémoire dans l'ordre des faits & des temps. J'avois déjà fait le triage de celles que je voulois conſerver pour cet effet, & la ſuite depuis près de dix ans n'en étoit point interrompue. Cependant en les arrangeant pour les tranſcrire, j'y trouvai une lacune qui me ſurprit. Cette lacune étoit de près de ſix mois, depuis Octobre 1756 juſqu'au mois de Mars ſuivant. Je me ſouvenois parfaitement d'avoir mis dans mon triage nombre de lettres de Diderot, de De Leyre, de Mde. D'.....y, de Mde. de C.....x, &c. qui rempliſſoient cette lacune, & qui ne ſe trouvèrent plus. Qu'étoient-elles

devenues? Quelqu'un avoit-il mis la main ſur mes papiers pendant quelques mois qu'ils étoient reſtés à l'hôtel de Luxembourg? Cela n'étoit pas concevable, & j'avois vu M. le Maréchal prendre la clef de la chambre où je les avois dépoſés. Comme pluſieurs lettres de femmes & toutes celles de Diderot étoient ſans dates, & que j'avois été forcé de remplir ces dates de mémoire & en tâtonnant, pour ranger ces lettres dans leur ordre, je crus d'abord avoir fait des erreurs de dates, & je paſſai en revue toutes les lettres qui n'en avoient point ou auxquelles je l'avois ſuppléée, pour voir ſi je n'y trouverois point celles qui devoient remplir ce vide. Cet eſſai ne réuſſit point; je vis que le vide étoit bien réel, & que les lettres avoient bien certainement été enlevées. Par qui, & pourquoi? Voilà ce qui me paſſoit. Ces lettres, antérieures à mes grandes querelles, & du temps de ma première ivreſſe de la Julie, ne pouvoient intéreſſer perſonne. C'étoient tout au plus quelques tracaſſeries de Diderot, quelques perſifflages de De Leyre, des témoignages d'amitié de Mde. de C.....x & même de Mde. D'.....y, avec laquelle j'étois alors le mieux du monde. A qui pouvoient importer ces lettres? qu'en vouloit-on faire? Ce n'eſt que ſept ans après que j'ai ſoupçonné l'affreux objet de ce vol. Ce déficit bien avéré me fit chercher parmi mes brouillons ſi j'en découvrirois quelque autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire, m'en firent ſuppoſer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai furent le brouillon de la Morale ſenſitive, & celui de l'extrait des aventures de milord Edouard. Ce dernier,

Digitized by Google

je l'avoue, me donna des ſoupçons ſur Mde. de Luxembourg. C'étoit la Roche ſon valet-de-chambre qui m'avoit expédié ces papiers, & je n'imaginai qu'elle au monde qui pût prendre intérêt à ce chiffon ; mais quel intérêt pouvoit-elle prendre à l'autre & aux lettres enlevées dont, même avec de mauvais deſſeins, on ne pouvoit faire aucun uſage qui put me nuire, à moins de les falſifier ? Pour M. le Maréchal dont je connoiſſois la droiture invariable & la vérité de ſon amitié pour moi, je ne pus le ſoupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce ſoupçon ſur Mde. la Maréchale.

Tout ce qui me vint de plus raiſonnable à l'eſprit, après m'être fatigué long-temps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'A . . . . . t, qui déjà faufilé chez Mde. de Luxembourg, avoit pu trouver le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, tant en manuſcrits qu'en lettres ; ſoit pour chercher à me ſuſciter quelque tracaſſerie, ſoit pour s'approprier ce qui lui pouvoit convenir. Je ſuppoſai qu'abuſé par le titre de la Morale ſenſitive, il avoit cru trouver le plan d'un vrai traité de matérialiſme, dont il auroit tiré contre moi le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sûr qu'il ſeroit bientôt détrompé par l'examen du brouillon, & déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étoient pas les premiers de la même main (*) que j'avois endurés ſans me

(*) J'avois trouvé dans ſes *Elémens de muſique* beaucoup de choſes tirées de ce que j'avois écrit ſur cet art pour l'Encyclopédie, & qui lui fut remis pluſieurs années avant la publication de ſes élémens. J'ignore la part qu'il a pu

plaindre. Bientôt je ne ſongeai pas plus à cette infidélité que ſi l'on ne m'en eut fait aucune, & je me mis à reſſembler les matériaux qu'on m'avoit laiſſés, pour travailler à mes Confeſſions.

J'avois long-temps cru qu'à Genève la compagnie des miniſtres, ou du moins les citoyens & bourgeois, réclameroient contre l'infraction de l'Edit dans le décret porté contre moi. Tout reſta tranquille, du moins à l'extérieur; car il y avoit un mécontentement général qui n'attendoit qu'une occaſion pour ſe manifeſter. Mes amis, ou ſoi-diſans tels, m'écrivoient lettres ſur lettres pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête, m'aſſurant d'une réparation publique de la part du Conſeil. La crainte du déſordre & des troubles que ma préſence pouvoit cauſer m'empêcha d'acquieſcer à leurs inſtances, & fidelle au ſerment que j'avois fait autrefois, de ne jamais tremper dans aucune diſſention civile dans mon pays, j'aimai mieux laiſſer ſubſiſter l'offenſe & me bannir pour jamais de ma patrie, que d'y rentrer par des moyens violens & dangereux. Il eſt vrai que je m'étois attendu de la part de la bourgeoiſie à des repréſentations légales & paiſibles contre une infraction qui l'intéreſſoit extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduiſoient cherchoient moins le vrai redreſſement des griefs que l'occaſion de ſe rendre néceſſaires. On cabaloit, mais on gardoit le ſilence, & on laiſſoit clabauder les caillettes & les caf-

avoir à un livre intitulé: *Dictionnaire des Beaux-Arts*, mais j'y ai trouvé des articles tranſcrits des miens, mot à mot, & cela long-temps avant que ces articles fuſſent imprimés dans l'Encyclopédie.

ſards ou ſoi-diſans tels, mis en avant pour me rendre odieux à la populace, & faire attribuer l'incartade au zèle de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale, je pris enfin mon parti, & me voyant abandonné de mes concitoyens, je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie où je n'avois jamais vécu, dont je n'avois reçu ni bien ni ſervice, & dont, pour prix de l'honneur que j'avois tâché de lui rendre, je me voyois ſi indignement traité d'un conſentement unanime, puiſque ceux qui devoient parler n'avoient rien dit. J'écrivis donc au premier ſyndic de cette année-là qui, je crois, étoit M. Favre, une lettre par laquelle j'abdiquois ſolemnellement mon droit de bourgeoiſie, & dans laquelle, au reſte, j'obſervai la décence & la modération que j'ai toujours miſe aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a ſouvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux citoyens, ſentant qu'ils avoient eu tort pour leur propre intérêt d'abandonner ma défenſe, ils la prirent quand il n'étoit plus temps. Ils avoient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, & ils en firent la matière de pluſieurs repréſentations très-bien raiſonnées qu'ils étendirent & renforcèrent à meſure que les refus du Conſeil, ſoutenu par le miniſtère de France, leur firent mieux ſentir le projet formé de les aſſervir. Ces altercations produiſirent diverſes brochures qui ne décidoient rien, juſqu'à-ce que parurent tout-d'un-coup les *Lettres écrites de la campagne*, ouvrage écrit en faveur du Conſeil avec un

art infini, & par lequel le parti repréſentant, réduit au ſilence, fut pour un temps écraſé. Cette pièce, monument durable des rares talens de ſon auteur, étoit du procureur-général T....., homme d'eſprit, homme éclairé, très-verſé dans les lois & le gouvernement de la république. *Siluit terra.*

Les repréſentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponſe, & s'en tirèrent paſſablement avec le temps. Mais tous jetèrent les yeux ſur moi, comme ſur le ſeul qui put entrer en lice contre un tel adverſaire avec eſpoir de le terraſſer. J'avoue que je penſai de même, & pouſſé par mes anciens concitoyens, qui me faiſoient un devoir de les aider de ma plume dans un embarras dont j'avois été l'occaſion, j'entrepris la réfutation des Lettres écrites de la campagne, & j'en parodiai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne* que je mis aux miennes. Je fis & j'exécutai cette entrepriſe ſi ſecrètement, que dans un rendez-vous que j'eus à Thonon avec les chefs des repréſentans, pour parler de leurs affaires, & où ils me montrèrent l'eſquiſſe de leur réponſe, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui étoit déjà faite, craignant qu'il ne ſurvînt quelque obſtacle à l'impreſſion, s'il en parvenoit le moindre vent, ſoit aux magiſtrats, ſoit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication; mais on aima mieux le laiſſer paroître, que de me faire comprendre comment on avoit découvert mon ſecret. Je dirai là-deſſus ce que j'ai ſçu, qui ſe borne à très-peu de choſe; je me tairai ſur ce que j'ai conjecturé.

J'avois

J'avois à Motiers preſque autant de viſites que j'en avois eu à l'Hermitage & à Montmorenci, mais elles étoient la plupart d'une eſpèce fort différente. Ceux qui m'étoient venu voir juſqu'alors étoient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguoient pour cauſe de leurs viſites, & me mettoient d'abord ſur des matières dont je pouvois m'entretenir avec eux. A Motiers, ce n'étoit plus cela, ſurtout du côté de France. C'étoient des officiers ou d'autres gens qui n'avoient aucun goût pour la littérature, qui, même pour la plupart, n'avoient jamais lu mes écrits, & qui ne laiſſoient pas, à ce qu'ils diſoient, d'avoir fait trente, quarante, ſoixante, cent lieues pour venir voir & admirer l'homme illuſtre, célèbre, très-célèbre, le grand homme, &c. Car dès-lors on n'a ceſſé de me jeter groſſièrement à la face les plus impudentes flagorneries, dont l'eſtime de ceux qui m'abordoient m'avoit garanti juſqu'alors. Comme la plupart ne daignoient ni ſe nommer, ni me dire leur état, que leurs connoiſſances & les miennes ne tomboient pas ſur les mêmes objets, & qu'ils n'avoient ni lu ni parcouru mes ouvrages, je ne ſavois de quoi leur parler : j'attendois qu'ils parlaſſent eux-mêmes, puiſque c'étoit à eux à ſavoir & à me dire pourquoi ils me venoient voir. On ſent que cela ne faiſoit pas pour moi des converſations bien intéreſſantes, quoiqu'elles puſſent l'être pour eux, ſelon ce qu'ils vouloient ſavoir : car, comme j'étois ſans défiance, je m'exprimois ſans réſerve ſur toutes les queſtions qu'ils jugeoient à propos de me faire, & ils s'en retournoient pour l'or-

dinaire auſſi ſavans que moi ſur tous les détails de ma ſituation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de Feins, écuyer de la reine & capitaine de cavalerie dans le régiment de la reine, lequel eut la conſtance de paſſer pluſieurs jours à Motiers, & même de me ſuivre pédeſtrement juſqu'à la Ferrière, menant ſon cheval par la bride, ſans avoir avec moi d'autre point de réunion, ſinon que nous connoiſſions tous deux Mlle. Fel, & que nous jouions l'un & l'autre au bilboquet.

J'eus avant & après M. de Feins une autre viſite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied, conduiſant chacun un mulet chargé de ſon petit bagage, logent à l'auberge, panſent leurs mulets eux-mêmes, & demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers, on les prit pour des contrebandiers, & la nouvelle courut auſſitôt que des contrebandiers venoient me rendre viſite. Leur ſeule façon de m'aborder m'fit prit que c'étoit des gens d'une autre étoffe; mais ſans être des contrebandiers, ce pouvoient être des aventuriers, & ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tardèrent pas à me tranquiliſer. L'un étoit M. de Montauban, appelé le comte de la Tour-du-Pin, gentilhomme du Dauphiné; l'autre étoit M. Daſtier, de Carpentras, ancien militaire, qui avoit mis ſa croix de St. Louis dans ſa poche, ne pouvant pas l'étaler. Ces Meſſieurs, tous deux très-aimables, avoient tous deux beaucoup d'eſprit, leur converſation étoit agréable & intéreſſante; leur manière de voyager ſi bien dans mon goût & ſi peu dans celui des

gentilshommes François, me donna pour eux une ſorte d'attachement que leur commerce ne pouvoit qu'affermir. Cette connoiſſance même ne finit pas là, puiſqu'elle dure encore, & qu'ils me ſont revenus voir diverſes fois, non plus à pied cependant, cela étoit bon pour le début; mais plus j'ai vu ces Meſſieurs, moins j'ai trouvé de rapports entre leurs goûts & les miens, moins j'ai ſenti que leurs maximes fuſſent les miennes, que mes écrits leur fuſſent familiers, qu'il y eut aucune véritable ſympathie entre eux & moi. Que me vouloient-ils donc? Pourquoi me venir voir dans cet équipage? Pourquoi reſter pluſieurs jours? Pourquoi revenir pluſieurs fois? Pourquoi déſirer ſi fort de m'avoir pour hôte? Je ne m'aviſai pas alors de me faire ces queſtions. Je me les ſuis faites quelquefois depuis ce temps-là.

Touché de leurs avances, mon cœur ſe livroit ſans raiſonner, ſurtout à M. Daſtier, dont l'air plus ouvert me plaiſoit davantage. Je demeurai même en correſpondance avec lui, & quand je voulus faire imprimer les Lettres de la montagne, je ſongeai à m'adreſſer à lui pour donner le change à ceux qui attendoient mon paquet ſur la route de Hollande. Il m'avoit parlé beaucoup, & peut-être à deſſein, de la liberté de la preſſe à Avignon; il m'avoit offert ſes ſoins ſi j'avois quelque choſe à y faire imprimer: je me prévalus de cette offre, & je lui adreſſai ſucceſſivement par la poſte mes premiers cahiers. Après les avoir gardés aſſez long-temps, il me les renvoya, en me marquant qu'aucun libraire n'avoit oſé s'en charger, & je fus contraint de

revenir à Rey, prenant ſoin de n'envoyer mes cahiers que l'un après l'autre, & de ne lâcher ſes ſuivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage, je ſus qu'il avoit été vu dans les bureaux des miniſtres, & d'Eſcherny, de Neuchâtel, me parla d'un livre *de l'homme de la montagne* que d'H.....k lui avoit dit être de moi. Je l'aſſurai, comme il étoit vrai, n'avoir jamais fait de livre qui eut ce titre. Quand les lettres parurent, il étoit furieux, & m'accuſa de menſonge, quoique je ne lui euſſe dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'aſſurance que mon manuſcrit étoit connu. Sûr de la fidélité de Rey, je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures, & celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter, fut que mes paquets avoient été ouverts à la poſte.

Une autre connoiſſance à-peu-près du même temps, mais qui ſe fit d'abord ſeulement par lettres, fut celle d'un M. L.....d, de Nîmes, lequel m'écrivit de Paris, pour me prier de lui envoyer mon profil à la ſilhouette, dont il avoit, diſoit-il, beſoin pour mon buſte en marbre, qu'il faiſoit faire par le Moine, pour le placer dans ſa bibliothéque. Si c'étoit une cajolerie inventée pour m'apprivoiſer, elle réuſſit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui vouloit avoir mon buſte en marbre dans ſa bibliothéque étoit plein de mes ouvrages, par conſéquent, de mes principes, & qu'il m'aimoit, parce que ſon ame étoit au ton de la mienne. Il étoit difficile que cette idée ne me ſéduiſit pas. J'ai vu M. L.....d dans la ſuite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits ſervices, pour s'entremêler beaucoup

dans mes petites affaires. Mais, au reſte, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre de livres qu'il a lus en ſa vie. J'ignore s'il a une bibliothéque, & ſi c'eſt un meuble à ſon uſage; & quant au buſte, il s'eſt borné à une mauvaiſe eſquiſſe en terre, faite par le Moine, ſur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laiſſe pas de courir ſous mon nom, comme s'il avoit avec moi quelque reſſemblance.

Le ſeul François qui parut me venir voir par goût pour mes ſentimens & pour mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limouſin, appelé M. S.....r de St. B.....n, qu'on a vu & qu'on voit peut-être encore briller à Paris & dans le monde par des talens aſſez aimables, & par des prétentions au bel-eſprit. Il m'étoit venu voir à Montmorenci l'hiver qui précéda ma cataſtrophe. Je lui trouvai une vivacité de ſentiment qui me plut. Il m'écrivit dans la ſuite à Motiers, & ſoit qu'il voulut me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'Emile, il m'apprit qu'il quittoit le ſervice pour vivre indépendant, & qu'il apprenoit le métier de menuiſier. Il avoit un frère aîné, capitaine dans le même régiment, pour lequel étoit toute la prédilection de la mère, qui, dévote outrée, & dirigée par je ne ſais quel abbé Tartuffe, en uſoit très-mal avec le cadet, qu'elle accuſoit d'irréligion, & même du crime irrémiſſible d'avoir des liaiſons avec moi. Voilà les griefs ſur leſquels il voulut rompre avec ſa mère, & prendre le parti dont je viens de parler; le tout pour faire le petit Emile. Allarmé de cette pétulance, je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de réſolution,

Digitized by Google

& je mis à mes exhortations toute la force dont j'étois capable : elles furent écoutées. Il rentra dans ſon devoir vis-à-vis de ſa mère, & il retira des mains de ſon colonel ſa démiſſion qu'il lui avoit donnée, & dont celui-ci avoit eu la prudence de ne faire aucun uſage, pour lui laiſſer le temps d'y mieux réfléchir. St. B.....n, revenu de ſes folies, en fit une un peu moins choquante, mais qui n'étoit guères plus de mon goût : ce fut de ſe faire auteur. Il donna coup ſur coup deux ou trois brochures qui n'annonçoient pas un homme ſans talens, mais ſur leſquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour pourſuivre cette carrière.

Quelque temps après il me vint voir, & nous fîmes enſemble le pélerinage de l'isle de St. Pierre. Je le trouvai dans ce voyage différent de ce que je l'avois vu à Montmorenci. Il avoit je ne ſais quoi d'affecté qui d'abord ne me choqua pas beaucoup, mais qui m'eſt revenu ſouvent en mémoire depuis ce temps-là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de St. Simon, à mon paſſage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là ce qu'il ne m'avoit pas dit, qu'il vivoit dans les grandes ſociétés, & qu'il voyoit aſſez ſouvent Mde. de Luxembourg. Il ne me donna aucun ſigne de vie à Trie, & ne me fit rien dire par ſa parente Mlle. Séguier, qui étoit ma voiſine, & qui ne m'a jamais paru bien favorablement diſpoſée pour moi. En un mot, l'engouement de M. de St. B.....n finit tout-d'un-coup comme la liaiſon de M. de Feins : mais celui-ci ne me devoit rien, & l'autre me devoit quelque choſe, à moins que les ſottiſes

que je l'avois empêché de faire, n'euſſent été qu'un jeu de ſa part: ce qui, dans le fond, pourroit très-bien être.

J'eus auſſi des viſites de Genève tant & plus. Les D...c père & fils me choiſirent ſucceſſivement pour leur garde-malade: le père tomba malade en route; le fils l'étoit en partant de Genève; tous deux vinrent ſe rétablir chez moi. Des miniſtres, des parens, des cagots, des quidams de toute eſpèce venoient de Genève & de Suiſſe, non pas comme ceux de France pour m'admirer & me perſiffler, mais pour me tancer & cathéchiſer: le ſeul qui me fit plaiſir fut Moultou, qui vint paſſer trois ou quatre jours avec moi, & que j'y aurois bien voulu retenir d'avantage; le plus conſtant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, & qui me ſubjuga à force d'importunités, fut un M. d'I.....s, commerçant de Genève, François réfugié, & parent du procureur-général de Neuchâtel. Ce M. d'I.....s, de Genève, paſſoit à Motiers deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, reſtoit chez moi du matin au ſoir pluſieurs jours de ſuite, ſe mettoit de mes promenades, m'apportoit mille ſortes de petits cadeaux, s'inſinuoit malgré moi dans ma confidence, ſe mêloit de toutes mes affaires, ſans qu'il y eût entre lui & moi aucune communion d'idées, ni d'inclinations, ni de ſentimens, ni de connoiſſances. Je doute qu'il ait lu dans toute ſa vie un livre entier d'aucune eſpèce, & qu'il ſache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriſer il me ſuivit dans mes courſes de botanique, ſans goût pour cet amuſement & ſans avoir rien à me dire, ni moi à lui. Il eut même le courage de paſſer avec moi trois jours entiers

tête-à-tête, dans un cabaret à Goumoins, d'où j'avois cru le chaſſer à force de l'ennuyer & de lui faire ſentir combien il m'ennuyoit; & tout cela ſans qu'il m'ait été poſſible jamais de rebuter ſon incroyable conſtance, ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaiſons que je ne fis & n'entretins que par force, je ne dois pas omettre la ſeule qui m'ait été agréable, & à laquelle j'ai mis un véritable intérêt de cœur: c'eſt celle d'un jeune Hongrois qui vint ſe fixer à Neuchâtel, & de-là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appeloit dans le pays le baron de Sauttern, nom ſous lequel il y avoit été recommandé de Zurich. Il étoit grand & bien fait, d'une figure agréable; d'une ſociété liante & douce. Il dit à tout le monde & me fit entendre à moi-même, qu'il n'étoit venu à Neuchâtel qu'à cauſe de moi, & pour former ſa jeuneſſe à la vertu par mon commerce. Sa phyſionomie, ſon ton, ſes manières me parurent d'accord avec ſes diſcours, & j'aurois cru manquer à l'un des plus grands devoirs en éconduiſant un jeune homme en qui je ne voyois rien que d'aimable, & qui me recherchoit par un ſi reſpectable motif. Mon cœur ne ſait point ſe livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance; nous devînmes inſéparables. Il étoit de toutes mes courſes pédeſtres, il y prenoit goût. Je le menai chez milord Maréchal, qui lui fit mille careſſes. Comme il ne pouvoit encore s'exprimer en françois, il ne me parloit & ne m'écrivoit qu'en latin, je lui répondois en françois, & ce mêlange des deux langues ne rendoit nos entretiens ni moins coulans,

ni

ni moins vifs à tous égards. Il me parla de ſa famille, de ſes affaires, de ſes aventures, de la cour de Vienne dont il paroiſſoit bien connoître les détails domeſtiques. Enfin pendant près de deux ans que nous paſsâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non-ſeulement honnêtes mais élégantes, une grande propreté ſur ſa perſonne, une décence extrême dans tous ſes diſcours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop eſtimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaiſons avec lui, d'I.....s de Genève m'écrivit que je priſſe garde au jeune Hongrois qui étoit venu s'établir près de moi; qu'on l'avoit aſſuré que c'étoit un eſpion, que le miniſtère de France avoit mis auprès de moi. Cet avis pouvoit paroître d'autant plus inquiétant que, dans le pays où j'étois, tout le monde m'avertiſſoit de me tenir ſur mes gardes, qu'on me guettoit, & qu'on cherchoit à m'attirer ſur le territoire de France pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis, je propoſai à Sauttern, ſans le prévenir de rien, une promenade pédeſtre à Pontarlier; il y conſentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je lui donnai à lire la lettre de d'I.....s, & puis l'embraſſant avec ardeur, je lui dis : Sauttern n'a pas beſoin que je lui prouve ma confiance, mais le public a beſoin que je lui prouve que je la ſais bien placer. Cet embraſſement fut bien doux; ce fut un de

ces plaiſirs de l'ame que les perſécuteurs ne ſauroient connoître ni les ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que Sauttern fut un eſpion, ni qu'il m'ait trahi; mais il m'a trompé. Quand j'épanchois avec lui mon cœur ſans réſerve, il eut le courage de me fermer conſtamment le ſien, & de m'abuſer par des menſonges. Il me controuva je ne ſais quelle hiſtoire qui me fit juger que ſa préſence étoit néceſſaire dans ſon pays. Je l'exhortai de partir au plus vîte; il partit, & quand je le croyois déjà en Hongrie, j'appris qu'il étoit à Strasbourg. Ce n'étoit pas la première fois qu'il y avoit été. Il y avoit jeté du déſordre dans un ménage : le mari ſachant que je le voyois, m'avoit écrit. Je n'avois omis aucun ſoin pour ramener la jeune femme à la vertu, & Sauttern à ſon devoir.

Qand je les croyois parfaitement détachés l'un de l'autre, ils s'étoient rapprochés, & le mari même eut la complaiſance de reprendre le jeune homme dans ſa maiſon; dès-lors je n'eus plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avoit impoſé par un tas de menſonges. Il ne s'appeloit point Sauttern, il s'appeloit Sauttersheim. A l'égard du titre de baron qu'on lui donnoit en Suiſſe, je ne pouvois le lui reprocher, parce qu'il ne l'avoit jamais pris; mais je ne doute pas qu'il ne fut bien gentilhomme; & milord Maréchal qui ſe connoiſſoit en hommes & qui avoit été dans ſon pays, l'a toujours regardé & traité comme tel.

Sitôt qu'il fut parti, la ſervante de l'auberge où il mangeoit à Motiers, ſe déclara groſſe de ſon fait. C'étoit une ſi vilaine ſalope, & Sauttern, généralement eſtimé & conſi-

déré dans tout le pays par ſa conduite & ſes mœurs honnêtes, ſe piquoit ſi fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables perſonnes du pays, qui lui avoient inutilement prodigué leurs agaceries, étoient furieuſes : j'étois outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de payer tous les frais & de cautionner Sauttersheim. Je lui écrivis dans la forte perſuaſion, non-ſeulement que cette groſſeſſe n'étoit pas de ſon fait, mais qu'elle étoit feinte, & que tout cela n'étoit qu'un jeu joué par ſes ennemis & les miens. Je voulois qu'il revint dans le pays confondre cette coquine, & ceux qui la faiſoient parler. Je fus ſurpris de la moleſſe de ſa réponſe. Il écrivit au paſteur dont la ſalope étoit paroiſſienne, & fit enſorte d'aſſoupir l'affaire, ce que voyant, je ceſſai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme auſſi crapuleux eut pu être aſſez maître de lui-même pour m'en impoſer, par ſa réſerve dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, Sauttersheim fut à Paris chercher fortune, & n'y trouva que de la misère. Il m'écrivit en diſant ſon peccavi. Mes entrailles s'émurent au ſouvenir de notre ancienne amitié, je lui envoyai quelque argent. L'année ſuivante à mon paſſage à Paris, je le revis à-peu-près dans le même état; mais grand ami de M. L.....d, ſans que j'aie pu ſavoir d'où lui venoit cette connoiſſance, & ſi elle étoit ancienne ou nouvelle. Deux ans après, Sauttersheim retourna à Strasbourg, d'où il m'écrivit, & où il eſt mort. Voilà l'hiſtoire abrégée de nos liaiſons, & ce que je ſais de ſes aventures : mais en déplorant le ſort de ce malheureux

jeune homme, je ne ceſſerai jamais de croire qu'il étoit bien né, & que tout le déſordre de ſa conduite fut l'effet des ſituations où il s'eſt trouvé.

Telles furent les acquiſitions que je fis à Motiers en fait de liaiſons & de connoiſſances. Qu'il en auroit fallu de pareilles pour compenſer les cruelles pertes que je fis dans le même temps!

La première fut celle de M. de Luxembourg qui, après avoir été tourmenté long-temps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte qu'ils ne voulurent point reconnoître, comme d'un mal qu'ils pouvoient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-deſſus à la relation que m'en écrivit la Roche, l'homme de confiance de Mde. la Maréchale, c'eſt bien par cet exemple auſſi cruel que mémorable qu'il faut déplorer les misères de la grandeur.

La perte de cé bon ſeigneur me fut d'autant plus ſenſible, que c'étoit le ſeul ami vrai que j'euſſe en France, & la douceur de ſon caractère étoit telle qu'elle m'avoit fait oublier tout-à-fait ſon rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaiſons ne ceſsèrent point par ma retraite, & il continua de m'écrire comme auparavant.

Je crus pourtant remarquer que l'abſence ou mon malheur avoit attiédi ſon affection. Il eſt bien difficile qu'un courtiſan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il ſait être dans la diſgrace des puiſſances. J'ai jugé d'ailleurs, que le grand aſcendant qu'avoit ſur lui Mde. de Luxembourg ne m'avoit pas été favorable, & qu'elle avoit profité de mon éloignement pour me nuire dans ſon eſprit. Pour elle,

malgré quelques démonſtrations affectées & toujours plus rares, elle cacha moins de jour en jour ſon changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suiſſe, de temps à autre, après quoi elle ne m'écrivit plus du tout; & il falloit toute la prévention, toute la confiance, tout l'aveuglement où j'étois encore, pour ne pas voir en elle plus que du refroidiſſement envers moi.

Le libraire Guy, aſſocié de Ducheſne, qui depuis moi fréquentoit beaucoup l'hôtel de Luxembourg, m'écrivit que j'étois ſur le teſtament de M. le Maréchal. Il n'y avoit rien là que de très-naturel & de très-croyable; ainſi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer en moi-même comment je me comporterois ſur ce legs. Tout bien peſé, je réſolus de l'accepter, quel qu'il put être, & de rendre cet honneur à un honnête homme qui, dans un rang où l'amitié ne pénètre guères, en avoit eu une véritable pour moi. J'ai été diſpenſé de ce devoir, n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux; & en vérité j'aurois été peiné de bleſſer une des grandes maximes de ma morale, en profitant de quelque choſe à la mort de quelqu'un qui m'avoit été cher. Durant la dernière maladie de notre ami Muſſard, Lenieps me propoſa de profiter de la ſenſibilité qu'il marquoit à nos ſoins, pour lui inſinuer quelques diſpoſitions en notre faveur. Ah! cher Lenieps, lui dis-je, ne ſouillons pas par des idées d'intérêt les triſtes mais ſacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant, j'eſpère n'être jamais dans le teſtament de perſonne, & jamais du moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à-peu-près dans ce même temps-ci, que

milord Maréchal me parla du ſien, de ce qu'il avoit deſſein d'y faire pour moi, & que je lui fis la réponſe dont j'ai parlé dans ma première partie.

Ma ſeconde perte, plus ſenſible encore & bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes & des mères qui, déjà chargée d'ans & ſurchargée d'infirmités & de misères, quitta cette vallée de larmes pour paſſer dans le ſéjour des bons, où l'aimable ſouvenir du bien qu'on a fait ici bas, en fait l'éternelle récompenſe. Allez, ame douce & bienfaiſante, auprès des Fénélons, des Bernex, des Catinat, & de ceux qui dans un état plus humble ont ouvert comme eux, leurs cœurs à la charité véritable, allez goûter le fruit de la vôtre, & préparer à votre élève la place qu'il eſpère un jour occuper près de vous. Heureuſe dans vos infortunes, que le ciel en les terminant vous ait épargné le cruel ſpectacle des ſiennes! Craignant de contriſter ſon cœur par le récit de mes premiers déſaſtres, je ne lui avois point écrit depuis mon arrivée en Suiſſe : mais j'écrivis à M. de Conzié pour m'informer d'elle, & ce fut lui qui m'apprit qu'elle avoit ceſſé de ſoulager ceux qui ſouffroient & de ſouffrir elle-même. Bientôt je ceſſerai de ſouffrir auſſi; mais ſi je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie, ma foible imagination ſe refuſeroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troiſième perte & la dernière, car, depuis lors il ne m'eſt plus reſté d'amis à perdre, fut celle de milord Maréchal. Il ne mourut pas, mais las de ſervir des ingrats, il quitta Neuchâtel, & depuis lors, je ne l'ai pas revu. Il vit

& me ſurvivra, je l'eſpère : il vit, & grâce à lui, tous mes attachemens ne ſont pas rompus ſur la terre, il y reſte encore un homme digne de mon amitié ; car ſon vrai prix eſt encore plus dans celle qu'on ſent que dans celle qu'on inſpire ; mais j'ai perdu les douceurs que la ſienne me prodiguoit, & je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore, mais avec qui je n'ai plus de liaiſon. Il alloit en Angleterre recevoir ſa grâce du roi, & racheter ſes biens jadis confiſqués. Nous ne nous ſéparâmes point ſans des projets de réunion, qui paroiſſoient preſque auſſi doux pour lui que pour moi. Il vouloit ſe fixer à ſon château de Keith-Hall près d'Aberdem, & je devois m'y rendre auprès de lui ; mais ce projet me flattoit trop pour que j'en puſſe eſpérer le ſuccès. Il ne reſta point en Ecoſſe. Les tendres ſollicitations du roi de Pruſſe le rappelèrent à Berlin, & l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant ſon départ, prévoyant l'orage qu'on commençoit à ſuſciter contre moi, il m'envoya de ſon propre mouvement des lettres de naturalité, qui ſembloient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chaſſer du pays. La communauté de Couvet dans le Val-de-Travers, imita l'exemple du gouverneur, & me donna des lettres de *Communier* gratuites, comme les premières. Ainſi, devenu de tout point citoyen du pays, j'étois à l'abri de toute expulſion légale, même de la part du prince : mais ce n'a jamais été par des voies légitimes qu'on a pu perſécuter celui de tous les hommes qui a toujours le plus reſpecté les lois. Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis

en ce même temps, celle de l'abbé de Mably. Ayant demeuré chez ſon frère, j'avois eu quelques liaiſons avec lui, mais jamais bien intimes, & j'ai quelque lieu de croire que ſes ſentimens à mon égard avoient changé de nature depuis que j'avois acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des Lettres de la montagne que j'eus le premier ſigne de ſa mauvaiſe volonté pour moi. On fit courir dans Genève une lettre à Mde. Saladin, qui lui étoit attribuée, & dans laquelle il parloit de cet ouvrage comme des clameurs ſéditieuſes d'un démagogue effréné.

L'eſtime que j'avois pour l'abbé de Mably, & le cas que je faiſois de ſes lumières ne me permirent pas un inſtant de croire que cette extravagante lettre fut de lui. Je pris là-deſſus le parti que m'inſpira ma franchiſe. Je lui envoyai une copie de la lettre, en l'avertiſſant qu'on la lui attribuoit. Il ne fit aucune réponſe. Ce ſilence m'étonna; mais qu'on juge de ma ſurpriſe, quand Mde. de C.....x me manda que la lettre étoit réellement de l'abbé, & que la mienne l'avoit fort embarraſſé. Car enfin, quand il auroit eu raiſon, comment pouvoit-il excuſer une démarche éclatante & publique, faite de gaieté de cœur, ſans obligation, ſans néceſſité, à l'unique fin d'accabler au plus fort de ſes malheurs un homme auquel il avoit marqué toujours de la bienveillance, & qui n'avoit jamais démérité de lui? Quelque temps après parurent les Dialogues de Phocion, où je ne vis qu'une compilation de mes écrits, faite ſans retenue & ſans honte.

Je ſentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avoit pris ſon

ſon parti à mon égard, & que je n'aurois point déſormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le Contrat Social, trop au-deſſus de ſes forces, ni la Paix perpétuelle; & qu'il n'avoit paru déſirer que je fiſſe un extrait de l'abbé de St. Pierre qu'en ſuppoſant que je ne m'en tirerois pas ſi bien.

Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre & de ſuite. L'agitation du reſte de ma vie n'a pas laiſſé aux événemens le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop déſagréables pour pouvoir être narrés ſans confuſion. La ſeule impreſſion forte qu'ils m'ont laiſſée eſt celle de l'horrible myſtère qui couvre leur cauſe, & de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, & ſelon que les idées me reviendront dans l'eſprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes confeſſions, j'en parlois très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que perſonne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obſtacle à cette entrepriſe, & quand je l'aurois cru, je n'en aurois guère été plus diſcret, par l'impoſſibilité totale où je ſuis par mon naturel de tenir caché rien de ce que je ſens & de ce que je penſe. Cette entrepriſe connue fut, autant que j'en puis juger, la véritable cauſe de l'orage qu'on excita pour m'expulſer de la Suiſſe, & me livrer entre des mains qui m'empêchaſſent de l'exécuter.

J'en avois une autre qui n'étoit guères vue de meilleur œil par ceux qui craignoient la première; c'étoit celle d'une

édition générale de mes écrits. Cette édition me paroiſſoit néceſſaire pour conſtater ceux des livres portant mon nom qui étoient véritablement de moi, & mettre le public en état de les diſtinguer de ces écrits pſeudonymes que mes ennemis me prêtoient pour me décréditer & m'avilir. Outre cela, cette édition étoit un moyen ſimple & honnête de m'aſſurer du pain, & c'étoit le ſeul; puiſqu'ayant renoncé à faire des livres, mes mémoires ne pouvant paroître de mon vivant, ne gagnant pas un ſol d'aucune autre manière, & dépenſant toujours, je voyois la fin de mes reſſources dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raiſon m'avoit preſſé de donner mon Dictionnaire de muſique encore informe. Il m'avoit valu cent louis comptant & cent écus de rente viagère; mais encore devoit-on voir bientôt la fin de cent louis quand on en dépenſoit annuellement plus de ſoixante, & cent écus de rente étoient comme rien pour un homme ſur qui les dams & les gueux venoient inceſſamment fondre comme des étourneaux.

Il ſe préſenta une compagnie de négocians de Neuchâtel pour l'entrepriſe de mon édition générale, & un imprimeur ou libraire de Lyon, appelé Reguillat, vint je ne ſais comment ſe fourrer parmi eux pour la diriger. L'accord ſe fit ſur un pied raiſonnable, & ſuffiſant pour bien remplir mon objet. J'avois tant en ouvrages imprimés qu'en pièces encore manuſcrites de quoi fournir ſix volumes in-quarto; je m'engageois de plus à veiller ſur l'édition. Au moyen de quoi ils devoient me faire une penſion viagère de ſeize cent livres de France, & un préſent de mille écus une fois payé.

Digitized by Google

Le traité étoit conclu, non encore ſigné, quand les Lettres écrites de la montagne parurent. La terrible exploſion qui ſe fit contre cet infernal ouvrage & contre ſon abominable auteur, épouvanta la compagnie, & l'entrepriſe s'évanouit. Je comparerois l'effet de dernier ouvrage à celui de la Lettre ſur la muſique françoiſe, ſi cette lettre, en m'attirant la haine & m'expoſant au péril, ne m'eut laiſſé du moins la conſidération & l'eſtime. Mais après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Genève & à V..... qu'on laiſsât reſpirer un monſtre tel que moi. Le petit Conſeil, excité par le R.....t de F....., & dirigé par le procureur-général, donna une déclaration ſur mon ouvrage, par laquelle, avec les qualifications les plus dures, il le déclare indigne d'être brûlé par le bourreau, & ajoute avec une adreſſe qui tient du burleſque, qu'on ne peut, ſans ſe déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrois pouvoir tranſcrire ici cette curieuſe pièce, mais malheureuſement je ne l'ai pas & ne m'en ſouviens pas d'un ſeul mot. Je déſire ardemment que quelqu'un de mes lecteurs, animé du zèle de la vérité & de l'équité veuille relire en entier les Lettres écrites de la montagne : il ſentira, j'oſe le dire, la ſtoïque modération qui règne dans cet ouvrage, après les ſenſibles & cruels outrages dont on venoit à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avoit point, ni aux raiſons, parce qu'elles étoient ſans réponſe, ils prirent le parti de paroître trop courroucés pour vouloir répondre ; & il eſt vrai que s'ils prenoient les

argumens invincibles pour des injures, ils devoient ſe ſentir fort injuriés.

Les repréſentans, loin de faire aucune plainte ſur cette odieuſe déclaration, ſuivirent la route qu'elle leur traçoit, & au lieu de faire trophée des Lettres de la montagne, qu'ils voilèrent pour s'en faire un bouclier, ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni juſtice à cet écrit, fait pour leur défenſe & à leur ſollicitation, ni le citer, ni le nommer, quoiqu'ils en tiraſſent tacitement tous leurs argumens, & que l'exactitude avec laquelle ils ont ſuivi le conſeil par lequel finit cet ouvrage, ait été la ſeule cauſe de leur ſalut & de leur victoire. Ils m'avoient impoſé ce devoir; je l'avois rempli; j'avois juſqu'au bout ſervi la patrie & leur cauſe. Je les priai d'abandonner la mienne, & de ne ſonger qu'à eux dans leurs démêlés. Ils me prirent au mot, & je ne me ſuis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter ſans ceſſe à la paix, ne doutant pas que s'ils s'obſtinoient, ils ne fuſſent écraſés par la France. Cela n'eſt pas arrivé; j'en comprends la raiſon, mais ce n'eſt pas ici le lieu de la dire.

L'effet des Lettres de la montagne, à Neuchâtel, fut d'abord très-paiſible. J'en envoyai un exemplaire à M. de Montmollin; il le reçut bien, & le lut ſans objection. Il étoit malade, auſſi bien que moi; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, & ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençoit; on brûla le livre je ne ſais où. De Genève, de Berne, & de Verſailles peut-être, le foyer de l'effervescence paſſa bientôt à Neuchâtel, & ſurtout dans

le Val-de-Travers, où, avant même que la Claſſe eût fait aucun mouvement apparent, on avoit commencé d'ameuter le peuple par des pratiques ſouterraines. Je devois, j'oſe le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, verſant les aumônes à pleines mains, ne laiſſant ſans aſſiſtance aucun indigent autour de moi, ne refuſant à perſonne aucun ſervice que je puſſe rendre & qui fût dans la juſtice, me familiariſant trop peut-être avec tout le monde, & me dérobant de tout mon pouvoir à toute diſtinction qui put exciter la jalouſie. Tout cela n'empêcha pas que la populace, ſoulevée ſecrètement je ne ſais par qui, ne s'animât contre moi par degrés juſqu'à la fureur, qu'elle ne m'inſultât publiquement en plein jour, non-ſeulement dans la campagne & dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avois fait le plus de bien étoient les plus acharnés, & des gens même à qui je continuois d'en faire, n'oſant ſe montrer, excitoient les autres, & ſembloient vouloir ſe venger ainſi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroiſſoit ne rien voir, & ne ſe montroit pas encore. Mais comme on approchoit d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conſeiller de m'abſtenir de m'y préſenter, m'aſſurant que du reſte il ne m'en vouloit point, & qu'il me laiſſeroit tranquille. Je trouvai le compliment biſarre; il me rappeloit la lettre de Mde. de B.....s, & je ne pouvois concevoir à qui donc il importoit ſi fort que je communiaſſe ou non. Comme je regardois cette condeſcendance de ma part comme un acte de lâcheté, & que d'ailleurs je ne voulois pas donner au peuple ce nouveau

prétexte de crier à l'impie, je refuſai net le miniſtre, & il s'en retourna mécontent, me faiſant entendre que je m'en repentirois.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de ſa ſeule autorité : il falloit celle du Conſiſtoire qui m'avoit admis, & tant que le Conſiſtoire n'avoit rien dit, je pouvois me préſenter hardiment ſans crainte de refus. Montmollin ſe fit donner par la Claſſe la commiſſion de me citer au Conſiſtoire pour y rendre compte de ma foi, & de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit non plus ſe faire que par le Conſiſtoire & à la pluralité des voix. Mais les payſans qui, ſous le nom d'Anciens, compoſoient cette aſſemblée, préſidés &, comme on comprend bien, gouvernés par leur miniſtre, ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le ſien, principalement ſur des matières théologiques, qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité, & je réſolus de comparoître.

Quelle circonſtance heureuſe, & quel triomphe pour moi ſi j'avois ſu parler, & que j'euſſe eu, pour ainſi dire, ma plume dans ma bouche ! Avec quelle ſupériorité, avec quelle facilité j'aurois terraſſé ce pauvre miniſtre au milieu de ſes ſix payſans ! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé proteſtant tous les principes de la réformation, je n'avois pour l'y rappeler & le réduire au ſilence, qu'à commenter mes premières Lettres de la montagne ſur leſquelles ils avoient la bêtiſe de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait, je n'avois qu'à l'étendre, & mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été aſſez ſot pour me tenir ſur la défenſive ;

Digitized by Google

il m'étoit aiſé de devenir agreſſeur ſans même qu'il s'en apperçut, ou qu'il put s'en garantir. Les Preſtolets de la Claſſe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avoient mis eux-mêmes dans la poſition la plus heureuſe que j'aurois pu déſirer, pour les écraſer à plaiſir. Mais quoi? Il falloit parler, & parler ſur le champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du beſoin, avoir toujours l'eſprit préſent, être toujours de ſens froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je eſpérer de moi, qui ſentois ſi bien mon inaptitude à m'exprimer in-promptu? J'avois été réduit au ſilence le plus humiliant à Genève, devant une aſſemblée toute en ma faveur & déjà réſolue à tout approuver. Ici c'étoit tout le contraire, j'avois à faire à un tracaſſier qui mettoit l'aſtuce à la place du ſavoir, qui me tendroit cent piéges avant que j'en apperçuſſe un, & tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette poſition, plus elle me parut périlleuſe, & ſentant l'impoſſibilité de m'en tirer avec ſuccès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un diſcours à prononcer devant le Conſiſtoire, pour le recuſer & me diſpenſer de répondre: la choſe étoit très-facile. J'écrivis ce diſcours & je me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur ſans égale. Thérèſe ſe moquoit de moi en m'entendant marmoter & répéter inceſſamment les mêmes phraſes, pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'eſpérois tenir enfin mon diſcours; je ſavois que le Châtelain, comme officier du prince, aſſiſteroit au Conſiſtoire, que malgré les manœuvres & les bouteilles de Montmollin, la plupart des Anciens étoient bien diſpoſés pour

moi, j'avois en ma faveur la raiſon, la vérité, la juſtice, la protection du roi, l'autorité du Conſeil d'état, les vœux de tous les bons patriotes qu'intéreſſoit l'établiſſement de cette inquiſition; tout contribuoit à m'encourager.

La veille du jour marqué, je ſavois mon diſcours par cœur; je le récitai ſans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête; le matin je ne le ſavois plus; j'héſite à chaque mot, je me crois déjà dans l'illuſtre aſſemblée, je me trouble, je balbutie, ma tête ſe perd; enfin preſque au moment d'aller, le courage me manque totalement; je reſte chez moi, & je prends le parti d'écrire au Conſiſtoire en diſant mes raiſons à la hâte, & prétextant mes incommodités qui, véritablement dans l'état où j'étois alors, m'auroient difficilement laiſſé ſoutenir la ſéance entière.

Le miniſtre, embarraſſé de ma lettre, remit l'affaire à une autre ſéance. Dans l'intervalle il ſe donna par lui-même & par ſes créatures, mille mouvemens pour ſéduire ceux des Anciens qui, ſuivant les inſpirations de leur conſcience plutôt que les ſiennes, n'opinoient pas au gré de la Claſſe & au ſien. Quelque puiſſans que ſes argumens tirés de ſa cave duſſent être ſur ces ſortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étoient déjà dévoués, & qu'on appeloit ſes ames damnées. L'officier du prince & le colonel Pury, qui ſe porta dans cette affaire avec beaucoup de zèle, maintinrent les autres dans leur devoir, & quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, ſon Conſiſtoire à la pluralité des voix le refuſa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il ſe

ſe mit, avec ſes confrères & d'autres gens à y travailler ouvertement, & avec un tel ſuccès, que malgré les forts & fréquens reſcrits du roi, malgré tous les ordres du Conſeil d'état, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas expoſer l'officier du prince à s'y faire aſſaſſiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un ſouvenir ſi confus de toute cette affaire, qu'il m'eſt impoſſible de mettre aucun ordre, aucune liaiſon dans les idées qui m'en reviennent, & que je ne les puis rendre qu'éparſes & iſolées, comme elles ſe préſentent à mon eſprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la Claſſe quelque eſpèce de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que par mes écrits je ne troublaſſe le repos du pays, à qui l'on s'en prendroit de ma liberté d'écrire. Il m'avoit fait entendre que ſi je m'engageois à quitter la plume on feroit coulant ſur le paſſé. J'avois déjà pris cet engagement avec moi-même; je ne balançai point à le prendre avec la Claſſe, mais conditionnel, & ſeulement quant aux matières de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, ſur quelque changement qu'il exigea: la condition ayant été rejetée par la Claſſe, je redemandai mon écrit: il me rendit un des doubles & garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple ouvertement excité par les miniſtres, ſe moqua des reſcrits du roi, des ordres du Conſeil d'état, & ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé d'Antechriſt, & pourſuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien ſervoit de renſeignement à la populace;

j'en ſentois cruellement l'inconvénient; mais le quitter dans ces circonſtances me ſembloit une lâcheté. Je ne pus m'y réſoudre, & je me promenois tranquillement dans le pays avec mon caffetan & mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille & quelquefois de ſes cailloux. Pluſieurs fois en paſſant devant des maiſons, j'entendois dire à ceux qui les habitoient: apportez-moi mon fuſil, que je lui tire deſſus. Je n'en allois pas plus vîte: ils n'en étoient que plus furieux; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces, du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne laiſſai pas d'avoir deux forts grands plaiſirs auxquels je fus bien ſenſible. Le premier fut de pouvoir faire un acte de reconnoiſſance par le canal de milord Maréchal. Tous les honnêtes gens de Neuchâtel, indignés des traitemens que j'eſſuyois & des manœuvres dont j'étois la victime, avoient les miniſtres en exécration, ſentant bien qu'ils ſuivoient des impulſions étrangères, & qu'ils n'étoient que les ſatellites d'autres gens qui ſe cachoient en les faiſant agir, & craignant que mon exemple ne tirât à conſéquence pour l'établiſſement d'une véritable inquiſition. Les magiſtrats & ſurtout M. Meuron qui avoit ſuccédé à M. d'Ivernois, dans la charge de procureur-général, faiſoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury, quoique ſimple particulier, en fit davantage & réuſſit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmollin dans ſon conſiſtoire, en retenant les Anciens dans leur devoir. Comme il avoit du crédit il l'employa tant qu'il put pour arrêter la ſédition; mais il n'avoit

que l'autorité des lois, de la juſtice & de la raiſon à oppoſer à celle de l'argent & du vin, la partie n'étoit pas égale, & dans ce point, Montmollin triompha de lui. Cependant ſenſible à ſes ſoins & à ſon zèle, j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, & pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je ſavois qu'il convoitoit fort une place de conſeiller d'état; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du miniſtre Petitpierre, il étoit en diſgrace auprès du prince & du gouverneur. Je riſquai pourtant d'écrire en ſa faveur à milord Maréchal: j'oſai même parler de l'emploi qu'il déſiroit, & ſi heureuſement que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut preſque auſſitôt conféré par le roi. C'eſt ainſi que le ſort qui m'a toujours mis en même temps trop haut & trop bas, continuoit à me baloter d'une extrémité à l'autre, & tandis que la populace me couvroit de fange, je faiſois un conſeiller d'état.

Mon autre grand plaiſir fut une viſite que vint me faire Mde. de V.....n avec ſa fille, qu'elle avoit menée aux bains de Bourbonne, d'où elle pouſſa juſqu'à Motiers, & logea chez moi deux ou trois jours. A force d'attention & de ſoins elle avoit enfin ſurmonté ma longue répugnance, & mon cœur, vaincu par ſes careſſes, lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit ſi long-temps témoignée. Je fus touché de ce voyage, ſurtout dans la circonſtance où je me trouvois, & où j'avois grand beſoin pour ſoutenir mon courage des conſolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des inſultes que je recevois de la populace, & j'aurois voulu lui en dérober le ſpectacle pour ne pas contriſter ſon cœur;

mais cela ne me fut pas poſſible, & quoique ſa préſence contînt un peu les inſolens dans nos promenades, elle en vit aſſez pour juger de ce qui ſe paſſoit dans les autres temps. Ce fut même durant ſon ſéjour chez moi que je continuai d'être attaqué de nuit dans ma propre habitation. Sa femme-de-chambre trouva ma fenêtre couverte un matin des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-maſſif qui étoit dans la rue à côté de ma porte & fortement attaché, fut détaché, enlevé & poſé debout contre la porte; de ſorte que ſi l'on ne s'en fut apperçu, le premier qui pour ſortir auroit ouvert la porte d'entrée, devoit naturellement être aſſommé. Mde. de V.....n n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit; car outre ce qu'elle voyoit elle-même, ſon domeſtique, homme de confiance, étoit très-répandu dans le village, y acoſtoit tout le monde & on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit, ne me parla ni de Montmollin, ni de perſonne, & répondit peu de choſe à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement paroiſſant perſuadée que le ſéjour de l'Angleterre me convenoit plus qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. Hume qui étoit alors à Paris, de ſon amitié pour moi, du déſir qu'il avoit de m'être utile dans ſon pays. Il eſt temps de dire quelque choſe de M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France, & ſurtout parmi les Encyclopédiſtes par ſes traités de commerce & de politique, & en dernier lieu par ſon hiſtoire de la maiſon Stuart, le ſeul de ſes écrits dont j'avois lu quelque

Digitized by Google

choſe dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ſes autres ouvrages, j'étois perſuadé, ſur ce qu'on m'avoit dit de lui, que M. Hume aſſocioit une ame très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardois toute ſon apologie de Charles I comme un prodige d'impartialité, & j'avois une auſſi grande idée de ſa vertu que de ſon génie. Le déſir de connoître cet homme rare & d'obtenir ſon amitié, avoit beaucoup augmenté les tentations de paſſer en Angleterre, que me donnoient les ſollicitations de Mde. de B.....s, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suiſſe, j'y reçu de lui, par la voie de cette Dame, une lettre extrêmement flatteuſe, dans laquelle aux plus grandes louanges ſur mon génie, il joignoit la preſſante invitation de paſſer en Angleterre, & l'offre de tout ſon crédit & de tous ſes amis pour m'en rendre le ſéjour agréable. Je trouvai ſur les lieux milord Maréchal, le compatriote & l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en penſois, & qui m'apprit même à ſon ſujet, une anecdote littéraire qui l'avoit beaucoup frappé & qui me frappa de même. Vallace qui avoit écrit contre Hume au ſujet de la population des anciens, étoit abſent tandis qu'on imprimoit ſon ouvrage. Hume ſe chargea de revoir les épreuves & de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon tout d'eſprit. C'eſt ainſi que j'avois débité des copies à ſix ſols pièce, d'une chanſon qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute ſorte de préjugés en faveur de Hume, quand Mde. de V.....n vint me parler vivement de l'amitié qu'il diſoit avoir pour moi, & de ſon empreſſement à me faire

les honneurs de l'Anglette, car c'eſt ainſi qu'elle s'exprimoit. Elle me preſſa beaucoup de profiter de ce zèle & d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre & que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrémité, je refuſai d'écrire & de promettre ; mais je la laiſſai la maîtreſſe de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos pour maintenir Hume dans ſes bonnes diſpoſitions. En quittant Motiers, elle me laiſſa perſuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit de cet homme illuſtre, qu'il étoit de mes amis, & qu'elle étoit encore plus de ſes amies.

Après ſon départ, Montmollin pouſſa ſes manœuvres, & la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tranquillement au milieu des huées, & le goût de la botanique, que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me faiſoit parcourir le pays en herboriſant, ſans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce ſang-froid ne faiſoit qu'irriter la fureur. Une des choſes qui m'affectèrent le plus, fut de voir les familles de mes amis (*), ou des gens qui portoient ce nom, entrer

(*) Cette fatalité avoit commencé dès mon ſéjour à Yverdon : car le banneret R....n étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa R....n eut la bonne-foi de me marquer, avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de ſon parent, des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulſer d'Yverdon & de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, un affaire de cagotiſme, puiſque le banneret R....n loin d'être un dévot, pouſſoit le matérialiſme & l'incrédulité juſqu'à l'intolérance & au fanatiſme. Au reſte perſonne à Yverdon ne s'étoit ſi fort emparé de moi, ne m'avoit tant

aſſez ouvertement dans la ligue de mes perſécuteurs ; comme les d'I.....s, ſans en excepter même le père & le frère de mon Iſabelle, B.. de la T..., parent de l'amie chez qui j'étois logé, & Mde. G.....r ſa belle-ſœur. Ce Pierre B.. étoit ſi butor, ſi bête, & ſe comporta ſi brutalement que, pour ne pas me mettre en colère, je me permis de le plaiſanter, & je fis dans le goût du petit prophête, une petite brochure de quelques pages, intitulée *la Viſion de Pierre de la montagne, dit le Voyant*, dans laquelle je trouvai le moyen de tirer aſſez plaiſamment ſur les miracles, qui faiſoient alors le grand prétexte de ma perſécution. D. fit imprimer à Genève ce chiffon, qui n'eut dans le pays qu'un ſuccès médiocre, les Neuchâtelois avec tout leur eſprit, ne ſentant guères le ſel attique ni la plaiſanterie, ſitôt qu'elle eſt un peu fine.

Dans la plus grande fureur des décrets & de la perſécution, les Genevois s'étoient particulièrement ſignalés en criant haro de toute leur force, & mon ami V..... entr'autres avec une généroſité vraiment héroïque, choiſit préciſément ce temps-là pour publier contre moi des lettres, où il prétendoit prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres, écrites avec un ton de ſuffiſance, n'en étoient pas meilleures, quoiqu'on aſſurât que le célèbre B....t y avoit mis la main : car ledit B....t, quoique matérialiſte, ne laiſſe pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante, ſitôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus aſſurément pas tenté de répondre à cet ouvrage : mais

prodigué de careſſes, de louanges & de flatterie, que ledit banneret. Il ſuivoit fidellement le plan chéri de mes perſécuteurs.

l'occaſion s'étant préſentée d'en dire un mot dans les Lettres de la montagne, j'y inſérai une petite note aſſez dédaigneuſe, qui mit V..... en fureur. Il remplit Genève des cris de ſa rage, & d'I.....s me marqua qu'il ne ſe poſſédoit pas. Quelque temps après parut une feuille anonyme, qui ſembloit écrite, au lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéton. On m'accuſoit, dans cette lettre, d'avoir expoſé mes enfans dans les rues, de traîner après moi une coureuſe de corps-de-garde, d'être uſé de débauche, ..., ..., & d'autres gentilleſſes ſemblables. Il ne me fut pas difficile de reconnoître mon homme. Ma première idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à ſon vrai prix tout ce qu'on appelle renommée & réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de b..... un homme qui n'y fut de ſa vie, & dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide & honteux comme une vierge, & en me voyant paſſer pour être ...., moi qui, non-ſeulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette eſpèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter. Tout bien peſé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle qu'en le faiſant imprimer dans la ville où j'avois le plus vécu, & je l'envoyai à Ducheſne pour le faire imprimer tel qu'il étoit, avec un avertiſſement où je nommois M. V....., & quelques courtes notes pour l'éclairciſſement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à pluſieurs perſonnes, & entr'autres à M. le prince Louis de Wirtemberg, qui m'avoit fait des avances très-honnêtes, & avec lequel j'étois alors en correſpondance.

pondance. Ce prince, Du Peyrou, & d'autres parurent douter que V..... fut l'auteur du libelle, & me blâmèrent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs repréſentations, le ſcrupule me prit, & j'écrivis à Ducheſne de ſupprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir ſupprimée; je ne ſais pas s'il l'a fait; j'ai été trompé en tant d'occaſions, que celle-là de plus ne ſeroit pas une merveille, & dès-lors j'étois enveloppé de ces profondes ténèbres à travers leſquelles il m'eſt impoſſible de pénétrer aucune ſorte de vérité.

M. V..... ſupporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée, après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-meſurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer, par mes réponſes, à quel point j'étois inſtruit, & ſi j'avois quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponſes courtes, sèches, dures dans le ſens, mais ſans malhonnêteté dans les termes, & dont il ne ſe fâcha point. A ſa troiſième lettre, voyant qu'il vouloit lier une eſpèce de correſpondance, je ne répondis plus: il me fit parler par d'Ivernois. Mde. Cramer écrivit à Du Peyrou qu'elle étoit sûre que le libelle n'étoit pas de V..... Tout cela n'ébranla point ma perſuaſion. Mais comme enfin je pouvois me tromper, & qu'en ce cas, je devois à V..... une réparation authentique, je lui fis dire par d'I.....s que je la lui ferois telle qu'il en ſeroit content, s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus; ſentant bien qu'après tout, s'il n'étoit pas coupable, je n'avois pas droit d'exiger

qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire dans un mémoire aſſez ample les raiſons de ma perſuaſion, & de les ſoumettre au jugement d'un arbitre que V..... ne put recuſer. On ne devineroit pas quel fut cet arbitre que je choiſis. Je déclarai à la fin du mémoire que ſi, après l'avoir examiné & fait les perquiſitions qu'il jugeroit néceſſaires, & qu'il étoit bien à portée de faire avec ſuccès, le Conſeil prononçoit que M. V..... n'étoit pas l'auteur du mémoire, dès l'inſtant je ceſſerois ſincèrement de croire qu'il l'eſt, je partirois pour m'aller jeter à ſes pieds, & lui demander pardon juſqu'à ce que je l'euſſe obtenu. J'oſe le dire, jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la généroſité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la juſtice, inné dans tous les cœurs, ne ſe montrèrent plus pleinement, plus ſenſiblement que dans ce ſage & touchant mémoire, où je prenois ſans héſiter mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur & moi. Je lus cet écrit à D. P..... : il fut d'avis de le ſupprimer, & je le ſupprimai. Il me conſeilla d'attendre les preuves que V..... promettoit. Je les attendis, & je les attends encore : il me conſeilla de me taire en attendant, je me tus & me tairai le reſte de ma vie, blâmé d'avoir chargé V..... d'une imputation grave, fauſſe & ſans preuve, quoique je reſte intérieurement perſuadé, convaincu comme de ma propre exiſtence, qu'il eſt l'auteur du libelle. Mon mémoire eſt entre les mains de M. D. P..... Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raiſons, & l'on y connoîtra, je l'eſpère, l'ame de Jean-Jaques que mes contemporains ont ſi peu voulu connoître.

Digitized by Google

Il eſt temps d'en venir à ma cataſtrophe de Motiers, & à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans & demi de ſéjour, & huit mois d'une conſtance inébranlable à ſouffrir les plus indignes traitemens. Il m'eſt impoſſible de me rappeler nettement les détails de cette déſagréable époque, mais on les trouvera dans la relation qu'en publia D. P....u, & dont j'aurai à parler dans la ſuite.

Depuis le départ de Mde. de V.....n la fermentation devenoit plus vive, & malgré les reſcrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquens du Conſeil d'Etat, malgré les ſoins du Châtelain & des magiſtrats du lieu, le peuple me regardant tout de bon comme l'Antechriſt, & voyant toutes ſes clameurs inutiles, parut enfin vouloir en venir aux voyes de fait; déjà dans les chemins les cailloux commençoient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui eſt au commencement de Septembre, je fus attaqué dans ma demeure, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit ſur le derrière de la maiſon. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre & la porte qui donnoient ſur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien qui couchoit dans la galerie & qui avoit commencé par aboyer, ſe tut de frayeur, & ſe ſauva dans un coin, rongeant & grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me lève au bruit, j'allois ſortir de ma chambre pour paſſer dans la cuiſine, quand un caillou lancé d'une main vigou-

reuſe traverſa la cuiſine après en avoir caſſé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre & tomber au pied de mon lit, de ſorte que ſi je m'étois preſſé d'une ſeconde, j'avois le caillou dans l'eſtomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, & le caillou lancé pour m'accueillir à ma ſortie. Je ſaute dans la cuiſine. Je trouve Thérèſe qui s'étoit auſſi levée, & qui toute tremblante accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur hors de la direction de la fenêtre pour éviter l'atteinte des pierres, & délibérer ſur ce que nous avions à faire : car ſortir pour appeler du ſecours étoit le moyen de nous faire aſſommer. Heureuſement la ſervante d'un vieux bon-homme qui logeoit au-deſſous de moi ſe leva au bruit, & courut appeler M. le Châtelaïn, dont nous étions porte-à-porte. Il ſaute de ſon lit, prend ſa robe de chambre à la hâte, & vient à l'inſtant avec la garde, qui, à cauſe de la foire, faiſoit la ronde cette nuit-là, & ſe trouva tout apportée. Le Châtelain vit le dégat avec un tel effroi qu'il en pâlit, & à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria : Mon Dieu ! c'eſt une carrière ! En viſitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avoit été forcée, & qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maiſon par le galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point apperçu ou empêché le déſordre, il ſe trouva que ceux de Motiers s'étoient obſtinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fut le tour d'un autre village.

Le lendemain le Châtelain envoya ſon rapport au Conſeil d'Etat, qui deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer

ſur cette affaire, de promettre une récompenſe & le ſecret à ceux qui dénonceroient les coupables, & de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maiſon & à celle du Châtelain qui la touchoit. Le lendemain le colonel Pury, le procureur-général Meuron, le châtelain Martinet, le receveur Guyenet, le tréſorier d'Ivernois & ſon père, en un mot tout ce qu'il y avoit de gens diſtingués dans le pays vinrent me voir, & réunirent leurs ſollicitations pour m'engager à céder à l'orage, & à ſortir au moins pour un temps d'une paroiſſe où je ne pouvois plus vivre en ſûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le Châtelain effrayé des fureurs de ce peuple forcené, & craignant qu'elles ne s'étendiſſent juſqu'à lui, auroit été bien aiſe de m'en voir partir au plus vîte pour n'avoir plus l'embarras de m'y protéger, & pouvoir le quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cédai donc, & même avec peu de peine, car le ſpectacle de la haine du peuple me cauſoit un déchirement de cœur que je ne pouvois plus ſupporter.

J'avois plus d'une retraite à choiſir. Depuis le retour de Mde. de V.....n à Paris, elle m'avoit parlé dans pluſieurs lettres d'un M. Walpole qu'elle appeloit milord, lequel pris d'un grand zèle en ma faveur, me propoſoit dans une de ſes terres un aſyle dont elle me faiſoit les deſcriptions les plus agréables, entrant par rapport au logement & à la ſubſiſtance, dans des détails qui marquoient à quel point le dit milord Walpole s'occupoit avec elle de ce projet. Milord Maréchal m'avoit toujours conſeillé l'Angleterre ou l'Ecoſſe, & m'y offroit auſſi un aſyle dans ſes terres; mais il m'en

offroit un qui me tentoit beaucoup davantage à Potzdam, auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon ſujet, & qui étoit une eſpèce d'invitation de m'y rendre, & Mde. la ducheſſe de Saxe-Gotha comptoit ſi bien ſur ce voyage, qu'elle m'écrivit pour me preſſer d'aller la voir en paſſant, & de m'arrêter quelque temps auprès d'elle; mais j'avois un tel attachement pour la Suiſſe que je ne pouvois me réſoudre à la quitter, tant qu'il me ſeroit poſſible d'y vivre, & je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois, & dont je n'ai pu parler encore pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet conſiſtoit à m'aller établir dans l'isle de St Pierre, domaine de l'hôpital de Berne au milieu du lac de Bienne. Dans un pélerinage pédeſtre que j'avois fait l'été précédent avec D.....u, nous avions viſité cette isle, & j'en avois été tellement enchanté que je n'avois ceſſé depuis ce temps-là de ſonger aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obſtacle étoit que l'isle appartenoit aux Bernois qui, trois ans auparavant m'avoient chaſſé de chez eux, & outre que ma fierté pâtiſſoit à retourner chez des gens qui m'avoient ſi mal reçu, j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laiſſaſſent pas plus en repos dans cette isle qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois conſulté là-deſſus milord Maréchal qui, penſant comme moi, que les Bernois bien aiſes de me voir relégué dans cette isle & de m'y tenir en ôtage pour les écrits que je pourrois être tenté de faire, avoit fait ſonder là-deſſus leurs diſpoſitions par un M. Sturler, ſon

ancien voiſin de Colombier. M. Sturler s'adreſſa à des chefs de l'état, & ſur leur réponſe, aſſura milord Maréchal que les Bernois, fâchés de leur conduite paſſée, ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'isle de St. Pierre & de m'y laiſſer tranquille. Pour ſurcroît de précaution, avant de riſquer d'y aller réſider, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet qui me confirma les mêmes choſes, & le receveur de l'isle ayant reçu de ſes maîtres la permiſſion de m'y loger, je crus ne rien riſquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite tant du ſouverain que des propriétaires; car je ne pouvois eſpérer que MM. de Berne reconnuſſent ouvertement l'injuſtice qu'ils m'avoient faite, & péchaſſent ainſi contre la plus inviolable maxime de tous les ſouverains.

L'isle de St. Pierre, appelée à Neuchâtel l'isle de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi lieue de tour; mais dans ce petit eſpace elle fournit toutes les principales productions néceſſaires à la vie. Elle a des champs, des près, des vergers, des bois, des vignes, & le tout à la faveur d'un terrain varié & montagneux, forme une diſtribution d'autant plus agréable que ſes parties ne ſe découvrant pas toutes enſemble ſe font valoir mutuellement, & font juger l'isle plus grande qu'elle n'eſt en effet. Une terraſſe fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Glereſſe & Neuveville. On a planté cette terraſſe d'une longue allée qu'on a coupée dans ſon milieu par un grand ſalon, où durant les vendanges on ſe raſſemble les dimanches de tous les rivages voiſins, pour danſer & ſe réjouir. Il n'y a dans l'isle

qu'une ſeule maiſon, mais vaſte & commode, où loge le receveur, & ſituée dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou ſix cent pas de l'isle eſt du côté du ſud une autre isle beaucoup plus petite, inculte & déſerte, qui paroit avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, & ne produit parmi ſes graviers que des ſaules & des perſicaires, mais où eſt cependant un tertre élevé, bien gazonné & très-agréable. La forme de ce lac eſt un ovale preſque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève & de Neuchâtel, ne laiſſent pas de former une aſſez belle décoration, ſurtout dans la partie occidentale qui eſt très-peuplée, & bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à-peu-près comme à Côte-Rotie, mais qui ne donnent pas d'auſſi bon vin. On y trouve en allant du ſud au nord le bailliage de St. Jean, Neuveville, Bienne & Nidau à l'extrémité du lac; le tout entre-mêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'aſyle que je m'étois ménagé, & où je réſolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. (*) Ce choix étoit ſi conforme à mon goût pacifique, à mon humeur ſolitaire & pareſſeuſe, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me ſuis le plus vivement paſſionné.

(*) Il n'eſt peut-être pas inutile d'avertir que j'y laiſſois un ennemi particulier dans un M. du T.....x, maire des Verrières, en très-médiocre eſtime dans le pays, mais qui a un frère, qu'on dit honnête homme, dans les bureaux de M. de St. Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette eſpèce, qui par elles-mêmes ne ſont rien, peuvent mener dans la ſuite à la découverte de bien des ſouterrains.

Il

Il me ſembloit que dans cette isle je ſerois plus ſéparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du déſœuvrement & de la vie contemplative : J'aurois voulu être tellement confiné dans cette isle que je n'euſſe plus de commerce avec les mortels, & il eſt certain que je pris toutes les meſures imaginables pour me ſouſtraire à la néceſſité d'en entretenir.

Il s'agiſſoit de ſubſiſter, & tant par la cherté des denrées que par la difficulté des tranſports, la ſubſiſtance eſt chère dans cette isle, où d'ailleurs on eſt à la diſcrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que Du Peyrou voulut bien prendre avec moi, en ſe ſubſtituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris & abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement & la diſtribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, & je le fis dépoſitaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expreſſe de n'en faire uſage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière, ſans plus faire ſouvenir le public de moi. Au moyen de cela la penſion viagère qu'il ſe chargeoit de me payer ſuffiſoit pour ma ſubſiſtance. Milord Maréchal ayant recouvré tous ſes biens, m'en avoit offert une de douze cent francs que je n'avois accepté qu'en la réduiſant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital que je refuſai, par l'embarras de le placer. Il fit paſſer ce capital à Du Peyrou entre les mains de qui il eſt reſté, & qui m'en paye la rente viagère ſur le pied convenu avec le conſtituant.

Joignant donc mon traité avec Du Peyrou, la penſion de milord Maréchal dont les deux tiers étoient reverſibles à Thérèſe après ma mort, & la rente de 300 francs que j'avois ſur Ducheſne, je pouvois compter ſur une ſubſiſtance honnête, & pour moi, & après moi pour Thérèſe, à qui je laiſſois ſept cent francs de rente, tant de la penſion de Rey, que de celle de milord Maréchal : ainſi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur me forceroit de repouſſer toutes les reſſources que la fortune & mon travail mettroient à ma portée, & que je mourrois auſſi pauvre que j'ai vécu. On jugera, ſi à moins d'être le dernier des infâmes, j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris ſoin de me rendre ignominieux, en m'ôtant avec ſoin toute autre reſſource, pour me forcer de conſentir à mon déshonneur. Comment ſe feroient-ils douté du parti que je prendrois dans cette alternative? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos du côté de la ſubſiſtance, j'étois ſans ſouci de tout autre. Quoique j'abandonnaſſe dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laiſſois dans le noble enthouſiaſme qui avoit dicté mes écrits, & dans la conſtante uniformité de mes principes, un témoignage de mon ame qui répondoit à celui que toute ma conduite rendoit de mon naturel. Je n'avois pas beſoin d'une autre défenſe contre mes calomniateurs. Ils pouvoient peindre ſous mon nom un autre homme, mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épilo-

guer d'un bout à l'autre, j'étois sûr qu'à travers mes fautes & mes foibleſſes, à travers mon inapritude à ſupporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme juſte, bon, ſans fiel, ſans haine, ſans jalouſie, prompt à reconnoître ſes propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui; cherchant toute ſa félicité dans les paſſions aimantes & douces, & portant en toute choſe la ſincérité juſqu'à l'imprudence, juſqu'au plus incroyable déſintéreſſement.

Je prenois donc en quelque ſorte congé de mon ſiècle & de mes contemporains, & je faiſois mes adieux au monde, en me confinant dans cette isle pour le reſte de mes jours; car telle étoit ma réſolution, & c'étoit-là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiſeuſe auquel j'avois inutilement conſacré juſqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette isle alloit devenir pour moi celle de Papimanie, ce bienheureux pays où l'on dort;

Où l'on fait plus, où l'on fait nulle choſe.

Ce *plus* étoit tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le ſommeil; l'oiſiveté me ſuffit, & pourvu que je ne faſſe rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en ſonge. L'âge des projets romaneſques étant paſſé, & la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me reſtoit, pour dernière eſpérance, que celle de vivre ſans gêne dans un loiſir éternel. C'eſt la vie des bienheureux dans l'autre monde, & j'en faiſois déſormais mon bonheur ſuprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oiſiveté des cercles me les rendoit inſupportables, & me voilà recherchant la ſolitude uniquement pour m'y livrer à l'oiſiveté. C'eſt pourtant ainſi que je ſuis; s'il y a là de la contradiction, elle eſt du fait de la nature, & non pas du mien; mais il y en a ſi peu, que c'eſt par-là préciſément que je ſuis toujours moi. L'oiſiveté des cercles eſt tuante, parce qu'elle eſt de néceſſité. Celle de la ſolitude eſt charmante, parce qu'elle eſt libre & de volonté. Dans une compagnie, il m'eſt cruel de ne rien faire, parce que j'y ſuis forcé. Il faut que je reſte-là cloué ſur une chaiſe ou debout, planté comme un piquet, ſans remuer ni pied ni patte, n'oſant ni courir, ni ſauter, ni chanter, ni crier, ni geſticuler quand j'en ai envie, n'oſant pas même rêver; ayant à la fois tout l'ennui de l'oiſiveté, & tout le tourment de la contrainte; obligé d'être attentif à toutes les ſottiſes qui ſe diſent & à tous les complimens qui ſe font, & de fatiguer inceſſamment ma Minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus & mon menſonge. Et vous appelez cela de l'oiſiveté! C'eſt un travail de forçat.

L'oiſiveté que j'aime n'eſt pas celle d'un fainéant qui reſte-là les bras croiſés dans une inaction totale, & ne penſe pas plus qu'il n'agit. C'eſt à la fois celle d'un enfant qui eſt ſans ceſſe en mouvement pour ne rien faire, & celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ſes bras ſont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choſes, & n'en achever aucune, à aller & venir comme la

tête me chante, à changer à chaque inſtant de projet, à ſuivre une mouche dans toutes ſes allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui eſt deſſous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, & à l'abandonner ſans regrets au bout de dix minutes, à muſer enfin toute la journée ſans ordre & ſans ſuite, & à ne ſuivre en toute choſe que le caprice du moment.

La botanique telle que je l'ai toujours conſidérée, & telle qu'elle commençoit à devenir paſſion pour moi, étoit préciſément une étude oiſeuſe, propre à remplir tout le vide de mes loiſirs, ſans y laiſſer place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un déſœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois & dans la campagne, prendre machinalement çà & là, tantôt une fleur, tantôt un rameau; brouter mon foin preſque au haſard, obſerver mille & mille fois les mêmes choſes, & toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliois toujours, étoit de quoi paſſer l'éternité ſans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverſe que ſoit la ſtructure des végétaux, elle ne frappe pas aſſez un œil ignorant pour l'intéreſſer. Cette conſtante analogie, & pourtant cette variété prodigieuſe qui règne dans leur organiſation, ne tranſporte que ceux qui ont déjà quelque idée du ſyſtême végétal. Les autres n'ont, à l'aſpect de tous ces tréſors de la nature, qu'une admiration ſtupide & monotone. Ils ne voyent rien en détail, parce qu'ils ne ſavent pas même ce qu'il faut regarder, & ils ne voyent pas non plus l'enſemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports & de

combinaiſons qui accable de ſes merveilles l'eſprit de l'obſervateur. J'étois, & mon défaut de mémoire me devoit tenir toujours, dans cet heureux point d'en ſavoir aſſez peu pour que tout me fût nouveau, & aſſez pour que tout me fût ſenſible. Les divers ſols dans leſquels l'isle, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une ſuffiſante variété de plantes pour l'étude & pour l'amuſement de toute ma vie. Je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe ſans analyſe, & je m'arrangeois déjà pour faire avec un recueil immenſe d'obſervations la *Flora Petrinſularis*.

Je fis venir Thérèſe avec mes livres & mes effets. Nous nous mîmes en penſion chez le receveur de l'isle. Sa femme avoit à Nidau ſes ſœurs qui la venoient voir tour-à-tour, & qui faiſoient à Thérèſe une compagnie. Je fis là l'eſſai d'une douce vie dans laquelle j'aurois voulu paſſer la mienne, & dont le goût que j'y pris ne ſervit qu'à me faire mieux ſentir l'amertume de celle qui devoit ſi promptement y ſuccéder.

J'ai toujours aimé l'eau paſſionnément, & ſa vue me jette dans une rêverie délicieuſe, quoique ſouvent ſans objet déterminé. Je ne manquois point à mon lever, lorſqu'il faiſoit beau, de courir ſur la terraſſe humer l'air ſalubre & frais du matin, & planer des yeux ſur l'horiſon de ce beau lac, dont les rives & les montagnes qui le bordent enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ſes œuvres, & qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitans

des villes, qui ne voyent que des murs, des rues & des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, & ſurtout des ſolitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur ame ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extaſe à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'eſt ſurtout à mon lever, affaiſſé par mes inſomnies qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'impoſent point la fatigue de penſer. Mais il faut pour cela que mes yeux ſoient frappés du raviſſant ſpectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement & plus sèchement : mais à l'aſpect d'un beau payſage, je me ſens ému ſans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un ſage Evêque, dans la viſite de ſon diocèſe, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne ſavoit dire que *ô*; il lui dit : Bonne mère, continuez toujours de prier ainſi; votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure prière eſt auſſi la mienne.

Après le déjeûner, je me hâtois d'écrire en rechignant quelques malheureuſes lettres, aſpirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracaſſois quelques inſtans autour de mes livres & papiers, pour les déballer & arranger, plutôt que pour les lire; & cet arrangement qui devenoit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaiſir de muſer quelques momens, après quoi je m'en ennuyois & le quittois pour paſſer les trois ou quatre heures qui me reſtoient de la matinée à l'étude de la botanique, & ſurtout du ſyſtême de Linnæus, pour lequel je pris une paſſion dont je n'ai pu bien me guérir,

même après en avoir ſenti le vide. Ce grand obſervateur eſt à mon gré le ſeul avec Ludwig qui ait vu juſqu'ici la botanique en naturaliſte & en philoſophe ; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers & dans des jardins, & pas aſſez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenois pour jardin l'isle entière ; ſitôt que j'avois beſoin de faire ou vérifier quelque obſervation, je courois dans les bois ou dans les prés, mon livre ſous le bras : là, je me couchois par terre, auprès de la plante en queſtion, pour l'examiner ſur pied tout à mon aiſe. Cette méthode m'a beaucoup ſervi pour connoître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils ayent été cultivés & dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommoit & connoiſſoit parfaitement toutes les plantes du jardin royal, étoit d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connoiſſoit plus rien. Je ſuis préciſément le contraire. Je connois quelque choſe à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dînés, je les livrois totalement à mon humeur oiſeuſe & nonchalante, & à ſuivre ſans règle l'impulſion du moment. Souvent quand l'air étoit calme, j'allois immédiatement en ſortant de table, me jeter ſeul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une ſeule rame ; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérivois me donnoit une joie qui alloit juſqu'au treſſaillement, & dont il m'eſt impoſſible de dire, ni de bien comprendre la cauſe, ſi ce n'étoit peut-être une félicitation ſecrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchans.

J'errois

J'errois enſuite ſeul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laiſſant aller mon bateau à la merci de l'air & de l'eau, je me livrois à des rêveries ſans objet, & qui, pour être ſtupides, n'en étoient pas moins douces. Je m'écriois par fois avec attendriſſement: O nature! ô ma mère! me voici ſous ta ſeule garde; il n'y a point ici d'homme adroit & fourbe qui s'interpoſe entre toi & moi. Je m'éloignois ainſi juſqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimoit pas autant que moi de ſi longues ſtations ſur l'eau, je ſuivois d'ordinaire un but de promenade; c'étoit d'aller débarquer à la petite isle, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au ſommet du tertre ſur le gazon, pour m'aſſouvir du plaiſir d'admirer ce lac & ſes environs, pour examiner & diſſéquer toutes les herbes qui ſe trouvoient à ma portée, & pour me bâtir, comme un autre Robinſon, une demeure imaginaire dans cette petite isle. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérèſe avec la receveuſe & ſes ſœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote & leur guide! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette peuplade me rendit la petite isle encore plus intéreſſante. J'y allois plus ſouvent & avec plus de plaiſir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amuſemens, j'en joignis un qui me rappeloit la douce vie des Charmettes, & auquel la ſaiſon m'invitoit particulièrement. C'étoit un détail de ſoins ruſtiques pour la

récolte des légumes & des fruits, & que nous nous faiſions un plaiſir, Thérèſe & moi, de partager avec la receveuſe & ſa famille. Je me ſouviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher, m'étant venu voir, me trouva perché ſur un grand arbre, un ſac attaché autour de ma ceinture, & déjà ſi plein de pommes, que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre & de quelques autres pareilles. J'eſpérois que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loiſirs, ne ſongeroient plus à en troubler la tranquillité, & me laiſſeroient en paix dans ma ſolitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurois été plus aſſuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux ſur leſquels je ſuis sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obſtinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de ma vie, mille affections internes qui ne reſſembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus biſarre eſt, qu'en me refuſant tous les ſentimens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas, ils ſont toujours prêts à m'en prêter de ſi mauvais qu'ils ne ſauroient même entrer dans un cœur d'homme : ils trouvent alors tout ſimple de me mettre en contradition avec la nature, & de faire de moi un monſtre tel qu'il n'en peut même exiſter. Rien d'abſurde ne leur paroit incroyable, dès qu'il tend à me noircir, rien d'extraordinaire ne leur paroit poſſible, dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoiqu'ils en puiſſent croire ou dire, je n'en conti-

merai pas moins d'expoſer fidellement ce que fut, fit, & penſa J. J. Rouſſeau, ſans expliquer ni juſtifier les ſingularités de ſes ſentimens & de ſes idées, ni rechercher ſi d'autres ont penſé comme lui. Je pris tant de goût à l'isle de St. Pierre, & ſon ſéjour me convenoit ſi fort, qu'à force d'inſcrire tous mes déſirs dans cette isle, je formai celui de n'en point ſortir. Les viſites que j'avois à rendre au voiſinage; les courſes qu'il me faudroit faire à Neuchâtel, à Bienne, à Yverdon, à Nidau, fatiguoient déjà mon imagination. Un jour à paſſer hors de l'isle me paroiſſoit retranché de mon bonheur, & ſortir de l'enceinte de ce lac étoit pour moi ſortir de mon élément. D'ailleurs l'expérience du paſſé m'avoit rendu craintif. Il ſuffiſoit que quelque bien flattât mon cœur pour que je duſſe m'attendre à le perdre, & l'ardent déſir de finir mes jours dans cette isle étoit inſéparable de la crainte d'être forcé d'en ſortir. J'avois pris l'habitude d'aller les ſoirs m'aſſeoir ſur la grève, ſurtout quand le lac étoit agité. Je ſentois un plaiſir ſingulier à voir les flots ſe briſer à mes pieds. Je m'en faiſois l'image du tumulte du monde & de la paix de mon habitation, & je m'attendriſſois quelquefois à cette douce idée, juſqu'à ſentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos dont je jouiſſois avec paſſion, n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre, mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer la douceur. Je ſentois ma ſituation ſi précaire que je n'oſois y compter. Ah! que je changerois volontiers, me diſois-je, la liberté de ſortir d'ici, dont je ne me ſoucie point, avec l'aſſurance d'y pouvoir reſter toujours. Au lieu d'y être ſouffert par grâce, que n'y

ſuis-je détenu par force ! Ceux qui ne ſont que m'y ſouffrir peuvent à chaque inſtant m'en chaſſer, & puis-je eſpérer que mes perſécuteurs m'y voyant heureux, m'y laiſſent continuer de l'être. Ah ! c'eſt peu qu'on me permette d'y vivre, je voudrois qu'on m'y condamnât & je voudrois être contraint d'y reſter pour ne l'être pas d'en ſortir. Je jetois un œil d'envie ſur l'heureux Micheli Du Crêt qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions & aux preſſentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre ſur moi, j'en vins à déſirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer ſeulement mon habitation dans cette isle, on me la donnât pour priſon perpétuelle, & je puis jurer que s'il n'eut tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la néceſſité d'y paſſer le reſte de ma vie, au danger d'en être expulſé.

Cette crainte ne demeura pas long-temps vaine. Au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre de M. le baillif de Nidau, dans le gouvernement duquel étoit l'isle de St. Pierre : par cette lettre il m'intimoit de la part de L L. E E. l'ordre de ſortir de l'isle & de leurs états. Je crus rêver en la liſant. Rien de moins naturel, de moins raiſonnable, de moins prévu qu'un pareil ordre : car j'avois plutôt regardé mes preſſentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ſes malheurs, que comme une prévoyance qui pût avoir le moindre fondement. Les meſures que j'avois priſes pour m'aſſurer de l'agrément tacite

du ſouverain, la tranquillité avec laquelle on m'avoit laiſſé faire mon établiſſement, les viſites de pluſieurs Bernois & du baillif lui-même, qui m'avoit comblé d'amitiés & de prévenances : la rigueur de la ſaiſon, dans laquelle il étoit barbare d'expulſer un homme infirme, tout me fit croire avec beaucoup de gens qu'il y avoit quelque mal-entendu dans cet ordre, & que les mal-intentionnés avoient pris exprès le temps des vendanges & de l'infréquence du Sénat, pour me porter bruſquement ce coup.

Si j'avois écouté ma première indignation, je ſerois parti ſur le champ. Mais où aller ? Que devenir à l'entrée de l'hiver, ſans but, ſans préparatif, ſans conducteur, ſans voiture ? A moins de laiſſer tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires, il me falloit du temps pour y pourvoir, & il n'étoit pas dit dans l'ordre ſi on m'en laiſſoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'affaiſſer mon courage. Pour la première fois je ſentis ma fierté naturelle fléchir ſous le joug de la néceſſité, & malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaiſſer à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried, qui m'avoit envoyé l'ordre, que je m'adreſſai pour le faire interpréter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus grand regret, & les témoignages de douleur & d'eſtime dont elle étoit remplie me ſembloient autant d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert ; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fît ouvrir les yeux à mes perſécuteurs, & que ſi l'on ne révoquoit pas un ordre ſi cruel, on ne

Digitized by Google

m'accordât du moins un délai raiſonnable & peut-être l'hiver entier, pour me préparer à la retraite & pour en choiſir le lieu.

En attendant la réponſe, je me mis à réfléchir ſur ma ſituation & à délibérer ſur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avoit ſi fort affecté, & ma ſanté en ce moment étoit ſi mauvaiſe que je me laiſſai tout-à-fait abattre, & que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de reſſources qui pouvoient me reſter dans l'eſprit, pour tirer le meilleur parti poſſible de ma triſte ſituation. En quelque aſyle que je vouluſſe me réfugier, il étoit clair que je ne pouvois m'y ſouſtraire à aucune des deux manières qu'on avoit priſes de m'expulſer. L'une en ſoulevant contre moi la populace par des manœuvres ſouterraines; l'autre en me chaſſent à force ouverte, ſans en dire aucune raiſon. Je ne pouvois donc compter ſur aucune retraite aſſurée, à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces & la ſaiſon ne ſembloient me le permettre. Tout cela me ramenant aux idées dont je venois de m'occuper, j'oſai déſirer & propoſer qu'on voulut plutôt diſpoſer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me faire errer inceſſamment ſur la terre en m'expulſant ſucceſſivement de tous les aſyles que j'aurois choiſis. Deux jours après ma première lettre, j'en écrivis une ſeconde à M. de Graffenried pour le prier d'en faire la propoſition à LL. EE. La réponſe de Berne à l'une & à l'autre fut un ordre conçu dans les termes les plus formels & les plus durs, de ſortir de l'isle & de tout le territoire médiat. &

immédiat de la république, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & de n'y rentrer jamais ſous les plus grièves peines.

Ce moment fut affreux. Je me ſuis trouvé depuis dans de pires angoiſſes, jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait déſirer de paſſer l'hiver dans l'isle. Il eſt temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes déſaſtres, & qui a entraîné dans ma ruine un peuple infortuné, dont les naiſſantes vertus promettoient déjà d'égaler un jour celles de Sparte & de Rome. J'avois parlé des Corſes dans le Contrat ſocial comme d'un peuple neuf, le ſeul de l'Europe qui ne fut pas uſé pour la législation, & j'avois marqué la grande eſpérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple, s'il avoit le bonheur de trouver un ſage inſtituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corſes qui furent ſenſibles à la manière honorable dont je parlois d'eux, & le cas où il ſe trouvoient de travailler à l'établiſſement de leur république, fit penſer à leurs chefs de me demander mes idées ſur cet important ouvrage. Un M. Buttafuoco, d'une des premières familles du pays, & capitaine en France dans Royal-Italien, m'écrivit à ce ſujet & me fournit pluſieurs pièces que je lui avois demandées pour me mettre au fait de l'hiſtoire de la nation & de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit auſſi pluſieurs fois, & quoique je ſentiſſe une pareille entrepriſe au-deſſus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuſer pour concourir à une ſi grande & belle œuvre, lorſque j'aurois pris toutes les inſtructions dont j'avois beſoin pour cela. Ce fut dans ce

ſens que je répondis à l'un & à l'autre, & cette correſpondance continua juſqu'à mon départ.

Préciſément dans le même temps j'appris que la France envoyoit des troupes en Corſe, & qu'elle avoit fait un traité avec les Gênois. Ce traité, cet envoi de troupes m'inquiétèrent, & ſans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeois impoſſible & ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un auſſi profond repos que l'inſtitution d'un peuple, au moment où il alloit peut-être être ſubjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco, qui me raſſura par la certitude que s'il y avoit dans ce traité des choſes contraires à la liberté de ſa nation, un auſſi bon citoyen que lui ne reſteroit pas comme il faiſoit, au ſervice de France. En effet, ſon zèle pour la législation des Corſes & ſes étroites liaiſons avec M. Paoli, ne pouvoient me laiſſer aucun ſoupçon ſur ſon compte; & quand j'appris qu'il faiſoit de fréquens voyages à Verſailles & à Fontainebleau, & qu'il avoit des relations avec M. de Choiſeul, je n'en conclus autre choſe, ſinon qu'il avoit ſur les véritables intentions de la cour de France des ſûretés qu'il me laiſſoit entendre, mais ſur leſquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me raſſuroit en partie. Cependant, ne comprenant rien à cet envoi de troupes françoiſes; ne pouvant raiſonnablement penſer qu'elles fuſſent-là pour protéger la liberté des Corſes, qu'ils étoient très en état de défendre ſeuls contre les Gênois, je ne pouvois me tranquilliſer parfaitement, ni me mêler tout de bon de la législation pro-

poſée,

poſée, juſqu'à ce que j'euſſe des preuves ſolides que tout cela n'étoit pas un jeu pour me perſiffler. J'aurois extrêmement déſiré une entrevue avec M. Buttafuoco; c'étoit le vrai moyen d'en tirer les éclairciſſemens dont j'avois beſoin. Il me la fit eſpérer, & je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui, je ne ſais s'il en avoit véritablement le projet; mais quand il l'auroit eu, mes déſaſtres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois ſur l'entrepriſe propoſée, plus j'avançois dans l'examen des pièces que j'avois entre les mains, & plus je ſentois la néceſſité d'étudier de près, & le peuple à inſtituer & le ſol qu'il habitoit & tous les rapports par leſquels il lui falloit approprier cette inſtitution. Je comprenois chaque jour davantage qu'il m'étoit impoſſible d'acquérir de loin toutes les lumières néceſſaires pour me guider. Je l'écrivis à Buttafuoco; il le ſentit lui-même. Et ſi je ne formai pas préciſément la réſolution de paſſer en Corſe, je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. Daſtier, qui, ayant autrefois ſervi dans cette isle ſous M. de Maillebois, devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce deſſein, & j'avoue que la peinture affreuſe qu'il me fit des Corſes & de leur pays, refroidit beaucoup le déſir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les perſécutions de Motiers me firent ſonger à quitter la Suiſſe, ce déſir ſe ranima par l'eſpoir de trouver enfin chez ces inſulaires ce repos qu'on ne vouloit me laiſſer nulle part. Une choſe ſeulement m'effarouchoit ſur ce voyage;

c'étoit l'inaptitude & l'averſion que j'eus toujours pour la vie active à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loiſir dans la ſolitude, je ne l'étois point pour parler, agir, traiter d'affaires parmi les hommes. La nature qui m'avoit donné le premier talent, m'avoit refuſé l'autre. Cependant, je ſentois que, ſans prendre part directement aux affaires publiques, je ſerois néceſſité, ſitôt que je ſerois en Corſe, de me livrer à l'empreſſement du peuple, & de conférer très-ſouvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite, je cherchaſſe, au ſein de la nation, les lumières dont j'avois beſoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus diſpoſer de moi-même, & qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né, j'y mènerois une vie toute contraire à mon goût, & ne m'y montrerois qu'à mon déſavantage. Je prévoyois que, ſoutenant mal par ma préſence l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes livres, je me décréditerois chez les Corſes, & perdrois, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avoient donnée, & ſans laquelle je ne pouvois faire avec ſuccès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois sûr qu'en ſortant ainſi de ma ſphère, je leur deviendrois inutile & me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute eſpèce, fatigué de voyages & de perſécutions depuis pluſieurs années, je ſentois vivement le beſoin du repos dont mes barbares ennemis ſe faiſoient un jeu de me priver; je ſoupirois plus que jamais après cette aimable oiſiveté, après cette douce quiétude d'eſprit & de corps que j'avois tant convoitée, & à

laquelle, revenu des chimères de l'amour & de l'amitié, mon cœur bornoit ſa félicité ſuprême. Je n'enviſageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuſe à laquelle j'allois me livrer; & ſi la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impoſſibilité de payer de ma perſonne avec ſuccès, me l'ôtoit abſolument. Vingt ans de méditation profonde, à part moi, m'auroient moins coûté que ſix mois d'une vie active, au milieu des hommes & des affaires, & certain d'y mal réuſſir.

Je m'aviſai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Pourſuivi dans tous mes refuges par les menées ſouterraines de mes ſecrets perſécuteurs, & ne voyant plus que la Corſe où je puſſe eſpérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laiſſer nulle part, je réſolus de m'y rendre avec les directions de Buttafuoco, auſſitôt que j'en aurois la poſſibilité, mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en aparence, au travail de la légiſlation, & de me borner, pour payer en quelque ſorte à mes hôtes leur hoſpitalité, à écrire ſur les lieux leur hiſtoire, ſauf à prendre ſans bruit les inſtructions néceſſaires pour leur devenir plus utile, ſi je voyois jour à y réuſſir. En commençant ainſi par ne m'engager à rien, j'eſpérois être en état de méditer en ſecret & plus à mon aiſe un plan qui put leur convenir, & cela ſans renoncer beaucoup à ma chère ſolitude, ni me ſoumettre à un genre de vie qui m'étoit inſupportable, & dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage dans ma ſituation n'étoit pas une choſe

aiſée à exécuter. A la manière dont M. Daſtier m'avoit parlé de la Corſe, je n'y devois trouver des plus ſimples commodités de la vie que celles que j'y porterois, linge, habits, vaiſſelle, batterie de cuiſine, papier, livres, il falloit tout porter avec ſoi. Pour m'y tranſplanter avec ma gouvernante, il falloit franchir les Alpes, & dans un trajet de deux cent lieues traîner à ma ſuite tout un bagage; il falloit paſſer à travers les états de pluſieurs ſouverains, & ſur le ton donné par toute l'Europe, je devois naturellement m'attendre, après mes malheurs, à trouver partout des obſtacles & à voir chacun ſe faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle diſgrace, & violer avec moi tous les droits des gens & de l'humanité. Les frais immenſes, les fatigues, les riſques d'un pareil voyage m'obligeoient d'en prévoir d'avance & d'en bien peſer toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin ſeul, ſans reſſource à mon âge, & loin de toutes mes connoiſſances, à la merci de ce peuple barbare & féroce, tel que me le peignoit M. Daſtier, étoit bien propre à me faire rêver ſur une pareille réſolution avant de l'exécuter. Je déſirois paſſionnément l'entrevue que Buttafuoco m'avoit fait eſpérer, & j'en attendois l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançois ainſi, vinrent les perſécutions de Motiers, qui me forcèrent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voyage, & ſurtout pour celui de Corſe. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco; je me réfugiai dans l'isle de St. Pierre, d'où je fus chaſſé à l'entrée de l'hiver, comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige

rendoient alors pour moi cette émigration impraticable, ſurtout avec la précipitation qu'on me preſcrivoit. Il eſt vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impoſſible à exécuter : car du milieu de cette ſolitude enfermée, au milieu des eaux, n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ, pour trouver bateaux & voitures pour ſortir de l'isle & de tout le territoire ; quand j'aurois eu des aîles, j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le baillif de Nidau, en répondant à ſa lettre, & je m'empreſſai de ſortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri, & comment n'ayant pu dans mon découragement obtenir qu'on diſposât de moi, je me déterminai, ſur l'invitation de milord Maréchal, au voyage de Berlin, laiſſant Thérèſe hiverner à l'isle de St. Pierre, avec mes effets & mes livres, & dépoſant mes papiers dans les mains de Du Peyrou. Je fis une telle diligence, que dès le lendemain matin, je partis de l'isle & me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminaſſe mon voyage par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Sitôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon aſyle, j'eus une affluence de viſites du voiſinage, & ſurtout de B.....s qui venoient avec la plus déteſtable fauſſeté me flagorner, m'adoucir & me proteſter qu'on avoit pris le moment des vacances & de l'infréquence du Sénat pour minuter & m'intimer cet ordre, contre lequel, diſoient-ils, tout le Deux-cent étoit indigné. Parmi ce tas de conſolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de

Bienne, petit état libre enclavé dans celui de Berne, & entr'autres un jeune homme, appelé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang, & avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de ſes concitoyens, de choiſir ma retraite au milieu d'eux, m'aſſurant qu'ils déſiroient avec empreſſement de m'y recevoir, qu'ils ſe feroient une gloire & un devoir de m'y faire oublier les perſécutions que j'avois ſouffertes, que je n'avois à craindre chez eux aucune influence des Bernois, que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des lois de perſonne, & que tous les citoyens étoient unanimément déterminés à n'écouter aucune ſollicitation qui me fut contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranloit pas, ſe fit appuyer de pluſieurs autres perſonnes, tant de Bienne & des environs que de Berne même, & entr'autres du même Kirkeberguer, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suiſſe, & que ſes talens & ſes principes me rendoient intéreſſant. Mais des ſollicitations moins prévues & plus prépondérantes furent celles de M. Barthès, ſecrétaire d'ambaſſade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à ſon invitation, & m'étonna par l'intérêt vif & tendre qu'il paroiſſoit prendre à moi. Je ne connoiſſois point du tout M. Barthès; cependant, je le voyois mettre à ſes diſcours la chaleur, le zèle de l'amitié, & je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur de me perſuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville & de ſes habitans,

avec leſquels il ſe montroit ſi intimément lié, qu'il les appela pluſieurs fois devant moi, ſes patrons & ſes pères.

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours ſoupçonné M. de C.....l d'être l'auteur caché de toutes les perſécutions que j'éprouvois en Suiſſe. La conduite du réſident de France à Genève, celle de l'ambaſſadeur à Soleure, ne confirmoient que trop ces ſoupçons; je voyois la France influer en ſecret ſur tout ce qui m'arrivoit à Berne, à Genève, à Neuchâtel, & je ne croyois avoir en France aucun ennemi puiſſant que le ſeul duc de C.....l. Que pouvois-je donc penſer de la viſite de Barthès & du tendre intérêt qu'il paroiſſoit prendre à mon ſort? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, & l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir partout des embûches ſous les careſſes. Je cherchois avec ſurpriſe la raiſon de cette bienveillance de Barthès; je n'étois pas aſſez ſot pour croire qu'il fit cette démarche de ſon chef, j'y voyois une publicité, & même une affectation qui marquoit une intention cachée, & j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens ſubalternes cette intrépidité généreuſe qui, dans un poſte ſemblable, avoit ſouvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beauteville chez M. de Luxembourg; il m'avoit témoigné quelque bienveillance; depuis ſon ambaſſade, il m'avoit encore donné quelques ſignes de ſouvenir, & m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure : invitation dont, ſans m'y rendre, j'avois été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité ſi

honnêtement par les gens en place. Je préſumai que M. de Beauteville, forcé de ſuivre ſes inſtructions en ce qui regargoit les affaires de Genève, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avoit ménagé, par des ſoins particuliers, cet aſyle de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille ſous ſes auſpices. Je fus ſenſible à cette attention, mais ſans en vouloir profiter, & déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aſpirois avec ardeur au moment de rejoindre milord Maréchal, perſuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos & un bonheur durable.

A mon départ de l'isle, Kirkeberguer m'accompagna juſqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet & quelques autres Biennois qui m'attendoient à la deſcente du bateau. Nous dînâmes tous enſemble à l'auberge, & en y arrivant, mon premier ſoin fut de faire chercher une chaiſe, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces Meſſieurs reprirent leurs inſtances pour me retenir parmi eux, & cela avec tant de chaleur & des proteſtations ſi touchantes que, malgré toutes mes réſolutions, mon cœur qui n'a jamais ſu réſiſter aux careſſes, ſe laiſſa émouvoir aux leurs : ſitôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent ſi bien leurs efforts, qu'enfin je me laiſſai vaincre, & conſentis de reſter à Bienne, au moins juſqu'au printemps prochain.

Auſſitôt Wildremet ſe preſſa de me pourvoir d'un logement, & me vanta comme une trouvaille une vilaine petite chambre ſur un derrière, au troiſième étage, donnant ſur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiſeur. Mon hôte étoit un petit homme de baſſe mine & paſſablement

passablement fripon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, & en fort mauvais prédicament dans le quartier; il n'avoit ni femme, ni enfans, ni domestiques, & tristement reclus dans ma chambre solitaire, j'étois dans le plus riant pays du monde, logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empressement des habitans à me recevoir, fut de n'appercevoir en passant dans les rues rien d'honnête envers moi dans leurs manières, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à rester là, quand j'appris, vis, & sentis même dès le jour suivant qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égard; plusieurs empressés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me signifier le plus durement qu'on pourroit, un ordre de sortir sur le champ de l'état, c'est-à-dire de la ville. Je n'avois personne à qui me confier; tous ceux qui m'avoient retenu s'étoient éparpillés. Wildremet avoit disparu, je n'entendis plus parler de Barthès, & il ne parut pas que sa recommandation m'eut mis en grande faveur auprès des patrons & des pères qu'il s'étoit donné devant moi. Un M. de Vau-Travers, Bernois, qui avoit une jolie maison proche la ville, m'y offrit cependant un asyle, espérant, me dit-il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas assez flatteur pour me tenter de prolonger mon séjour chez ce peuple hospitalier.

Cependant ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà passé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour sortir de tous leurs états, &

je ne laiſſois pas, connoiſſant leur dureté, d'être en quelque peine ſur la manière dont ils me les laiſſeroient traverſer, quand M. le baillif de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avoit hautement improuvé le violent procédé de L L. E E. il crut dans ſa généroſité me devoir un témoignage public, qu'il n'y prenoit aucune part, & ne craignit pas de ſortir de ſon bailliage pour venir me faire une viſite à Bienne. Il vint la veille de mon départ, & loin de venir incognito, il affecta même du cérémonial, vint *in fiocchi* dans ſon caroſſe avec ſon ſecrétaire, & m'apporta un paſſe-port en ſon nom, pour traverſer l'état de Berne à mon aiſe & ſans crainte d'être inquiété. La viſite me toucha plus que le paſſe-port. Je n'y aurois guère été moins ſenſible quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de ſi puiſſant ſur mon cœur qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du foible injuſtement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine procuré une chaiſe, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérèſe, à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à Bienne, & que j'eus à peine le temps de contremander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau déſaſtre. On verra dans ma troiſième partie, ſi jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, & comment les deux Dames qui vouloient diſpoſer de moi après m'avoit à force d'intrigues chaſſé de

la Suiſſe où je n'étois pas aſſez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui ſuit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. & Mde. la comteſſe d'Egmont, à M. le prince Pignatelli, à Mde. la marquiſe de Meſme & à M. le marquis de Juigné.

J'ai dit la vérité ; ſi quelqu'un ſait des choſes contraires à ce que je viens d'expoſer, fuſſent-elles mille fois prouvées, il ſait des menſonges & des impoſtures, & s'il refuſe de les approfondir & de les éclaircir avec moi, tandis que je ſuis en vie, il n'aime ni la juſtice ni la vérité. Pour moi je le déclare hautement & ſans crainte : Quiconque, même ſans avoir lu mes écrits, examinera par ſes propres yeux mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchans, mes plaiſirs, mes habitudes, & pourra me croire un mal-honnête homme, eſt lui-même un homme à étouffer.

J'achevai ainſi ma lecture & tout le monde ſe tut. Mde. d'Egmont fut la ſeule qui me parut émue ; elle treſſaillit viſiblement, mais elle ſe remit bien vîte, & garda le ſilence ainſi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture & de ma déclaration.

Fin du douzième Livre.

NOUVELLES

NOUVELLES LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

LETTRE
A Mr. V. . . . s.

A Paris le 15 Octobre 1754.

IL faut vous tenir parole, Monſieur, & ſatisfaire en même temps mon cœur & ma conſcience ; car, eſtime, amitié, ſouvenir, reconnoiſſance, tout vous eſt dû, & je m'acquitterai de tout cela ſans ſonger que je vous le dois. Aimons-nous donc bien tous deux & hâtons-nous d'en venir au point de n'avoir plus beſoin de nous le dire.

J'ai fait mon voyage très-heureuſement & plus promptement encore que je n'eſpérois. Je remarque que mon retour a ſurpris bien des gens, qui vouloient faire entendre que la rentrée dans le royaume m'étoit interdite & que j'étois relégué à Genève ; ce qui ſeroit pour moi, comme pour un Evêque français, être relégué à la cour. Enfin, m'y voici, malgré eux & leurs dents, en attendant que le cœur me ramène où vous êtes, ce qui ſe feroit dès à préſent, ſi je ne conſultois que lui. Je n'ai trouvé ici aucun de mes amis. Diderot eſt à Langres, Duclos en Bretagne, Grimm

en Provence, d'Alembert même eſt en campagne, de ſorte qu'il ne me reſte ici que des connoiſſances, dont je ne me ſoucie pas aſſez pour déranger ma ſolitude en leur faveur. Le quatrième volume de l'*Encyclopédie* paroît depuis hier; on le dit ſupérieur encore au 3me. Je n'ai pas encore le mien; ainſi je n'en puis juger par moi-même. Des nouvelles littéraires ou politiques, je n'en ſais pas, Dieu merci, & ne ſuis pas plus curieux des ſottiſes qui ſe font dans ce monde que de celles qu'on imprime dans les livres.

J'oubliai de vous laiſſer, en partant les *canzoni* que vous m'aviez demandées; c'eſt une étouderie que je réparerai ce printemps, avec uſure, en y joignant quelques chanſons françaiſes, qui ſeront mieux du goût de vos dames & qu'elles chanteront moins mal.

Mille reſpect je vous ſupplie, à M. votre père & à Mde. votre mère, & ne m'oubliez pas non plus auprès de Mde. votre ſœur, quand vous lui écrirez; je vous prie de me donner particulièrement de ſes nouvelles; je me recommande encore à vous pour faire une ample mention de moi dans vos voyages de Sécheron, au cas qu'on y ſoit encore. *Item*, à Mr. Mde. & Mlle. Muſſard, à Châtelaine; votre éloquence aura de quoi briller à faire l'apologie d'un homme qui, après tant d'honnêtetés reçues, part & emporte le chat.

J'ai voulu faire un article à part pour M. *Abauzit*. Dédommagez-moi en mon abſence, de la gêne que m'a cauſé ſa modeſtie, toutes les fois que j'ai voulu lui témoigner ma profonde & ſincère vénération. Déclarez-lui, ſans quartier, tous les ſentimens dont vous me ſavez pénétré

pour lui, & n'oubliez pas de vous dire à vous-même quelque choſe des miens pour vous.

P. S. Mlle. Le Vaſſeur vous prie d'agréer ſes très-humbles reſpects. Je me propoſois d'écrire à M. de Rochemont; mais cette maudite pareſſe.... Que votre amitié faſſe pour la mienne auprès de lui, je vous en ſupplie.

LETTRE

A Mr. V....s.

A Paris le 6 Juillet 1755.

VOICI. Monſieur, une longue interruption, mais comme je n'ignore pas mes torts & que vous n'ignorez pas notre traité, je n'ai rien de nouveau à vous dire pour mon excuſe, & j'aime mieux reprendre notre correſpondance tout uniment, que de recommencer à chaque fois mon apologie ou mes inutiles excuſes.

Je ſuppoſe que vous avez vu actuellement l'écrit pour lequel vous aviez marqué de l'empreſſement. Il y en a des exemplaires entre les mains de M. *Chapuis*. J'ai reçu, à Genève, tant d'honnêtetés de tout le monde que je ne ſaurois là-deſſus donner des préférences, ſans donner en même temps des excluſions offenſantes; mais il y auroit à voler M. *Chapuis*, une honnêteté dont l'amitié ſeule eſt capable, & que j'ai quelque droit d'attendre de ceux qui m'en ont témoigné autant que vous. Je ne puis exprimer la joie

avec laquelle j'ai appris que le Conſeil avoit agréé, au nom de la République, la dédicace de cet ouvrage & je ſens parfaitement tout ce qu'il y a d'indulgence & de grâce dans cet aveu. J'ai toujours eſpéré qu'on ne pourroit méconnoître dans cet *épitre* les ſentimens qui l'ont dictée, & qu'elle ſeroit approuvée de tous ceux qui les partagent; je compte donc ſur votre ſuffrage, ſur celui de votre reſpectable père & de tous mes bons concitoyens. Je me ſoucie très-peu de ce qu'en pourra penſer le reſte de l'Europe. Au reſte, on avoit affecté de répandre des bruits terribles ſur la violence de cet ouvrage, & il n'avoit pas tenu à mes ennemis de me faire des affaires avec le gouvernement; heureuſement, l'on ne m'a point condamné ſans me lire, & après l'examen, l'entrée a été permiſe ſans difficulté.

Donnez-moi des nouvelles de votre journal. Je n'ai point oublié ma promeſſe, ma copie me preſſe ſi fort depuis quelque temps qu'elle ne me donne pas le loiſir de travailler. D'ailleurs je ne veux rien vous donner que j'aie pu faire mieux: mais je vous tiendra parole, comptez-y & le pis-aller ſera de vous porter moi-même, le printemps prochain, ce que je n'aurai pu vous envoyer plutôt; ſi je connois bien votre cœur, je crois qu'à ce prix vous ne ſerez pas fâché du retard.

Bon jour, Monſieur, préparez-vous à m'aimer plus que jamais, car j'ai bien réſolu de vous y forcer à mon retour.

LETTRE

A Mr. V. . . . s.

A Paris le 23 Novembre 1755.

QUE je ſuis touché de vos tendres inquiétudes ! Je ne vois rien de vous qui ne me prouve de plus en plus votre amitié pour moi, & qui ne vous rende de plus en plus digne de la mienne. Vous avez quelque raiſon de me croire mort en ne recevant de moi nul ſigne de vie, car je ſens bien que ce ne ſera qu'avec elle que je perdrai les ſentimens que je vous dois. Mais toujours auſſi négligeant que ci-devant, je ne vaux pas mieux que je ne faiſois, ſi ce n'eſt que je vous aime encore davantage; & ſi vous ſaviez combien il eſt difficile d'aimer les gens avec qui l'on a tort, vous ſentiriez que mon attachement pour vous n'eſt pas tout à fait ſans prix.

Vous avez été malade & je n'en ai rien ſu : mais je ſavois que vous étiez ſurchargé de travail ; je crains que la fatigue n'ait épuiſé votre ſanté, & que vous ne ſoyez encore prêt à la reperdre de même ; ménagez-la, je vous prie, comme un bien qui n'eſt pas à vous ſeul & qui peut contribuer à la conſolation d'un ami qui a pour jamais perdu la ſienne. J'ai eu, cet été, une rechûte aſſez vive, l'automne a été très-bien ; mais les approches de l'hiver me ſont cruelles ; j'ignore ce que je pourrai vous dire de celle du printemps.

Le 5e. volume de l'Encyclopédie paroît depuis quinze jours; comme la lettre E n'y eſt pas même achevée, votre article n'y a pu être employé; j'ai même prié M. Diderot de n'en faire uſage qu'autant qu'il en ſera content lui-même. Car dans un ouvrage fait avec autant de ſoin que celui-là, il ne faut pas mettre un article foible, quand on n'en met qu'un. L'article *Encyclopédie*, qui eſt de Diderot, fait l'admiration de tout Paris, & ce qui augmentera la vôtre, quand vous le lirez, c'eſt qu'il l'a fait étant malade.

Je viens de recevoir d'un noble Vénitien un épitre Italienne où j'ai lu avec plaiſir ces trois vers en l'honneur de la patrie.

Deh! Cittadino di Citta ben retta
E compagno e fratel d'ottime Genti
Ch'amor del giuſto hà ragunate inſieme, &c.

Cet éloge me paroît ſimple & ſublime, & ce n'eſt pas d'Italie que je l'aurois attendu. Puiſſions-nous le mériter!

Bon jour, Monſieur, il faut nous quitter, car la copie me preſſe. Mes amitiés, je vous prie, à toute votre aimable famille; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. V. . . . s.

A l'Hermitage le 4 Avril 1757.

VOTRE lettre, mon cher concitoyen, eſt venue me conſoler dans un moment où je croyois avoir à me plaindre de l'amitié, & je n'ai jamais mieux ſenti combien la vôtre

m'étoit chère. Je me ſuis dit : je gagne un jeune ami ; je me ſurvivrai dans lui, il aimera ma mémoire après moi ; & j'ai ſenti de la douceur à m'attendrir dans cette idée.

J'ai lu avec plaiſir les vers de M. Rouſtan ; il y en a de très-beaux parmi d'autres fort mauvais ; mais ces diſparates ſont ordinaires au génie qui commence. J'y trouve beaucoup de bonnes penſées & de la vigueur dans l'expreſſion ; j'ai grand peur que ce jeune homme ne devienne aſſez bon poëte pour être un mauvais prédicateur ; & le métier qu'un honnête homme doit le mieux faire, c'eſt toujours le ſien. Sa pièce peut devenir fort bonne, mais elle a beſoin d'être retouchée ; & à moins que M. de Voltaire n'en voulût bien prendre la peine, cela ne peut pas ſe faire ailleurs qu'à Paris ; car il y a une certaine pureté de goût & une correction de ſtyle qu'on n'atteint jamais dans la province, quelqu'effort qu'on faſſe pour cela. Je chercherai volontiers quelque ami qui corrige la pièce & ne la gâte pas ; c'eſt la manière la plus honnête & la plus convenable dont je puiſſe remercier l'auteur ; mais ſon conſentement eſt préalablement néceſſaire.

Il eſt vrai, mon ami, que j'eſpérois vous embraſſer ce printemps, & que je compte avec impatience les minutes qui s'écoulent juſques à ma retraite dans la patrie, ou du moins à ſon voiſinage. Mais j'ai ici une eſpèce de petit ménage, une vieille gouvernante de 80 ans qu'il m'eſt impoſſible d'emmener, & que je ne puis abandonner, juſqu'à ce qu'elle ait un aſile, ou que Dieu veuille diſpoſer d'elle ; je ne vois aucun moyen de ſatisfaire mon empreſſement & le vôtre tant que cet obſtacle ſubſiſtera.

Vous ne me parlez ni de votre ſanté ni de votre famille, voilà ce que je ne vous pardonne point ; je vous prie de croire que vous m'êtes cher & que j'aime tout ce qui vous appartient. Pour moi je traîne & ſouffre plus patiemment dans ma ſolitude, que quand j'étois obligé de grimacer devant les importuns ; cependant je vais toujours ; je me promène, je ne manque pas de vigueur, & voici le temps que je vais me dédommager du rude hiver que j'ai paſſé dans les bois.

Je vous prie inſtamment de ne point m'adreſſer de lettres chez Mde. d'Epinay ; cela lui donne des embarras, & multiplie les frais ; il faut écrire, envoyer des exprès, & l'on évite tout cela en m'écrivant tout bonnement à l'*Hermitage ſous Montmorenci, par Paris ;* les lettres me ſont plus promptement, auſſi fidellement rendues, & à moindres frais pour Mde. d'Epinay & pour moi. A la vérité quand il eſt queſtion de paquets un peu gros, comme le précédent, on peut mettre une enveloppe avec cette adreſſe : *à M. de Lalive d'Epinay, Fermier Général du Roi, à l'hôtel des fermes, à Paris.* Car, ce que je vois qu'on ne fait pas à Genève, c'eſt que les Fermiers Généraux ont bien leurs ports francs à l'hôtel des fermes, mais non pas chez eux. Encore faut-il bien prendre garde qu'il ne paroiſſe pas que leurs paquets contiennent des lettres à d'autres adreſſes ; & il y a dans cette économie une petite manœuvre que je n'aime point.

Adieu, mon cher concitoyen ; quand viendra le temps où nous irons enſemble profiter des utiles délaſſemens de ce médecin

médecin du corps & de l'ame, de ce Chryſippe moderne, que j'eſtime plus que l'ancien, que j'aime comme mon ami, & que je reſpecte comme mon maître !

P. S. Je vous envoie ouverte ma réponſe à M. Rouſtan pour que vous en jugiez & que vous la ſupprimiez ſi vous la croyez capable de lui déplaire ; car aſſurément ce n'eſt pas mon intention.

LETTRE

A Mr. V....s.

Montmorenci le 4 Juillet 1758.

Je me hâte, mon cher V.... s, de vous raſſurer ſur le ſens que vous avez donné à ma dernière lettre, & qui ſurement n'étoit pas le mien. Soyez sûr que j'ai pour vous toute l'eſtime & toute la confiance qu'un ami doit à ſon ami ; il eſt vrai que j'ai eu les mêmes ſentimens pour d'autres qui m'ont trompé, & que plein d'une amertume en ſecret dévorée, il s'en eſt répandu quelque choſe ſur mon papier ; mais, mon ami, cela vous regardoit ſi peu que dans la même lettre je vous ai, ce me ſemble, aſſez témoigné l'ardent déſir que j'ai de vous voir & de vous embraſſer. Vous me connoiſſez mal ; ſi je vous croyois capable de me tromper, je n'aurois plus rien à vous dire.

J'ai reçu l'exemplaire de M. Du Villard ; je vous prie de l'en remercier. S'il veut bien m'en adreſſer deux autres, non

pas par la même voie dont il s'eſt ſervi ; mais à l'adreſſe de *M. Coindet, chez MM. Theluſſon, Necker & Compagnie, rue Michel-le-Comte*, je lui en ſerai obligé. Il a eu tort d'imprimer cet article ſans m'en rien dire ; il a laiſſé des fautes que j'aurois ôtées, & il n'a pas fait des corrections & additions que je lui aurois données.

J'ai ſous preſſe un petit écrit ſur l'article *Genève* de M. d'Alembert. Le conſeil qu'il nous donne d'établir une comédie m'a paru pernicieux, il a réveillé mon zèle & m'a d'autant plus indigné, que j'ai vu clairement qu'il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de faire ſa cour à M. de Voltaire à nos dépens. Voilà les auteurs & les philoſophes ! Toujours pour motif quelqu'intérêt particulier, & toujours le bien public pour prétexte. Cher V.... s, ſoyons hommes & citoyens juſqu'au dernier ſoupir. Oſons toujours parler pour le bien de tous, fût-il préjudiciable à nos amis & à nous-mêmes. Quoiqu'il en ſoit, j'ai dit mes raiſons ; ce ſera à nos compatriotes à les peſer. Ce qui me fâche, c'eſt que cet écrit eſt de la dernière foibleſſe ; il ſe ſent de l'état de langueur où je ſuis, & où j'étois bien plus encore quand je l'ai compoſé. Vous n'y reconnoîtrez plus rien que mon cœur ; mais je me flatte que c'en eſt aſſez pour me conſerver le vôtre. Voulez-vous bien paſſer de ma part chez M. Marc Chapuis, lui faire mes tendres amitiés, & lui demander s'il veut bien que je lui faſſe adreſſer les exemplaires de cet écrit que je me ſuis réſervés, afin de les diſtribuer à ceux à qui je les deſtine, ſuivant la note que je lui enverrai ?

Vous m'avez parlé ci-devant de Madame d'E....y, l'ami Roustan que j'embrasse & remercie m'en parle, & d'autres m'en parlent encore. Cela me fait juger qu'elle vous laisse dans une erreur dont il faut que je vous tire. Si Madame d'E....y vous dit que je suis de ses amis, elle vous trompe; si elle vous dit qu'elle est des miens, elle vous trompe encore plus. Voilà tout ce que j'ai à vous dire d'elle.

Loin que l'ouvrage dont vous me parlez soit un roman philosophique, c'est au contraire un commerce de bonnes gens. Si vous venez, je vous montrerai cet ouvrage, & si vous jugez qu'il vous convienne de vous en mêler, je l'abandonne avec plaisir à votre direction. Adieu, mon ami, songez, non pas, grâce au ciel, aux Ides de Mars; mais aux Calendes de Septembre: c'est ce jour là que je vous attends.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci le 22 Octobre 1758.

Je reçois à l'instant, mon ami, votre dernière lettre, sans date, dans laquelle vous m'en annoncez une autre, sous le pli de M. de Chenonceaux, que je n'ai point reçue; c'est une négligence de ses commis, j'en suis sûr; car il vint me voir il y a peu de jours, & ne m'en parla point. Quoi qu'il en soit, ne nous exposons plus au même incon-

vénient; écrivez-moi directement, & n'affranchiſſez plus vos lettres, car je ne ſuis pas à portée ici d'en faire de même. Quoique ce paquet ſoit aſſez gros pour en valoir la peine, je ne crois pas que mon ami regrette l'argent qu'il lui coûtera, & je ne lui ai pas donné le droit, que je ſache, de penſer moins favorablement de moi. Soyez auſſi plus exact aux dates, que vous êtes ſujet à oublier.

L'écrit à M. d'Alembert paroît en effet à Paris, depuis le 2 de ce mois; je ne l'ai appris que le 7. Le lundi 8, je reçus le petit nombre d'exemplaires que mon libraire avoit joint pour moi à cet envoi; je les ai fait diſtribuer le même jour & les ſuivans, enſorte que le débit de cet ouvrage ayant été aſſez rapide, tous ceux à qui j'en ai envoyé l'avoient déjà, & voilà un des déſagrémens auxquels m'aſſujettit l'inconcevable négligence de ce libraire. Pour que vous jugiez s'il y a de ma faute dans les retards de l'envoi pour Genève, je vous envoie une de ſes lettres à demi-déchirée, & que j'ai heureuſement retrouvée. Si vous avez des relations en Hollande, vous m'obligerez de vous en faire informer à lui-même. Selon ſon compte, j'eſpère enfin que vous aurez reçu & diſtribué ceux qui vous ſont adreſſés. Je vous dirai ſur celui de M. Labat, que nous ne nous ſommes jamais écrit, & que nous ne ſommes par conſéquent en aucune eſpèce de relation; cependant je ſerois bien aiſe de lui donner ce léger témoignage que je n'ai point oublié ſes honnêtetés. Mais, mon cher V....s, *Rouſtan* eſt moins en état d'en acheter un, je voudrois bien auſſi lui donner cette petite marque de ſou-

venir; & dans la balance, entre le riche & le pauvre, je penche toujours pour le dernier. Je vous laiſſe le maître du choix. A l'égard de l'autre exemplaire, il faut, s'il vous plaît, le faire agréer à M. Soubeyran, avec lequel j'ai de grands torts de négligence, & non pas d'oubli; tâchez, je vous prie, de l'engager à les oublier.

Je n'ignorois pas que l'article *Genève* étoit en partie de M. de Voltaire; quoique j'aie eu la diſcrétion de n'en rien dire, il vous ſera aiſé de voir, par la lecture de l'ouvrage, que je ſavois, en l'écrivant, à quoi m'en tenir. Mais je trouverois bizarre que M. de Voltaire crût, pour cela, que je manquerois de lui rendre un hommage que je lui offre de très-bon cœur. Au fond, ſi quelqu'un devoit ſe tenir offenſé, ce ſeroit M. d'Alembert; car, après tout, il eſt au moins le père putatif de l'article. Vous verrez, dans ſa lettre ci-jointe, comment il a reçu la déclaration que je lui fis, dans le temps, de ma réſolution. Que maudit ſoit tout reſpect humain qui offenſe la droiture & la vérité! J'eſpère avoir ſecoué pour jamais cet indigne joug.

Je n'ai rien à vous dire ſur la réimpreſſion de l'*Economie politique*, parce que je n'ai pas reçu la lettre où vous m'en parlez. Mais je vous avoue que, ſur l'offre de M. Du Villard, j'ai cru que l'auteur pouvoit lui en demander deux exemplaires, & s'attendre à les recevoir. S'il ne tient qu'à les payer, je vous prie d'en prendre le ſoin, & je vous ferai rembourſer cette avance avec celles que vous aurez pu faire au ſujet de mon dernier écrit, & dont je vous prie de m'envoyer la note.

Digitized by Google

Je n'ai point lu le livre *de l'Eſprit ;* mais j'en aime & eſtime l'auteur. Cependant, j'entends de ſi terribles choſes de l'ouvrage, que je vous prie de l'examiner avec bien du ſoin, avant d'en haſarder un jugement ou un extrait dans votre recueil.

Adieu, mon cher V....s, je vous aime trop pour répondre à vos amitiés ; ce langage doit être proſcrit entre amis.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci le 21 Novembre 1758.

CHER V....s, plaignez-moi. Les approches de l'hiver ſe font ſentir. Je ſouffre, & ce n'eſt pas le pire pour ma pareſſe. Je ſuis accablé de travail, & jamais mon dernier écrit ne m'a coûté la moitié de la peine & du temps à faire, que me coûteront à répondre les lettres qu'il m'attire. Je voudrois donner la préférence à mes concitoyens ; mais cela ne ſe peut ſans m'expoſer. Car, parmi les autres lettres, il y en a de très-dangereuſes, dans leſquelles on me tend viſiblement des piéges, auxquelles il faut pourtant répondre, & répondre promptement, de peur que mon ſilence même ne ſoit imputé à crime. Faites donc enſorte, mon ami, qu'un retard de néceſſité ne ſoit pas attribué à négligence, & que mes compatriotes aient pour

moi plus d'indulgence que je n'ai lieu d'en attendre des étrangers. J'aurai ſoin de répondre à tout le monde ; je déſire ſeulement qu'un délai forcé ne déplaiſe à perſonne.

Vous me parlez des critiques. Je n'en lirai jamais aucun ; c'eſt le parti que j'ai pris dès mon précédent ouvrage ; & je m'en ſuis très-bien trouvé. Après avoir dit mon avis, mon devoir eſt rempli. Errer eſt d'un mortel, & ſurtout d'un ignorant comme moi, mais je n'ai pas l'entêtement de l'ignorance. Si j'ai fait des fautes, qu'on les cenſure, c'eſt fort bien fait. Pour moi, je veux reſter tranquille ; & ſi la vérité m'importe, la paix m'importe encore plus.

Cher V.... s, qu'avons-nous fait ? Nous avons oublié M. Abauſit. Ah ! dites, méchant ami ! cet homme reſpectable, qui paſſe ſa vie à s'oublier ſoi-même, doit-il être oublié des autres ? Il falloit oublier tout le monde avant lui. Que ne m'avez-vous dit un mot ? Je ne m'en conſolerai jamais. Adieu.

Je n'oublie pas ce que vous m'avez demandé pour votre recueil ; mais..... du temps ! du temps ! Hélas ! je n'en fais cas que pour le perdre. Ne trouvez-vous pas qu'avec cela mes comptes ſeront bien rendus ?

LETTRE
AU MÊME.

Montmorenci le 6 Janvier 1759.

Le mariage eſt un état de diſcorde & de trouble pour les gens corrompus, mais pour les gens de bien il eſt le paradis ſur la terre. Cher V.... s, vous allez être heureux, peut-être l'êtes-vous déjà. Votre mariage n'eſt point ſecret; il ne doit point l'être, il a l'approbation de tout le monde, & ne pouvoit manquer de l'avoir. Je me fais honneur de penſer que votre épouſe, quoiqu'étrangère, ne le ſera point parmi nous. Le mérite & la vertu ne ſont étrangers que parmi les méchans; ajoutez une figure qui n'eſt commune nulle part, mais qui ſait bien ſe naturaliſer partout, & vous verrez que Mademoiſelle C.....n, étoit Genevoiſe avant de le devenir. Je m'attendris en ſongeant au bonheur de deux époux ſi bien unis, à penſer que c'eſt le ſort qui vous attend. Cher ami! quand pourrai-je en être témoin? Quand verſerai-je des larmes de joie en embraſſant vos chers enfans? Quand me dirai-je, en abordant votre chère épouſe: « Voilà la mère de famille que j'ai dépeinte; » voilà la femme qu'il faut honorer. »

Je ne ſuis point étonné de ce que vous avez fait pour M. Abauſit; je ne vous en remercie pas même; c'eſt inſulter ſes amis que de les remercier de quelque choſe. Mais cependant vous avez donné votre exemplaire, & il ne ſuffit

ſuffit pas que vous en ayez un, il faut que vous l'ayez de ma main. Si donc il ne vous en reſte aucun des miens, marquez-le moi; je vous enverrai celui que je m'étois réſervé, & que je n'eſpérois pas employer ſi bien. Vous ſerez le maître de me le payer par un exemplaire de l'*Economie politique;* car je n'en ai point reçu.

M. de Voltaire ne m'a point écrit. Il me met tout-à-fait à mon aiſe, & je n'en ſuis pas fâché. La lettre de M. Tronchin rouloit uniquement ſur mon ouvrage & contenoit pluſieurs objections très-judicieuſes, ſur leſqu'elles pourtant je ne ſuis pas de ſon avis.

Je n'ai point oublié ce que vous voulez bien déſirer ſur le *choix littéraire.* Mais, mon ami, mettez-vous à ma place; je n'ai pas le loiſir ordinaire aux gens de lettres. Je ſuis ſi près de mes pièces, que ſi je veux dîner, il faut que je le gagne; ſi je me repoſe, il faut que je jeûne, & je n'ai pour le métier d'auteur que mes courtes récréations. Les foibles honoraires que m'ont rapporté mes écrits, m'ont laiſſé le loiſir d'être malade, & de mettre un peu plus de graiſſe dans ma ſoupe; mais tout cela eſt épuiſé, & je ſuis plus près de mes pièces que je ne l'ai jamais été. Avec cela, il faut encore répondre à cinquante mille lettres, recevoir mille importuns, & leur offrir l'hoſpitalité. Le temps s'en va & les beſoins reſtent. Cher ami, laiſſons paſſer ces temps durs de maux, de beſoins, d'importunités, & croyez que je ne ferai rien ſi promptement & avec tant de plaiſir que d'achever le petit morceau que je vous deſtine, & qui

malheureuſement ne ſera guère au goût de vos lecteurs ni de vos philoſophes; car il eſt tiré de Platon.

Adieu, mon bon ami; nous ſommes tous deux occupés; vous, de votre bonheur; moi, de mes peines: mais l'amitié partage tout. Mes maux s'allégent quand je ſonge que vous les plaignez; ils s'effacent preſque par le plaiſir de vous croire heureux. Ne montrez cette lettre à perſonne, au moins le dernier article. Adieu derechef.

LETTRE

A Mr. V....s.

Montmorenci le 14 Juin 1759.

Je ſuis négligent, cher V....s, vous le ſavez bien; mais vous ſavez auſſi que je n'oublie pas mes amis. Jamais je ne m'aviſe de compter leurs lettres ni les miennes, & quelqu'exacts qu'ils puiſſent être, je penſe à eux plus ſouvent qu'ils ne m'écrivent. En rien de ce monde, je ne m'inquiète de mes torts apparens, pourvu que je n'en aie pas de véritables, & j'eſpère bien n'en avoir jamais à me reprocher avec vous. Quand M. Trochin vous a dit que j'avois pris le parti de ne plus aller à Genève, il a, lui, pris la choſe au pis. Il y a bien de la différence entre n'avoir pas pris, quant à préſent, la réſolution d'aller à Genève, ou avoir pris celle de n'y aller plus. J'ai ſi peu pris cette dernière, que ſi je ſavois y pouvoir être de la moindre utilité à quelqu'un ou ſeule-

ment y être vu avec plaiſir de tou le monde, je partirois dès demain; mais, mon bon ami, ne vous y trompez pas, tous les Genevois n'ont pas pour moi le cœur de mon ami V.... s; tout ami de la vérité trouvera des ennemis partout, & il m'eſt moins dur d'en trouver partout ailleurs, que dans ma patrie. D'ailleurs, mes chers Genevois, on travaille à vous mettre tous ſur un ſi bon ton, & l'on y réuſſit ſi bien, que je vous trouve trop avancés pour moi. Vous voilà tous ſi élégans, ſi brillans, ſi agréables, que feriez-vous de ma bizarre figure & de mes maximes gothiques? Que deviendrois-je au milieu de vous à préſent que vous avez un maître en plaiſanteries qui vous inſtruit ſi bien? Vous me trouveriez fort ridicule, & moi je vous trouverois fort jolis; nous aurions grand peine à nous accorder enſemble. Je ne veux point vous répéter mes veilles rabâcheries, ni aller chercher de l'humeur parmi vous. Il vaut mieux reſter en des lieux où, ſi je vois des choſes qui me déplaiſent, l'intérêt que j'y prends n'eſt pas aſſez grand pour me tourmenter. Voilà, quant à préſent, la diſpoſition où je me trouve, & mes raiſons pour n'en pas changer, tant que ne convenant pas au pays où vous êtes, je ne ſerai pas dans ce pays-ci un hôte trop inſupportable, & juſqu'ici je n'y ſuis pas traité comme tel. Que s'il m'arrivoit jamais d'être obligé d'en ſortir, j'eſpère que je ne rendrois pas ſi peu d'honneur à ma patrie que de la prendre pour un pis-aller.

Adieu, cher V.... s, je n'ai pas oublié le temps où vous m'offrîtes de me venir voir, & où, quand je vous eus pris

au mot, vous ne m'en parlâtes plus. Je n'ai rien dit quand vous êtes reſté garçon, & ſi, maintenant que vous voilà marié, & que la choſe eſt impoſſible, je vous en parle, c'eſt pour vous dire que je ne déſeſpère point d'avoir le plaiſir de vous embraſſer, non pas à Montmorenci, mais à Genève. Adieu, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. CARTIER.

A Montmorenci le 10 Juillet 1759.

Je te remercie de tout mon cœur, mon bon patriote, & de l'intérêt que tu veux bien prendre à ma ſanté, & des offres humaines & généreuſes que cet intérêt t'engage à me faire pour la rétablir. Crois que ſi la choſe étoit faiſable, j'accepterois ces offres avec autant & plus de plaiſir de toi que de perſonne au monde; mais, mon cher, on t'a mal expoſé l'état de la maladie; le mal eſt plus grave & moins mérité, & un vice de conformation apporté dès ma naiſſance, achève de le rendre abſolument incurable. Tout ce qu'il y aura donc de réel dans l'effet de tes offres, c'eſt la reconnoiſſance qu'elles m'inſpirent, & le plaiſir de connoître & d'eſtimer un de mes concitoyens de plus.

Quant à ton ſtyle, il eſt bon & honorable; pourquoi veux-tu t'excuſer puiſqu'il eſt celui de l'amitié? Je ne peux mieux te montrer que je l'approuve qu'en m'efforçant de l'imiter;

& il ne tient qu'à toi de voir que c'eſt de bon cœur. Ne ſerois-tu point par haſard un de nos frères les Quakers? Si cela eſt, je m'en réjouis, car je les aime beaucoup, & à cela près que je ne tutoye pas tout le monde, je me crois plus Quaker que toi. Cependant, peut-être n'eſt-ce pas là ce que nous faiſons de mieux l'un & l'autre; car c'eſt encore une autre folie que d'être ſage parmi les foux. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis très-content de toi & de ta lettre, excepté la fin où tu te dis encore plus à moi qu'à toi; car tu mens, & ce n'eſt pas la peine de ſe mettre à tutoyer les gens pour leur dire auſſi des menſonges. Adieu, cher patriote, je te ſalue & t'embraſſe de tout mon cœur. Tu peux compter que je ne mens pas en cela.

LETTRE

A Mr. M. . . . . u.

A Montmorenci le 29 Janvier 1760.

Si j'ai des torts avec vous, Monſieur, je n'ai pas celui de ne les pas ſentir & de ne me les pas reprocher. Mon ſilence eſt bien plus contre moi que contre vous; car comment répondre à une lettre qui m'honore ſi fort & où je me reconnois ſi peu? Je laiſſerai de votre lettre ce qui ne me convient pas; je ne vous rendrai point les éloges que vous me donnez; je ſuppoſe que vous n'aimeriez pas à les entendre, & je tâcherai de mériter dans la ſuite que vous en penſiez autant de moi.

M. Favre avoit un extrait de votre ſermon ſur le luxe; il me l'a lu & je l'ai prié de me le prêter pour le copier. M'entendez-vous, Monſieur?

Au reſte vous êtes le premier, que je ſache, qui ait montré que la feinte charité du riche n'eſt en lui qu'un luxe de plus; il nourrit les pauvres comme des chiens & des chevaux. Le mal eſt que les chiens & les chevaux ſervent à ſes plaiſirs, & qu'à la fin les pauvres l'ennuient; à la fin c'eſt un air de les laiſſer périr comme c'en fut d'abord un de les aſſiſter.

J'ai peur qu'en montrant l'incompatibilité du luxe & de l'égalité, vous n'ayez fait le contraire de ce que vous vouliez: vous ne pouvez ignorer que les partiſans du luxe ſont tous ennemis de l'égalité. En leur montrant comment il la détruit, vous ne ferez que le leur faire aimer davantage; il falloit faire voir, au contraire, que l'opinion tournée en faveur de la richeſſe & du luxe, anéantit l'égalité des rangs; & que tout crédit gagné par les riches, eſt perdu pour les magiſtrats. Il me ſemble qu'il y auroit là-deſſus un autre ſermon bien plus utile à faire, plus profond, plus politique encore, & dans lequel, en faiſant votre cour, vous diriez des vérités très-importantes, & dont tout le monde ſeroit frappé.

Ne nous faiſons plus illuſion, Monſieur; je me ſuis trompé dans ma lettre à M. d'Alembert. Je ne croyois pas nos progrès ſi grands, ni nos mœurs ſi avancées. Nos maux ſont déſormais ſans remède; il ne vous faut plus que des palliatifs, & la comédie en eſt un. Homme de bien, ne perdez pas votre ardente éloquence à nous prêcher l'égalité;

vous ne ſeriez plus entendu. Nous ne ſommes encore que des eſclaves ; apprenez-nous, s'il ſe peut, à n'être pas des méchans. *Non ad vetera inſtituta, quæ jam pridem, corruptis moribus, ludibrio ſunt, revocans ;* mais en retardant le progrès du mal par des raiſons d'intérêt, qui ſeules peuvent toucher des hommes corrompus. Adieu, Monſieur, je vous embraſſe.

LETTRE

A Mr. . . . .

Montmorenci . . . . . 1760.

Le mot propre me vient rarement, & je ne le regrette guère en écrivant à des lecteurs auſſi clairvoyans que vous. La préface (*) eſt imprimée, ainſi je n'y puis plus rien changer. Je l'ai déjà couſue à la première partie ; je l'en détacherai pour vous l'envoyer, ſi vous voulez ; mais elle ne contient rien dont je ne vous aie déjà dit ou écrit la ſubſtance, & j'eſpère que vous ne tarderez pas à l'avoir avec le livre même, car il eſt en route ; malheureuſement mes exemplaires ne viennent qu'avec ceux du libraire. J'eſpère pourtant faire enſorte que vous ayez le vôtre avant que le livre ſoit public. Comme cette préface n'eſt que l'abrégé de celle dont je vous ai parlé, je perſiſte dans la penſée de donner celle-ci à part ; mais j'y dis trop de bien & trop de mal du livre pour la

(*) Celle de la nouvelle Héloïſe.

donner d'avance, il faut lui laiſſer faire ſon effet bon ou mauvais de lui-même, & puis la donner après.

Quant aux aventures d'Edouard, il ſeroit trop tard, puiſque le livre eſt imprimé; d'ailleurs, craignant de ſuccomber à la tentation, j'en ai jeté les cahiers au feu, & il n'en reſte qu'un court extrait que j'en ai fait pour Madame la Maréchale de Luxembourg, & qui eſt entre ſes mains.

A l'égard de ce que vous me dites de Wolmar & du danger qu'il peut faire courir à l'éditeur, cela ne m'effraie point; je ſuis sûr qu'on ne m'inquiétera jamais juſtement, & c'eſt une folie de vouloir ſe précautionner contre l'injuſtice. Il reſte là-deſſus d'importantes vérités à dire, & qui doivent être dites par un croyant. Je ſerai ce croyant-là, & ſi je n'ai pas le talent néceſſaire, j'aurai du moins l'intrépidité. A Dieu ne plaiſe que je veuille ébranler cet arbre ſacré que je reſpecte, & que je voudrois cimenter de mon ſang. Mais j'en voudrois bien ôter les branches qu'on y a greffées, & qui portent de ſi mauvais fruits.

Quoique je n'aie plus reçu de nouvelles de mon libraire depuis la dernière feuille, je crois ſon envoi en route, & j'eſtime qu'il arrivera à Paris vers Noël. Au reſte, ſi vous n'êtes pas honteux d'aimer cet ouvrage, je ne vois pas pourquoi vous vous abſtiendriez de dire que vous l'avez lu, puiſque cela ne peut que favoriſer le débit. Pour moi, j'ai gardé le ſecret que nous nous ſommes promis mutuellement; mais ſi vous me permettez de le rompre, j'aurai grand ſoin de me vanter de votre approbation.

Un jeune Genevois qui a du goût pour les beaux arts a entrepris

entrepris de faire graver pour ce livre un recueil d'eſtampes dont je lui ai donné les ſujets : comme elles ne peuvent être prêtes à temps pour paroître avec le livre, elles ſe débiteront à part.

LETTRE

A Mr. M.....u.

A Montmorenci le 29 Mai 1761.

Vous pardonneriez aiſément mon ſilence, cher M.....u, ſi vous connoiſſiez mon état ; mais ſans vous écrire, je ne laiſſe pas de penſer à vous, & j'ai une propoſition à vous faire. Ayant quitté la plume & ce tumultueux métier d'auteur pour lequel je n'étois point né, je m'étois propoſé, après la publication de mes rêveries ſur l'éducation, de finir par une édition générale de mes écrits, dans laquelle il en ſeroit entré quelques-uns qui ſont encore en manuſcrit. Si peut-être le mal qui me conſume ne me laiſſoit pas le temps de faire cette édition moi-même, ſeriez-vous homme à faire le voyage de Paris, à venir examiner mes papiers dans les mains où ils ſeront laiſſés, & à mettre en état de paroître ceux que vous jugerez bons à cela ? Il faut vous prévenir que vous trouverez des ſentimens ſur la religion, qui ne ſont pas les vôtres, & que peut-être vous n'approuverez pas, quoique les dogmes eſſentiels à l'ordre moral s'y trouvent tous. Or, je ne veux

pas qu'il ſoit touché à cet article ; il s'agit donc de ſavoir s'il vous convient de vous prêter à cette édition avec cette réſerve, qui, ce me ſemble, ne peut vous compromettre en rien, quand on ſaura qu'elle vous eſt formellement impoſée, ſauf à vous de réfuter en votre nom, & dans l'ouvrage même, ſi vous le jugez à propos, ce qui vous paroîtra mériter réfutation, pourvu que vous ne changiez ni ſupprimiez rien ſur ce point ; ſur tout autre vous ſerez le maître.

J'ai beſoin, Monſieur, d'une réponſe ſur cette propoſition avant de prendre les derniers arrangemens que mon état rend néceſſaires. Si votre ſituation, vos affaires ou d'autres raiſons vous empêchent d'acquieſcer, je ne vois que M. Rouſtan, qui m'appelle ſon maître, lui qui pourroit être le mien, auquel je puſſe donner la même confiance, & qui, je crois, rendroit volontiers cet honneur à ma mémoire. En pareil cas, comme ſa ſituation eſt moins aiſée que la vôtre, on prendroit des meſures pour que ces ſoins ne lui fuſſent pas onéreux. Si cela ne vous convient ni à l'un ni à l'autre, tout reſtera comme il eſt ; car je ſuis bien déterminé à ne confier les mêmes ſoins à nul homme de lettres de ce pays. Réponſe préciſe & directe, je vous ſupplie, le plutôt qu'il ſe pourra, ſans vous ſervir de la voie de M. C..... t. Sur pareille matière le ſecret convient, & je vous le demande. Adieu, vertueux M.....u, je ne vous fais pas des complimens, mais il ne tient qu'à vous de voir ſi je vous eſtime.

Vous comprenez bien que la nouvelle Héloïſe ne doit pas entrer dans le recueil de mes écrits.

LETTRE
AU MÊME.

A Montmorenci le 24 Juillet 1761.

Je ne doutois pas, Monſieur, que vous n'acceptaſſiez avec plaiſir les ſoins que je prenois la liberté de confier à votre amitié, & votre conſentement m'a plus touché que ſurpris. Je puis donc, en quelque temps que je ceſſe de ſouffrir, compter que ſi mon recueil n'eſt pas encore en état de voir le jour, vous ne dédaignerez pas de l'y mettre, & cette confiance m'ôte abſolument l'inquiétude qu'il eſt difficile de n'avoir pas en pareil cas pour le ſort de ſes ouvrages. Quant aux ſoins qui regardent l'impreſſion, comme il ne faut que de l'amitié pour les prendre, ils ſeront remplis en ce pays-ci par les amis auxquels je ſuis attaché, & que je laiſſerai dépoſitaires de mes papiers pour en diſpoſer ſelon leur prudence & vos conſeils. S'il s'y trouve en manuſcrit quelque choſe qui mérite d'entrer dans votre cabinet, de quoi je doute, je m'eſtimerai plus honoré qu'il ſoit dans vos mains que dans celles du public, & mes amis penſeront comme moi. Vous voyez qu'en pareil cas un voyage à Paris ſeroit indiſpenſable; mais vous ſeriez toujours le maître de choiſir le temps de votre commodité; & dans votre façon de penſer, vous ne tiendriez par ce voyage pour perdu, non-ſeulement par le ſervice que vous rendriez à ma mémoire, mais encore par le plaiſir de connoître des

perſonnes eſtimables & reſpectables, les ſeuls vrais amis que j'ai jamais eus, & qui ſurement deviendroient auſſi les vôtres. En attendant, je n'épargne rien pour vous abréger du travail. Le peu de momens où mon état me permet de m'occuper, ſont uniquement employés à mettre au net mes chiffons; & depuis ma lettre, je n'ai pas laiſſé d'avancer aſſez la beſogne pour eſpérer de l'achever, à moins de nouveaux accidens.

Connoiſſez-vous un M. Mollet, dont je n'ai jamais entendu parler? Il m'écrivit y a quelque temps une eſpèce de relation d'une fête militaire, laquelle me fit grand plaiſir, & je l'en remerciai. Il eſt parti de là pour faire imprimer, ſans m'en parler, non-ſeulement ſa lettre, mais ma réponſe, qui n'étoit ſurement pas faite pour paroître en public. J'ai quelquefois eſſuyé de pareilles malhonnêtetés, mais ce qui me fâche eſt que celle-ci vienne de Genève. Cela m'apprendra une fois pour toutes à ne plus écrire à gens que je ne connois point.

Voici, Monſieur, deux lettres dont je groſſis à regret celle-ci, l'une eſt pour M. Rouſtan, dont vous avez bien voulu m'en faire parvenir une, & l'autre pour une bonne femme qui m'a élevé, & pour laquelle je crois que vous ne regretterez pas l'augmentation d'un port de lettre, que je ne veux pas lui faire coûter, & que je ne puis affranchir avec sûreté à Montmorenci. Liſez dans mon cœur, cher M.....u, le principe de la familiarité dont j'uſe avec vous, & qui ſeroit indiſcrétion pour un autre; le vôtre ne lui donnera pas ce nom-là. Mille choſes pour moi à l'ami Vernes. Adieu, je vous embraſſe tendrement.

Digitized by Google

LETTRE

A Mr. R. . . .

Montmorenci le 24 Octobre 1761.

VOTRE lettre, Monſieur, du 30 Septembre ayant paſſé par Genève, c'eſt-à-dire, ayant traverſé deux fois la France, ne m'eſt parvenue qu'avant hier. J'y ai vu avec une douleur mêlée d'indignation, les traitemens affreux que ſouffrent nos malheureux frères dans le pays où vous êtes, & qui m'étonnent d'autant plus que l'intérêt du gouvernement ſeroit, ce me ſemble, de les laiſſer en repos, du moins quant à préſent. Je comprends bien que les furieux qui les oppriment, conſultent bien plus leur humeur ſanguinaire que l'intérêt du gouvernement; mais j'ai pourtant quelque peine à croire qu'ils ſe portaſſent à ce point de cruauté, ſi la conduite de nos frères n'y donnoit pas quelque prétexte. Je ſens combien il eſt dur de ſe voir ſans ceſſe à la merci d'un peuple cruel; ſans appui, ſans reſſource, & ſans avoir même la conſolation d'entendre en paix la parole de Dieu. Mais cependant, Monſieur, cette même parole de Dieu eſt formelle ſur le devoir d'obéir aux lois des princes. La défenſe de s'aſſembler eſt inconteſtablement dans leurs droits; & après tout, ces aſſemblées n'étant pas de l'eſſence du Chriſtianiſme, on peut s'en abſtenir ſans renoncer à ſa foi. L'entrepriſe d'enlever un homme des mains de la juſtice ou de ſes miniſtres,

Digitized by Google

ſut-il même injuſtement détenu, eſt encore une rebellion qu'on ne peut juſtifier, & que les puiſſances ſont toujours en droit de punir. Je comprends qu'il y a des vexations ſi dures qu'elles laſſent même la patience des juſtes. Cependant qui veut être Chrétien, doit apprendre à ſouffrir; & tout homme doit avoir une conduite conſéquente à ſa doctrine. Ces objections peuvent être mauvaiſes; mais toutefois ſi on me les faiſoit, je ne vois pas trop ce que j'aurois à repliquer.

Malheureuſement je ne ſuis pas dans le cas d'en courir le riſque. Je ſuis très-peu connu de M....., & je ne le ſuis même que par quelque tort qu'il a eu jadis avec moi, ce qui ne le diſpoſeroit pas favorablement pour ce que j'aurois à lui dire; car, comme vous devez ſavoir, quelquefois l'offenſé pardonne, mais l'offenſeur ne pardonne jamais. Je ne ſuis pas en meilleur prédicament auprès des miniſtres, & quand j'ai eu à demander à quelqu'un d'eux, non des grâces, je n'en demande point, mais la juſtice la plus claire & la plus due, je n'ai pas même obtenu de réponſe. Je ne ferois, par un zèle indiſcret, que gâter la cauſe pour laquelle je voudrois m'intéreſſer. Les amis de la vérité ne ſont pas bien venus dans les cours, & ne doivent pas s'attendre à l'être. Chacun a ſa vocation ſur la terre; la mienne eſt de dire au public des vérités dures, mais utiles; je tâche de la remplir, ſans m'embarraſſer du mal que m'en veulent les méchans, & qu'ils me font quand ils peuvent. J'ai prêché l'humanité, la douceur, la tolérance autant qu'il a dépendu de moi, ce n'eſt pas ma

faute ſi l'on ne m'a pas écouté; du reſte, je me ſuis fait une loi de m'en tenir toujours aux vérités générales; je ne fais ni libelles, ni ſatires; je n'attaque point un homme, mais les hommes; ni une action, mais un vice. Je ne ſaurois, Monſieur, aller au-delà.

Vous avez pris un meilleur expédient en écrivant à M..... il eſt fort ami de..... & ſe feroit certainement écouter, s'il lui parloit pour nos frères; mais je doute qu'il mette un grand zèle à ſa recommandation; mon cher Monſieur, la volonté lui manque, à moi le pouvoir; & cependant le juſte pâtit. Je vois par votre lettre que vous avez, ainſi que moi, appris à ſouffrir à l'école de la pauvreté; hélas! elle nous fait compatir aux malheurs des autres, mais elle nous met hors d'état de les ſoulager. Bon jour, Monſieur, je vous ſalue de tout mon cœur,

LETTRE

A Mr. M.....u.

A Montmorency le 16 Février 1762.

Plus de Monſieur, cher M.....u, je vous en ſupplie; je ne puis ſouffrir ce mot-là entre gens qui s'eſtiment & qui s'aiment: je tâcherai de mériter que vous ne vous en ſerviez plus avec moi.

Je ſuis touché de vos inquiétudes ſur ma ſûreté; mais

vous devez comprendre que dans l'état où je ſuis, il y a plus de franchiſe que de courage à dire des vérités utiles, & je puis déſormais mettre les hommes au pis, ſans avoir grand choſe à perdre. D'ailleurs, en tout pays, je reſpecte la police & les lois, & ſi je parois ici les éluder, ce n'eſt qu'une apparence qui n'eſt point fondée ; on ne peut être plus en règle que je le ſuis ; il eſt vrai que ſi l'on m'attaquoit, je ne pourrois ſans baſſeſſe employer tous mes avantages pour me défendre ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'on ne pourroit m'attaquer juſtement, & cela ſuffit pour ma tranquillité ; toute ma prudence dans ma conduite eſt qu'on ne puiſſe jamais me faire mal ſans me faire tort ; mais auſſi je ne me dépars jamais de-là. Vouloir ſe mettre à l'abri de l'injuſtice, c'eſt tenter l'impoſſible, & prendre des précautions qui n'ont point de fin. J'ajouterai qu'honoré dans ce pays de l'eſtime publique, j'ai une grande défenſe dans la droiture de mes intentions qui ſe fait ſentir dans mes écrits. Le Français eſt naturellement humain & hoſpitalier ; que gagneroit-on de perſécuter un pauvre malade qui n'eſt ſur le chemin de perſonne, & ne pêche que la paix & la vertu ? Tandis que l'auteur du livre de l'Eſprit vit en paix dans ſa patrie, J. J. Rouſſeau peut eſpérer de n'y être pas tourmenté.

Tranquilliſez-vous donc ſur mon compte, & ſoyez perſuadé que je ne riſque rien. Mais pour mon livre, je vous avoue qu'il eſt maintenant dans un état de criſe qui me fait craindre pour ſon ſort. Il faudra peut-être n'en laiſſer paroître qu'une partie, ou le mutiler miſérablement ;

&

& là-deſſus je vous dirai que mon parti eſt pris. Je laiſſerai ôter ce qu'on voudra des deux premiers volumes, mais je ne ſouffrirai pas qu'on touche à la profeſſion de foi. Il faut qu'elle reſte telle qu'elle eſt, ou qu'elle ſoit ſupprimée; la copie qui eſt entre vos mains me donne le courage de prendre ma réſolution là-deſſus. Nous en reparlerons quand j'aurai quelque choſe de plus à vous dire; quant à préſent, tout eſt ſuſpendu. Le grand éloignement de Paris & d'Amſterdam fait que toute cette affaire ſe traite fort lentement, & tire extrêmement en longueur.

L'objection que vous me faites ſur l'état de la religion en Suiſſe & à Genève, & ſur le tort qu'y peut faire l'écrit en queſtion, ſeroit plus grave ſi elle étoit fondée: mais je ſuis bien éloigné de penſer comme vous ſur ce point. Vous dites que vous avez lu vingt fois cet écrit; hé bien, cher M..... u, liſez-le encore une vingt-unième; & ſi vous perſiſtez alors dans votre opinion, nous la diſcuterons.

J'ai du chagrin de l'inquiétude de M. votre père, & ſurtout par l'influence qu'elle peut avoir ſur votre voyage; car, d'ailleurs, je penſe trop bien de vous pour croire que, quand votre fortune ſeroit moindre, vous en fuſſiez plus malheureux. Quand votre réſolution ſera tout-à-fait priſe là-deſſus, marquez-le moi, afin que je vous garde, ou vous envoie le miſérable chiffon auquel votre amitié veut bien mettre un prix. J'aurois d'autant plus de plaiſir à vous voir, que je me ſens un peu ſoulagé, & plus en état de profiter de votre commerce; j'ai quelques inſtans de relâche que je n'avois pas auparavant, & ces inſtans me ſeroient

plus chers, ſi je vous avois ici. Toutefois vous ne me devez rien, & vous devez tout à votre père, à votre famille, à votre état, & l'amitié qui ſe cultive aux dépens du devoir n'a plus de charmes. Adieu, cher M.....u, je vous embraſſe de tout mon cœur. J'ai brûlé votre précédente lettre : mais pourquoi ſigner ? avez-vous peur que je ne vous reconnoiſſe pas ?

LETTRE

A Mr. M.....u.

Montmorenci 25 Avril 1762.

Je voulois, mon cher concitoyen, attendre pour vous écrire, & pour vous envoyer le chiffon ci-joint, puiſque vous le déſirez, de pouvoir vous annoncer définitivement le ſort de mon livre ; mais cette affaire ſe prolonge trop pour m'en laiſſer attendre la fin. Je crois que le libraire a pris le parti de revenir au premier arrangement, & de faire imprimer en Hollande, comme il s'y étoit d'abord engagé. J'en ſuis charmé, car c'étoit toujours malgré moi que, pour augmenter ſon gain, il prenoit le parti de faire imprimer en France, quoique de ma part je fuſſe autant en règle qu'il me convient, & que je n'euſſe rien fait ſans l'aveu du magiſtrat. Mais maintenant que le libraire a reçu & payé le manuſcrit, il en eſt le maître. Il ne me le rendroit pas quand je lui rendrois ſon argent,

ce que j'ai voulu faire inutilement pluſieurs fois, & ce que je ne ſuis plus en état de faire. Ainſi, j'ai réſolu de ne plus m'inquiéter de cette affaire, & de laiſſer courir ſa fortune au livre, puiſqu'il eſt trop tard pour l'empêcher.

Quoique par-là toute diſcuſſion ſur le danger de la profeſſion de foi devienne inutile, puiſqu'aſſurément, quand je la voudrois retirer, le libraire ne me la rendroit pas, j'eſpère pourtant que vous avez mis ſes effets au pis, en ſuppoſant qu'elle jetteroit le peuple parmi nous dans une incrédulité abſolue; car premièrement, je n'ôte pas à pure perte, & même je n'ôte rien, & j'établis plus que je ne détruis. D'ailleurs, le peuple aura toujours une religion poſitive, fondée ſur l'autorité des hommes, & il eſt impoſſible que ſur mon ouvrage, le peuple de Genève en préfère une autre à celle qu'il a. Quant aux miracles, ils ne ſont pas tellement liés à cette autorité qu'on ne puiſſe les en détacher à certain point, & cette ſéparation eſt très-importante à faire, afin qu'un peuple religieux ne ſoit pas à la diſcrétion des fourbes & des novateurs; car, quand vous ne tenez le peuple que par les miracles, vous ne tenez rien. Ou je me trompe fort, ou ceux ſur qui mon livre feroit quelque impreſſion parmi le peuple, en ſeroient beaucoup plus gens de bien, & n'en ſeroient guères moins Chrétiens, ou plutôt ils le ſeroient plus eſſentiellement. Je ſuis donc perſuadé que le ſeul mauvais effet que pourra faire mon livre parmi les nôtres ſera contre moi; & même je ne doute point que les plus incrédules ne ſoufflent encore plus le feu que les dévots: mais cette conſidération ne m'a

jamais retenu de faire ce que j'ai cru bon & utile. Il y a long-temps que j'ai mis les hommes au pis, & puis je vois très-bien que cela ne fera que démaſquer des haines qui couvent; autant vaut les mettre à leur aiſe. Pouvez-vous croire que je ne m'apparçoive pas que ma réputation bleſſe les yeux de mes concitoyens, & que ſi Jean-Jaques n'étoit pas de Genève, Voltaire y eût été moins fêté? Il n'y a pas une ville de l'Europe dont il ne me vienne des viſites à Montmorenci, mais on n'y apperçoit jamais la trace d'un Genevois, & quand il y en eſt venu quelqu'un, ce n'a jamais été que des diſciples de Voltaire qui ne ſont venus que comme eſpions. Voilà, très-cher concitoyen, la véritable raiſon qui m'empêchera de jamais me retirer à Genève; un ſeul haineux empoiſonneroit tout le plaiſir d'y trouver quelques amis. J'aime trop ma patrie pour ſupporter de m'y voir haï. Il vaut mieux vivre & mourir en exil. Dites-moi donc ce que je riſque. Les bons ſont à l'épreuve, & les autres me haïſſent déjà. Ils prendront ce prétexte pour ſe montrer, & je ſaurai du moins à qui j'ai affaire. Du reſte, nous n'en ſerons pas ſitôt à la peine. Je vois moins clair que jamais dans le ſort de mon livre, c'eſt un abîme de myſtère où je ne ſaurois pénétrer. Cependant il eſt payé, du moins en partie, & il me ſemble que dans les actions des hommes, il faut toujours en dernier reſſort remonter à la loi de l'intérêt. Attendons.

Le Contrat Social eſt imprimé, & vous en recevrez, par l'envoi de Rey, douze exemplaires, francs de port, comme j'eſpère; ſinon vous aurez la bonté de m'envoyer la note

de vos débourſés. Voici la diſtribution que je vous prie de vouloir bien faire des onze qui vous reſteront, le vôtre prélevé.

I à la Bibliothèque, &c.

A propos de la bibliothèque, ne ſachant point le nom des Meſſieurs qui en ſont chargés à préſent, & par conſéquent ne pouvant leur écrire, je vous prie de vouloir bien leur dire de ma part, que je ſuis chargé par M. le Maréchal de Luxembourg d'un préſent pour la bibliothèque. C'eſt un exemplaire de la magnifique édition des Fables de La Fontaine, avec des figures d'Oudry en 4 volumes in-folio. Ce beau livre eſt actuellement entre mes mains, & ces Meſſieurs le feront retirer quand il leur plaira. S'ils jugent à propos d'en écrire une lettre de remercîment à M. le Maréchal, je crois qu'ils feroient une choſe convenable. Adieu, cher concitoyen, ma feuille eſt finie, & je ne ſais finir avec vous que comme cela. Je vous embraſſe.

P. S. Vous verrez que cette lettre eſt écrite à deux repriſes, parce que je me ſuis fait une bleſſure à la main droite qui m'a long-temps empêché de tenir la plume. C'eſt avec regret que je vous fais coûter un ſi gros port, mais vous l'avez voulu.

LETTRE

A Mr. DE***.

Montmorenci le 7 Mai 1762.

CEST à moi, Monſieur, de vous remercier de ne pas dédaigner de ſi foibles hommages, que je voudrois bien rendre plus dignes de vous être offerts. Je crois, à propos de ce dernier écrit, devoir vous informer d'une action du ſieur Rey, laquelle a peu d'exemple chez les libraires, & ne ſauroit manquer de lui valoir quelque partie des bontés dont vous m'honorez. C'eſt, Monſieur, qu'en reconnoiſſance des profits qu'il prétend avoir faits ſur mes ouvrages, il vient de paſſer en faveur de ma gouvernante l'acte d'une penſion viagère de trois cent livres, & cela de ſon propre mouvement, & de la manière du monde la plus obligeante. Je vous avoue qu'il s'eſt attaché pour le reſte de ma vie, un ami par ce procédé, & j'en ſuis d'autant plus touché, que ma plus grande peine, dans l'état où je ſuis, étoit l'incertitude de celui où je laiſſerois cette pauvre fille, après dix-ſept ans de ſervices, de ſoins & d'attachement. Je ſais que le ſieur Rey n'a pas une bonne réputation dans ce pays-ci, & j'ai eu moi-même plus d'une occaſion de m'en plaindre, quoique jamais ſur des diſcuſſions d'intérêt, ni ſur ſa fidélité à faire honneur à ſes engagemens. Mais il eſt conſtant auſſi qu'il eſt généralement eſtimé en Hollande, & voilà, ce me ſemble, un fait authentique qui doit effacer bien des imputations vagues.

En voilà beaucoup, Monſieur, ſur une affaire dont j'ai le cœur plein, mais le vôtre eſt fait pour ſentir & pardonner ces choſes-là.

LETTRE

A Mr. M.....u.

Montmorenci 30 Mai 1762.

L'ÉTAT critique où étoient vos enfans, quand vous m'avez écrit, me fait ſentir pour vous la ſollicitude & les allarmes paternelles. Tirez-moi d'inquiétude auſſitôt que vous le pourrez: car, cher M..... u, je vous aime tendrement.

Je ſuis très-ſenſible au témoignage d'eſtime que je reçois de la part de M. de Reventlouv, dans la lettre dont vous m'avez envoyé l'extrait; mais outre que je n'ai jamais aimé la poëſie françaiſe, & que n'ayant fait de vers depuis très-long-temps j'ai abſolument oublié cette petite mécanique; je vous dirai de plus, que je doute qu'une pareille entrepriſe eût aucun ſuccès, & quant à moi du moins, je ne ſais mettre en chanſon rien de ce qu'il faut dire aux princes; ainſi je ne puis me charger du ſoin dont veut bien m'honorer M. de Reventlouv. Cependant, pour lui prouver que ce refus ne vient point de mauvaiſe volonté, je ne refuſerai point d'écrire un mémoire pour l'inſtruction du jeune prince, ſi M. de Reventlouv veut m'en prier. Quant à la récompenſe, je ſais d'où la tirer, ſans qu'il s'en donne le ſoin. Auſſi

bien, quelque médiocre que puiſſe être mon travail en lui-même, ſi je faiſois tant que d'y mettre un prix, il ſeroit tel que ni M. de Reventlouv, ni le roi de Dannemarc ne pourroient le payer.

Enfin, mon livre paroît depuis quelques jours, & il eſt parfaitement prouvé par l'événement que j'ai payé les ſoins officieux d'un honnête homme des ſoupçons les plus odieux. Je ne me conſolerai jamais d'une ingratitude auſſi noire, & je porte au fond de mon cœur le poids d'un remords qui ne me quittera plus.

Je cherche quelque occaſion de vous envoyer des exemplaires, &, ſi je ne puis faire mieux, du moins le vôtre avant tout. Il y a une édition de Lyon qui m'eſt très-ſuſpecte, puiſqu'il ne m'a pas été poſſible d'en voir les feuilles; d'ailleurs, le libraire..... qui l'a faite s'eſt ſignalé dans cette affaire par tant de manœuvres artificieuſes, nuiſibles à Néaulme & à Ducheſne, que la juſtice, auſſi bien que l'honneur de l'auteur, demandent que cette édition ſoit décriée autant qu'elle mérite de l'être. J'ai grand peur que ce ne ſoit la ſeule qui ſera connue où vous êtes, & que Genève n'en ſoit infecté. Quand vous aurez votre exemplaire, vous ſerez en état de faire la comparaiſon, & d'en dire votre avis.

Vous avez bien prévu que je ſerois embarraſſé du tranſport des Fables de la Fontaine. Moi que le moindre tracas effarouche, & qui laiſſe dépérir mes propres livres dans les tranſports, faute d'en pouvoir prendre le moindre ſoin; jugez du ſouci où me met la crainte que celui-là ne ſoit pas aſſez bien emballé pour ne pas ſouffrir en route, & la difficulté

de

de le faire entrer à Paris, ſans qu'il aille traînant des mois entiers à la chambre ſyndicale. Je vous jure que j'aurois mieux aimé en procurer dix autres à la bibliothèque que de faire faire une lieue à celui-là. C'eſt une leçon pour une autre fois.

Vous qui dites que je ſuis ſi bien voulu dans Genève, répondez au fait que je vais vous expoſer. Il n'y a pas une ville dans l'Europe dont les libraires ne recherchent mes écrits avec le plus grand empreſſement. Genève eſt la ſeule où Rey n'a pu négocier des exemplaires du Contrat Social. Pas un ſeul libraire n'a voulu s'en charger. Il eſt vrai que l'entrée de ce livre vient d'être défendue en France, mais c'eſt préciſément pour cela qu'il devroit être bien reçu dans Genève; car même j'y préfère hautement l'ariſtocratie à tout autre gouvernement. Répondez. Adieu, cher M.....u. Des nouvelles de vos enfans.

LETTRE

AU MÊME.

6 Juillet 1762.

Je vois bien, cher concitoyen, que tant que je ſerai malheureux, vous ne pourrez vous taire, & cela vraiſemblablement m'aſſure vos ſoins & votre correſpondance pour le reſte de mes jours. Plaiſe à Dieu que toute votre conduite dans cette affaire, ne vous faſſe pas autant de tort qu'elle vous fera d'honneur. Il ne falloit pas moins avec votre eſtime,

que celle de quelques vrais pères de la patrie, pour tempérer le ſentiment de ma misère, dans un concours de calamités que je n'ai jamais dû prévoir : la noble fermeté de M. Jalabert ne me ſurprend point. J'oſe croire que ſon ſentiment étoit le plus honorable au Conſeil, ainſi que le plus équitable ; & pour cela même je lui ſuis encore plus obligé du courage avec lequel il l'a ſoutenu. C'eſt bien des philoſophes qui lui reſſemblent qu'on peut dire, que s'ils gouvernoient les états, les peuples ſeroient heureux.

Je ſuis auſſi fâché que touché de la démarche des citoyens dont vous me parlez. Ils ont cru dans cette affaire, avoir leurs propres droits à défendre, ſans voir qu'ils me faiſoient beaucoup de mal. Toutefois ſi cette démarche s'eſt faite avec la décence & le reſpect convenables, je la trouve plus nuiſible que répréhenſible. Ce qu'il y a de très-sûr, c'eſt que je ne l'ai ni ſue ni approuvée, non plus que la requête de ma famille, quoiqu'à dire le vrai, le refus qu'elle a produit ſoit ſurprenant ; & peut-être inoui.

Plus je pèſe toutes les conſidérations, plus je me confirme dans la réſolution de garder le plus parfait ſilence. Car enfin que pourrois-je dire ſans renouveler le crime de Cam ? Je me tairai, cher M..... u, mais mon livre parlera pour moi ; chacun y doit voir avec évidence que l'on m'a jugé ſans m'avoir lu.

Non-ſeulement j'attendrai le mois de Septembre avant d'aller à Genève, mais je ne trouve pas même ce voyage fort néceſſaire, depuis que le Conſeil lui-même déſavoue le décret, & je ne ſuis guère en état d'aller faire pareille

corvée. Il faut être fou, dans ma ſituation, pour courir à de nouveaux déſagrémens, quand le devoir ne l'exige pas. J'aimerai toujours ma patrie, mais je n'en peux plus revoir le ſéjour avec plaiſir.

On a écrit ici à M. le Baillif que le ſénat de Berne, prévenu par le réquiſitoire imprimé dans la gazette, doit dans peu m'envoyer un ordre de ſortir des terres de la république. J'ai peine à croire qu'une pareille délibération ſoit miſe à exécution dans un ſi ſage Conſeil. Sitôt que je ſaurai mon ſort, j'aurai ſoin de vous en inſtruire : juſques-là gardez-moi le ſecret ſur ce point.

Ce réquiſitoire ou plutôt ce libelle me pourſuit d'état en état, pour me faire interdire par tout le feu & l'eau. On vient encore de l'imprimer dans le Mercure de Neuchâtel. Eſt-il poſſible qu'il ne ſe trouve pas dans tout le public un ſeul ami de la juſtice & de la vérité, qui daigne prendre la plume, & montrer les calomnies de ce ſot libelle, leſquelles ne pourroient que par leur bêtiſe, ſauver l'auteur du châtiment qu'il recevroit d'un tribunal équitable, quand il ne ſeroit qu'un particulier? Que doit-ce être d'un homme qui oſe employer le ſacré caractère de la magiſtrature à faire le métier qu'il devroit punir ? Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

Septembre 1762.

SIRE,

J'AI dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore : cependant, chaſſé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un aſile dans vos états. Ma faute eſt peut-être de n'avoir pas commencé par-là; cet éloge eſt de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, & je n'en demande pas: mais j'ai cru devoir déclarer à votre Majeſté, que j'étois en ſon pouvoir, & que j'y voulois être; elle peut diſpoſer de moi comme il lui plaira.

LETTRE
AU MÊME.

Octobre 1762.

SIRE,

VOUS êtes mon protecteur & mon bienfaiteur, & je porte un cœur fait pour la reconnoiſſance, je viens m'acquiter avec vous, ſi je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos ſujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée

qui m'éblouit & me bleſſe, elle n'a que trop fait ſon devoir, & le ſceptre eſt abandonné. La carrière eſt grande pour les rois de votre étoffe, & vous êtes encore loin du terme; cependant le temps preſſe, & il ne vous reſte pas un moment à perdre pour aller au bout. (*)

Puiſſai-je voir Frédéric le juſte & le redouté couvrir ſes états d'un peuple nombreux dont il ſoit le père, & J. J. Rouſſeau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de ſon trône!

LETTRE
A MILORD MARÉCHAL.

Novembre 1762.

NON, milord, je ne ſuis ni en ſanté ni content, mais quand je reçois de vous quelque marque de bonté & de ſouvenir, je m'attendris, j'oublie mes peines; au ſurplus, j'ai le cœur abattu, & je tire bien moins de courage de ma philoſophie que de votre vin d'Eſpagne.

Madame la comteſſe de Boufflers demeure rue Notre-Dame-de-Nazareth, proche le temple; mais je ne comprends pas comment vous n'avez pas ſon adreſſe, puiſqu'elle me marque que vous lui avez encore écrit pour l'engager à me faire

(*) Dans le brouillon de cette lettre il y avoit à la place cette phraſe : *Sondez bien votre cœur, ô Frédéric! vous convient-il de mourir ſans avoir été le plus grand des hommes?* & à la fin de la lettre cette autre phraſe : *Voilà, Sire, ce que j'avois à vous dire; il eſt donné à peu de rois de l'entendre, & il n'eſt donné à aucun de l'entendre deux fois.*

accepter les offres du roi. De grâce, Milord, ne vous ſervez plus de médiateur avec moi, & daignez être bien perſuadé, je vous ſupplie, que ce que vous n'obtiendrez pas directement ne ſera obtenu par nul autre. Madame de Boufflers ſemble oublier dans cette occaſion le reſpect qu'on doit aux malheureux. Je lui réponds plus durement que je ne devois peut-être, & je crains que cette affaire ne me brouille avec elle, ſi même cela n'eſt déjà fait.

Je ne ſais, Milord, ſi vous ſongez encore à notre château en Eſpagne; mais je ſens que cette idée, ſi elle ne s'exécute pas, ſera le malheur de ma vie. Tout me déplaît, tout me gêne, tout m'importune; je n'ai plus de confiance & de liberté qu'avec vous, & ſéparé par d'inſurmontables obſtacles du peu d'amis qui me reſtent, je ne puis vivre en paix que loin de toute autre ſociété. C'eſt, j'eſpère, un avantage que j'aurai dans votre terre, n'étant connu là-bas de perſonne, & ne ſachant pas la langue du pays. Mais je crains que le déſir d'y venir vous-même n'ait été plutôt une fantaiſie qu'un vrai projet. Et je ſuis mortifié auſſi que vous n'ayez aucune réponſe de M. Hume. Quoiqu'il en ſoit, ſi je ne puis vivre avec vous, je veux vivre ſeul. Mais il y a bien loin d'ici en Ecoſſe, & je ſuis bien peu en état d'entreprendre un ſi long trajet. Pour Colombier, il n'y faut pas penſer. J'aimerois autant habiter une ville. C'eſt aſſez d'y faire de temps en temps des voyages, lorſque je ſaurai ne vous pas importuner.

J'attends pourtant avec impatience le retour de la belle ſaiſon pour vous y aller voir, & décider avec vous quel

parti je dois prendre, ſi j'ai encore long-temps à traîner mes chagrins & mes maux; car cela commence à devenir long, & n'ayant rien prévu de ce qui m'arrive, j'ai peine à ſavoir comment je dois m'en tirer. J'ai demandé à M. de Malesherbes la copie de quatre lettres que je lui écrivis l'hiver dernier, croyant avoir peu de temps encore à vivre, & n'imaginant pas que j'aurois tant à ſouffrir. Ces lettres contiennent la peinture exacte de mon caractère & la clef de toute ma conduite, autant que j'ai pu lire dans mon propre cœur. L'intérêt que vous daignez prendre à moi me fait croire que vous ne ſerez pas fâché de les lire, & je les prendrai en allant à Colombier.

On m'écrit de Pétersbourg que l'Impératrice fait propoſer à M. d'Alembert d'aller élever ſon fils. J'ai répondu là-deſſus que M. d'Alembert avoit de la philoſophie, du ſavoir & beaucoup d'eſprit, mais que s'il élevoit ce petit garçon, il n'en feroit ni un conquérant ni un ſage, qu'il en feroit un arlequin.

Je vous demande pardon, Milord, de mon ton familier, je n'en ſaurois prendre un autre quand mon cœur s'épanche, & quand un homme a de l'étoffe en lui-même, je ne regarde plus à ſes habits. Je n'adopte nulle formule, n'y voyant aucun terme fixe pour s'arrêter, ſans être faux. J'en pourrois cependant adopter une auprès de vous, Milord, ſans courir ce riſque; ce ſeroit celle du bon Ibrahim (*).

(*) Ibrahim, eſclave Turc de Milord Maréchal, finiſſoit les lettres qu'il lui adreſſoit par cette formule : *je ſuis plus votre ami que jamais, Ibrahim.*

LETTRE

A Mr. M. . . . . v.

Ce 13 Novembre 1762.

Vous ne ſaurez jamais ce que votre ſilence m'a fait ſouffrir; mais votre lettre m'a rendu la vie, & l'aſſurance que vous me donnez, me tranquilliſe pour le reſte de mes jours. Ainſi écrivez déſormais à votre aiſe; votre ſilence ne m'alarmera plus. Mais, cher ami, pardonnez les inquiétudes d'un pauvre ſolitaire qui ne ſait rien de ce qui ſe paſſe, dont tant de cruels ſouvenirs attriſtent l'imagination, qui ne connoît dans la vie d'autre bonheur que l'amitié, & qui n'aima jamais perſonne autant que vous. *Felix ſe neſcit amari*, dit le poëte; mais moi je dis, *felix neſcit amare*. Des deux côtés, les circonſtances qui ont ſerré notre attachement l'ont mis à l'épreuve, & lui ont donné la ſolidité d'une amitié de vingt ans.

Je ne dirai pas un mot à M. de Montmollin pour la communication de la lettre dont vous me parlez. Il fera ce qu'il jugera convenable pour ſon avantage; pour moi, je ne veux pas faire un pas, ni dire un mot de plus dans toute cette affaire, & je laiſſerai vos gens ſe démener comme ils voudront ſans m'en mêler, ni répondre à leurs chicanes. Ils prétendent me traiter comme un enfant, à qui l'on commence par donner le fouet, & puis on lui fait demander pardon. Ce n'eſt pas tout-à-fait mon avis. Ce n'eſt pas moi qui veux donner des éclairciſſemens;

éclairciſſemens ; c'eſt le bon homme De Luc qui veut que j'en donne, & je ſuis très-fâché de ne pouvoir en cela lui complaire, car il m'a tout-à-fait gagné le cœur ce voyage, & j'ai été bien plus content de lui que je n'eſpérois. Puiſqu'on n'a pas été content de ma lettre, on ne le ſeroit pas non plus de mes éclairciſſemens ; quoiqu'on faſſe, je n'en veux pas dire plus qu'il n'y en a, & quand on me preſſeroit ſur le reſte, je craindrois que M. de Montmollin ne fût compromis ; ainſi je ne dirai plus rien, c'eſt un parti pris.

Je trouve, en revenant ſur tout ceci, que nous avons donné trop d'importance à cette affaire ; c'eſt un jeu de ſots enfans dont on ſe fâche pour un moment, mais dont on ne ſait que rire ſitôt qu'on eſt de ſang froid.

Adieu, cher M.... u.

J'oubliois de vous marquer que le roi de Pruſſe m'a fait faire, par milord Maréchal, des offres très-obligeantes, & d'une manière dont je ſuis pénétré.

LETTRE

AU MÊME.

25 Novembre 1762.

Je m'étois attendu, cher ami, à ce qui vient de ſe paſſer ; ainſi j'en ſuis peu ému. Peut-être n'a-t-il tenu qu'à moi que cela ne ſe paſsât autrement. Mais une maxime, dont je ne me départirai jamais, eſt de ne faire du mal à perſonne.

Je ſuis charmé de ne m'en être pas départi en cette occaſion; car je vous avoue que la tentation étoit vive.

Je ſuis charmé que vous voyiez enfin que je n'en ai déjà que trop fait. Ces Meſſieurs les Genevois le prennent en vérité ſur un ſingulier ton. On diroit qu'il faut que j'aille encore demander pardon des affronts qu'on m'a faits. Et puis, quelle extravagante inquiſition? L'on n'en feroit pas tant chez les Turcs.

Le bon homme diſpoſe de moi comme de ſes vieux ſouliers; il veut que j'aille courir à Genève dans une ſaiſon & dans un état où je ne puis ſortir, je ne dis pas de Motiers, mais de ma chambre. Il n'y a pas de ſens à cela. Je ſouhaite de tout mon cœur de revoir Genève, & je me ſens un cœur fait pour oublier leurs outrages. Mais on ne m'y verra ſurement jamais en homme qui demande grâce, ou qui la reçoit.

Je vous ai parlé des offres du roi de Pruſſe & de ma reconnoiſſance. Mais voudriez-vous que je les euſſe acceptées? Eſt-il néceſſaire de vous dire ce que j'ai fait? Ces choſes-là devroient ſe deviner entre nous.

Je dois vous prévenir d'une choſe. Vous avez dû voir beaucoup d'inégalité dans mes lettres; c'eſt ce qu'il y en a beaucoup dans mon humeur, & je ne la cache point à mes amis. Ma conduite ne ſe règle point ſur mon humeur; elle a une règle plus conſtante; à mon âge on ne change plus. Je ſerai ce que j'ai été. Je ne ſuis différent qu'en une choſe; c'eſt que juſqu'ici j'ai eu des amis, mais à préſent je ſens que j'ai un ami.

Vous apprendrez avec plaiſir qu'Emile a le plus grand ſuccès en Angleterre. On eſt à la ſeconde édition angloiſe. Il n'y a pas d'exemple à Londres d'un ſuccès ſi rapide pour aucun livre étranger, &, nota, malgré le mal que j'y dis des Anglois.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 23 Janvier 1763.

COMMENT avez-vous pu imaginer que ſi j'avois écrit des mémoires de ma vie, j'aurois choiſi M. de Montmollin pour l'en faire dépoſitaire? Soyez ſûr que la reconnoiſſance que j'ai pour ſa conduite envers moi ne m'aveugle pas à ce point; & quand je me choiſirai un confeſſeur, ce ne ſera ſurement pas un homme d'égliſe: car je ne regarde pas mon cher M.....u comme tel. Il eſt certain que la vie de votre malheureux ami, que je regarde comme finie, eſt tout ce qui me reſte à faire, & que l'hiſtoire d'un homme qui aura le courage de ſe montrer *intus et in cute* peut être de quelque inſtruction à ſes ſemblables; car malheureuſement n'ayant pas toujours vécu ſeul, je ne ſaurois me peindre ſans peindre beaucoup d'autres gens; & je n'ai pas le droit d'être auſſi ſincère pour eux que pour moi, du moins avec le public, & de leur vivant. Il y auroit peut-être des arrangemens à prendre pour cela qui demanderoient le concours

d'un homme sûr & d'un véritable ami : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je médite ſur cette entrepriſe, qui n'eſt pas ſi légère qu'elle peut vous paroître, & je ne vois qu'un moyen de l'exécuter, duquel je voudrois raiſonner avec vous. J'ai une choſe à vous propoſer. Dites-moi, cher M..... u, ſi je reprenois aſſez de force pour être ſur pied cet été, pourriez-vous vous ménager deux ou trois mois à me donner pour les paſſer à peu-près tête-à-tête ? Je ne voudrois pour cela choiſir ni Motiers, ni Zuric, ni Genève, mais un lieu auquel je penſe, & où les importuns ne viendroient pas nous chercher, du moins de ſitôt. Nous y trouverions un hôte & un ami, & même des ſociétés très-agréables, quand nous voudrions un peu quitter notre ſolitude. Penſez à cela, & dites-m'en votre avis. Il ne s'agit pas d'un long voyage. Plus je penſe à ce projet, & plus je le trouve charmant. C'eſt mon dernier château en Eſpagne, dont l'exécution ne tient qu'à ma ſanté & à vos affaires. Penſez-y, & me répondez. Cher ami, que je vive encore deux mois, & je meurs content.

Vous me propoſez d'aller près de Genève, chercher des ſecours à mes maux ! Et quels ſecours donc ? Je n'en connois point d'autres quand je ſouffre, que la patience & la tranquillité. Mes amis mêmes alors me ſont inſurportables, parce qu'il faut que je me gêne pour ne les pas affliger. Me croyez-vous donc de ceux qui mépriſent la médeciue quand ils ſe portent bien, & l'adorent quand ils ſont malades ? Pour moi, quand je le ſuis, je me tiens coi, en attendant la mort ou la guériſon. Si j'étois malade à Genève, c'eſt ici que je viendrois chercher les ſecours qu'il me faut.

Savez-vous qu'on entreprend à Paris une édition générale de mes écrits avec la permiſſion du gouvernement ? Que dites-vous de cela? Savez-vous que l'imbécille Néaulme & l'infatigable Formey travaillent à mutiler mon Emile, auquel ils auront l'audace de laiſſer mon nom, après l'avoir rendu auſſi plat qu'eux ?

Adieu, je vous embraſſe. Mon état eſt toujours le même; mais cependant l'hiver tend à ſa fin. Nous verrons ce que pourra faire une ſaiſon moins rude.

LETTRE

A M^r^. . . . . P^r^. à Neuchâtel.

Motiers. . . . . 1763.

Je n'ai point, Monſieur, de ſatisfaction à faire au chriſtianiſme, parce que je ne l'ai point offenſé; ainſi je n'ai que faire pour cela du livre de M. Deniſe.

Toutes les preuves de la vérité de la religion chrétienne ſont contenues dans la bible. Ceux qui ſe mêlent d'écrire ces preuves ne font que les tirer de-là & les retourner à leur mode. Il vaut mieux méditer l'original & les en tirer ſoi-même, que de les chercher dans le fatras de ces auteurs. Ainſi, Monſieur, je n'ai que faire encore pour cela du livre de M. Deniſe.

Cependant, puiſque vous m'aſſurez qu'il eſt bon, je veux bien le garder ſur votre parole pour le lire quand j'en aurai le loiſir,

Digitized by Google

à condition que vous aurez la bonté de me faire dire ce que vous a coûté l'exemplaire que vous m'avez envoyé, & de trouver bon que j'en remette le prix à votre commiſſionnaire ; faute de quoi le livre lui ſera rendu ſous quinze jours pour vous être renvoyé.

Je paſſe, Monſieur, à la réponſe à vos deux queſtions.

Le vrai chriſtianiſme n'eſt que la religion naturelle mieux expliquée, comme vous le dites vous-même dans la lettre dont vous m'avez honoré. Par conſéquent profeſſer la religion naturelle, n'eſt point ſe déclarer contre le chriſtianiſme.

Toutes les connoiſſances humaines ont leurs objections & leurs difficultés ſouvent inſolubles. Le chriſtianiſme a les ſiennes, que l'ami de la vérité, l'homme de bonne foi, le vrai chrétien ne doivent point diſſimuler. Rien ne me ſcandaliſe davantage que de voir qu'au lieu de réſoudre ces difficultés, on me reproche de les avoir dites.

Où prenez-vous, Monſieur, que j'aie dit que mon motif à profeſſer la religion chrétienne, eſt le pouvoir qu'ont les eſprits de ma ſorte d'édifier & de ſcandaliſer? Cela n'eſt aſſurément pas dans ma lettre à M. de Montmollin, ni rien d'approchant, & je n'ai jamais dit ni écrit pareille ſottiſe.

Je n'aime ni n'eſtime les lettres anonymes, & je n'y réponds jamais; mais j'ai cru, Monſieur, vous devoir une exception par reſpect pour votre âge & pour votre zèle. Quant à la formule que vous avez voulu m'éviter en ne vous ſignant pas, c'étoit un ſoin ſuperflu, car je n'écris rien que je ne veuille avouer hautement, & je n'emploie jamais de formule.

LETTRE
A Mr. J. B. (*)

A Motiers le 21 Mars 1763.

La réponſe à votre objection, Monſieur, eſt dans le livre même d'où vous la tirez. Liſez plus attentivement le texte & les notes, vous trouverez cette objection réſolue.

Vous voulez que j'ôte de mon livre ce qui eſt contre la religion; mais il n'y a dans mon livre rien qui ſoit contre la religion.

Je voudrois pouvoir vous complaire en faiſant le travail que vous me preſcrivez. Monſieur, je ſuis infirme, épuiſé; je vieillis; j'ai fait ma tâche, mal ſans doute, mais de mon mieux. J'ai propoſé mes idées à ceux qui conduiſent les jeunes gens; mais je ne ſais pas écrire pour les jeunes gens.

Vous m'apprenez qu'il faut vous dire tout, ou que vous n'entendez rien. Cela me fait déſeſpérer, Monſieur, que vous m'entendiez jamais; car je n'ai point, moi, le talent de parler aux gens à qui il faut tout dire.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

(*) M. B., à qui ces lettres ſont adreſſées, avoit reproché à Mr. Rouſſeau la publication de ſa confeſſion de foi du Vicaire Savoyard contre cette maxime expreſſe du Vicaire lui-même.

« Tant qu'il reſte quelque bonne „ croyance parmi les hommes, il ne „ faut point troubler les ames paiſibles, „ ni allarmer la foi des ſimples par des „ difficultés qu'ils ne peuvent réſou- „ dre, & qui les inquiètent ſans les „ éclairer. „

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 28 Mars 1763.

SOLUTION de l'objection de M. B. . .

Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches; &c. Emile, Tom. II, page 104 de cette édition, & page 157 Tome III in-8°. & gr. in-12.

Voilà, je crois, ce que le bon vicaire pourroit dire à préſent au public. Ibid. pag. 71 note, & Tome III in-8°. & gr. in-12. pag. 108 à la note.

M. B. m'aſſure que tout le monde trouve qu'il y a dans mon livre beaucoup de choſes contre la religion chrétienne. Je ne ſuis pas, ſur ce point comme ſur bien d'autres, de l'avis de tout le monde, & d'autant moins que parmi tout ce monde-là, je ne vois pas un chrétien.

Un homme qui cherche des explications pour compromettre celui qui les donne, eſt peu généreux; mais l'opprimé qui n'oſe les donner eſt un lâche, & je n'ai pas peur de paſſer pour tel. Je ne crains point les explications; je crains les diſcours inutiles. Je crains, ſurtout, les déſœuvrés, qui, ne ſachant à quoi paſſer leur temps, veulent diſpoſer du mien.

Je prie M. B. d'agréer mes ſalutations.

LETTRE

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 4 Avril 1763.

Je ſuis très-content, Monſieur, de votre dernière lettre, & je me fais un très-grand plaiſir de vous le dire. Je vois avec regret que je vous avois mal jugé. Mais, de grâce, mettez-vous à ma place. Je reçois des milliers de lettres où, ſous prétexte de me demander des explications, on ne cherche qu'à me tendre des piéges. Il me faudroit de la ſanté, du loiſir, & des ſiècles pour entrer dans tous les détails qu'on me demande, & pénétrant le motif ſecret de tout cela, je réponds avec franchiſe, avec dureté même, à l'intention plutôt qu'à l'écrit. Pour vous, Monſieur, que mon âpreté n'a point révolté, vous pouvez compter de ma part ſur toute l'eſtime que mérite votre procédé honnête, & ſur une diſpoſition à vous aimer, qui probablement aura ſon effet, ſi jamais nous nous connoiſſons davantage. En attendant, recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes excuſes & mes ſincères ſalutations.

LETTRE

A Mr. M. . . . . u.

A Motiers le 21 Mars 1763.

VOILA, cher M. . . . . u, puiſque vous le voulez, un exemplaire de ma lettre à M. de Beaumont. J'en ai remis deux autres au meſſager depuis pluſieurs jours, mais il diffère ſon départ d'un jour à l'autre, & ne partira, je crois, que mercredi. J'aurai ſoin de vous en faire parvenir davantage. En attendant, ne mettez ces deux-là qu'en des mains sûres, juſqu'à ce que l'ouvrage paroiſſe, de peur de contrefaction.

J'ai attendu pour juger les Genevois que je fuſſe de ſang froid. Ils ſont jugés. J'aurois déjà fait la démarche dont vous me parlez, ſi Milord Maréchal ne m'avoit engagé à différer, & je vois que vous penſez comme lui. J'attendrai donc pour la faire de voir l'effet de la lettre que je vous envoie: mais quand cet effet les ramèneroit à leur devoir, j'en ſerois, je vous jure, très-médiocrement flatté. Il ſont ſi ſots & ſi rogues, que le bien même ne m'intéreſſeroit déſormais de leur part guères plus que le mal. On ne tient plus guère aux gens qu'on mépriſe.

M. de Voltaire vous a paru m'aimer, parce qu'il ſait que vous m'aimez; ſoyez perſuadé qu'avec les gens de ſon parti il tient un autre langage. Cet habile comédien, *dolis inſtructus et arte pelasgâ*, ſait changer de ton ſelon les gens à qui il a à faire. Quoiqu'il en ſoit, ſi jamais il arrive qu'il revienne

ſincèrement, j'ai déjà les bras ouverts: car de toutes les vertus chrétiennes, l'oubli des injures eſt, je vous jure, celle qui me coûte le moins. Point d'avances; ce ſeroit une lâcheté: mais comptez que je ſerai toujours prêt à répondre aux ſiennes d'une manière dont il ſera content. Partez de-là, ſi jamais il vous en reparle. Je ſais que vous ne voulez pas me compromettre, & vous ſavez, je crois, que vous pouvez répondre de votre ami en toute choſe honnête. Les manœuvres de M. de Voltaire qui ont tant d'approbateurs à Genève, ne ſont pas vues du même œil à Paris. Elles y ont ſoulevé tout le monde, & balancé le bon effet de la protection des Calas. Il eſt certain que ce qu'il peut faire de mieux pour ſa gloire, eſt de ſe raccommoder avec moi.

Quand vous voudrez venir, il faudra nous concerter. Je dois aller voir Milord Maréchal avant ſon départ pour Berlin; vous pourriez ne pas me trouver. D'ailleurs la ſaiſon n'eſt pas aſſez avancée pour le voyage de Zuric, ni même pour la promenade. Quand je vous aurai, je voudrois vous tenir un peu long-temps. J'aime mieux différer mon plaiſir, & en jouir à mon aiſe. Doutez-vous que tout ce qui vous accompagnera ne ſoit bien reçu?

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 4 Juin 1763.

J'AI ſi peu de bons momens en ma vie, qu'à peine eſpérois-je d'en retrouver d'auſſi doux que ceux que vous m'avez donnés. Grand merci, cher ami; ſi vous avez été content de moi, je l'ai été encore plus de vous. Cette ſimple vérité vaut bien vos éloges; aimons-nous aſſez l'un l'autre pour n'avoir plus à nous louer.

Vous me donnez pour Mlle. C..... une commiſſion dont je m'acquitterai mal, préciſément à cauſe de mon eſtime pour elle. Le refroidiſſement de M. G..... me fait mal penſer de lui; j'ai revu ſon livre; il y court après l'eſprit; il s'y guinde: M. G..... n'eſt point mon homme; je ne puis croire qu'il ſoit celui de Mlle. C.....: qui ne ſent pas ſon prix, n'eſt pas digne d'elle; mais qui l'a pu ſentir, & s'en détache, eſt un homme à mépriſer. Elle ne ſait ce qu'elle veut; cet homme la ſert mieux que ſon propre cœur. J'aime cent fois mieux qu'il la laiſſe pauvre & libre au milieu de vous, que de l'emmener être malheureuſe & riche en Angleterre. En vérité je ſouhaite que M. G..... ne vienne pas. Je voudrois me déguiſer, mais je ne ſaurois; je voudrois bien faire, & je ſens que je gâterai tout.

Je tombe des nues au jugement de M. de Monclar. Tous les hommes vulgaires, tous les petits littérateurs ſont faits

pour crier toujours au paradoxe, pour me reprocher d'être outré : mais lui que je croyois philoſophe, & du moins logicien : quoi, c'eſt ainſi qu'il m'a lu ; c'eſt ainſi qu'il me juge ! Il ne m'a donc pas entendu ? Si mes principes ſont vrais, tout eſt vrai. S'ils ſont faux, tout eſt faux. Car je n'ai tiré que des conſéquences rigoureuſes & néceſſaires. Que veut-il donc dire ? je n'y comprends rien. Je ſuis aſſurément comblé & honoré de ſes éloges, mais autant ſeulement que je peux l'être de ceux d'un homme de mérite qui ne m'entend pas. Du reſte, uſez de ſa lettre comme il vous plaira ; elle ne peut que m'être honorable dans le public. Mais quoiqu'il diſe, il ſera toujours clair, entre vous & moi, qu'il ne m'entend point.

Je ſuis accablé de lettres de Genève. Vous ne ſauriez imaginer à la fois la bêtiſe & la hauteur de ces lettres. Il n'y en a pas une où l'auteur ne ſe porte pour mon juge, & ne me cite à ſon tribunal pour lui rendre compte de ma conduite. Un M. B... t, qui m'a envoyé toute ſa procédure, prétend que je n'ai point reçu d'affront, & que le Conſeil avoit droit de flétrir mon livre, ſans commencer par citer l'auteur. Il me dit, au ſujet de mon livre brûlé par le bourreau, que l'honneur ne ſouffre point du fait d'*un tiers*. Ce qui ſignifie, (au moins ſi ce mot de *tiers* veut dire ici quelque choſe) qu'un homme qui reçoit un ſoufflet d'un autre ne doit point ſe tenir pour inſulté. J'ai pourtant, parmi tout ce fatras, reçu une lettre qui m'a attendri juſqu'aux larmes ; elle eſt anonyme, &, par une ſimplicité qui m'a touché encore en me faiſant rire, l'auteur a eu ſoin d'y renfermer le port.

Je ſouhaite de tout mon cœur que les choſes ſoient laiſſées comme elles ſont, & que je puiſſe jouir tranquillement du plaiſir de voir mes amis à Genève, ſans affaires & ſans tracas; je partirai ſitôt que j'aurai reçu de vos nouvelles. Je vous manderai le jour de notre arrivée, & je vous prierai de nous louer une chaiſe pour partir le lendemain matin. Adieu, cher ami, mille reſpects à Monſieur votre père & à Madame votre épouſe; elle n'a point à ſe plaindre, j'eſpère, de votre ſéjour à Motiers; ſi vous y avez acquis le corps d'Emile, vous n'y avez point perdu le cœur de St. Preux; & je ſuis bien sûr que vous aurez toujours l'un & l'autre pour elle.

Voici des lettres que j'ai reçues pour vous. Mille amitiés à M. Le Sage. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. A. A.

Motiers 5 Juin 1763.

Voici, Monſieur, la petite réponſe que vous demandez aux petites difficultés qui vous tourmentent dans ma lettre à M. de Beaumont (*).

(*) Voici le paſſage objecté.

« Je crois qu'un homme de bien, » dans quelque religion qu'il vive de » bonne foi, peut être ſauvé. Mais je » ne crois pas pour cela qu'on puiſſe » légitimement introduire en un pays » des religions étrangères ſans la permiſſion du Souverain; car ſi ce n'eſt » pas directement déſobéir à Dieu, c'eſt » déſobéir aux lois, & qui déſobéit aux » lois déſobéit à Dieu. »

1°. Le Chriſtianiſme n'eſt que le Judaïſme expliqué & accompli. Donc les Apôtres ne tranſgreſſoient point les lois des Juifs quand ils leur enſeignoient l'Evangile: mais les Juifs les perſécutèrent, parce qu'ils ne les entendoient pas, ou qu'ils feignoient de ne les pas entendre: ce n'eſt pas la ſeule fois que le cas eſt arrivé.

2°. J'ai diſtingué les cultes où la religion eſſentielle ſe trouve, & ceux où elle ne ſe trouve pas. Les premiers ſont bons, les autres mauvais; j'ai dit cela. On n'eſt obligé de ſe conformer à la religion particulière de l'état, & il n'eſt même permis de la ſuivre que lorſque la religion eſſentielle s'y trouve; comme elle ſe trouve, par exemple, dans diverſes communions chrétiennes, dans le Mahométiſme, dans le Judaïſme. Mais dans le Paganiſme c'étoit autre choſe; comme très-évidemment la religion eſſentielle ne s'y trouvoit pas, il étoit permis aux Apôtres de prêcher contre le Paganiſme, même parmi les Payens, & même malgré eux.

3°. Quand tout cela ne ſeroit pas vrai, que s'enſuivroit-il? Bien qu'il ne ſoit pas permis aux membres de l'état d'attaquer de leur chef la foi du pays, il ne s'enſuit point que cela ne ſoit pas permis à ceux à qui Dieu l'ordonne expreſſément. Le catéchiſme vous apprend que c'eſt le cas de la prédication de l'Evangile. Parlant humainement j'ai dit le devoir commun des hommes; mais je n'ai point dit qu'ils ne duſſent pas obéir, quand Dieu a parlé. Sa loi peut diſpenſer d'obéir aux lois humaines; c'eſt un principe de votre foi que je n'ai point combattu. Donc en introduiſant une religion étrangère, ſans la permiſſion du ſouverain, les Apôtres n'é-

toient point coupables. Cette petite réponſe eſt, je penſe, à votre portée, & je penſe qu'elle ſuffit.

Tranquilliſez-vous donc, Monſieur, je vous prie, & ſouvenez-vous qu'un bon Chrétien ſimple & ignorant, tel que vous m'aſſurez être, devroit ſe borner à ſervir Dieu dans la ſimplicité de ſon cœur, ſans s'inquiéter ſi fort des ſentimens d'autrui.

LETTRE

A Mr. REGNAULT, à Lyon;

Au ſujet d'une offre d'argent dont il étoit chargé de la part d'un inconnu, qui, ayant appris que M. Rouſſeau relevoit d'une maladie dangereuſe, avoit ſuppoſé que ce ſecours pouvoit lui être utile.

Motiers le 21 Octobre 1763.

J'IGNORE, Monſieur, ſur quoi fondé, l'inconnu dont vous me parlez ſe croit en droit de me faire des préſens: ce que je ſais, c'eſt que ſi jamais j'en accepte, il faudra que je commence par bien connoître celui qui croira mériter la préférence, & que je penſe comme lui ſur ce point.

Je ſuis fort ſenſible aux offres obligeantes que vous me faites. N'étant pas, quant à préſent dans le cas de m'en prévaloir, je vous en fais mes remercîmens, & vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE

A Mr. . . . .

Motiers . . . . . Décembre 1763.

La vérité que j'aime, Monſieur, n'eſt pas tant métaphyſique que morale; j'aime la vérité, parce que je hais le menſonge; je ne puis être inconſéquent là-deſſus que quand je ſerai de mauvaiſe foi. J'aimerois bien auſſi la vérité métaphyſique ſi je croyois qu'elle fût à notre portée; mais je n'ai jamais vu qu'elle fût dans les livres, & déſeſpérant de l'y trouver, je dédaigne leur inſtruction, perſuadé que la vérité qui nous eſt utile eſt plus près de nous, & qu'il ne faut pas pour l'acquérir un ſi grand appareil de ſcience. Votre ouvrage, Monſieur, peut donner cette démonſtration promiſe & manquée par tous les philoſophes, mais je ne puis changer de principe ſur des raiſons que je ne connois pas. Cependant votre confiance m'en impoſe, vous promettez tant, & ſi hautement, je trouve d'ailleurs tant de juſteſſe & de raiſon dans votre manière d'écrire, que je ſerois ſurpris qu'il n'y en eût pas dans votre philoſophie, & je devrois peu l'être avec ma vue courte, que vous viſſiez où je n'avois pas cru qu'on pût voir. Or, ce doute me donne de l'inquiétude, parce que la vérité que je connois, ou ce que je prends pour elle, eſt très-aimable, qu'il en réſulte pour moi un état très-doux, & que je ne conçois pas comment j'en pourrois changer ſans y perdre. Si mes ſentimens étoient démontrés, je m'inquiéterois peu

des vôtres ; mais à parler ſincèrement je ſuis allé juſqu'à la perſuaſion, ſans aller juſqu'à la conviction. Je crois, mais je ne ſais pas ; je ne ſais pas même ſi la ſcience qui me manque me ſera bonne quand je l'aurai, & ſi peut-être alors il ne faudra point que je diſe : *alto quæſivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.*

Voilà, Monſieur, la ſolution, ou du moins l'éclairciſſement des inconſéquences que vous m'avez reprochées. Cependant il me paroît bizarre que pour vous avoir dit mon ſentiment quand vous me l'avez demandé, je ſois réduit à faire mon apologie. Je n'ai pris la liberté de vous juger que pour vous complaire ; je puis m'être trompé ſans doute, mais ſe tromper n'eſt pas avoir tort.

Vous me demandez pourtant encore un conſeil ſur un ſujet très-grave, & je vais peut-être vous répondre encore tout de travers. Mais heureuſement ce conſeil eſt de ceux que jamais auteur ne demande, que quand il a déjà pris ſon parti.

Je remarquerai d'abord que la ſuppoſition que votre ouvrage renferme la découverte de la vérité, ne vous eſt pas particulière ; & ſi cette raiſon vous engage à publier votre livre, elle doit de même engager tout philoſophe à publier le ſien. J'ajouterai qu'il ne ſuffit pas de conſidérer le bien qu'un livre contient en lui-même, mais le mal auquel il peut donner lieu ; il faut ſonger qu'il trouvera peu de lecteurs judicieux, bien diſpoſés, & beaucoup de mauvais cœurs, encore plus de mauvaiſes têtes. Il faut, avant de le publier, comparer le bien & le mal qu'il peut faire, & les uſages avec les abus. Peſez bien votre livre ſur cette règle, & tenez-vous en garde

contre la partialité; c'eſt par celui de ces deux effets qui doit l'emporter ſur l'autre, qu'il eſt bon ou mauvais à publier.

Je ne vous connois point, Monſieur, j'ignore quel eſt votre ſort, votre état, votre âge, & cela pourtant doit régler mon conſeil par rapport à vous. Tout ce que fait un jeune homme a moins de conſéquence, & tout ſe répare ou s'efface avec le temps. Mais ſi vous avez paſſé la maturité, ah! penſez-y cent fois avant de troubler la paix de votre vie; vous ne ſavez pas quelles angoiſſes vous vous préparez. Pendant quinze ans, j'ai ouï dire à M. de Fontenelle que jamais livre n'avoit donné tant de plaiſir que de chagrin à ſon auteur; c'étoit l'heureux Fontenelle qui diſoit cela. Monſieur, dans la queſtion ſur laquelle vous me conſultez, je ne puis vous parler que par mon exemple; juſqu'à quarante ans je fus ſage; à quarante ans je pris la plume, & je la poſe avant cinquante, malgré quelques vains ſuccès, maudiſſant tous les jours de ma vie celui où mon ſot orgueil me la fit prendre, où je vis mon bonheur, mon repos, ma ſanté s'en aller en fumée, ſans eſpoir de les recouvrer jamais. Voilà l'homme à qui vous demandez conſeil.

Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. . . . . .

Il faut vous faire réponſe, Monſieur, puiſque vous la voulez abſolument, & que vous la demandez en termes ſi honnêtes. Il me ſemble pourtant qu'à votre place, je me ſerois moins obſtiné à l'exiger. Je me ſerois dit: j'écris parce que j'ai du loiſir, & que cela m'amuſe; l'homme à qui je m'adreſſe peut n'être pas dans le même cas, & nul n'eſt tenu à une correſpondance qu'il n'a point acceptée: j'offre mon amitié à un homme que je ne connois point, & qui me connoît encore moins; je la lui offre ſans autre titre auprès de lui, que les louanges que je lui donne, & que je me donne; ſans ſavoir s'il n'a pas déjà plus d'amis qu'il n'en peut cultiver, ſans ſavoir ſi mille autres ne lui font pas la même offre avec le même droit, comme ſi l'on pouvoit ſe lier ainſi de loin ſans ſe connoître, & devenir inſenſiblement l'ami de toute la terre. L'idée d'écrire à un homme dont on lit les ouvrages, & dont on veut avoir une lettre à montrer, eſt-elle donc ſi ſingulière qu'elle ne puiſſe être venue qu'à moi ſeul? & ſi elle étoit venue à beaucoup de gens, faudroit-il que cet homme paſsât ſa vie à faire réponſe à des foules d'amis inconnus, & qu'il négligeât pour eux ceux qu'il s'eſt choiſis? On dit qu'il s'eſt retiré dans une ſolitude, cela n'annonce pas un grand penchant à faire de nouvelles connoiſſances. On aſſure auſſi qu'il n'a pour tout bien que le fruit de ſon

travail ; cela ne laiſſe pas un grand loiſir pour entretenir un commerce oiſeux. Si par deſſus tout cela, peut-être il eût perdu la ſanté, s'il étoit tourmenté d'une maladie cruelle & douloureuſe, qui le laiſsât à peine en état de vaquer aux ſoins indiſpenſables, ce ſeroit une tyrannie bien injuſte & bien cruelle de vouloir qu'il paſsât ſa vie à répondre à des foules de déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur temps, uſeroient très-prodiguement du ſien. Laiſſons donc ce pauvre homme en repos dans ſa retraite ; n'augmentons pas le nombre des importuns qui la troublent chaque jour ſans diſcrétion, ſans retenue, & même ſans humanité. Si ſes écrits m'inſpirent pour lui de la bienveillance, & que je veuille céder au penchant de la lui témoigner, je ne lui vendrai point cet honneur en exigeant de lui des réponſes ; & je lui donnerai ſans trouble & ſans peine, le plaiſir d'apprendre qu'il y a dans le monde d'honnêtes gens qui penſent bien de lui, & qui n'en exigent rien.

Voilà, Monſieur, ce que je me ſerois dit, ſi j'avois été à votre place ; chacun à ſa manière de penſer : je ne blâme point la vôtre, mais je crois la mienne plus équitable. Peut-être ſi je vous connoiſſois, me féliciterois-je beaucoup de votre amitié ; mais content des amis que j'ai, je vous déclare que je n'en veux point faire de nouveaux ; & quand je le voudrois, il ne ſeroit pas raiſonnable que j'allaſſe choiſir pour cela des inconnus ſi loin de moi. Au reſte, je ne doute ni de votre eſprit, ni de votre mérite. Cependant le ton militaire & galant dont vous parlez de conquérir mon cœur, ſeroit, je crois, plus de miſe auprès des femmes qu'il ne le ſeroit avec moi.

LETTRE

A Mde. DE LUZE.

A Motiers le 17 Mars 1764.

Il eſt dit, Madame, que j'aurai toujours beſoin de votre indulgence, moi qui voudrois mériter toutes vos bontés. Si je pouvois changer une réponſe en viſite, vous n'auriez pas à vous plaindre de mon inexactitude, & vous me trouveriez peut-être auſſi importun qu'à préſent vous me trouvez négligent. Quand viendra ce temps précieux, où je pourrai aller au Biez réparer mes fautes, ou du moins en implorer le pardon? Ce ne ſera point, Madame, pour voir ma mince figure que je ferai ce voyage; j'aurai un motif d'empreſſement plus ſatisfaiſant & plus raiſonnable. Mais permettez-moi de me plaindre de ce qu'ayant bien voulu loger ma reſſemblance, vous n'avez pas voulu me faire la faveur toute entière, en permettant qu'elle vous vînt de moi. Vous ſavez que c'eſt une vanité qui n'eſt pas permiſe, d'oſer offrir ſon portrait; mais vous avez craint peut-être que ce ne fût une trop grande faveur de le demander; votre but étoit d'avoir une image, & non d'enorgueillir l'original. Auſſi pour me croire chez vous, il faut que j'y ſois en perſonne, & il faut tout l'accueil obligeant que vous daignez m'y faire pour ne pas me rendre jaloux de moi.

Permettez, Madame, que je remercie ici Mde. de Faugnes de l'honneur de ſon ſouvenir, & que je l'aſſure de mon reſpect. Daignez agréer pour vous la même aſſurance & préſenter mes ſalutations à M. De Luze.

Digitized by Google

LETTRE

A Mde. DE V.....

A Motiers le 13 Mai 1764.

QUOIQUE tout ce que vous m'écrivez, Madame, me ſoit intéreſſant, l'article le plus important de votre dernière lettre en mérite une toute entière, & fera l'unique ſujet de celle-ci. Je parle des propoſitions qui vous ont fait hâter votre retraite à la campagne. La réponſe négative que vous y avez faite, & le motif qui vous l'a inſpirée, ſont, comme tout ce que vous faites, marqués au coin de la ſageſſe & de la vertu; mais je vous avoue, mon aimable voiſine, que les jugemens que vous portez ſur la conduite de la perſonne, me paroiſſent bien ſévères, & je ne puis vous diſſimuler que, ſachant combien ſincèrement il vous étoit attaché, loin de voir dans ſon éloignement un ſigne de tiédeur, j'y ai bien plutôt vu les ſcrupules d'un cœur qui croit avoir à ſe défier de lui-même; & le genre de vie qu'il choiſit à ſa retraite montre aſſez ce qui l'y a déterminé. Si un amant quitté pour la dévotion, ne doit pas ſe croire oublié, l'indice eſt bien plus fort dans les hommes; & comme cette reſſource leur eſt moins naturelle, il faut qu'un beſoin plus puiſſant les force d'y recourir. Ce qui m'a confirmé dans mon ſentiment, c'eſt ſon empreſſement à revenir, du moment qu'il a cru pouvoir écouter ſon penchant ſans crime; & cette démarche, dont

votre délicateſſe me paroît offenſée, eſt à mes yeux une preuve de la ſienne, qui doit lui mériter toute votre eſtime, de quelque manière que vous enviſagiez d'ailleurs ſon retour.

Ceci, Madame, ne diminue abſolument rien de la ſolidité de vos raiſons, quant à vos devoirs envers vos enfans. Le parti que vous prenez eſt, ſans contredit, le ſeul dont ils n'aient pas à ſe plaindre, & le plus digne de vous; mais ne gâtez pas un acte de vertu ſi grand & ſi pénible, par un dépit déguiſé, & par un ſentiment injuſte envers un homme auſſi digne de votre eſtime par ſa conduite, que vous-même êtes par la vôtre digne de l'eſtime de tous les honnêtes gens. J'oſerai dire plus; votre motif fondé ſur vos devoirs de mère eſt grand & preſſant; mais il peut n'être que ſecondaire. Vous êtes trop jeune encore, vous avez un cœur trop tendre, & plein d'une inclination trop ancienne, pour n'être pas obligée à compter avec vous-même dans ce que vous devez ſur ce point à vos enfans. Pour bien remplir ſes devoirs, il ne faut point s'en impoſer d'inſupportables: rien de ce qui eſt juſte & honnête n'eſt illégitime; quelque chers que vous ſoient vos enfans, ce que vous leur devez, ſur cet article, n'eſt point ce que vous deviez à votre mari. Peſez donc les choſes en bonne mère, mais en perſonne libre. Conſultez ſi bien votre cœur que vous faſſiez leur avantage, mais ſans vous rendre malheureuſe: car vous ne leur devez pas juſques-là. Après cela, ſi vous perſiſtez dans vos refus, je vous en reſpecterai davantage; mais ſi vous cédez, je ne vous en eſtimerai pas moins.

Je n'ai pu refuſer à mon zèle de vous expoſer mes ſentimens

ſur

ſur une matière ſi importante, & dans le moment où vous êtes à temps de délibérer. M. de ***. ne m'a écrit ni fait écrire; je n'ai de ſes nouvelles ni directement ni indirectement; & quoique nos anciennes liaiſons m'ayent laiſſé de l'attachement pour lui, je n'ai eu nul égard à ſon intérêt, dans ce que je viens de vous dire. Mais moi que vous laiſsâtes lire dans votre cœur, & qui en vis ſi bien la tendreſſe & l'honnêteté; moi, qui quelquefois vis couler vos larmes, je n'ai point oublié l'impreſſion qu'elles m'ont faite, & je ne ſuis pas ſans crainte ſur celle qu'elles ont pu vous laiſſer. Mériterois-je l'amitié dont vous m'honorez, ſi je négligeois en ce moment les devoirs qu'elle impoſe?

LETTRE

A Mr. DE S.....

A Motiers le 20 Mai 1764.

METTEZ-VOUS à ma place, Monſieur, & jugez-vous. Quand, trop facile à céder à vos avances, j'épanchois mon cœur avec vous, vous me trompiez. Qui me répondra qu'aujourd'hui vous ne me trompez pas encore? Inquiet de votre long ſilence, je me ſuis fait informer de vous à la cour de Vienne; votre nom n'y eſt connu de perſonne. Ici votre honneur eſt compromis, & depuis votre départ, une ſalope, appuyée de certaines gens, vous a chargé d'un enfant. Qu'êtes-vous allé faire à Paris? Qu'y faites-vous maintenant, logé préci-

ſément dans la rue qui a le plus mauvais renom ? Que voulez-vous que je penſe ? J'eus toujours du penchant à vous aimer ; mais je dois ſubordonner mes goûts à la raiſon, & je ne veux pas être dupe. Je vous plains ; mais je ne puis vous rendre ma confiance, que je n'aye des preuves que vous ne me trompez plus.

Vous avez ici des effets dans deux malles dont une eſt à moi. Diſpoſez de ces effets, je vous prie ; puiſqu'ils vous doivent être utiles, & qu'ils m'embarraſſeroient, dans le tranſport des miens, ſi je quittois Motiers. Vous me paroiſſez être dans le beſoin ; je ne ſuis pas non plus trop à mon aiſe. Cependant ſi vos beſoins ſont preſſans, & que les dix louis, que vous n'acceptâtes pas l'année dernière, puiſſent y porter quelque remède, parlez-moi clairement. Si je connoiſſois mieux votre état, je vous préviendrois ; mais je voudrois vous ſoulager, non vous offenſer.

Vous êtes dans un âge où l'ame a déjà pris ſon pli, & où les retours à la vertu ſont difficiles. Cependant les malheurs ſont de grandes leçons, puiſſiez-vous en profiter pour rentrer en vous-même ! Il eſt certain que vous étiez fait pour être un homme de mérite. Ce ſeroit grand dommage que vous trompaſſiez votre vocation. Quant à moi, je n'oublierai jamais l'attachement que j'eus pour vous, & ſi j'achevois de vous en croire indigne, je m'en conſolerois difficilement.

X

LETTRE

A Mr. D. P. . . . . u.

. . . . . 12 *Septembre* 1764.

Je prends le parti, Monſieur, ſuivant votre idée, d'attendre ici votre paſſage; s'il arrive que vous alliez à Creſſier, je pourrai prendre celui de vous y ſuivre, & c'eſt de tous les arrangemens celui qui me plaira le plus. En ce cas-là j'irai ſeul, c'eſt-à-dire, ſans Mlle. le Vaſſeur, & je reſterai ſeulement deux ou trois jours pour eſſai, ne pouvant guères m'éloigner en ce moment plus long-temps d'ici. Je comprends au temps que demande la Dame Guinchard pour ſes préparatifs, qu'elle me prend pour un Sibarite. Peut-être auſſi veut-elle ſoutenir la réputation du cabaret de Creſſier, mais cela lui ſera difficile; puiſque les plats, quoique bons, n'en ſont pas la bonne chère, & qu'on n'y remplace pas l'hôte par un cuiſinier. Vous avez à Monlezi un autre hôte qui n'eſt pas plus facile à remplacer, & des hôteſſes qui le ſont encore moins. Monlezi doit être une eſpèce de Mont Olympe pour tout ce qui l'habite en pareille compagnie. Bon jour, Monſieur, quand vous reviendrez parmi les mortels, n'oubliez pas, je vous prie, celui de tous qui vous honore le plus, & qui veut vous offrir au lieu d'encens, des ſentimens qui le valent bien.

LETTRE

A Mr. M.

..... *Le 14 Octobre 1764.*

J'ai reçu, Monſieur, au retour d'une tournée que j'ai faite dans nos montagnes, votre lettre du 4 Août, & l'ouvrage que vous y avez joint. J'y ai trouvé des ſentimens, de l'honnêteté, du goût; & il m'a rappelé avec plaiſir notre ancienne connoiſſance. Je ne voudrois pourtant pas qu'avec le talent que vous paroiſſez avoir, vous en bornaſſiez l'emploi à de pareilles bagatelles.

Ne ſongez pas, Monſieur, à venir ici avec une femme & douze cent livres de rente viagère pour toute fortune. La liberté met ici tout le monde à ſon aiſe. Le commerce qu'on ne gêne point, y fleurit; on y a beaucoup d'argent & peu de denrées; ce n'eſt pas le moyen d'y vivre à bon marché. Je vous conſeille auſſi de bien ſonger, avant de vous marier, à ce que vous allez faire. Une rente viagère n'eſt pas une grande reſſource pour une famille. Je remarque, d'ailleurs, que tous les jeunes gens à marier trouvent des Sophies; mais je n'entends plus parler de Sophies auſſitôt qu'ils ſont mariés.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. L. . . . . D.

A Motiers le 14 Octobre 1764.

VOICI, Monſieur, celle des trois eſtampes que vous m'avez envoyées qui, dans le nombre des gens que j'ai conſultés, a eu la pluralité des voix. Pluſieurs cependant préfèrent celle qui eſt en habit français, & l'on peut balancer avec raiſon, puiſque l'une & l'autre ont été gravées ſur le même portrait, peint par M. de la Tour. Quant à l'eſtampe où le viſage eſt de profil, elle n'a pas la moindre reſſemblance; il paroît que celui qui l'a faite ne m'avoit jamais vu, & il s'eſt même trompé ſur mon âge.

Je voudrois, Monſieur, être digne de l'honneur que vous me faites. Mon portrait figure mal parmi ceux des grands philoſophes dont vous me parlez; mais j'oſe croire qu'il n'eſt pas déplacé parmi ceux des amis de la juſtice & de la vérité. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. DELEYRE.

.....17 *Octobre* 1764.

J'ai le cœur ſurchargé de mes torts, cher Deleyre; je comprends par votre lettre qu'il m'eſt échappé, dans un moment d'humeur, des expreſſions déſobligeantes, dont vous auriez raiſon d'être offenſé, s'il ne falloit pardonner beaucoup à mon tempérament & à ma ſituation. Je ſens que je me ſuis mis en colère ſans ſujet, & dans une occaſion où vous méritiez d'être déſabuſé & non querellé. Si j'ai plus fait, & que je vous aye outragé, comme il ſemble par vos reproches, j'ai fait, dans un emportement ridicule, ce que dans nul autre temps je n'aurois fait avec perſonne, & bien moins encore avec vous. Je ſuis inexcuſable, je l'avoue, mais je vous ai offenſé ſans le vouloir. Voyez moins l'action que l'intention, je vous en ſupplie. Il eſt permis aux autres hommes de n'être que juſtes, mais les amis doivent être clémens.

Je reviens de longues courſes que j'ai fait dans nos montagnes, & même juſqu'en Savoie, où je comptois aller prendre à Aix les bains pour une ſciatique naiſſante qui, par ſon progrès, m'ôtoit le ſeul plaiſir qui me reſte dans la vie, ſavoir la promenade. Il a fallu revenir, ſans avoir été juſques-là. Je trouve en rentrant chez moi des tas de paquets & de lettres à faire tourner la tête. Il faut abſolument répondre au tiers de tout cela, pour le moins. Quelle tâche! Pour

ſurcroît, je commence à ſentir cruellement les approches de l'hiver, ſouffrant, occupé, ſurtout ennuyé, jugez de ma ſituation ! N'attendez donc de moi, juſqu'à ce qu'elle change, ni de fréquentes ni de longues lettres, mais ſoyez bien convaincu que je vous aime, que je ſuis fâché de vous avoir offenſé, & que je ne puis être bien avec moi-même, juſqu'à ce que j'aye fait ma paix avec vous.

LETTRE

A Mr. F.....R.

Au ſujet du Mémoire de M. de J.....ſur les mariages des Proteſtans.

Motiers 18 Octobre 1764.

Voici, Monſieur, le mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il m'a paru fort bien fait ; il dit aſſez, & ne dit rien de trop. Il y auroit ſeulement quelques petites fautes de langue à corriger, ſi l'on vouloit le donner au public. Mais ce n'eſt rien ; l'ouvrage eſt bon, & ne ſent point trop ſon théologien.

Il me paroît que depuis quelque temps, le gouvernement de France, éclairé par quelques bons écrits, ſe rapproche aſſez d'une tolérance tacite en faveur des Proteſtans. Mais je penſe auſſi que le moment de l'expulſion des Jéſuites le force à plus de circonſpection que dans un autre temps, de peur que ces pères, & leurs amis ne ſe prévalent de cette

indulgence, pour confondre leur cauſe avec celle de la religion. Cela étant, ce moment ne ſeroit pas le plus favorable pour agir à la cour; mais en attendant qu'il vint, on pourroit continuer d'inſtruire & d'intéreſſer le public par des écrits ſages & modérés, forts de raiſons d'état, claires & préciſes, & dépouillées de toutes ces aigres & puériles déclamations trop ordinaires aux gens d'Egliſe. Je crois même qu'on doit éviter d'irriter trop le clergé Catholique; il faut dire ces faits ſans les charger de réflexions offenſantes. Concevez, au contraire, un mémoire adreſſé aux Evêques de France en termes décens & reſpectueux, & où, ſur des principes qu'ils n'oſeroient déſavouer, on interpelleroit leur équité, leur charité, leur commiſération, leur patriotiſme, & même leur Chriſtianiſme: ce mémoire, je le ſais bien, ne changeroit pas leur volonté, mais il leur feroit honte de la montrer, & les empêcheroit peut-être de perſécuter ſi ouvertement & ſi durement nos malheureux frères. Je puis me tromper; voilà ce que je penſe. Pour moi je n'écrirai point; cela ne m'eſt pas poſſible: mais partout où mes ſoins & mes conſeils pourront être utiles aux opprimés, ils trouveront toujours en moi dans leur malheur, l'intérêt & le zèle que dans les miens je n'ai trouvé chez perſonne.

LETTRE

LETTRE

A Mde. P**.

Motiers 24 Octobre 1764.

J'ai reçu vos deux lettres, Madame: c'eſt avouer tous mes torts; ils ſont grands, mais involontaires; ils tiennent aux déſagrémens de mon état. Tous les jours je voulois vous répondre, & tous les jours des réponſes plus indiſpenſables venoient renvoyer celle-là: car enfin avec la meilleure volonté du monde, on ne ſauroit paſſer la vie à faire des réponſes du matin juſqu'au ſoir. D'ailleurs je n'en connois point de meilleure aux ſentimens obligeans dont vous m'honorez, que de tâcher d'en être digne, & de vous rendre ceux qui vous ſont dûs. Quant aux opinions ſur leſquelles vous me marquez que nous ne ſommes pas d'accord, qu'aurois-je à dire? moi qui ne diſpute jamais avec perſonne, qui trouve très-bon que chacun ait ſes idées, & qui ne veux pas plus qu'on ſe ſoumette aux miennes, que me ſoumettre à celles d'autrui. Ce qui me ſembloit utile & vrai, j'ai cru de mon devoir de le dire; mais je n'eus jamais la manie de vouloir le faire adopter, & je réclame pour moi la liberté que je laiſſe à tout le monde. Nous ſommes d'accord, Madame, ſur les devoirs des gens de bien, je n'en doute point. Gardons au reſte, vous vos ſentimens, moi les miens, & vivons en paix. Voilà mon avis. Je vous ſalue, Madame, avec reſpect & de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. Du PEYROU.

A Motiers le 29 Novembre 1764.

Le temps & mes tracas ne me permettent pas, Monſieur, de répondre à préſent à votre dernière lettre, dont pluſieurs articles m'ont ému & pénétré; je deſtine uniquement celui-ci à vous conſulter ſur un article qui m'intéreſſe, & ſur lequel je vous épargnerois cette importunité, ſi je connoiſſois quelqu'un qui me parut plus digne que vous de toute ma confiance.

Vous ſavez que je médite depuis long-temps de prendre le dernier congé du public par une édition générale de mes écrits, pour paſſer dans la retraite & le repos le reſte des jours qu'il plaira à la Providence de me départir. Cette entrepriſe doit m'aſſurer du pain, ſans lequel il n'y a ni repos ni liberté parmi les hommes: le recueil ſera d'ailleurs le monument ſur lequel je compte obtenir de la poſtérité le redreſſement des jugemens iniques de mes contemporains. Jugez par-là ſi je dois regarder comme importante pour moi, une entrepriſe ſur laquelle mon indépendance & ma réputation ſont fondées.

Le libraire Fauche aidé d'une ſociété, jugeant que cette affaire lui peut être avantageuſe, déſire de s'en charger, & preſſentant l'obſtacle que vos Miniſtraux peuvent mettre à ſon exécution, il projette, en ſuppoſant l'agrément du Conſeil

d'Etat, dont pourtant je doute, d'établir ſon imprimerie à Motiers. Ce qui me ſeroit très-commode ; & il eſt certain qu'à conſidérer la choſe en hommes d'état, tous les membres du gouvernement doivent favoriſer une entrepriſe qui verſera peut-être cent mille écus dans le pays.

Cet agrément donc ſuppoſé, (c'eſt ſon affaire) il reſte à ſavoir ſi ce ſera la mienne de conſentir à cette propoſition & de me lier par un traité en forme. Voilà, Monſieur, ſur quoi je vous conſulte. Premièrement, croyez-vous que ces gens-là puiſſent être en état de conſommer cette affaire avec honneur, ſoit du côté de la dépenſe, ſoit du côté de l'exécution? Car l'édition que je propoſe de faire étant deſtinée aux grandes bibliothéques, doit être un chef-d'œuvre de typographie, & je n'épargnerai point ma peine pour que c'en ſoit un de correction. En ſecond lieu, croyez-vous que les engagemens qu'ils prendront avec moi, ſoient aſſez sûrs pour que je puiſſe y compter & n'avoir plus de ſouci là-deſſus le reſte de ma vie? En ſuppoſant qu'oui, voudrez-vous bien m'aider de vos ſoins & de vos conſeils pour établir mes sûretés ſur un fondement ſolide? Vous ſentez que mes infirmités croiſſant, & la vieilleſſe avançant par deſſus le marché, il ne faut pas que, hors d'état de gagner mon pain, je m'expoſe au danger d'en manquer. Voilà l'examen que je ſoumets à vos lumières, & je vous prie de vous en occuper par amitié pour moi. Votre réponſe, Monſieur, réglera la mienne. J'ai promis de la donner dans quinze jours. Marquez-moi, je vous prie, avant ce temps-là votre ſentiment ſur cette affaire, afin que je puiſſe me déterminer.

LETTRE

A Mr. L. . . . . D.

A Motiers le 9 Décembre 1764.

Je voudrois, Monſieur, pour contenter votre obligeante fantaiſie, pouvoir vous envoyer le profil que vous me demandez; mais je ne ſuis pas en lieu à trouver aiſément quelqu'un qui le ſache tracer. J'eſpérois me prévaloir pour cela de la viſite qu'un graveur hollandois qui va s'établir à Morat, avoit deſſein de me faire; mais il vient de me marquer que des affaires indiſpenſables ne lui en laiſſoient pas le temps. Si M. Liotard fait un tour juſqu'ici, comme il paroît le déſirer, c'eſt une autre occaſion dont je profiterai pour vous complaire, pour peu que l'état cruel où je ſuis m'en laiſſe le pouvoir. Si cette ſeconde occaſion me manque, je n'en vois pas de prochaine qui puiſſe y ſuppléer. Au reſte, je prends peu d'intérêt à ma figure, j'en prends peu même à mes livres; mais j'en prends beaucoup à l'eſtime des honnêtes gens dont les cœurs ont lu dans le mien. C'eſt dans le vif amour du juſte & du vrai, c'eſt dans des penchans bons & honnêtes qui, ſans doute, m'attacheroient à vous, que je voudrois vous faire aimer ce qui eſt véritablement moi, & vous laiſſer de mon effigie intérieure un ſouvenir qui vous fût intéreſſant. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Motiers le 29 Décembre 1764.

Les vacherins que vous m'envoyez, ſeront diſtribués en votre nom dans votre famille. La caiſſe de vin de Lavaux que vous m'annoncez ne ſera reçue qu'en payant le prix, ſans quoi elle reſtera chez M. d'Ivernois. Je croyois que vous feriez quelque attention à ce dont nous étions convenus ici; puiſque vous n'y voulez pas avoir égard, ce ſera déſormais mon affaire; & je vous avoue que je commence à craindre que le train que vous avez pris, ne produiſe entre nous une rupture qui m'affligeroit beaucoup. Ce qu'il y a de parfaitement sûr, c'eſt que perſonne au monde ne ſera bien reçu à vouloir me faire des préſens par force; les vôtres, Monſieur, ſont ſi fréquens, & j'oſe dire, ſi obſtinés, que de la part de tout autre homme en qui je reconnoîtrois moins de franchiſe, je croirois qu'ils cachent quelque vue ſecrète, qui ne ſe découvriroit qu'en temps & lieu.

Mon cher Monſieur, vivons bons amis, je vous en ſupplie. Les ſoins que vous vous donnez pour mes petites commiſſions, me ſont très-précieux. Si vous voulez que je croie qu'ils ne vous ſont pas importuns, faites-moi des comptes ſi exacts qu'il n'y ſoit pas même oublié le papier pour les paquets ou la ficelle des emballages. A cette condition j'accepte vos ſoins obligeans, & toute mon affection ne vous

eſt pas moins acquiſe que ma reconnoiſſance vous eſt dûe. Mais de grâce ne rendez pas là-deſſus une troiſième explication néceſſaire; car elle ſeroit la dernière bien ſurement.

Vous trouverez ci-jointe la copie de la lettre de remercîment que M. C**. m'a écrite. Comment ſe peut-il qu'avec un cœur ſi aimant & ſi tendre je ne trouve partout que haine & que malveillans? Je ne puis là-deſſus me vaincre; l'idée d'un ſeul ennemi quoiqu'injuſte, me fait ſécher de douleur. Genevois, Genevois, il faut que mon amitié pour vous me coûte à la fin la vie.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . . u.

. . . . . 31 *Décembre* 1764.

Votre lettre m'a touché juſqu'aux larmes. Je vois que je ne me ſuis pas trompé, & que vous avez une ame honnête. Vous ſerez un homme précieux à mon cœur. Liſez l'imprimé ci-joint. (*) Voilà, Monſieur, à quels ennemis j'ai à faire; voilà les armes dont ils m'attaquent. Renvoyez-moi cette pièce quand vous l'aurez lue; elle entrera dans les monumens de l'hiſtoire de ma vie. O! quand un jour le voile ſera tiré, que la poſtérité m'aimera! qu'elle bénira ma mémoire! Vous, aimez-moi maintenant, & croyez que je n'en ſuis pas indigne. Je vous embraſſe.

(*) Le libelle intitulé : *Sentimens des Citoyens.*

LETTRE
A Mr. DE GAUFFECOURT.

A Motiers-Travers le 12 Janvier 1765.

Je ſuis bien aiſe, mon cher Papa, que vous puiſſiez enviſager dans la ſérénité de votre paiſible apathie, les agitations & les traverſes de ma vie, & que vous ne laiſſiez pas de prendre aux ſoupirs qu'elles m'arrachent, un intérêt digne de notre ancienne amitié.

Je voudrois encore plus que vous, que le *moi* parut moins dans les lettres écrites de la montagne; mais ſans le *moi* ces lettres n'auroient point exiſté. Quand on fit expirer le malheureux Calas ſur la roue, il lui étoit difficile d'oublier qu'il étoit là.

Vous doutez qu'on permette une réponſe. Vous vous trompez, ils répondront par des libelles diffamatoires. C'eſt ce que j'attend pour achever de les écraſer. Que je ſuis heureux qu'on ne ſe ſoit pas aviſé de me prendre par des careſſes! J'étois perdu; je ſens que je n'aurois jamais réſiſté. Grâce au ciel on ne m'a pas gâté de ce côté-là, & je me ſens inébranlable par celui qu'on a choiſi. Ces gens-là feront tant qu'ils me rendront grand & illuſtre; au lieu que naturellement je ne devois être qu'un petit garçon. Tout ceci n'eſt pas fini: vous verrez la ſuite, & vous ſentirez, je l'eſpère, que les outrages & les libelles n'auront pas avili votre ami. Mes ſalutations, je vous prie, à M. de Quinſonas: les

deux lignes qu'il a jointes à votre lettre me ſont précieuſes ; ſon amitié me paroît déſirable, & il ſeroit bien doux de la former par un médiateur tel que vous.

Je vous prie de faire dire à M. Bourgeois que je n'oublie point ſa lettre, mais que j'attends pour y répondre, d'avoir quelque choſe de poſitif à lui marquer. Je ſuis fâché de ne pas ſavoir ſon adreſſe.

Bon jour, bon papa, parlez-moi de temps en temps de votre ſanté & de votre amitié. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. Il paroît à Genève une eſpèce de déſir de ſe rapprocher de part & d'autre. Plut à Dieu que ce déſir fût ſincère d'un côté, & que j'euſſe la joie de voir finir des diviſions dont je ſuis la cauſe innocente ! Plut à Dieu que je puſſe contribuer moi-même à cette bonne œuvre, par toutes les déférences & ſatisfactions que l'honneur peut me permettre ! Je n'aurois rien fait de ma vie d'auſſi bon cœur, & dès ce moment je me tairois pour jamais.

LETTRE
A MILORD MARÉCHAL.

.....26 *Janvier* 1763.

J'ESPÉROIS, Milord, finir ici mes jours en paix ; je ſens que cela n'eſt pas poſſible. Quoique je vive en toute ſûreté dans ce pays ſous la protection du Roi, je ſuis trop près de

de Genève & de Berne qui ne me laiſſeront point en repos. Vous ſavez à quel uſage ils jugent à propos d'employer la religion. Ils en font un gros torchon de paille enduit de boue qu'ils me fourrent dans la bouche à toute force, pour me mettre en pièces tout à leur aiſe, ſans que je puiſſe crier. Il faut donc fuir malgré mes maux, malgré ma pareſſe; il faut chercher quelqu'endroit paiſible où je puiſſe reſpirer. Mais où aller? Voilà, Milord, ſur quoi je vous conſulte.

Je ne vois que deux pays à choiſir: l'Angleterre ou l'Italie. L'Angleterre ſeroit bien plus ſelon mon humeur, mais elle eſt moins convenable à ma ſanté, & je ne ſais pas la langue, grand inconvénient quand on s'y tranſplante ſeul. D'ailleurs il y fait ſi cher vivre qu'un homme qui manque de grandes reſſources, n'y doit point aller, à moins qu'il ne veuille s'intriguer pour s'en procurer, choſe que je ne ferai de ma vie; cela eſt plus décidé que jamais.

Le climat de l'Italie me conviendroit fort, & mon état à tous égards, me le rend de beaucoup préférable; mais j'ai beſoin de protection pour qu'on m'y laiſſe tranquille. Il faudroit que quelqu'un des Princes de ce pays-là m'accordât un aſile dans quelqu'une de ſes maiſons, afin que le Clergé ne pût me chercher querelle, ſi par haſard la fantaiſie lui en prenoit: & cela ne me paroît ni bienſéant à demander, ni facile à obtenir, quand on ne connoît perſonne. J'aimerois aſſez le ſéjour de Veniſe que je connois déjà. Mais quoique Jéſus ait défendu la vengeance à ſes Apôtres, St. Marc ne ſe pique pas d'obéir ſur ce point. J'ai penſé que ſi le Roi ne dédaignoit pas de m'honorer de quelque apparente com-

miſſion, ou de quelque titre ſans fonctions, comme ſans appointemens (& qui ne ſignifiât rien, que l'honneur que j'aurois d'être à lui) je pourrois ſous cette ſauve-garde, ſoit à Veniſe, ſoit ailleurs jouir en sûreté du reſpect qu'on porte à tout ce qui lui appartient. Voyez, Milord, ſi dans cette occurrence, votre ſollicitude paternelle imagineroit quelque choſe, pour me préſerver d'aller, ... (*) Ce qui ſeroit finir aſſez triſtement une vie bien malheureuſe. C'eſt une choſe bien précieuſe à mon cœur que le repos, mais qui me ſeroit bien plus précieuſe encore, ſi je la tenois de vous. Au reſte ceci n'eſt qu'une idée qui me vient, & qui peut-être eſt très-ridicule. Un mot de votre part, me décidera ſur ce qu'il en faut penſer.

LETTRE
A Mr. BALLIERE.

A Motiers le 28 Janvier 1765.

Deux envois de M. Ducheſne, qui ont demeuré très-long-temps en route, m'ont apporté, Monſieur, l'un votre lettre, & l'autre votre livre (**). Voilà ce qui m'a fait retarder ſi long-temps à vous remercier de l'une & de l'autre. Que ne donnerois-je pas pour avoir pu conſulter votre ouvrage ou

(*) Cette lacune eſt indéchiffrable dans le brouillon de l'auteur. Il paroit qu'il y a *ſans* ou bien *ſous les plombs*, expreſſion que je ne comprends pas. *Note de l'Editeur.*

(**) Un exemplaire de la *Théorie de la Muſique.*

vos lumières, il y a dix ou douze ans, lorſque je travaillois à raſſembler les articles mal digérés que j'avois faits pour l'Encyclopédie ? Aujourd'hui que cette collection eſt achevée, & que tout ce qui s'y rapporte eſt entièrement effacé de mon eſprit, il n'eſt plus temps de reprendre cette longue & ennuyeuſe beſogne, malgré les erreurs & les fautes dont elle fourmille. J'ai pourtant le plaiſir de ſentir quelquefois que j'étois, pour ainſi dire, à la piſte de vos découvertes, & qu'avec un peu plus d'étude & de méditation, j'aurois pu peut-être en atteindre quelques-unes. Car, par exemple, j'ai très-bien vu que l'expérience qui ſert de principe à M. Rameau, n'eſt qu'une partie de celle des aliquotes, & que c'eſt de cette dernière, priſe dans ſa totalité, qu'il faut déduire le ſyſtême de notre harmonie: mais je n'ai eu du reſte que des demi-lueurs qui n'ont fait que m'égarer. Il eſt trop tard pour revenir maintenant ſur mes pas, & il faut que mon ouvrage reſte avec toutes ſes fautes, ou qu'il ſoit refondu dans une ſeconde édition par une meilleure main. Plut à Dieu, Monſieur, que cette main fût la vôtre! vous trouveriez peut-être aſſez de bonnes recherches toutes faites pour vous épargner le travail du manœuvre, & vous laiſſer ſeulement celui de l'architecte & du théoricien.

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE
A Mr. DU PEYROU.

A Motiers le 31 Janvier 1765.

VOICI, Monſieur, deux exemplaires de la pièce que vous avez déjà vue, & que j'ai fait imprimer à Paris. C'étoit la meilleure réponſe qu'il me convenoit d'y faire.

Voici auſſi la procuration ſur votre dernier modèle, je doute qu'elle puiſſe avoir ſon uſage. Pourvu que ce ne ſoit ni votre faute ni la mienne, il importe peu que l'affaire ſe rompe; naturellement je dois m'y attendre, & je m'y attends.

Voici enfin la lettre de M. de Buffon, de laquelle je ſuis extrêmement touché. Je veux lui écrire; mais la criſe horrible où je ſuis ne me le permettra pas ſitôt. Je vous avoue cependant que je n'entends pas bien le conſeil qu'il me donne, de ne pas me mettre à dos M. de Voltaire; c'eſt comme ſi l'on conſeilloit à un paſſant attaqué dans un grand chemin, de ne pas ſe mettre à dos le brigand qui l'aſſaſſine. Qu'ai-je fait pour m'attirer les perſécutions de M. de Voltaire, & qu'ai-je à craindre de pire de ſa part? M. de Buffon veut-il que je fléchiſſe ce tigre altéré de mon ſang? Il ſait bien que rien n'appaiſe, ni ne fléchit jamais la fureur des tigres. Si je rampois devant Voltaire, il en triompheroit ſans doute, mais il ne m'en égorgeroit pas moins. Des baſſeſſes me déshonoreroient, & ne me ſauveroient pas. Mon-

ſieur, je ſais ſouffrir ; j'eſpère apprendre à mourir ; & qui ſait cela n'a jamais beſoin d'être lâche.

Il a fait jouer les pantins de Berne à l'aide de ſon ame damnée le Jéſuite B.....d ; il joue à préſent le même jeu en Hollande. Toutes les puiſſances plient ſous l'ami des miniſtres tant politiques que presbytériens. A cela que puis-je faire ? Je ne doute preſque pas du ſort qui m'attend ſur le canton de Berne, ſi j'y mets les pieds ; cependant j'en aurai le cœur net & je veux voir juſqu'où, dans ce ſiècle auſſi doux qu'éclairé, la philoſophie & l'humanité ſeront pouſſées. Quand l'inquiſiteur Voltaire m'aura fait brûler, cela ne ſera pas plaiſant pour moi, je l'avoue ; mais avouez auſſi que pour la choſe, cela ne ſauroit l'être plus.

Je ne ſais pas encore ce que je deviendrai cet été. Je me ſens ici trop près de Genève & de Bérne, pour y goûter un moment de tranquillité. Mon corps y eſt en ſûreté, mais mon ame y eſt inceſſamment bouleverſée. Je voudrois trouver quelque aſile où je puſſe au moins achever de vivre en paix. J'ai quelque envie d'aller chercher en Italie une inquiſition plus douce, & un climat moin rude. J'y ſuis déſiré, & je ſuis sûr d'y être accueilli. Je ne me propoſe pourtant pas de me tranſplanter bruſquement, mais d'aller ſeulement reconnoître les lieux, ſi mon état me le permet, & qu'on me laiſſe les paſſages libres, de quoi je doute. Le projet de ce voyage trop éloigné, ne me permet pas de ſonger à le faire avec vous, & je crains que l'objet qui me le faiſoit ſurtout déſirer, ne s'éloigne. Ce que j'avois beſoin de connoître mieux, n'étoit aſſurément pas la conformité de nos

ſentimens & de nos principes, mais celle de nos humeurs, dans la ſuppoſition d'avoir à vivre enſemble comme vous aviez eu l'honnêteté de me le propoſer. Quelque parti que je prenne, vous connoîtrez, Monſieur, je m'en flatte, que vous n'avez pas mon eſtime & ma confiance à demi; & ſi vous pouvez me prouver que certains arrangemens ne vous porteront pas un notable préjudice, je vous remettrai, puiſque vous le voulez bien, l'embarras de tout ce qui regarde, tant la collection de mes écrits que l'honneur de ma mémoire, & perdant toute autre idée que de me préparer au dernier paſſage, je vous devrai avec joie, le repos du reſte de mes jours.

J'ai l'eſprit trop agité maintenant pour prendre un parti: mais après y avoir mieux penſé, quelque parti que je prenne, ce ne ſera point ſans en cauſer avec vous, & ſans vous faire entrer pour beaucoup dans mes réſolutions dernières. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. S. B.

. . . . . 2 *Février* 1765.

J'AI reçu, Monſieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 Janvier, l'écrit que vous avez pris la peine d'y joindre. Je vous remercie de l'une & de l'autre.

Vous m'aſſurez qu'un grand nombre de lecteurs me traitent d'homme plein d'orgueil, de préſomption, d'arrogance; vous avez ſoin d'ajouter que ce ſont là leurs propres expreſſions. Voilà, Monſieur, de fort vilains vices dont je dois tâcher de me corriger. Mais ſans doute ces Meſſieurs qui uſent ſi libéralement de ces termes, ſont eux-mêmes ſi remplis d'humilité, de douceur, & de modeſtie, qu'il n'eſt pas aiſé d'en avoir autant qu'eux.

Je vois, Monſieur, que vous avez de la ſanté, du loiſir, & du goût pour la diſpute. Je vous en fais mon compliment; & pour moi qui n'ai rien de tout cela, je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. P. CHAPPUIS.

Motiers le 2 Février 1765.

J'AI lu, Monſieur, avec grand plaiſir la lettre dont vous m'avez honoré le 18 Janvier. J'y trouve tant de juſteſſe, de ſens, & une ſi honnête franchiſe, que j'ai regret de ne pouvoir vous ſuivre dans les détails où vous y êtes entré. Mais, de grâce, mettez-vous à ma place; ſuppoſez-vous malade, accablé de chagrins, d'affaires, de lettres, de viſites, excédé d'importuns de toute eſpèce qui, ne ſachant que faire de leur temps, abſorberoient impitoyablement le vôtre, & dont chacun voudroit vous occuper de lui ſeul &

de ſes idées. Dans cette poſition, Monſieur, car c'eſt la mienne, il me faudroit dix têtes, vingt mains, quatre ſecrétaires & des jours de quarante-huit heures pour répondre à tout; encore ne pourrois-je contenter perſonne, parce que ſouvent deux lignes d'objections demandent vingt pages de ſolutions.

Monſieur, j'ai dit ce que je ſavois, & peut-être ce que je ne ſavois pas, ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je n'en ſais pas davantage; ainſi je ne ferois plus que bavarder, il vaut mieux me taire. Je vois que la plupart de ceux qui m'écrivent penſent comme moi ſur quelques points & différemment ſur d'autres: tous les hommes en ſont à-peu-près là; il ne faut point ſe tourmenter de ces différences inévitables, ſurtout quand on eſt d'accord ſur l'eſſentiel, comme il me paroît que nous le ſommes vous & moi.

Je trouve les chefs auxquels vous réduiſez les éclairciſſemens à demander au conſeil aſſez raiſonnables. Il n'y a que le premier qu'il faut retrancher comme inutile, puiſque ne voulant jamais rentrer dans Genève, il m'eſt parfaitement égal que le jugement rendu contre moi ſoit ou ne ſoit pas redreſſé. Ceux qui penſent que l'intérêt, ou la paſſion m'a fait agir dans cette affaire, liſent bien mal le fond de mon cœur. Ma conduite eſt une, & n'a jamais varié ſur ce point; ſi mes contemporains ne me rendent pas juſtice en ceci, je m'en conſole en me la rendant à moi-même, & je l'attends de la poſtérité.

Bon jour, Monſieur; vous croyez que j'ai fait avec vous en finiſſant ma lettre. Point du tout, ayant oublié votre adreſſe,

adreſſe, il faut maintenant la retourner chercher dans votre première lettre, perdue dans cinq cent autres, où il me faudra peut-être une demi journée pour la trouver. Ce qui achève de m'étourdir eſt que je manque d'ordre : mais le découragement & la pareſſe m'abſorbent, m'anéantiſſent, & je ſuis trop vieux pour me corriger de rien. Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mde. GUIENET.

. . . . . *6 Février* 1765.

QUE j'apprenne à ma bonne amie mes bonnes nouvelles. Le 22 Janvier on a brûlé mon livre à la Haye; on doit aujourd'hui le brûler à Genève; on le brûlera, j'eſpère encore ailleurs. Voilà, par le froid qu'il fait, des gens bien brûlans. Que de feux de joie brillent à mon honneur dans l'Europe! Qu'ont donc fait mes autres écrits pour n'être pas auſſi brûlés, & que n'en ai-je à faire brûler encore? Mais j'ai fini pour ma vie; il faut ſavoir mettre des bornes à ſon orgueil. Je n'en mets point à mon attachement pour vous, & vous voyez qu'au milieu de mes triomphes, je n'oublie pas mes amis. Augmentez-en bientôt le nombre, chère Iſabelle. J'en attends l'heureuſe nouvelle avec la plus vive impatience. Il ne manque plus rien à ma gloire, mais il manque à mon bonheur d'être grand-papa (*).

(*) Mde. Guienet appeloit M. Rouſſeau ſon papa.

LETTRE

A Mr. LE NIEPS.

. . . . . 8 *Février* 1765.

Je commençois à être inquiet de vous, cher ami; votre lettre vient bien à propos me tirer de peine. La violente criſe où je ſuis, me force à ne vous parler dans celle-ci que de moi. Vous aurez vu qu'on a brûlé le 22 mon livre à la Haye. Rey me marque que le miniſtre Chais s'eſt donné beaucoup de mouvemens, & que l'inquiſiteur Voltaire a écrit beaucoup de lettres pour cette affaire. Je penſe qu'avant-hier le Deux-Cent en a fait autant à Genève; du moins tout étoit préparé pour cela. Toutes ces brûleries ſont ſi bêtes qu'elles ne font plus que me faire rire. Je vous envoye ci-joint, copie d'une lettre (*) que j'écrivis avant-hier là-deſſus, à une jeune femme qui m'appelle ſon papa. Si la lettre vous paroît bonne, vous pouvez la faire courir, pourvu que les copies ſoient exactes.

Prévoyant les chagrins ſans nombre que m'attireroit mon dernier ouvrage, je ne le fis qu'avec répugnance, malgré moi, & vivement ſollicité. Le voilà fait, publié, brûlé. Je m'en tiens-là. Non-ſeulement je ne veux plus me mêler des affaires de Genève, ni même en entendre parler, mais pour le coup, je quitte tout à fait la plume, & ſoyez aſſuré que

(*) C'eſt celle ci-derrière du 6 Février.

rien au monde ne me la fera reprendre. Si l'on m'eut laiſſé faire, il y a long-temps que j'aurois pris ce parti; mais il eſt pris ſi bien que, quoiqu'il arrive, rien ne m'y fera renoncer. Je ne demande au ciel que quelqu'intervalle de paix juſqu'à ma dernière heure, & tous mes malheurs ſeront oubliés; mais dût-on me pourſuivre juſqu'au tombeau, je ceſſe de me défendre. Je ferai comme les enfans & les ivrognes, qui ſe laiſſent tomber tout bonnement quand on les pouſſe, & ne ſe font aucun mal; au lieu qu'un homme qui veut ſe roidir, n'en tombe pas moins, & ſe caſſe une jambe, ou un bras par deſſus le marché.

On répand donc que c'eſt l'inquiſiteur qui m'a écrit au nom des Corſes, & que j'ai donné dans un piège ſi ſubtil. Ce qui me paroît ici tout-à-fait bon, eſt que l'inquiſiteur trouve plaiſant de ſe faire paſſer pour fauſſaire, pourvu qu'il me faſſe paſſer pour dupe. Suppoſons que ma ſtupidité fut telle que ſans autre information, j'euſſe pris cette prétendue lettre pour argent comptant; eſt-il concevable qu'une pareille négociation ſe fût bornée à cette unique lettre, ſans inſtructions, ſans éclairciſſemens, ſans mémoires; ſans précis d'aucune eſpèce? Ou bien, M. de Voltaire aura-t-il pris la peine de fabriquer auſſi tout cela? Je veux que ſa profonde érudition ait pu tromper, ſur ce point, mon ignorance, tout cela n'a pu ſe faire au moins ſans avoir de ma part quelque réponſe, ne fût-ce que pour ſavoir ſi j'acceptois la propoſition. Il ne pouvoit même avoir que cette réponſe en vue pour atteſter ma crédulité; ainſi ſon premier ſoin a dû être de ſe la faire écrire; qu'il la montre, & tout ſera dit.

Voyez comment ces pauvres gens accordent leurs flûtes. Au premier bruit d'une lettre que j'avois reçue, on y mit auſſitôt pour emplâtre que Mrs. Helvétius & Diderot en avoient reçu de pareilles. Que ſont maintenant devenues ces lettres? M. de Voltaire a-t-il auſſi voulu ſe moquer d'eux? Je ris toujours de vos Pariſiens, de ces eſprits ſi ſubtils, de ces jolis faiſeurs d'épigrammes, que leur Voltaire mène inceſſamment avec des contes de vieilles, qu'on ne feroit pas croire aux enfans. J'oſe dire que ce Voltaire lui-même, avec tout ſon eſprit n'eſt qu'une bête, un méchant très-mal-adroit. Il me pourſuit, il m'écraſe, il me perſécute, & peut-être me fera-t-il périr à la fin; grande merveille, avec cent mille livres de rente, tant d'amis puiſſans à la cour, & tant de ſi baſſes cajoleries, contre un pauvre homme dans mon état. J'oſe dire que ſi Voltaire dans une ſituation pareille à la mienne, oſoit m'attaquer, & que je daignaſſe employer contre lui ſes propres armes, il ſeroit bientôt terraſſé. Vous allez juger de la fineſſe de ſes piéges par un fait qui peut-être a donné lieu au bruit qu'il a répandu, comme s'il eût été sûr d'avance du ſuccès d'une ruſe ſi bien conduite.

Un chevalier de Malte qui a beaucoup bavardé dans Genève, & dit venir d'Italie, eſt venu me voir, il y a quinze jours, de la part du général Paoli, faiſant beaucoup l'empreſſé des commiſſions dont il ſe diſoit chargé près de moi, mais me diſant au fond très-peu de choſe, & m'étalant d'un air important d'aſſez chétives paperaſſes fort pochetées. A chaque pièce qu'il me montroit, il étoit tout étonné de me voir tirer d'un tiroir la même pièce, & la lui montrer à mon

tour. J'ai vu que cela le mortifioit d'autant plus, qu'ayant fait tous ſes efforts pour ſavoir quelles relations je pouvois avoir eues en Corſe, il n'a pu là-deſſus m'arracher un ſeul mot. Comme il ne m'a point apporté de lettres, & qu'il n'a voulu ni ſe nommer, ni me donner la moindre notion de lui, je l'ai remercié des viſites qu'il vouloit continuer de me faire. Il n'a pas laiſſé de paſſer encore ici dix ou douze jours ſans me revenir voir.

Tout cela peut être une choſe fort ſimple. Peut-être ayant quelque envie de me voir, n'a-t-il cherché qu'un prétexte pour s'introduire, & peut-être eſt-ce un galant homme, très-bien intentionné, & qui n'a d'autre tort dans ce fait, que d'avoir fait un peu trop l'empreſſé pour rien. Mais comme tant de malheurs doivent m'avoir appris à me tenir ſur mes gardes, vous m'avouerez que ſi c'eſt un piège, il n'eſt pas fin.

M. V....s m'a écrit une lettre honnête pour déſavouer avec horreur le libelle. Je lui ai répondu très-honnêtement, & je me ſuis obligé de contribuer, autant qu'il m'eſt poſſible, à répandre ſon déſaveu, dans le doute que quelqu'un plus méchant que lui, ne ſe cache ſous ſon manteau.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . . u.

A Motiers le 14 Février 1765.

Voici, Monſieur, le projet que vous avez pris la peine de dreſſer; ſur quoi je ne vous dis rien, par la raiſon que vous ſavez. Je vous prie, ſi cette affaire doit ſe conclure, de vouloir bien décider de tout à votre volonté; je confirmerai tout: car pour moi j'ai maintenant l'eſprit à mille lieues delà; & ſans vous, je n'irois pas plus loin, par le ſeul dégoût de parler d'affaires. Si ce que les aſſociés diſent dans leur réponſe, article 1er. de mon *ouvrage ſur la Muſique* s'entend du dictionnaire, je m'en rapporte là-deſſus à la réponſe verbale que je leur ai faite. J'ai ſur cette compilation des engagemens antérieurs, qui ne me permettent plus d'en diſpoſer; & s'il arrivoit que, changeant de penſée, je le compriſſe dans mon recueil, ce ne ſeroit qu'après qu'il auroit été imprimé à part par le libraire auquel je ſuis engagé.

Vous ne devez point, s'il vous plaît, paſſer outre que les aſſociés n'aient le conſentement formel du conſeil d'Etat, que je doute fort qu'ils obtiennent. Quant à la permiſſion qu'ils ont demandée à la cour, je doute encore plus qu'elle leur ſoit accordée. Milord Maréchal connoît là-deſſus mes intentions; il ſait que non-ſeulement je ne demande rien, mais que je ſuis très-déterminé à ne jamais me prévaloir

de ſon crédit à la cour, pour y obtenir quoi que ce puiſſe être, relativement au pays où je vis, qui n'ait pas l'agrément du gouvernement particulier du pays même. Je n'entends me mêler en aucune façon de ces choſes-là, ni traiter qu'elles ne ſoient décidées.

Depuis hier que ma lettre eſt écrite, j'ai la preuve de ce que je ſoupçonnois depuis quelques jours, que l'écrit de V....s trouvoit ici parmi les femmes autant d'applaudiſſement qu'il a cauſé d'indignation à Genève & à Paris, & que trois ans d'une conduite irréprochable ſous leurs yeux mêmes, ne pouvoient garantir la pauvre Mlle. le Vaſſeur de l'effet d'un libelle venu d'un pays où ni moi ni elle n'avons vécu. Peu ſurpris que ces viles ames ne ſe connoiſſent pas mieux en vertu qu'en mérite, & ſe plaiſent à inſulter aux malheureux, je prends enfin la ferme réſolution de quitter ce pays, ou du moins ce village, & d'aller chercher une habitation où l'on juge les gens ſur leur conduite, & non ſur les libelles de leurs ennemis. Si quelque autre honnête étranger veut connoître Motiers, qu'il y paſſe, s'il peut, trois ans comme j'ai fait, & puis qu'il en diſe des nouvelles.

Si je trouvois à Neuchâtel ou aux environs un logement convenable, je ſerois homme à l'aller occuper en attendant.

LETTRE

AU MÊME.

..... 4 *Mars* 1765.

Je vous dois une réponſe, Monſieur, je le ſais. L'horrible ſituation de corps & d'ame où je me trouve, m'ôte la force & le courage d'écrire. J'attendois de vous quelques mots de conſolation. Mais je vois que vous comptez à la rigueur avec les malheureux. Ce procédé n'eſt pas injuſte, mais il eſt un peu dur dans l'amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 7 *Mars* 1765.

Pour Dieu ne vous fâchez pas, & ſachez pardonner quelques torts à vos amis dans leurs misères. Je n'ai qu'un ton, Monſieur, & il eſt quelquefois un peu dur; il ne faut pas me juger ſur mes expreſſions, mais ſur ma conduite; elle vous honore, quand mes termes vous offenſent. Dans le beſoin que j'ai des conſolations de l'amitié, je ſens que les vôtres me manquent, & je m'en plains: cela eſt-il donc ſi déſobligeant?

Si j'ai écrit à d'autres, comment n'avez-vous pas ſenti l'abſolue

l'abſolue néceſſité de répondre, & ſurtout dans la circonſtance, à des perſonnes avec qui je n'ai point de correſpondance habituelle, & qui viennent au fort de mes malheurs, y prendre le plus généreux intérêt? Je croyois que ſur ces lettres mêmes vous vous diriez: *il n'a pas le temps de m'écrire*, & que vous vous ſouviendriez de nos conventions. Falloit-il donc dans une occaſion ſi critique, abandonner tous mes intérêts, toutes mes affaires, mes devoirs mêmes, de peur de manquer avec vous à l'exactitude d'une réponſe dont vous m'aviez diſpenſé? Vous vous feriez offenſé de ma crainte, & vous auriez eu raiſon. L'idée même, très-fauſſe aſſurément, que vous aviez de m'avoir chagriné par votre lettre, n'étoit-elle pas pour votre bon cœur un motif de réparer le mal que vous ſuppoſiez m'avoir fait? Dieu vous préſerve d'afflictions; mais en pareil cas, ſoyez sûr que je ne compterai pas vos réponſes. En tout autre cas, ne comptez jamais mes lettres, ou rompons tout de ſuite; car auſſi bien ne tarderions-nous pas à rompre. Mon caractère vous eſt connu, je ne ſaurois le changer.

Toutes vos autres raiſons ne ſont que trop bonnes. Je vous plains dans vos tracas, & les approches de votre goutte me chagrinent ſurtout vivement, d'autant plus que dans l'extrême beſoin de me diſtraire, je me promettois des promenades délicieuſes avec vous. Je ſens encore que ce que je vais vous dire peut être bien déplacé parmi vos affaires; mais il faut vous montrer ſi je vous crois le cœur dur, & ſi je manque de confiance en votre amitié. Je ne fais pas des complimens, mais je prouve.

Il faut quitter ce pays, je le ſens; il eſt trop près de Genève; on ne m'y laiſſeroit jamais en repos. Il n'y a guères qu'un pays catholique qui me convienne; & c'eſt de-là, puiſque vos miniſtres veulent tant la guerre, qu'on peut leur en donner le plaiſir tout leur ſoûl. Vous ſentez, Monſieur, que ce déménagement a ſes embarras. Voulez-vous être dépoſitaire de mes effets, en attendant que je me fixe? Voulez-vous acheter mes livres, ou m'aider à les vendre? Voulez-vous prendre quelqu'arrangement, quant à mes ouvrages, qui me délivre de l'horreur d'y penſer, & de m'en occuper le reſte de ma vie? Toute cette rumeur eſt trop vive & trop folle pour pouvoir dûrer. Au bout de deux ou trois ans toutes les difficultés pour l'impreſſion ſeront levées, ſurtout quand je n'y ſerai plus. En tout cas les autres lieux, même au voiſinage ne manqueront pas. Il y a ſur tout cela des détails qu'il ſeroit trop long d'écrire, & ſur leſquels, ſans que vous ſoyez marchand, ſans que vous me faſſiez l'aumône, cet arrangement peut m'être utile, & ne vous pas être onéreux. Cela demande d'en conférer. Il faut voir ſeulement ſi vos affaires préſentes vous permettent de penſer à celle-là.

Vous ſavez donc le triſte état de la pauvre Mde. G.....t, femme aimable, d'un vrai mérite, d'un eſprit auſſi fin que juſte, & pour qui la vertu n'étoit pas un vain mot; ſa famille eſt dans la plus grande déſolation; ſon mari eſt au déſeſpoir, & moi je ſuis déchiré. Voilà, Monſieur, l'objet que j'ai ſous les yeux pour me conſoler d'un tiſſu de malheurs ſans exemple.

J'ai des accès d'abattement; cela eſt aſſez naturel dans l'état de maladie; & ces accès ſont très-ſenſibles, parce qu'ils ſont les momens où je cherche le plus à m'épancher. Mais ils ſont courts, & n'influent point ſur ma conduite. Mon état habituel eſt le courage, & vous le verrez peut-être dans cette affaire, ſi l'on me pouſſe à bout; car je me fais une loi d'être patient juſqu'au moment où l'on ne peut plus l'être ſans lâcheté. Je ne ſais quelle diable de mouche a piqué vos Meſſieurs; mais il y a bien de l'extravagance à tout ce vacarme; ils en rougiront ſitôt qu'ils ſeront calmés.

Mais que dites-vous, Monſieur, de l'étourderie de vos miniſtres, qui devroient trembler qu'on n'apperçut qu'ils exiſtent, & qui vont ſottement payer pour les autres dans une affaire qui ne les regarde pas. Je ſuis perſuadé qu'ils s'imaginent que je vais reſter ſur la défenſive, & faire le pénitent & le ſuppliant: le Conſeil de Genève le croyoit auſſi, je l'ai déſabuſé; je me charge de les déſabuſer de même. Soyez-moi témoin, Monſieur, de mon amour pour la paix, & du plaiſir avec lequel j'avois poſé les armes; s'ils me forcent à les reprendre, je les reprendrai; car je ne veux pas me laiſſer battre à terre, c'eſt un point tout réſolu. Quelle priſe ne me donnent-ils pas? A trois ou quatre près que j'honore & que j'excepte, que ſont les autres? Quels mémoires n'aurai-je pas ſur leur compte? Je ſuis tenté de faire ma paix avec tous les autres Clergés, aux dépends du vôtre; d'en faire le bouc d'expiation pour les péchés d'Iſraël. L'invention eſt bonne, & ſon ſuccès eſt certain. Ne ſeroit-ce pas bien ſervir l'Etat, d'abattre ſi bien leur morgue, de les avilir à tel point, qu'ils ne puſſent jamais plus ameu-

ter les peuples? J'eſpère ne pas me livrer à la vengeance; mais ſi je les touche, comptez qu'ils ſont morts. Au reſte il faut premièrement attendre l'excommunication; car juſqu'à ce moment ils me tiennent; ils ſont mes paſteurs, & je leur dois du reſpect. J'ai là-deſſus des maximes dont je ne me départirai jamais, & c'eſt pour cela même que je les trouve bien peu ſages de m'aimer mieux loup que brebis.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Motiers le 7 Avril 1765.

Puisque vous le voulez abſolument, Monſieur, voici deux mauvaiſes eſquiſſes que j'ai fait faire, faute de mieux, par une manière de peintre qui a paſſé par Neuchâtel. La grande eſt un profil à la ſilhouette, où j'ai fait ajouter quelques traits en crayon pour mieux déterminer la poſition des traits; l'autre eſt un profil tiré à la vue. On ne trouve pas beaucoup de reſſemblance à l'un ni à l'autre, j'en ſuis fâché, mais je n'ai pu faire mieux; je crois même que vous me ſauriez quelque gré de cette petite attention, ſi vous connoiſſiez la ſituation où j'étois, quand je me ſuis ménagé le moment de vous complaire.

Il y a un portrait de moi, très-reſſemblant, dans l'appartement de Mde. la Maréchale de Luxembourg. Si M. Le Moine prenoit la peine de s'y tranſporter & de demander

de ma part, M. de la Roche, je ne doute pas qu'il n'eût la complaiſance de le lui montrer.

Je ne vous connois, Monſieur, que par vos lettres, mais elles reſpirent la droiture & l'honnêteté; elles me donnent la plus grande opinion de votre ame, l'eſtime que vous m'y témoignez me flatte, & je ſuis bien aiſe que vous ſachiez qu'elle fait une des conſolations de ma vie.

LETTRE
A Mr. DU PEYROU.

Vendredi 12 Avril 1765.

Plus j'étois touché de vos peines, plus j'étois fâché contre vous; & en cela j'avois tort; le commencement de votre lettre me le prouve. Je ne ſuis pas toujours raiſonnable, mais j'aime toujours qu'on me parle raiſon. Je voudrois connoître vos peines pour les ſoulager, pour les partager du moins. Les vrais épanchemens du cœur veulent non-ſeulement l'amitié, mais la familiarité; & la familiarité ne vient que par l'habitude de vivre enſemble. Puiſſe un jour cette habitude ſi douce, donner entre nous à l'amitié tous ſes charmes! je les ſentirai trop bien, pour ne pas vous les faire ſentir auſſi.

Au train dont la neige tombe, nous en aurons ce ſoir plus d'un pied: cela & mon état encore empiré, m'ôtera le plaiſir de vous aller voir auſſitôt que je l'eſpérois. Sitôt que je le pourrai, comptez que vous verrez celui qui vous aime.

Digitized by Google

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

. . . . . 22 *Avril* 1765.

L'AMITIÉ eſt une choſe ſi ſainte, que le nom n'en doit pas même être employé dans l'uſage ordinaire. Ainſi nous ſerons amis, & nous ne nous dirons pas mon ami. J'eus un ſurnom jadis que je crois mériter mieux que jamais. A Paris on ne m'appeloit que *le Citoyen.* Rendez-moi ce titre qui m'eſt ſi cher, & que j'ai payé ſi cher; faites même enſorte qu'il ſe propage, & que tous ceux qui m'aiment, ne m'appellent jamais Monſieur, mais en parlant de moi, *le Citoyen*, & en m'écrivant, *mon cher Citoyen.* Je vous charge de faire connoître ce que je déſire, & je crois que tous vos amis & les miens me feront volontiers ce plaiſir. En attendant, commencez par donner l'exemple. A votre égard, prenez un nom de ſociété qui vous plaiſe, & que je puiſſe vous donner. Je me plais à ſonger que vous devez être un jour mon cher hôte, & j'aimerois à vous en donner le titre d'avance; mais celui-là, ou un autre, prenez-en un qui ſoit de votre goût, & qui ſupprime entre nous le mauſſade mot de Monſieur que l'amitié & la familiarité doivent proſcrire.

Je ſouffre toujours beaucoup. Je vous embraſſe.

Digitized by Google

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Motiers le 22 Avril 1765.

J'AI reçu, Monſieur, tous vos envois, & ma ſenſibilité à votre amitié augmente de jour en jour: mais j'ai une grâce à vous demander, c'eſt de ne me plus parler des affaires de Genève, & de ne plus m'envoyer aucune pièce qui s'y rapporte. Pourquoi veut-on abſolument, par de ſi triſtes images, me faire finir dans l'affliction le reſte des malheureux jours que la nature m'a comptés, & m'ôter un repos dont j'ai ſi grand beſoin & que j'ai ſi chèrement acheté? Quelque plaiſir que me faſſe votre correſpondance, ſi vous continuez d'y faire entrer des objets dont je ne puis ni veux plus m'occuper, vous me forcerez d'y renoncer.

Je vous remercie du vin de Lunel: mais, mon cher Monſieur, nous ſommes convenus, ce me ſemble, que vous ne m'enverriez plus rien de ce qui ne vous coûte rien. Vous me paroiſſez n'avoir pas pour cette convention la même mémoire qui vous ſert ſi bien dans mes commiſſions.

Je ne peux rien vous dire du chevalier de Malte; il eſt encore à Neuchâtel. Il m'a apporté une lettre de M. de Paoli, qui n'eſt certainement pas ſuppoſée. Cependant la conduite de cet homme-là eſt en tout ſi extraordinaire, que je ne puis prendre ſur moi de m'y fier; & je lui ai remis pour M. Paoli une réponſe qui ne ſignifie rien, & qui le renvoie à notre

correſpondance ordinaire, laquelle n'eſt pas connue du chevalier. Tout ceci, je vous prie, entre nous.

Mon état empire au lieu de s'adoucir. Il me vient du monde des quatre coins de l'Europe. Je prends le parti de laiſſer à la poſte les lettres que je ne connois pas, ne pouvant y ſuffire. Selon toute apparence je ne pourrai guères jouir à ce voyage du plaiſir de vous voir tranquillement. Il faut eſpérer qu'une autre fois je ſerai plus heureux.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

. . . . . 29 *Avril* 1765.

J'AI reçu votre préſent (*); je vous en remercie, il me fait grand plaiſir, & je brûle d'être à portée d'en faire uſage. J'ai plus que jamais la paſſion pour la botanique; mais je vois avec confuſion, que je ne connois pas encore aſſez de plantes empiriquement, pour les étudier par ſyſtême. Cependant je ne me rebuterai pas; & je me propoſe d'aller dans la belle ſaiſon paſſer une quinzaine de jours près de M. Gagnebin, pour me mettre en état du moins de ſuivre mon Linnæus.

J'ai dans la tête que, ſi vous pouvez vous ſoutenir juſqu'au temps de notre caravanne, elle vous garantira d'être arrêté durant le reſte de l'année, vu que la goutte n'a point de plus grand ennemi que l'exercice pédeſtre. Vous devriez prendre

(*) Les ouvrages de Linnæus.

la

la botanique par remède, quand vous ne la prendriez pas par goût. Au reſte, je vous avertis que le charme de cette ſcience conſiſte ſurtout dans l'étude anatomique des plantes. Je ne puis faire cette étude à mon gré, faute des inſtrumens néceſſaires, comme microſcopes de diverſes meſures de foyer, petites pinces bien menues, ſemblables aux bruſſelles des joailliers; ciſeaux très-fins à découper. Vous devriez tâcher de vous pourvoir de tout cela pour notre courſe; & vous verrez que l'uſage en eſt très-agréable & très-inſtructif.

Vous me parlez du temps remis: il ne l'eſt aſſurément pas ici; j'ai fait quelques eſſais de ſortie qui m'ont réuſſi médiocrement, & jamais ſans pluie. Il me tarde d'aller vous embraſſer, mais il faut faire des viſites, & cela m'épouvante un peu, ſurtout vu mon état.

Quand verrez-vous la fin de ce vilain procès? Je voudrois auſſi voir déjà votre bâtiment fini, pour y occuper ma cellule, & vous appeler tout de bon, mon cher hôte; bon jour.

LETTRE

AU MÊME.

Jeudi 23 Mai 1765.

J'ESPÈRE, mon cher hôte, que cette vilaine goutte n'aura fait que vous menacer. Danſez & marchez beaucoup; tourmentez-la ſi bien, qu'elle nous laiſſe en repos projeter & faire notre courſe; on dit que les pélerins n'ont jamais la goutte; rien n'eſt donc tel pour l'éviter, que de ſe faire pélerin.

Sultan m'a tenu quelques jours en peine; ſur ſon état préſent, je ſuis parfaitement raſſuré: ce qui m'allarmoit le plus étoit la promptitude avec laquelle la plaie s'étoit refermée. Il avoit à la jambe un trou fort profond; elle étoit enflée; il ſouffroit beaucoup, & ne pouvoit ſe ſoutenir. En cinq ou ſix heures, avec une ſimple application de thériaque, plus d'enflure, plus de douleur, plus de trou, à peine en ai-je pu retrouver la place; il eſt gaillardement revenu de ſon pied à Moriers, & ſe porte à merveille depuis ce temps-là: comme vous avez des chiens, j'ai cru qu'il étoit bon de vous apprendre l'hiſtoire de mon ſpécifique; elle eſt auſſi étonnante que certaine. Il faut ajouter que je l'ai mis au lait, durant quelques jours; c'eſt une précaution qu'il faut toujours prendre, ſitôt qu'un animal eſt bleſſé.

Il eſt ſingulier que depuis trois jours, je reſſens les mêmes attaques que j'ai eues cet hiver; il eſt conſtaté que ce ſéjour ne me vaut rien à aucun égard. Ainſi mon parti eſt pris; tirez-moi d'ici au plus vîte. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

Mardi 11 Juin 1765.

Si je reſte un jour de plus, je ſuis pris; je pars donc, mon cher hôte, pour la Ferrière, où je vous attendrai avec le plus grand empreſſement, mais ſans m'impatienter. Ce qui achève de me déterminer, eſt qu'on m'apprend que vous

avez commencé à ſortir. Je vous recommande de ne pas oublier parmi vos proviſions, café, ſucre, cafetière, briquet, & tout l'attirail pour faire, quand on veut, du café dans les bois. Prenez *Linnæus* & *Sauvages*, quelque livre amuſant, & quelque jeu pour s'amuſer pluſieurs, ſi l'on eſt arrêté dans une maiſon par le mauvais temps. Il faut tout prévoir pour prévenir le déſœuvrement & l'ennui.

Bon jour, je compte partir demain matin, s'il fait beau, pour aller coucher au Locle, & dîner ou coucher à la Ferrière le lendemain jeudi. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

A la Ferrière le 16 Juin 1765.

Me voici, mon cher hôte, à la Ferrière, où je ne ſuis arrivé que pour y garder la chambre, avec un rhume affreux, une aſſez groſſe fièvre, & une eſquinancie, mal auquel j'étois très-ſujet dans ma jeuneſſe, mais dont j'eſpérois que l'âge m'auroit exempté. Je me trompois; cette attaque a été violente; j'eſpère qu'elle ſera courte. La fièvre eſt diminuée, ma gorge ſe dégage, j'avale plus aiſément, mais il m'eſt encore impoſſible de parler.

Au peu que j'ai vu ſur la botanique, je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y ſuis arrivé; plus convaincu du moins de mon ignorance; puiſqu'en vérifiant mes

connoiſſances ſur les plantes, il ſe trouve que pluſieurs de celles que je croyois connoître, je ne les connoiſſois point. Dieu ſoit loué; c'eſt toujours apprendre quelque choſe que d'apprendre qu'on ne ſait rien. Le meſſager attend & me preſſe; il faut finir. Bon jour, mon cher hôte; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Brot le lundi 15 Juillet 1765.

Vos gens, mon cher hôte, ont été bien mouillés & le ſeront encore, de quoi je ſuis bien fâché, ainſi trouvant ici un char-à-banc, je ne les mènerai pas plus loin. Je pars le cœur plein de vous, & auſſi empreſſé de vous revoir, que ſi nous ne nous étions vus depuis long-temps. Puiſſai-je apprendre à notre première entrevue, que tous vos tracas ſont finis, & que vous avez l'eſprit auſſi tranquille, que votre honnête cœur doit être content de lui-même, & ſerein dans tous les temps! La cérémonie de ce matin met dans le mien la ſatisfaction la plus douce. Voilà, mon cher hôte, les traits qui me peignent au vrai l'ame de Milord Maréchal, & me montrent qu'il connoît la mienne. Je ne connois perſonne plus fait pour vous aimer, & pour être aimé de vous. Comment ne verrois-je pas enfin réunis tous ceux qui m'aiment? Ils ſont dignes de s'aimer tous. Je vous embraſſe.

Digitized by Google

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Motiers le 15 Août 1765.

J'AI reçu tous vos envois, Monſieur, & je vous remercie des commiſſions, elles ſont fort bien, & je vous prie auſſi d'en faire mes remercîmens à M. De Luc. A l'égard des abricots, par reſpect pour Mde. d'Ivernois je veux bien ne pas les renvoyer; mais j'ai là-deſſus deux choſes à vous dire, & je vous les dis pour la dernière fois. L'une, qu'à faire aux gens des cadeaux malgré eux, & à les ſervir à notre mode & non pas à la leur, je vois plus de vanité que d'amitié. L'autre, que je ſuis très-déterminé à ſecouer toute eſpèce de joug qu'on peut vouloir m'impoſer malgré moi, quel qu'il puiſſe être; que quand cela ne peut ſe faire qu'en rompant, je romps, & que quand une fois j'ai rompu, je ne renoue jamais, c'eſt pour la vie. Votre amitié, Monſieur, m'eſt trop précieuſe, pour que je vous pardonnaſſe jamais de m'y avoir fait renoncer.

Les cadeaux ſont un petit commerce d'amitié fort agréable quand ils ſont réciproques. Mais ce commerce demande de part & d'autre de la peine & des ſoins; & la peine & les ſoins ſont le fléau de ma vie: j'aime mieux un quart d'heure d'oiſiveté que toutes les confitures de la terre. Voulez-vous me faire des préſens qui ſoient pour mon cœur d'un prix ineſtimable? Procurez-moi des loiſirs, ſauvez-moi

des viſites, fourniſſez-moi des moyens de n'écrire à perſonne. Alors je vous devrai le bonheur de ma vie, & je reconnoîtrai les ſoins du véritable ami. Autrement non.

M. M... eſt venu lui cinq ou ſixième; j'étois malade, je n'ai pu le voir ni lui ni ſa compagnie. Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les viſites que vous me forcez de faire m'en attirent. Maintenant que je ſuis averti, ſi j'y ſuis repris ce ſera ma faute.

Votre M. de F.... qui part de Bordeaux pour me venir voir ne s'embarraſſe pas ſi cela me convient ou non. Comme il fait tous ſes petits arrangemens ſans moi, il ne trouvera pas mauvais, je penſe, que je prenne les miens ſans lui.

Quant à M. Liotard, ſon voyage ayant un but déterminé, qui ſe rapporte plus à moi qu'à lui, il mérite une exception, & il l'aura. Les grands talens exigent des égards. Je ne réponds pas qu'il me trouve en état de me laiſſer peindre, mais je réponds qu'il aura lieu d'être content de la réception que je lui ferai. Au reſte, avertiſſez-le que pour être sûr de me trouver, & de me trouver libre, il ne doit pas venir avant le 4 ou le 5 de Septembre.

J'ai vu depuis quelque temps beaucoup d'Anglois, mais M. Wilkes n'a pas paru que je ſache.

Digitized by Google

LETTRE
A Mr. De St. BRISSON.

1765.

J'ai reçu, Monſieur, votre lettre du 27 Décembre. J'ai auſſi lu vos deux écrits. Malgré le plaiſir que m'ont fait l'un & l'autre, je ne me repens point du mal que je vous ai dit du premier, & ne doutez pas que je ne vous en euſſe dit du ſecond, ſi vous m'euſſiez conſulté. Mon cher St. Briſſon, je ne vous dirai jamais aſſez avec quelle douleur je vous vois entrer dans une carrière couverte de fleurs & ſemée d'abîmes; où l'on ne peut éviter de ſe corrompre ou de ſe perdre; où l'on devient malheureux ou méchant à meſure qu'on avance, & très-ſouvent l'un & l'autre avant d'arriver. Le métier d'Auteur n'eſt bon que pour qui veut ſervir les paſſions des gens qui mènent les autres, mais pour qui veut ſincèrement le bien de l'humanité, c'eſt un métier funeſte. Aurez-vous plus de zèle que moi pour la juſtice, pour la vérité, pour tout ce qui eſt honnête & bon? Aurez-vous des ſentimens plus déſintéreſſés, une religion plus douce, plus tolérante, plus pure, plus ſenſée? Aſpirerez-vous à moins de choſes; ſuivrez-vous une route plus ſolitaire; irez-vous ſur le chemin de moins de gens; choquerez-vous moins de rivaux & de concurrens; éviterez-vous avec plus de ſoin de croiſer les intérêts de perſonne? Et toutefois vous voyez. Je ne ſais comment il exiſte dans le monde un ſeul honnête homme à

qui mon exemple ne faſſe pas tomber la plume des mains. Faites du bien, mon cher St. Briſſon, mais non pas des livres. Loin de corriger les méchans, ils ne font que les aigrir. Le meilleur livre fait très-peu de bien aux hommes, & beaucoup de mal à ſon auteur. Je vous ai déjà vu aux champs pour une brochure qui n'étoit pas même fort malhonnête; à quoi devez-vous vous attendre, ſi ces choſes vous bleſſent déjà?

Comment pouvez-vous croire que je veuille paſſer en Corſe, ſachant que les troupes françaiſes y ſont? Jugez-vous que je n'aie pas aſſez de mes malheurs, ſans en aller chercher d'autres? Non, Monſieur; dans l'accablement où je ſuis, j'ai beſoin de reprendre haleine, j'ai beſoin d'aller plus loin de Genève, chercher quelques momens de repos; car on ne m'en laiſſera nulle part un long ſur terre; je ne puis plus l'eſpérer que dans ſon ſein. J'ignore encore de quel côté j'irai; il ne m'en reſte plus guère à choiſir; je voudrois, chemin faiſant, me chercher quelque retraite fixe pour m'y tranſplanter tout-à-fait; où l'on eut l'humanité de me recevoir, & de me laiſſer mourir en paix. Mais où la trouver parmi les chrétiens? La Turquie eſt trop loin d'ici.

Ne doutez pas, cher St. Briſſon, qu'il ne me fût fort doux de vous avoir pour compagnon de voyage, pour conſolateur, pour garde-malade; mais j'ai contre ce même voyage, de grandes objections par rapport à vous. Premièrement, ôtez-vous de l'eſprit de me conſulter ſur rien, & d'avoir la moindre reſſource contre l'ennui dans mon entretien. L'étourdiſſement où me jettent des agitations ſans relâche,

relâche, m'a rendu ſtupide; ma tête eſt en létargie; mon cœur même eſt mou. Je ne ſens ni ne penſe plus. Il me reſte un ſeul plaiſir dans la vie; j'aime encore à marcher, mais en marchant je ne rêve pas même; j'ai les ſenſations des objets qui me frappent, & rien de plus. Je voulois eſſayer d'un peu de botanique pour m'amuſer du moins à reconnoître en chemin quelques plantes; mais ma mémoire eſt abſolument éteinte; elle ne peut pas même aller juſques-là. Imaginez le plaiſir de voyager avec un pareil automate.

Ce n'eſt pas tout. Je ſens le mauvais effet que votre voyage ici fera pour vous-même. Vous n'êtes déjà pas trop bien auprès des dévots; voulez-vous achever de vous perdre? Vos compatriotes mêmes, en général, ne vous pardonnent pas de me conſulter; comment vous pardonneroient-ils de m'aimer? Je ſuis très-fâché que vous m'ayez nommé à la tête de votre Ariſte. Ne faites plus pareille ſottiſe, ou je me brouille avec vous tout de bon. Dites-moi ſurtout de quel œil vous croyez que votre famille verra ce voyage? Madame votre mère en frémira. Je frémis moi-même à penſer aux funeſtes effets qu'il peut produire auprès de vos proches; & vous voulez que je vous laiſſe faire! C'eſt vouloir que je ſois le dernier des hommes. Non, Monſieur, obtenez l'agrément de Madame votre mère, & venez; je vous embraſſe avec la plus grande joie; mais ſans cela n'en parlons plus.

LETTRE

A Mr. D. P....v.

A Strasbourg le 17 Novembre 1765.

Je reçois, mon cher hôte, votre lettre. Vous aurez vu par les miennes, que je renonce abſolument au voyage de Berlin, du moins pour cet hiver, à moins que Milord Maréchal, à qui j'ai écrit, ne fût d'un avis contraire. Mais je le connois; il veut mon repos ſur toute choſe, ou plutôt il ne veut que cela. Selon toute apparence, je paſſerai l'hiver ici. L'on ne peut rien ajouter aux marques de bienveillance, d'eſtime, & même de reſpect qu'on m'y donne, depuis M. le Maréchal & les chefs du pays, juſqu'aux derniers du peuple. Ce qui vous ſurprendra eſt que les gens d'égliſe ſemblent vouloir renchérir encore ſur les autres. Ils ont l'air de me dire dans leurs manières : *Diſtinguez-nous de vos miniſtres; vous voyez que nous ne penſons pas comme eux.*

Je ne ſais pas encore de quels livres j'aurai beſoin; cela dépendra beaucoup du choix de ma demeure; mais en quelque lieu que ce ſoit, je ſuis abſolument déterminé à reprendre la botanique. En conſéquence, je vous prie de vouloir bien faire trier d'avance tous les livres qui en traitent, figures & autres, & les bien encaiſſer. Je voudrois auſſi que mes herbiers & plantes sèches y fuſſent joints. Car ne connoiſſant pas à beaucoup près toutes les plantes qui y ſont, j'en peux tirer encore beaucoup d'inſtruction ſur les

plantes de la Suiſſe que je ne trouverai pas ailleurs. Sitôt que je ſerai arrêté, je conſacrerai le goût que j'ai pour les herbiers, à vous en faire un auſſi complet qu'il me ſera poſſible, & dont je tâcherai que vous ſoyez content.

Mon cher hôte, je ne donne pas ma confiance à demi. Viſitez, arrangez tous mes papiers, liſez & feuilletez tout ſans ſcrupule. Je vous plains de l'ennui que vous donnera tout ce fatras ſans choix, & je vous remercie de l'ordre que vous y voudrez mettre. Tâchez de ne pas changer les numéros des paquets, afin qu'ils nous ſervent toujours d'indication pour les papiers dont je puis avoir beſoin. Par exemple, je ſuis dans le cas de déſirer beaucoup de faire uſage ici de deux pièces qui ſont dans le N°. 12. L'une eſt *Pygmalion* & l'autre l'*Engagement téméraire*. Le directeur du ſpectacle a pour moi mille attentions. Il m'a donné pour mon uſage une petite loge grillée; il m'a fait faire une clef d'une petite porte pour entrer incognito; il fait jouer les pièces qu'il juge pouvoir me plaire. Je voudrois tâcher de reconnoître ſes honnêtetés; & je crois que quelque barbouillage de ma façon, bon ou mauvais, lui ſeroit utile par la bienveillance que le public a pour moi, & qui s'eſt bien marquée au Devin du Village. Si j'oſois eſpérer que vous vous laiſſaſſiez tenter à la propoſition de M. De Luze, vous apporteriez ces pièces vous-même, & nous nous amuſerions à les faire répéter. Mais comme il n'y a nulle copie de Pygmalion, il en faudroit faire faire une par précaution. Surtout ſi, ne venant pas vous-même, vous preniez le parti d'envoyer le paquet par la poſte à l'adreſſe de M. Zollicoffre, ou par occaſion. Si vous venez,

mandez-le moi à l'avance, & donnez-moi le temps de la réponſe. Selon les réponſes que j'attends, je pourrois, ſi la choſe ne vous étoit pas trop importune, vous prier de permettre que Mlle. le Vaſſeur vînt avec vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

A Strasbourg le 25 Novembre 1765.

J'AI, mon cher hôte, votre N°. 8. & tous les précédens. Ne ſoyez point en peine du paſſe-port. Ce n'eſt pas une choſe ſi abſolument néceſſaire que vous le ſuppoſez, ni ſi difficile à renouveler au beſoin; mais il me ſera toujours précieux par la main dont il me vient & par les ſoins dont il eſt la preuve.

Quelque plaiſir que j'euſſe à vous voir, le changement que j'ai été forcé de mettre dans ma manière de vivre, ralentit mon empreſſement à cet égard. Les fréquens dînés en ville, & la fréquentation des femmes & des gens du monde, à quoi je m'étois livré d'abord, en retour de leur bienveillance, m'impoſoient une gêne qui a tellement pris ſur ma ſanté, qu'il a fallu tout rompre & redevenir ours par néceſſité. Vivant ſeul ou avec Fiſcher, qui eſt un très-bon garçon, je ne ſerois à portée de partager aucun amuſement avec vous, & vous iriez ſans moi dans le monde; ou bien ne vivant qu'avec moi, vous ſeriez dans cette ville, ſans la connoître. Je ne déſeſpère par des moyens de nous voir plus agréable-

ment & plus à notre aiſe. Mais cela eſt encore dans les futurs contingens. D'ailleurs n'étant pas encore décidé ſur moi-même, je ne le ſuis pas ſur le voyage de Mlle. le Vaſſeur. Cependant ſi vous venez, vous êtes sûr de me trouver encore ici, & dans ce cas, je ſerois bien aiſe d'en être inſtruit d'avance, afin de vous faire préparer un logement dans cette maiſon; car je ne ſuppoſe pas que vous vouliez que nous ſoyons ſéparés.

L'heure preſſe, le monde vient; je vous quitte bruſquement, mais mon cœur ne vous quitte pas.

LETTRE

AU MÊME.

A Strasbourg le 30 Novembre 1765.

Tout bien peſé, je me détermine à paſſer en Angleterre. Si j'étois en état, je partirois dès demain; mais ma rétention me tourmente ſi cruellement, qu'il faut laiſſer calmer cette attaque. Employant ma reſſource ordinaire, je compte être en état de partir dans huit ou dix jours; ainſi ne m'écrivez plus ici; votre lettre ne m'y trouveroit pas; avertiſſez, je vous prie, Mlle. le Vaſſeur de la même choſe; je compte m'arrêter à Paris quinze jours ou trois ſemaines; je vous enverrai mon adreſſe avant de partir. Au reſte vous pouvez toujours m'écrire par M. De Luze, que je compte joindre à Paris, & faire avec lui le voyage. Je ſuis très-fâché de

n'avoir pas encore écrit à Mde. De Luze. Elle me rend bien peu de juſtice ſi elle eſt inquiète de mes ſentimens. Ils ſont tels qu'elle les mérite, & c'eſt tout dire. Je m'attache auſſi très-véritablement à ſon mari. Il a l'air froid & le cœur chaud; il reſſemble en cela à mon cher hôte, voilà les gens qu'il me faut.

J'approuve très-fort d'uſer ſobrement de la poſte, qui en Suiſſe, eſt devenue un brigandage public: elle eſt plus reſpectée en France; mais les ports y ſont exorbitans, & j'ai depuis mon arrivée ici, plus de cent francs en ports de lettres. Retenez & liſez les lettres qui vous viennent pour moi, ne m'envoyez que celles qui l'exigent abſolument. Il ſuffit d'un petit extrait des autres.

Je reçois en ce moment votre paquet N°. 10. Vous devez avoir reçu une de mes lettres, où je vous priois d'ouvrir toutes celles qui vous venoient à mon adreſſe. Ainſi vos ſcrupules ſont fort déplacés. Je ne ſais ſi je vous écrirai encore avant mon départ; mais ne m'écrivez plus ici. Je vous embraſſe de la plus tendre amitié.

Digitized by Google

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Strasbourg le 2 Décembre 1765.

Vous ne doutez pas, Monſieur, du plaiſir avec lequel j'ai reçu vos deux lettres & celle de M. De Luc. On s'attache à ce qu'on aime à proportion des maux qu'il nous coûte. Jugez par-là ſi mon cœur eſt toujours au milieu de vous. Je ſuis arrivé dans cette ville malade & rendu de fatigue. Je m'y repoſe avec le plaiſir qu'on a de ſe retrouver parmi des humains, en ſortant du milieu des bêtes féroces. J'oſe dire que depuis le Commandant de la province juſqu'au dernier bourgeois de Strasbourg, tout le monde déſiroit de me voir paſſer ici mes jours: mais telle n'eſt pas ma vocation. Hors d'état de ſoutenir la route de Berlin, je prends le parti de paſſer en Angleterre. Je m'arrêterai quinze jours ou trois ſemaines à Paris, & vous pouvez m'y donner de vos nouvelles chez la veuve Ducheſne libraire, rue St. Jaques.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eu de ſonger à mes commiſſions. J'ai d'autres prunes à digérer, ainſi diſpoſez des vôtres. Quant aux bilboquets & aux mouchoirs, je voudrois bien que vous puſſiez me les envoyer à Paris, car ils me feroient grand plaiſir; mais à cauſe que les mouchoirs ſont neufs, j'ai peur que cela ne ſoit difficile. Je ſuis maintenant très en état d'acquitter votre petit

mémoire ſans m'incommoder. Il n'en ſera pas de même lorſqu'après les frais d'un voyage long & coûteux, j'en ſerai à ceux de mon premier établiſſement en Angleterre. Ainſi je voudrois bien que vous vouluſſiez tirer ſur moi à Paris à vue le montant du mémoire en queſtion. Si vous voulez abſolument remettre cette affaire au temps où je ſerai plus tranquille, je vous prie au moins de me marquer à combien tous vos déboursés ſe montent, & permettre que je vous en faſſe mon billet. Conſidérez, mon bon ami, que vous avez une nombreuſe famille à qui vous devez compte de l'emploi de votre temps, & que le partage de votre fortune, quelque grande qu'elle puiſſe être, vous oblige à n'en rien laiſſer diſſiper, pour laiſſer tous vos enfans dans une aiſance honnête. Moi, de mon côté, je ſerai inquiet ſur cette petite dette tant qu'elle ne ſera pas ou payée ou réglée. Au reſte, quoique cette violente expulſion me dérange, après un peu d'embarras, je me trouverai du pain & le néceſſaire pour le reſte de mes jours, par des arrangemens dont je dois vous avoir parlé; & quant à préſent rien ne me manque. J'ai tout l'argent qu'il me faut pour mon voyage & au-delà, & avec un peu d'économie, je compte me retrouver bientôt au courant comme auparavant. J'ai cru vous devoir ces détails pour tranquilliſer votre honnête cœur ſur le compte d'un homme que vous aimez.

X

LETTRE

LETTRE
A Mr. De LUZE.

Paris 16 Décembre 1765.

J'arrive chez Mde. Ducheſne plein du déſir de vous voir, de vous embraſſer, & de concerter avec vous le prompt voyage de Londres, s'il y a moyen. Je ſuis ici dans la plus parfaite ſûreté; j'en ai en poche l'aſſûrance la plus préciſe. (*) Cependant, pour éviter d'être accablé, je veux y reſter le moins qu'il me ſera poſſible, & garder le plus parfait incognito s'il ſe peut. Ainſi ne me décelez, je vous prie, à qui que ce ſoit. Je voudrois vous aller voir, mais pour ne pas promener mon bonnet dans les rues (**), je déſire que vous puiſſiez venir vous-même le plutôt qu'il ſe pourra. Je vous embraſſe, Monſieur, de tout mon cœur.

(*) Il avoit un paſſe-port du Miniſtre bon pour trois mois.

(**) Il portoit encore l'habillement d'Arménien.

LETTRE

AU MÊME.

22 Décembre 1765.

L'AFFLICTION, Monſieur, où la perte d'un père tendrement aimé, plonge en ce moment Mde. de V.... ne me permet pas de me livrer à des amuſemens, tandis qu'elle eſt dans les larmes. Ainſi nous n'aurons point de muſique aujourd'hui. Je ſerai cependant chez moi ce ſoir comme à l'ordinaire, & s'il entre dans vos arrangemens d'y paſſer, ce changement ne m'ôtera pas le plaiſir de vous y voir. Mille ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

26 Décembre 1765.

JE ne ſaurois, Monſieur, durer plus long-temps ſur ce théâtre public. Pourriez-vous par charité, accélérer un peu notre départ? M. Hume conſent à partir le jeudi 2 à midi pour aller coucher à Senlis. Si vous pouvez vous prêter à cet arrangement, vous me ferez le plus grand plaiſir. Nous n'aurons pas la berline à quatre; ainſi vous prendrez votre chaiſe de poſte, M. Hume la ſienne, & nous changerons

de temps en temps. Voyez, de grâce, ſi tout cela vous convient, & ſi vous voulez m'envoyer quelque choſe à mettre dans ma malle. Mille tendres ſalutations.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Paris le 17 Décembre 1765.

J'ARRIVE d'hier au ſoir, mon aimable hôte & ami. Je ſuis venu en poſte, mais avec une bonne chaiſe, & à petites journées. Cependant j'ai failli mourir en route; j'ai été forcé de m'arrêter à Epernay, & j'y ai paſſé une telle nuit, que je n'eſpérois plus revoir le jour. Toutefois me voici à Paris dans un état aſſez paſſable. Je n'ai vu perſonne encore, pas même M. De Luze, mais je lui ai écrit en arrivant. J'ai le plus grand beſoin de repos; je ſortirai le moins que je pourrai. Je ne veux pas m'expoſer derechef aux dînés, & aux fatigues de Strasbourg. Je ne ſais ſi M. De Luze eſt toujours d'humeur de paſſer à Londres. Pour moi je ſuis déterminé à partir le plutôt qu'il me ſera poſſible, & tandis qu'il me reſte encore des forces, pour arriver enfin en lieu de repos.

Je viens en ce moment d'avoir la viſite de M. De Luze qui m'a remis votre billet du 7, daté de Berne. J'ai écrit en effet la lettre à M. le Baillif de Nidau, (*) mais je ne

(*) Celle du 20 Octobre. Tome XII des Œuvres in-4°. & Tome XXIV de l'in-8°. & grand in-12.

voulus point vous en parler pour ne point vous affliger ; ce ſont, je crois, les ſeules réticences que l'amitié permette.

Voici une lettre pour cette pauvre fille qui eſt à l'Isle. Je vous prie de la lui faire paſſer le plus promptement qu'il ſe pourra ; elle ſera utile à ſa tranquillité. Dites, je vous ſupplie, à Madame ** combien je ſuis touché de ſon ſouvenir, & de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à mon ſort. J'aurois aſſurément paſſé des jours bien doux près de vous & d'elle. Mais je n'étois pas appelé à tant de bien. Faute du bonheur que je ne dois plus attendre, cherchons du moins la tranquillité. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. . . .

Avril 1766.

J'APPRENDS, Monſieur, avec quelque ſurpriſe, de quelle manière on me traite à Londres dans un public plus léger que je n'aurois cru. Il me ſemble qu'il vaudroit beaucoup mieux refuſer aux infortunés tout aſile que de les accueillir pour les inſulter ; & je vous avoue que l'hoſpitalité vendue au prix du déshonneur, me paroît trop chère. Je trouve auſſi que pour juger un homme qu'on ne connoît point, il faudroit s'en rapporter à ceux qui le connoiſſent ; & il me paroît bizarre qu'emportant de tous les pays où j'ai vécu, l'eſtime & la conſidération des honnêtes gens & du public, l'An-

gleterre où j'arrive, ſoit le ſeul où l'on me la refuſe. C'eſt en même temps ce qui me conſole; l'accueil que je viens de recevoir à Paris, où j'ai paſſé ma vie, me dédommage de tout ce qu'on dit à Londres. Comme les Anglois, un peu légers à juger, ne ſont pourtant pas injuſtes, ſi jamais je vis en Angleterre auſſi long-temps qu'en France, j'eſpère à la fin n'y pas être moins eſtimé. Je ſais que tout ce qui ſe paſſe à mon égard n'eſt point naturel, qu'une nation toute entière ne change pas immédiatement du blanc au noir ſans cauſe, & que cette cauſe ſecrète eſt d'autant plus dangereuſe qu'on s'en défie moins; c'eſt cela même qui devroit ouvrir les yeux du public ſur ceux qui le mènent, mais ils ſe cachent avec trop d'adreſſe pour qu'il s'aviſe de les chercher où ils ſont. Un jour il en ſaura davantage, & il rougira de ſa légéreté. Pour vous, Monſieur, vous avez trop de ſens, & vous êtes trop équitable, pour être compté parmi ces juges plus ſévères que judicieux. Vous m'avez honoré de votre eſtime; je ne mériterai jamais de la perdre, & comme vous avez toute la mienne, j'y joins la confiance que vous méritez.

LETTRE
A Mde. DE CRÉQUI.

Mai 1766.

BIEN loin de vous oublier, Madame, je fais un de mes plaiſir dans cette retraite de me rappeler les heureux temps de ma vie. Ils ont été rares & courts, mais leur ſouvenir les multiplie; c'eſt le paſſé qui me rend le préſent ſupportable, & j'ai trop beſoin de vous pour vous oublier. Je ne vous écrirai pas pourtant, Madame, & je renonce à tout commerce de lettres, hors les cas d'abſolue néceſſité. Il eſt temps de chercher le repos, & je ſens que je n'en puis avoir, qu'en renonçant à toute correſpondance hors du lieu que j'habite. Je prends donc mon parti trop tard ſans doute, mais aſſez tôt pour jouir des jours tranquilles qu'on voudra bien me laiſſer. Adieu, Madame, l'amitié dont vous m'avez honoré me ſera toujours préſente & chère, daignez auſſi vous en ſouvenir quelquefois.

LETTRE
A Mr. DE LUZE.

A Wootton le 16 Mai 1766.

QUOIQUE ma longue lettre à Mde. De Luze ſoit, Monſieur, à votre intention comme à la ſienne, je ne puis m'empêcher d'y joindre un mot pour vous remercier & des ſoins que vous avez bien voulu prendre pour réparer la banqueroute que j'avois faite à Strasbourg ſans en rien ſavoir, & de votre obligeante lettre du 10 Avril. J'ai ſenti à l'extrême plaiſir que m'a fait ſa lecture combien je vous ſuis attaché & combien tous vos bons procédés pour moi ont jeté de reſſentiment dans mon ame. Comptez, Monſieur, que je vous aimerai toute ma vie & qu'un des regrets qui me ſuivent en Angleterre eſt d'y vivre éloigné de vous. J'ai formé dans votre pays des attachemens qui me le rendront toujours cher, & le déſir de m'y revoir un jour, que vous voulez bien me témoigner, n'eſt pas moins dans mon cœur que dans le vôtre; mais comment eſpérer qu'il s'accompliſſe? Si j'avois fait quelque faute qui m'eut attiré la haine de vos compatriotes, ſi je m'étois mal conduit en quelque choſe, ſi j'avois quelque tort à me reprocher, j'eſpérerois en le réparant parvenir à le leur faire oublier & à obtenir leur bienveillance: mais qu'ai-je fait pour la perdre, en quoi me ſuis-je mal conduit, à qui ai-je manqué dans la moindre choſe, à qui ai-je pu rendre ſervice que je ne l'aye pas

fait ? Et vous voyez comme ils m'ont traité. Mettez-vous à ma place, & dites-moi s'il eſt poſſible de vivre parmi des gens qui veulent aſſommer un homme ſans grief, ſans motif, ſans plainte contre ſa perſonne, & uniquement parce qu'il eſt malheureux. Je ſens qu'il ſeroit à déſirer pour l'honneur de ces Meſſieurs que je retournaſſe finir mes jours au milieu d'eux, je ſens que je le déſirerois moi-même ; mais je ſens auſſi que ce ſeroit une haute folie à laquelle la prudence ne me permet pas de ſonger. Ce qui me reſte à eſpérer en tout ceci eſt de conſerver les amis que j'ai eu le bonheur d'y faire & d'être toujours aimé d'eux quoiqu'abſent. Si quelque choſe pouvoit me dédommager de leur commerce, ce ſeroit celui du galant homme dont j'habite la maiſon & qui n'épargne rien pour m'en rendre le ſéjour agréable ; tous les gentilshommes des environs, tous les miniſtres des paroiſſes voiſines ont la bonté de me marquer des empreſſemens qui me touchent, en ce qu'ils me montrent la diſpoſition générale du pays. Le peuple même, malgré mon équipage, oublie en ma faveur ſa dureté ordinaire envers les étrangers ; Mde. De Luze vous dira comment eſt le pays ; enfin j'y trouverois de quoi n'en regretter aucun autre ſi j'étois plus près du ſoleil & de mes amis. Bonjour, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton 31 Mai 1766.

Si mes vœux pouvoient contribuer à rétablir parmi vous les lois & la liberté, je crois que vous ne doutez pas que Genève ne redevint une république; mais, Meſſieurs, puiſque les tourmens que votre ſort futur donne à mon cœur, ſont à pure perte, permettez que je cherche à les adoucir, en penſant à vos affaires le moins qu'il eſt poſſible. Vous avez publié que je voulois écrire l'hiſtoire de la médiation. Je ſerois bien aiſe ſeulement d'en ſavoir l'hiſtoire, mais mon intention n'eſt aſſurément pas de l'écrire, & quand je l'écrirois, je me garderois de la publier. Cependant ſi vous voulez me raſſembler les pièces & mémoires qui regardent cette affaire, vous ſentez qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils me ſoient jamais indifférens, mais gardez-les pour les apporter avec vous & ne m'en envoyez plus par la poſte, car les ports en ce pays ſont ſi exorbitans que votre paquet précédent m'a coûté de Londres ici 4 liv. 10 ſols de France. Au reſte je vous préviens, pour la dernière fois, que je ne veux plus faire ſouvenir le public que j'exiſte, & que de ma part, il n'entendra plus parler de moi durant ma vie. Je ſuis en repos; je veux tâcher d'y reſter. Par une ſuite du déſir de me faire oublier, j'écris le moins de lettres qu'il m'eſt poſſible. Hors trois amis, en vous comptant, j'ai rompu toute autre cor-

reſpondance, & pour quoi que ce puiſſe être, je n'en renouerai plus. Si vous voulez que je continue à vous écrire, ne montrez plus mes lettres, & ne parlez plus de moi à perſonne, ſi ce n'eſt pour les commiſſions dont votre amitié me permet de vous charger.

Voltaire a fait imprimer & traduire ici par ſes amis, une lettre à moi adreſſée, où l'arrogance & la brutalité ſont portées à leur comble, & où il s'applique avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureuſement la ſienne eſt ſi mal-adroite, il a trouvé le ſecret d'ôter ſi bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne ſert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La ſotte hauteur que ce pauvre homme affecte eſt un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince, & ne fait en effet que le crocheteur. Il eſt ſi bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il ſe tourmente de moi.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

. . . . . 21 *Juin* 1766.

J'ai reçu, mon cher hôte, votre N°. 26 qui m'a fait grand bien. Je me corrigerai d'autant plus difficilement de l'inquiétude que vous me reprochez, que vous ne vous en corrigez pas trop bien vous-même, quand mes lettres tardent à vous arriver. Ainſi: médecin guéri-toi toi-même; mais non, cher

ami, cette tendre inquiétude, & la cauſe qui la produit, eſt une trop douce maladie pour que ni vous, ni moi nous en voulions guérir. Je prendrai toutefois les meſures que vous m'indiquez pour ne pas me tourmenter mal-à-propos; & pour commencer, j'inſcris aujourd'hui la date de cette lettre en commençant par N°. 1. afin de voir ſucceſſivement une ſuite de numéros bien en ordre. Ma première ferveur d'arrangement eſt toujours une choſe admirable; malheureuſement elle dure peu.

J'aurois fort ſouhaité que vous n'euſſiez pas fait partir mes livres, mais c'eſt une affaire faite; je ſens que l'objet de toute la peine que vous avez priſe pour cela, n'étoit que de me fournir des amuſemens dans ma retraite; cependant vous vous êtes trompé. J'ai perdu tout goût pour la lecture, & hors des livres de botanique, il m'eſt impoſſible de lire plus rien. Ainſi je prendrai le parti de faire reſter tous ces livres à Londres, & de m'en défaire comme je pourrai, attendu que leur tranſport juſqu'ici me coûteroit beaucoup au-delà de leur valeur; que cette dépenſe me ſeroit fort onéreuſe; que quand ils ſeroient ici, je ne ſaurois pas trop où les mettre, ni qu'en faire. Je ſuis charmé qu'au moins vous n'ayez pas envoyé les papiers.

Soyez moins en peine de mon humeur, mon cher hôte, & ne le ſoyez point de ma ſituation. Le ſéjour que j'habite eſt fort de mon goût; le maître de la maiſon eſt un très-galant homme, pour qui trois ſemaines de ſéjour qu'il a fait ici avec ſa famille, ont cimenté l'attachement que ſes bons procédés m'avoient donné pour lui. Tout ce qui dépend de

lui eſt employé pour me rendre le ſéjour de ſa maiſon agréable; il y a des inconvéniens, mais où n'y en a-t-il pas? Si j'avois à choiſir de nouveau dans toute l'Angleterre, je ne choiſirois pas d'autre habitation que celle-ci; ainſi j'y paſſerai très-patiemment tout le temps que j'y dois vivre, & ſi j'y dois mourir, le plus grand mal que j'y trouve, eſt de mourir loin de vous, & que l'hôte de mon cœur ne ſoit pas auſſi celui de mes cendres; car je me ſouviendrai toujours avec attendriſſement de notre premier projet; & les idées triſtes, mais douces qu'il me rappelle, valent ſurement mieux que celles du bal de votre folle amie. Mais je ne veux pas m'engager dans ces ſujets mélancoliques qui vous feroient mal augurer de mon état préſent, quoiqu'à tort. Et je vous dirai qu'il m'eſt venu cette ſemaine de la compagnie de Londres, hommes & femmes, qui tous à mon accueil, à mon air, à ma manière de vivre, ont jugé, contre ce qu'ils avoient penſé avant de me voir, que j'étois heureux dans ma retraite; & il eſt vrai que je n'ai jamais vécu plus à mon aiſe, ni mieux ſuivi mon humeur du matin au ſoir. Il eſt certain que la fauſſe lettre du Roi de Pruſſe & les premières clabauderies de Londres m'ont allarmé dans la crainte que cela n'influât ſur mon repos dans cette province, & qu'on n'y voulût renouveler les ſcènes de Motiers. Mais ſitôt que j'ai été tranquilliſé ſur ce chapitre, & qu'étant une fois connu dans mon voiſinage, j'ai vu qu'il étoit impoſſible que les choſes y priſſent ce tour-là, je me ſuis moqué de tout le reſte, & ſi bien que je ſuis le premier à rire de toutes leurs folies. Il n'y a que la noirceur de celui qui ſous main

fait aller tout cela, qui me trouble encore. Cet homme a paſſé mes idées; je n'en imaginois pas de faits comme lui. Mais parlons de nous. Il me manque de vous revoir pour chaſſer tout ſouvenir cruel de mon ame. Vous ſavez ce qu'il me faudroit de plus pour mourir heureux, & je ſuppoſe que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite par M. d'Ivernois: mais comme je regarde ce projet comme une belle chimère, je ne me flatte pas de le voir réaliſer. Laiſſons la direction de l'avenir à la Providence. En attendant j'herboriſe, je me promène, je médite le grand projet dont je ſuis occupé, je compte même quand vous viendrez, pouvoir déjà vous remettre quelque choſe; mais la douce pareſſe me gagne chaque jour davantage, & j'ai bien de la peine à me mettre à l'ouvrage; j'ai pourtant de l'étoffe aſſurément, & bien du déſir de la mettre en œuvre. Mlle. le Vaſſeur eſt très-ſenſible à votre ſouvenir; elle n'a pas appris un ſeul mot d'anglois; j'en avois appris une trentaine à Londres, que j'ai tous oubliés ici, tant leur terrible barragouin eſt indéchiffrable à mon oreille. Ce qu'il y a de plaiſant, eſt que pas une ame dans la maiſon, ne ſait un mot de français. Cependant ſans s'entendre, on va, & l'on vit. Bonjour.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton le 28 Juin 1766.

Je vois, Monſieur, par votre lettre du 9, qu'à cette date, vous n'aviez pas reçu ma précédente, quoiqu'elle dût vous être arrivée, & que je vous l'euſſe adreſſée par vos correſpondans ordinaires, comme je fais celle-ci. L'état critique de vos affaires me navre l'ame; mais ma ſituation me force à me borner pour vous à des ſoupirs & des vœux inutiles. Je n'aurai pas même la témérité de riſquer des conſeils ſur votre conduite, dont le mauvais ſuccès me feroit gémir toute ma vie, ſi les choſes venoient à mal tourner; & je ne vois pas aſſez clair dans les ſecrètes intrigues qui décideront de votre ſort, pour juger des moyens les plus propres à vous ſervir. Le vif intérêt même que je prends à vous, vous nuiroit ſi je le laiſſois paroître, & je ſuis ſi infortuné que mon malheur s'étend à tout ce qui m'intéreſſe. J'ai fait ce que j'ai pu, Monſieur; j'ai mal réuſſi, je réuſſirois plus mal encore, & puiſque je vous ſuis inutile, n'ayez pas la cruauté de m'affliger ſans ceſſe dans cette retraite, & par humanité, reſpectez le repos dont j'ai ſi grand beſoin.

Je ſens que je n'en puis avoir tant que je conſerverai des relations avec le continent. Je n'en reçois pas une lettre qui ne contienne des choſes affligeantes, & d'autres raiſons, trop longues à déduire, me forcent à rompre toute correſ-

Digitized by Google

pondance même avec mes amis, hors les cas de la plus grande néceſſité. Je vous aime tendrement, & j'attends avec la plus vive impatience la viſite que vous me promettez, mais comptez peu ſur mes lettres. Quand je vous aurai dit toutes les raiſons du parti que je prends, vous les approuverez vous-même; elles ne ſont pas de nature à pouvoir être miſes par écrit. S'il arrivoit que je ne vous écriviſſe plus juſqu'à votre départ, je vous prie d'en prévenir dans le temps, M. D. P....u, afin que s'il a quelque choſe à m'envoyer, il vous le remette; & en paſſant à Paris, vous m'obligerez auſſi d'y voir M. Guy, chez la veuve Ducheſne, afin qu'il vous remette ce qu'il a d'imprimé de mon dictionnaire de Muſique, & que j'en aye par vous des nouvelles; car je n'en ai plus depuis long-temps. Mon cher Monſieur, je ne ſerai tranquille que quand je ſerai oublié; je voudrois être mort dans la mémoire des hommes. Parlez de moi le moins que vous pourrez, même à nos amis; n'en parlez plus du tout à * *, vous avez vu comment il me rend juſtice; je n'en attends plus que de la poſtérité parmi les hommes, & de Dieu qui voit mon cœur dans tous les temps. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Digitized by Google

LETTRE
A Mr. GRANVILLE.

1766.

Quoique je ſois fort incommodé, Monſieur, depuis deux jours, je n'aurois aſſurément pas marchandé avec ma ſanté, pour la faveur que vous vouliez me faire, & je me préparois à en profiter ce ſoir. Mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. Vous, Monſieur, qui êtes ſi plein d'honnêteté vous-même, vous n'approuveriez pas, qu'au moment de ſon arrivée, je commençaſſe par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avantage dont je ſuis privé; mais du reſte je gagnerai peut-être à ne pas me montrer; ſi vous daigniez parler de moi à Mde. la Ducheſſe de Portland avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi qu'elle me voie par vos yeux que par les ſiens, & je me conſolerai par le bien qu'elle penſera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

Je dois une réponſe à un charmant billet, mais l'eſpoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

LETTRE

AU MÊME.

PUISQUE M. Granville m'interdit de lui rendre des viſites au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoie ſavoir de ſes nouvelles, & comment il s'eſt tiré de ces terribles chemins. J'eſpère que la neige, qui recommence, pourra retarder aſſez ſon départ pour que je puiſſe trouver le moment d'aller lui ſouhaiter un bon voyage. Mais que j'aie ou non le plaiſir de le revoir avant qu'il parte, mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours.

LETTRE

AU MÊME.

VOICI, Monſieur, un petit morceau de poiſſon de montagne qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé; auſſi je vous l'offre en hommage & non pas en échange; ſachant bien que toutes vos bontés pour moi, ne peuvent s'acquitter qu'avec les ſentimens que vous m'avez inſpirés. Je me faiſois une fête d'aller vous prier de me préſenter à Madame votre ſœur, mais le temps me contrarie. Je ſuis malheureux en beaucoup de choſes, car je ne puis pas dire en tout, ayant un voiſin tel que vous.

LETTRE

AU MÊME.

Je ſuis fâché, Monſieur, que le temps ni ma ſanté ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs, & vous faire mes remercîmens auſſitôt que je le déſirerois. Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne ſerai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des viſites. Soyez perſuadé, Monſieur, je vous prie, que ſitôt que mes pieds pourront me porter juſqu'à vous, ma volonté m'y conduira. Je vous fais, Monſieur, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Je ſuis très-ſenſible à vos honnêtetés, Monſieur, & à vos cadeaux, je le ſerois encore plus s'ils revenoient moins ſouvent. J'irai le plutôt que le temps me le permettra vous réitérer mes remercîmens & mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domeſtique, je lui demanderois des nouvelles de votre ſanté; mais j'ai lieu de préſumer qu'elle continue d'être meilleure; ainſi ſoit-il.

Digitized by Google

LETTRE
AU MÊME.

J'AI été, Monſieur, aſſez incommodé ces trois jours, & je ne ſuis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends avec grand plaiſir que vous vous portez bien, & ſi le plaiſir donnoit la ſanté, celui de votre bon ſouvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles ſalutations.

LETTRE
A Melle. DEWES, (aujourd'hui Mde. PORT.)

1766.

NE ſoyez pas en peine de ma ſanté, ma belle voiſine; elle ſera toujours aſſez & trop bonne, tant que je vous aurai pour médecin; j'aurois pourtant grande envie d'être malade pour engager par charité Mde. la Comteſſe & vous à ne pas partir ſitôt. Je compte aller lundi, s'il fait beau, voir s'il n'y a point de délai à eſpérer, & jouir au moins du plaiſir de voir encore une fois raſſemblée la bonne & aimable compagnie de Calwich; à laquelle j'offre en attendant mille très-humbles ſalutations & reſpects.

RÉPONSES

Aux queſtions faites par M. de Chauvel.

1766.

JAMAIS ni en 1759, ni en aucun autre temps, M. Marc Chapuis ne m'a propoſé de la part de M. de Voltaire d'habiter une petite maiſon appelée l'Hermitage. En 1755 M. de Voltaire me preſſant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ſes vaches. Je lui répondis. Sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me reſſouviens pas d'avoir eu de ſa part aucune autre invitation.

Ce que j'écrivis à M. de Voltaire en 1760, n'étoit point une réponſe. Ayant retrouvé par haſard le brouillon de cette lettre, je la tranſcris ici, permettant à M. de Chauvel d'en faire l'uſage qu'il lui plaira (*).

Je ne me ſouviens point exactement de ce que j'écrivis il y a vingt-trois ans à M. du Theil; mais il eſt vrai que j'ai été domeſtique de M. de M.....u Ambaſſadeur de France à Veniſe, & que j'ai mangé ſon pain comme ſes gentilshommes étoient ſes domeſtiques, & mangeoient ſon pain. Avec cette différence, que j'avois partout le pas ſur les gentilshommes, que j'allois au ſénat, que j'aſſiſtois aux conférences, & que j'allois en viſite chez les Ambaſſadeurs & Miniſtres étrangers, ce qu'aſſurément les gentilshommes de l'Am-

(1) On trouvera cette lettre ci-après page 152 ſous date du 17 Juin 1760.

baſſadeur n'euſſent oſé faire. Mais bien qu'eux & moi fuſſions ſes domeſtiques, il ne s'enſuit point que nous fuſſions ſes valets.

Il eſt vrai qu'ayant répondu ſans inſolence, mais avec fermeté aux brutalités de l'Ambaſſadeur, dont le ton reſſembloit aſſez à celui de M. de Voltaire, il me menaça d'appeler ſes gens, & de me faire jeter par les fenêtres. Mais ce que M. de Voltaire ne dit pas, & dont tout Veniſe rit beaucoup dans ce temps-là, c'eſt que ſur cette menace, je m'approchai de la porte de ſon cabinet, où nous étions; puis l'ayant fermée, & mis la clef dans ma poche, je revins à M. de M.....u, & lui dis: *non pas, s'il vous plaît, M. l'Ambaſſadeur. Les tiers ſont incommodes dans les explications. Trouvez bon que celle-ci ſe paſſe entre nous.* A l'inſtant ſon Excellence devint très-polie; nous nous ſéparâmes fort honnêtement, & je ſortis de ſa maiſon, non pas honteuſement, comme il plaît à M. de Voltaire de me faire dire, mais en triomphe. J'allai loger chez l'abbé Patizel chancelier du Conſulat. Le lendemain M. le Blond conſul de France me donna un dîner où M. de St. Cir, & une partie de la nation françoiſe ſe trouva; toutes les bourſes me furent ouvertes, & j'y pris l'argent dont j'avois beſoin, n'ayant pu être payé de mes appointemens. Enfin je partis accompagné & fêté de tout le monde, tandis que l'Ambaſſadeur, ſeul & abandonné dans ſon palais, y rongeoit ſon frein. M. le Blond doit être maintenant à Paris, & peut atteſter tout cela; le chevalier de Carrion alors mon confrère & mon ami, ſecrétaire de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & depuis ſecré-

Digitized by Google

taire d'Ambaſſade à Paris, y eſt peut-être encore, & peut atteſter la même choſe. Des foules de lettres & de témoins la peuvent atteſter; mais qu'importe à M. de Voltaire?

Je n'ai jamais rien écrit ni ſigné de pareil à la déclaration que M. de Voltaire dit que M. de Montmollin a entre les mains, ſignée de moi. On peut conſulter là-deſſus ma lettre du 8 Août 1765 adreſſée à M. D**.

Meſſieurs de Berne m'ayant chaſſé de leurs états, en 1765 à l'entrée de l'hiver, le peu d'eſpoir de trouver nulle part la tranquillité dont j'avois ſi grand beſoin, joint à ma foibleſſe, & au mauvais état de ma ſanté, qui m'ôtoit le courage d'entreprendre un long voyage dans une ſaiſon ſi rude, m'engagea d'écrire à M. le Baillif de Nidau une lettre qui a couru Paris (*), qui a arraché des larmes à tous les honnêtes gens, & des plaiſanteries au ſeul M. de Voltaire.

M. de Voltaire ayant dit publiquement à huit citoyens de Genève, qu'il étoit faux que j'euſſe jamais été ſecrétaire d'un Ambaſſadeur, & que je n'avois été que ſon valet, un d'entr'eux m'inſtruiſit de ce diſcours, & dans le premier mouvement de mon indignation, j'envoyai à M. de Voltaire un démenti conditionnel dont j'ai oublié les termes (**), mais qu'il avoit aſſurément bien mérité.

Je me ſouviens très-bien d'avoir une fois dit à quelqu'un que je me ſentois le cœur ingrat, & que je n'aimois point les bienfaits. Mais ce n'étoit pas après les avoir reçus que

(*) Celle du 20 Octobre 1761. Tome XII de cette édition des Œuvres, & Tome XXIV de celles in-8. & grand in-12.

(**) Voyez ci-après ce billet ſous date du 31 Mai 1765. page 225.

je tenois ce diſcours; c'étoit au contraire pour m'en défendre, & cela, Monſieur, eſt très différent. Celui qui veut me ſervir à ſa mode, & non pas à la mienne, cherche l'oſtentation du titre de bienfaiteur, & je vous avoue que rien au monde ne me touche moins que de pareils ſoins. A voir la multitude prodigieuſe de mes bienfaiteurs, on doit me croire dans une ſituation bien brillante. J'ai pourtant beau regarder autour de moi, je n'y vois point les grands monumens de tant de bienfaits. Le ſeul vrai bien dont je jouis, eſt la liberté; & ma liberté, grâce au ciel, eſt mon ouvrage. Quelqu'un s'oſe-t-il vanter d'y avoir contribué? Vous ſeul, ô George Keith! pouvez le faire, & ce n'eſt pa vous qui m'accuſerez d'ingratitude. J'ajoute à Milord Maréchal, mon ami Du Peyrou. Voilà mes vrais bienfaiteurs. Je n'en connois point d'autres. Voulez-vous donc me lier par des bienfaits? faites qu'ils ſoient de mon choix, & non pas du vôtre, & ſoyez sûr que vous ne trouverez de la vie un cœur plus vraiment reconnoiſſant que le mien. Telle eſt ma façon de penſer que je n'ai point déguiſée; vous êtes jeune, vous pouvez la dire à vos amis; & ſi vous trouvez quelqu'un qui la blâme, ne vous fiez jamais à cet homme-là.

LETTRE
A Mr. DE VOLTAIRE.

A Montmorenci le 17 Juin 1760.

JE ne penſois pas, Monſieur, me retrouver jamais en correſpondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 (*) a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, & je remplirai ce devoir avec vérité & ſimplicité.

Cette lettre vous ayant été réellement adreſſée n'étoit point deſtinée à l'impreſſion. Je la communiquai, ſous condition, à trois perſonnes à qui les droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien refuſer de ſemblable, & à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abuſer de leur dépôt en violant leur promeſſe. Ces trois perſonnes ſont, Mde. de C***. belle-fille de Mde. D**, Mde. la C. d'H***., & un allemand nommé M. G*. Mde. de C***. ſouhaitoit que cette lettre fût imprimée, & me demanda mon conſentement pour cela; je lui dis qu'il dépendoit du vôtre; il vous fut demandé, vous le refuſâtes, & il n'en fut plus queſtion.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle eſpèce de liaiſon, vient de m'écrire, par une attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formey, il y avoit lu cette même lettre, avec un avis dans lequel

(*) C'eſt celle du 18 Août. Tome XXIII des Œuvres, éditions in-8. & in-12, & Tome XII. in-4.

l'éditeur

l'éditeur dit, ſous la date du 23 Octobre 1759, *qu'il l'a trouvée; il y a quelques ſemaines, chez les libraires de Berlin, & que, comme c'eſt une de ces feuilles volantes qui diſparoiſſent bientôt ſans retour, il a cru devoir lui donner place dans ſon journal.*

Voilà, Monſieur, tout ce que j'en ſais. Il eſt très-sûr que juſqu'ici l'on n'avoit pas même ouï parler à Paris de cette lettre: il eſt très-sûr que l'exemplaire, ſoit manuſcrit, ſoit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey n'a pu lui venir médiatement ou immédiatement que de vous, ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ou d'une des trois perſonnes que je vous ai nommées: enfin il eſt très-sûr que les deux Dames ſont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis ſavoir davantage de ma retraite. Vous avez des correſpondances au moyen deſquelles il vous ſeroit aiſé, ſi la choſe en valoit la peine, de remonter à la ſource & de vérifier le fait.

Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réſerve, & ne la prêtera point ſans mon conſentement, qu'aſſurément je ne donnerai pas; mais il peut arriver que cet exemplaire ne ſoit pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite, Monſieur, que cette lettre n'y ſoit pas imprimée, & je ferai de mon mieux pour cela. Mais ſi je ne pouvois éviter qu'elle ne le fut, & qu'inſtruit à temps, je puſſe avoir la préférence, alors je n'héſiterois pas à la faire imprimer moi-même; cela me paroît juſte & naturel.

Quant à votre réponſe à la même lettre, elle n'a été communiquée à perſonne, & vous pouvez compter qu'elle ne ſera

jamais imprimée ſans votre aveu (*), que je n'aurai pas l'indiſcrétion de vous demander, ſachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais ſi vous en vouliez faire une pour être publiée, & me l'adreſſer; je vous promets de la joindre fidellement à ma lettre, & de n'y pas repliquer un ſeul mot.

Je ne vous aime point, Monſieur; vous m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus ſenſibles, à moi votre diſciple & votre enthouſiaſte. Vous avez perdu Genève, pour le prix de l'aſile que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudiſſemens que je vous ai prodigués parmi eux. C'eſt vous qui me rendez le ſéjour de mon pays inſupportable; c'eſt vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les conſolations des mourans, & jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais, enfin; vous l'avez voulu: mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, ſi vous l'aviez voulu. De tous les ſentimens dont mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y reſte que l'admiration qu'on ne peut refuſer à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai jamais au reſpect que je leur dois, ni aux procédés que ce reſpect exige. Adieu, Monſieur.

(*) Cela s'entend de ſon vivant & du mien; & aſſurément les plus exacts procédés, ſurtout avec un homme qui les foule tous aux pieds n'en ſauroient exiger davantage.

Note ſervant d'apoſtille à cette lettre.

On remarquera que depuis près de ſept ans que cette lettre eſt écrite je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, juſqu'à-ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun ſait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis je leur dis en ſecret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

Motiers le 31 Mai 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été ſecrétaire de l'Ambaſſadeur de France à Veniſe, j'ai été ſon valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent.

Si dans les années 1743 & 1744 je n'ai pas été premier ſecrétaire de l'Ambaſſadeur de France, ſi je n'ai pas fait les fonctions de ſecrétaire d'Ambaſſade, ſi je n'en ai pas eu les honneurs au ſénat de Veniſe, j'en aurai menti moi-même.

LETTRE
A Mr. DAVENPORT.

1766.

Je ſuis bien ſenſible, Monſieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'intéreſſer. Ayant pris mon parti ſur l'affaire en queſtion, je continuerai

quoiqu'il arrive, de laiſſer M. Hume faire du bruit tout ſeul; & je garderai le reſte mes jours, le ſilence que je me ſuis impoſé ſur cet article. Au reſte ſans affecter une tranquillité ſtoïque, j'oſe vous aſſurer que dans ce déchaînement univerſel, je ſuis ému auſſi peu qu'il eſt poſſible, & beaucoup moins que je n'aurois cru l'être, ſi d'avance on me l'eût annoncé. Mais ce que je vous proteſte, & ce que je vous jure, mon reſpectable hôte, en vérité & à la face du ciel, c'eſt que le bruyant & triomphant David Hume, dans tout l'éclat de ſa gloire, me paroît beaucoup plus à plaindre, que l'infortuné J. J. Rouſſeau, livré à la diffamation publique. Je ne voudrois pour rien au monde être à ſa place, & j'y préfère de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.

J'ai craint pour vous ces mauvais temps paſſés. J'eſpère que ceux qu'il fait à préſent en répareront le mauvais effet. Je n'ai pas été mieux traité que vous, & je ne connois plus guères de bon temps, ni pour mon cœur ni pour mon corps. J'excepte celui que je paſſe auprès de vous; c'eſt vous dire aſſez avec quel empreſſement je vous attends & votre chère famille que je remercie & ſalue de toute mon ame.

LETTRE
A Mr. Du PEYROU.

A Wootton le 16 Août 1766.

Je ne doute point, mon cher hôte, que les choſes incroyables que M. Hume écrit partout, ne vous ſoient parvenues, & je ne ſuis pas en peine de l'effet qu'elles feront ſur vous. Il promet au public une relation de ce qui s'eſt paſſé entre lui & moi, avec le recueil des lettres. Si ce recueil eſt fait fidellement, vous y verrez dans celle que je lui ai écrite le 10 Juillet, un ample détail de ſa conduite & la mienne, ſur lequel vous pourrez juger entre nous; mais comme infailliblement il ne fera pas cette publication, du moins ſans les falſifications les plus énormes, je me réſerve à vous mettre au fait par le retour de M. d'Ivernois; car vous copier maintenant cet immenſe recueil, c'eſt ce qui ne m'eſt pas poſſible, & ce ſeroit rouvrir toutes mes plaies. J'ai beſoin d'un peu de trêve pour reprendre mes forces prêtes à me manquer. Du reſte je le laiſſe déclamer dans le public, & s'emporter aux injures les plus brutales. Je ne ſais point quereller en charretier. J'ai un défenſeur dont les opérations ſont lentes, mais sûres; je les attends, & je me tais.

Je vous dirai ſeulement un mot ſur une penſion du Roi d'Angleterre dont il a été queſtion, & dont vous m'aviez parlé vous-même. Je ne vous répondis pas ſur cet article, non-ſeulement à cauſe du ſecret que M. Hume exigeoit au

nom du Roi, & que je lui ai fidellement gardé juſqu'à-ce qu'il l'ait publié lui-même; mais parce que n'ayant jamais bien compté ſur cette penſion, je ne voulois vous flatter pour moi de cette eſpérance, que quand je ſerois aſſuré de la voir remplir. Vous ſentez que rompant avec M. Hume après avoir découvert ſes trahiſons, je ne pouvois ſans infamie accepter des bienfaits qui me venoient par lui. Il eſt vrai que ces bienfaits & ces trahiſons ſemblent s'accorder fort mal enſemble. Tout cela s'accorde pourtant fort bien. Son plan étoit de me ſervir publiquement avec la plus grande oſtentation, & de me diffamer en ſecret avec la plus grande adreſſe; ce dernier objet a été parfaitement rempli: vous aurez la clef de tout cela. En attendant, comme il publie partout qu'après avoir accepté la penſion, je l'ai malhonnêtement refuſée, je vous envoye une copie de la lettre que j'écrivis à ce ſujet au Miniſtre, (*) par laquelle vous verrez ce qu'il en eſt. Je reviens maintenant à ce que vous m'en avez écrit.

Lorſqu'on vous marqua que la penſion m'avoit été offerte, cela étoit vrai; mais lorſqu'on ajouta que je l'avois refuſée, cela étoit parfaitement faux. Car au contraire, ſans aucun doute alors ſur la ſincérité de M. Hume, je ne mis pour accepter cette penſion qu'une condition unique, ſavoir l'agrément de Milord Maréchal, que, vu ce qui s'étoit paſſé à Neuchâtel, je ne pouvois me diſpenſer d'obtenir. Or nous avions eu cet agrément avant mon départ de Londres; il ne reſtoit de la part de la cour qu'à terminer l'affaire, ce que

(*) Voyez la lettre à M. le Général Conway, du 12 Mai 1766, Tome XII des Œuvres in-4°. & Tome XXIV de l'in-8°. & grand in-12.

je n'eſpérois pourtant pas beaucoup : mais ni dans ce temps-là, ni avant, ni après je n'en ai parlé à qui que ce fut au monde hors le ſeul Milord Maréchal qui ſurement m'a gardé le ſecret. Il faut donc que ce ſecret ait été ébruité de la part de M. Hume ; or comment M. Hume a-t-il pu dire que j'avois refuſé, puiſque cela étoit faux, & qu'alors mon intention n'étoit pas même de refuſer ? Cette anticipation ne montre-t-elle pas qu'il ſavoit que je ſerois bientôt forcé à ce refus, & qu'il entroit même dans ſon projet de m'y forcer, pour amener les choſes au point où il les a miſes ? La chaîne de tout cela me paroît importante à ſuivre pour le travail dont je ſuis occupé, & ſi vous pouviez parvenir à remonter par votre ami, à la ſource de ce qu'il vous écrit, vous rendriez un grand ſervice à la choſe & à moi-même.

Les choſes qui ſe paſſent en Angleterre à mon égard ſont je vous aſſure, hors de toute imagination. J'y ſuis dans la plus complète diffamation où il ſoit poſſible d'être, ſans que j'aie donné à cela la moindre occaſion, & ſans que pas une ame puiſſe dire avoir eu perſonnellement le moindre mécontentement de moi. Il paroît maintenant que le projet de M. Hume & de ſes aſſociés eſt de me couper toute reſſource, toute communication avec le continent, & de me faire périr ici de douleur & de misère. J'eſpère qu'ils ne réuſſiront pas ; mais deux choſes me font trembler. L'une eſt qu'ils travaillent avec force à détacher de moi M. Davenport, & que s'ils y réuſſiſſent, je ſuis abſolument ſans aſile, & ſans ſavoir que devenir. L'autre encore plus effrayante, eſt

qu'il faut abſolument que, pour ma correſpondance avec vous, j'aie un commiſſionnaire à Londres, à cauſe de l'affranchiſſement juſqu'à cette capitale qu'il ne m'eſt pas poſſible de faire ici. Je me ſers pour cela d'un libraire que je ne connois point, mais qu'on m'aſſure être fort honnête homme. Si par quelqu'accident, cet homme venoit à me manquer, il ne me reſte perſonne à qui adreſſer mes lettres en ſûreté, & je ne ſaurois plus comment vous écrire. Il faut eſpérer que cela n'arrivera pas: mais mon cher hôte je ſuis ſi malheureux! Il ne me faudroit que ce dernier coup.

Je tâche de fermer de tous côtés la porte aux nouvelles affligeantes. Je ne lis plus aucun papier public; je ne réponds plus à aucune lettre, ce qui doit rebuter à la fin de m'en écrire. Je ne parle que de choſes indifférentes au ſeul voiſin avec lequel je converſe, parce qu'il eſt le ſeul qui parle français. Il ne m'a pas été poſſible, vu la cauſe, de n'être pas affecté de cette épouvantable révolution qui, je n'en doute pas, a gagné toute l'Europe; mais cette émotion a peu duré; la ſérénité eſt revenue, & j'eſpère qu'elle tiendra; car il me paroît difficile qu'il m'arrive déſormais aucun malheur imprévu. Pour vous, mon cher hôte, que tout cela ne vous ébranle pas. J'oſe vous prédire qu'un jour l'Europe portera le plus grand reſpect à ceux qui en auront conſervé pour moi dans mes diſgraces.

X

LETTRE

LETTRE

A Mde. la Comteſſe de BOUFFLERS.

A Wootton le 30 Août 1766.

UNE choſe me fait grand plaiſir, Madame, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier, & qui ne m'eſt parvenue que depuis peu de jours; c'eſt de connoître à ſon ton que vous êtes en bonne ſanté.

Vous dites, Madame, n'avoir jamais vu de lettre ſemblable à celle que j'ai écrite à M. Hume; cela peut être, car je n'ai, moi, jamais rien vu de ſemblable à ce qui y a donné lieu. Cette lettre ne reſſemble pas du moins à celles qu'écrit M. Hume, & j'eſpère n'en écrire jamais qui leur reſſemblent.

Vous me demandez quelles ſont les injures dont je me plains. M. Hume m'a forcé de lui dire que je voyois ſes manœuvres ſecrètes, & je l'ai fait. Il m'a forcé d'entrer là-deſſus en explication; je l'ai fait encore, & dans le plus grand détail. Il peut vous rendre compte de tout cela, Madame; pour moi je ne me plains de rien.

Vous me reprochez de me livrer à d'odieux ſoupçons; à cela je réponds que je ne me livre point à des ſoupçons. Peut-être auriez-vous pu, Madame, prendre pour vous un peu des leçons que vous me donnez, n'être pas ſi facile à croire que je croyois ſi facilement aux trahiſons, & vous dire pour moi une partie des choſes que vous vouliez que je me diſſe pour M. Hume.

Tout ce que vous m'alléguez en ſa faveur forme un préjugé très-fort, très-raiſonnable, d'un très-grand poids, ſurtout pour moi, & que je ne cherche point à combattre. Mais les préjugés ne ſont rien contre les faits. Je m'abſtiens de juger du caractère de M. Hume, que je ne connois pas. Je ne juge que ſa conduite avec moi, que je connois. Peut-être ſuis-je le ſeul homme qu'il ait jamais haï: mais auſſi quelle haine! Un même cœur ſuffiroit-il à deux comme celle-là?

Vous vouliez que je me refuſaſſe à l'évidence; c'eſt ce que j'ai fait autant que j'ai pu: que je démentiſſe le témoignage de mes ſens; c'eſt un conſeil plus facile à donner qu'à ſuivre; que je ne cruſſe rien de ce que je ſentois; que je conſultaſſe les amis que j'ai en France. Mais ſi je ne dois rien croire de ce que je vois & de ce que je ſens, ils le croiront bien moins encore; eux qui ne le voient pas, & qui le ſentent encore moins. Quoi, Madame! quand un homme vient entre quatre yeux m'enfoncer à coup redoublés un poignard dans le ſein, il faut avant d'oſer lui dire qu'il me frappe, que j'aille demander à d'autres s'il m'a frappé?

L'extrême emportement que vous trouvez dans ma lettre me fait préſumer, Madame, que vous n'êtes pas de ſang-froid vous-même, ou que la copie que vous avez vue eſt falſifiée. Dans la circonſtance funeſte où j'ai écrit cette lettre, & où M. Hume m'a forcé de l'écrire, ſachant bien ce qu'il en vouloit faire, j'oſe dire qu'il falloit avoir une ame forte pour ſe modérer à ce point. Il n'y a que les infortunés qui ſentent combien, dans l'excès d'une affliction de cette eſpèce, il eſt difficile d'allier la douceur avec la douleur.

M. Hume s'y eſt pris autrement, je l'avoue. Tandis qu'en réponſe à cette même lettre, il m'écrivoit en termes décens & même honnêtes, il écrivoit à M. d'Holback & à tout le monde en termes un peu différens. Il a rempli Paris, la France, les gazettes, l'Europe entière de choſes que ma plume ne ſait pas écrire & qu'elle ne répétera jamais. Etoit-ce comme cela, Madame, que j'aurois dû faire.

Vous dites que j'aurois dû modérer mon emportement contre un homme qui m'a réellement ſervi. Dans la longue lettre que j'ai écrite le 10 Juillet à M. Hume j'ai peſé avec la plus grande équité les ſervices qu'il m'a rendus. Il étoit digne de moi d'y faire partout pencher la balance en ſa faveur, & c'eſt ce que j'ai fait. Mais quand tous ces grands ſervices auroient eu autant de réalité que d'oſtentation, s'ils n'ont été que des piéges qui couvroient les plus noirs deſſeins, je ne vois pas qu'ils exigent une grande reconnoiſſance.

Les liens de l'amitié ſont reſpectables, même après qu'ils ſont rompus; cela eſt très-vrai; mais cela ſuppoſe que ces liens ont exiſté. Malheureuſement ils ont exiſté de ma part. Auſſi le parti que j'ai pris de gémir tout bas & de me taire, eſt-il l'effet du reſpect que je me dois.

Et les ſeules apparences de ce ſentiment le ſont auſſi. Voilà, Madame, la plus étonnante maxime dont j'aie jamais entendu parler. Comment ? ſitôt qu'un homme prend en public le maſque de l'amitié pour me nuire plus à ſon aiſe, ſans même daigner ſe cacher de moi; ſitôt qu'il me baiſe en m'aſſaſſinant, je dois n'oſer plus me défendre, ni parer ſes coups, ni m'en plaindre, pas même à lui ! ..... Je ne puis

croire que c'eſt-là ce que vous avez voulu dire : cependant en reliſant ce paſſage dans votre lettre, je n'y puis trouver aucun autre ſens.

Je vous ſuis obligé, Madame, des ſoins que vous voulez prendre pour ma défenſe, mais je ne les accepte pas. M. Hume a ſi bien jeté le maſque qu'à préſent ſa conduite parle & dit tout à qui ne veut pas s'aveugler. Mais quand cela ne ſeroit pas, je ne veux point qu'on me juſtifie, parce que je n'ai pas beſoin de juſtification, & je ne veux pas qu'on m'excuſe, parce que cela eſt au-deſſous de moi. Je ſouhaiterois ſeulement que dans l'abîme de malheurs où je ſuis plongé, les perſonnes que j'honore m'écriviſſent des lettres moins accablantes, afin que j'euſſe au moins la conſolation de conſerver pour elles tous les ſentimens qu'elles m'ont inſpirés.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton le 30 Août 1766.

J'ai lu, Monſieur, dans votre lettre du 31 Juillet l'article de la gazette que vous y avez tranſcrit, & ſur lequel vous me demandez des inſtructions pour ma défenſe. Eh de quoi; je vous prie, voulez-vous me défendre ? De l'accuſation d'être un infâme ? Mon bon ami, vous n'y penſez pas. Lorſqu'on vous parlera de cet article, & des étonnantes lettres qu'écrit M. Hume, répondez ſimplement : je connois mon ami Rouſſeau, de pareilles accuſations ne ſauroient le regarder.

Du reſte, faites comme moi, gardez le ſilence, & demeurez en repos. Surtout ne me parlez plus de ce qu'on dit dans le public & dans les gazettes. Il y a long-temps que tout cela eſt mort pour moi.

Il y a cependant un point ſur lequel je déſire que mes amis ſoient inſtruits, parce qu'ils pourroient croire, comme ils ont fait quelquefois & toujours à tort, que des principes outrés me conduiſent à des choſes déraiſonnables. M. Hume a répandu à Paris & ailleurs que j'avois refuſé brutalement, une penſion de deux mille francs du roi d'Angleterre, après l'avoir acceptée. Je n'ai jamais parlé à perſonne de cette penſion que le Roi vouloit qui fût ſecrète, & je n'en aurois parlé de ma vie, ſi M. Hume n'eut commencé. L'hiſtoire en ſeroit longue à déduire dans une lettre; il ſuffit que vous ſachiez comment je m'en défendis, quand, ayant découvert les manœuvres ſecrètes de M. Hume, je dûs ne rien accepter par la médiation d'un homme qui me trahiſſoit. Voici, Monſieur, une copie de la lettre que j'écrivis à ce ſujet à M. le Général Conwai ſecrétaire d'Etat (*). J'étois d'autant plus embaraſſé dans cette lettre que par un excès de ménagement, je ne voulois ni nommer M. Hume, ni dire mon vrai motif. Je l'envoie pour que vous jugiez quant à préſent, d'une ſeule choſe, ſi j'ai refuſé malhonnêtement. Quand nous nous verrons vous ſaurez le reſte : plaiſe à Dieu que ce ſoit bientôt ! Toutefois ne prenez rien ſur vos affaires d'aucune eſpèce. Je puis attendre, & dans quelque temps que vous

(*) Voyez cette lettre ſous date du 12 Mai 1766. Tome XII de cette édition des Œuvres, & Tome XXIV de celles in-8. & grand in-12.

veniez, je vous verrai toujours avec le même plaiſir. Je me rapporte en toute choſe à la lettre que je vous ai écrite, il y a une quinzaine de jours, par voie d'ami. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. Il faut que vous ayez une mince opinion de mon diſcernement, en fait de ſtyle, pour vous imaginer que je me trompe ſur celui de M. Voltaire, & que je prends pour être de lui ce qui n'en eſt pas; & il faut en revanche que vous ayez une haute opinion de ſa bonne foi, pour croire que dès qu'il renie un ouvrage, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas de lui.

LETTRE

A Mr. D. P.... u.

A Wootton le 15 Novembre 1766.

Je vois, avec douleur, cher ami, par votre N°. 37 que je vous ai écrit des choſes déraiſonnables dont vous vous tenez offenſé. Il faut que vous ayez raiſon d'en juger ainſi, puiſque vous êtes de ſang-froid en liſant mes lettres, & que je ne le ſuis guère en les écrivant : ainſi vous êtes plus en état que moi de voir les choſes telles qu'elles ſont. Mais cette conſidération doit être auſſi de votre part, une plus grande raiſon d'indulgence; ce qu'on écrit dans le trouble, ne doit pas être enviſagé comme ce qu'on écrit de ſang-froid. Un dépit outré a pu me laiſſer échapper des expreſſions démen-

Digitized by Google

ties par mon cœur, qui n'eut jamais pour vous que des ſentimens honorables. Au contraire, quoique vos expreſſions le ſoient toujours, vos idées ſouvent ne le ſont guères; & voilà ce qui dans le fort de mes afflictions, a ſouvent achevé de m'abattre. En me ſuppoſant tous les torts dont vous m'avez chargé, il falloit peut être attendre un autre moment pour me les dire, ou du moins vous réſoudre à endurer ce qui en pouvoit réſulter. Je ne prétends pas, à Dieu ne plaiſe, m'excuſer ici, ni vous charger; mais ſeulement vous donner des raiſons qui me ſemblent juſtes, d'oublier les torts d'un ami dans mon état. Je vous en demande pardon de tout mon cœur; j'ai grand beſoin que vous me l'accordiez; & je vous proteſte avec vérité, que je n'ai jamais ceſſé un ſeul moment, d'avoir pour vous tous les ſentimens que j'aurois deſiré vous trouver pour moi.

La punition a ſuivi de près l'offenſe. Vous ne pouvez douter du tendre intérêt que je prends à tout ce qui tient à votre ſanté; & vous refuſez de me parler des ſuites de votre voyage de Beffort. Heureuſement vous n'avez pu être méchant qu'à demi, & vous me laiſſez entrevoir un ſuccès dont je brûle d'apprendre la confirmation. Ecrivez-moi là-deſſus en détail, mon aimable hôte; donnez-moi tout à la fois, le plaiſir de ſavoir que vos remèdes opèrent, & celui d'apprendre que je ſuis pardonné. J'ai le cœur trop plein de ce beſoin, pour pouvoir aujourd'hui vous parler d'autre choſe; & je finis en vous répétant du fond de mon ame, que mon tendre attachement, & mon vrai reſpect pour vous ne peuvent pas plus ſortir de mon cœur que l'amour de la vertu.

Digitized by Google

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Wootton le 15 Novembre 1766.

A peine nous connoiſſons-nous, Monſieur, & vous me rendez les plus vrais ſervice de l'amitié : ce zèle eſt donc moins pour moi que pour la choſe, & m'en eſt d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour de la juſtice qui brûla toujours dans mon cœur, brûle auſſi dans le vôtre : rien ne lie tant les ames que cette conformité. La nature nous fit amis; nous ne ſommes ni vous, ni moi diſpoſés à l'en dédire. J'ai reçu le paquet que vous m'avez envoyé par la voie de M. Dutens; c'eſt à mon avis la plus sûre. Le duplicata m'a pourtant déjà été annoncé, & je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage, & ſurtout s'ils le laiſſent répandre à Londres, ce qui me paroît difficile à empêcher. Du reſte, ils peuvent faire & dire tout à leur aiſe : pour moi je n'ai rien à dire de M. Hume, ſinon, que je le trouve bien inſultant pour un bon homme, & bien bruyant pour un philoſophe. Bonjour, Monſieur, je vous aimerai toujours, mais je ne vous écrirai pas, à moins de néceſſité. Cependant, je ſerois bien aiſe par précaution d'avoir votre adreſſe. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous prie de dire à M. Sauttershaim que je ſuis ſenſible à ſon ſouvenir, & n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je ſuis auſſi ſurpris que fâché qu'avec de l'eſprit, des

des talens, de la douceur, & une aſſez jolie figure, il ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra, mais les commencemens y ſont difficiles.

LETTRE

A Lord Vicomte de NUNCHAM, aujourd'hui Comte de HARCOURT.

A Wootton le 24 Décembre 1766.

Je croirois, Milord, exécuter peu honnêtement la réſolution que j'ai priſe de me défaire de mes eſtampes & de mes livres, ſi je ne vous priois de vouloir bien commencer par en retirer les eſtampes dont vous avez eu la bonté de me faire préſent. J'en fais aſſurément tout le cas poſſible, & la néceſſité de ne rien laiſſer ſous mes yeux qui me rappelle un goût auquel je veux renoncer, pouvoit ſeule en obtenir le ſacrifice. S'il y a dans mon petit recueil, ſoit d'eſtampes, ſoit de livres, quelque choſe qui puiſſe vous convenir, je vous prie de me faire l'honneur de l'agréer, & ſurtout par préférence ce qui me vient de votre digne ami M. Watelet, & qui ne doit paſſer qu'en main d'ami. Enfin, Milord, ſi vous êtes à portée d'aider au débit du reſte, je reconnoîtrai dans cette bonté les ſoins officieux dont vous m'avez permis de me prévaloir. C'eſt chez M. Davenport que vous pourrez viſiter le tout, ſi vous voulez bien en prendre la peine. Il demeure en Piccaddily à côté

de Lord Egremond. Recevez, Milord, je vous prie, les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

LETTRE
A Mr. DAVENPORT.

22 Décembre 1766.

Quoique juſqu'ici, Monſieur, malgré mes ſollicitations & mes prières, je n'aie pu obtenir de vous un ſeul mot d'explication, ni de réponſe ſur les choſes qu'il m'importe le plus de ſavoir, mon extréme confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce ſilence, bien que très-extraordinaire. Mais, Monſieur, il eſt temps qu'il ceſſe; & vous pouvez juger des inquiétudes dont je ſuis dévoré, vous voyant prêt à partir pour Londres ſans m'accorder, malgré vos promeſſes, aucun des éclairciſſemens que je vous ai demandés avec tant d'inſtances. Chacun a ſon caractère; je ſuis ouvert & confiant plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous le ſoyez comme moi; mais c'eſt auſſi pouſſer trop loin le myſtère, que de refuſer conſtamment de me dire ſur quel pied je ſuis dans votre maiſon, & ſi j'y ſuis de trop ou non. Conſidérez, je vous ſupplie, ma ſituation & jugez de mes embarras; quel parti puis-je prendre, ſi vous refuſez de me parler? Dois-je reſter dans votre maiſon malgré vous? En puis-je ſortir ſans votre aſſiſtance? Sans amis, ſans connoiſſances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je ſuis entièrement à

Digitized by Google

la merci de vos gens. C'eſt à votre invitation que j'y ſuis venu, & vous m'avez aidé à y venir; il convient ce me ſemble que vous m'aidiez de même à en partir, ſi j'y ſuis de trop. Quand j'y reſterois, il faudroit toujours, malgré toutes vos répugnances, que vous euſſiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendiſſent mon ſéjour chez vous moins onéreux pour l'un & pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer, & s'entendre entr'eux. Si vous entriez avec moi dans les détails dont vous vous fiez à vos gens, vous ſeriez moins trompé & je ſerois mieux traité, nous y trouverions tous deux notre avantage; vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir qu'il y a des gens à qui mon ſéjour dans votre maiſon déplait beaucoup, & qui feront de leur mieux pour me le rendre déſagréable.

Que ſi malgré toutes ces raiſons vous continuez à garder avec moi le ſilence, cette réponſe alors deviendra très-claire, & vous ne trouverez pas mauvais que, ſans m'obſtiner davantage inutilement, je pourvoie à ma retraite comme je pourrai, ſans vous en parler davantage, emportant un ſouvenir très-reconnoiſſant de l'hoſpitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me diſſimuler les cruels embarras où je me ſuis mis en l'acceptant.

LETTRE

A Mr.

Janvier 1767.

Ce que vous me marquez, Monſieur, que M. Deyverdun a un poſte chez le général Conway, m'explique une énigme à laquelle je ne pouvois rien comprendre, & que vous verrez dans la lettre que je joins ici une copie faite ſur celle que M. Hume a envoyée à M. Davenport. Je ne vous la communique pas pour que vous vérifiez ſi le dit M. Deyverdun a écrit cette lettre, choſe dont je ne doute nullement, ni s'il eſt en effet l'auteur des écrits en queſtion mis dans le St. James Chronicle, ce que je ſais parfaitement être faux. D'ailleurs le dit M. Deyverdun bien inſtruit, & bien préparé à ſon rôle de prête-nom, & qui peut-être l'a commencé lorſque les dits écrits furent portés au St. James Chronicle, eſt trop ſur ſes gardes pour que vous puiſſiez maintenant rien ſavoir de lui. Mais il n'eſt pas impoſſible que dans la ſuite des temps, ne paroiſſant inſtruit de rien, & gardant ſoigneuſement le ſecret que je vous confie, vous parveniez à pénétrer le ſecret de toutes ces manœuvres, lorſque ceux qui s'y ſont prêtés ſeront moins ſur leur garde; & tout ce que je ſouhaite dans cette affaire eſt que vous découvriez la vérité par vous-même. Je penſe auſſi qu'il importe toujours de connoître ceux avec qui l'on peut avoir à vivre, & de ſavoir ſi ce ſont d'honnêtes gens. Or que le dit Deyverdun

ait fait ou non les écrits dont il ſe vante, vous ſavez maintenant, ce me ſemble, à quoi vous en tenir avec lui. Vous êtes jeune; vous me ſurvivrez j'eſpère de beaucoup d'années, & ce m'eſt une conſolation très-douce de penſer qu'un jour, quand le fond de cette triſte affaire ſera dévoilé, vous ſerez à portée d'en vérifier par vous-même beaucoup de faits, que vous ſaurez de mon vivant, ſans qu'ils vous frappent, parce qu'il vous eſt impoſſible d'en voir les rapports avec mes malheurs. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M.....

2 Janvier 1767.

QUAND je vous pris au mot, Monſieur, ſur la liberté que vous m'accordiez de ne vous pas répondre, j'étois bien éloigné de croire que ce ſilence pût vous inquiéter ſur l'effet de votre précédente lettre; je n'y ai rien vu qui ne confirmât les ſentimens d'eſtime & d'attachement que vous m'avez inſpirés; & ces ſentimens ſont ſi vrais, que ſi jamais j'étois dans le cas de quitter cette province, je ſouhaiterois que ce fût pour me rapprocher de vous. Je vous avoue pourtant que je ſuis ſi touché des ſoins de M. Davenport, & ſi content de ſa ſociété, que je ne me priverois pas ſans regret d'une hoſpitalité ſi douce; mais comme il ſouffre à peine que je lui rembourſe une partie des dépenſes que je lui coûte, il y auroit trop d'indiſcrétion à reſter toujours chez lui ſur le

même pied, & je ne croirois pouvoir me dédommager des agrémens que j'y trouve, que par ceux qui m'attendroient auprès de vous. Je penſe ſouvent avec plaiſir à la ferme ſolitaire que nous avons vue enſemble, & à l'avantage d'y être votre voiſin; mais ceci ſont plutôt des ſouhaits vagues que des projets d'une prochaine exécution. Ce qu'il y a de bien réel eſt le vrai plaiſir que j'ai de correſpondre en toute occaſion à la bienveillance dont vous m'honorez, & de la cultiver autant qu'il dépendra de moi.

Il y a long-temps, Monſieur, que je me ſuis donné le conſeil de la dame dont vous parlez; j'aurois dû le prendre plutôt, mais il vaut mieux tard que jamais. M. Hume étoit pour moi une connoiſſance de trois mois, qu'il ne m'a pas convenu d'entretenir; après un premier mouvement d'indignation dont je n'étois pas le maître, je me ſuis retiré paiſiblement, il a voulu une rupture formelle; il a fallu lui complaire; il a voulu enſuite une explication; j'y ai conſenti. Tout cela s'eſt paſſé entre lui & moi. Il a jugé à propos d'en faire le vacarme que vous ſavez. Il l'a fait tout ſeul; je me ſuis tu; je continuerai de me taire; & je n'ai rien du tout à dire de M. Hume, ſinon que je le trouve un peu inſultant pour un bon-homme, & un peu bruyant pour un philoſophe.

Comment va la botanique? Vous en occupez-vous un peu? Voyez-vous des gens qui s'en occupent? Pour moi j'en raffole, je m'y acharne & je n'avance point. J'ai totalement perdu la mémoire, & de plus je n'ai pas de quoi l'exercer; car avant de retenir il faut apprendre, & ne pouvant trouver par moi-même les noms des plantes, je n'ai

nul moyen de les ſavoir ; il me ſemble que tous les livres qu'on écrit ſur la botanique ne ſont bons que pour ceux qui la ſavent déjà. J'ai acquis votre *Stillingfleet*, & je n'en ſuis pas plus avancé. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture, & de vendre mes livres & mes eſtampes, pour acheter des plantes gravées. Sans avoir le plaiſir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier, & pour mon objet cela revient à peu près au même.

Au reſte, je ſuis très-heureux de m'être procuré une occupation qui demande de l'exercice. Car rien ne me fait tant de mal que de reſter aſſis, & d'écrire ou lire, & c'eſt une des raiſons qui me font renoncer à tout commerce de lettres hors les cas de néceſſité. Je vous écrirai dans peu ; mais de grâce, Monſieur, une fois pour toutes, ne prenez jamais mon ſilence pour un ſigne de refroidiſſement ou d'oubli, & ſoyez perſuadé que c'eſt pour mon cœur une conſolation très-douce, d'être aimé de ceux qui ſont auſſi dignes que vous d'être aimés eux-mêmes. Mes reſpects empreſſés à M. Malthus, je vous en ſupplie, recevez ceux de Mlle. le Vaſſeur, & mes plus cordiales ſalutations.

Digitized by Google

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 7 Février 1767.

IL eſt vrai, Milord, que je vous croyois ami de M. Hume; mais la preuve que je vous croyois encore plus ami de la juſtice & de la vérité, eſt, que ſans vous écrire, ſans vous prévenir en aucune façon, je vous ai cité & nommé, avec confiance, ſur un fait qui étoit à ſa charge, ſans crainte d'être démenti par vous. Je ne ſuis pas aſſez injuſte pour juger mal par M. Hume de tous ſes amis. Il en a qui le connoiſſent & qui ſont très-dignes de lui, mais il en a auſſi qui ne le connoiſſent pas, & ceux-là méritent qu'on les plaigne, ſans les en eſtimer moins. Je ſuis très-touché, Milord, de vos lettres, & très-ſenſible au courage que vous avez de vous montrer de mes amis parmi vos compatriotes & vos pareils; mais je ſuis fâché pour eux qu'il faille à cela du courage; je connois des gens mieux inſtruits chez leſquels on y mettroit de la vanité.

Je vous prouverai, Milord, mon entière & pleine confiance en me prévalant de vos offres; & dès à préſent j'ai une grâce à vous demander, c'eſt de me donner des nouvelles de M. Watelet. Il eſt ancien ami de M. d'Alembert, mais il eſt auſſi mon ancienne connoiſſance, & les ſeuls jugemens que je crains ſont ceux des gens qui ne me connoiſſent pas. Je puis bien dire de M. Watelet au ſujet de M. d'Alembert,

d'Alembert; ce que j'ai dit de vous au ſujet de M. Hume; mais je connois l'incroyable ruſe de mes ennemis capable d'enlacer dans ſes piéges adroits la raiſon & la vertu mêmes. Si M. Watelet m'aime toujours, de grâce preſſez-vous de me le dire; car j'ai grand beſoin de le ſavoir. Agréez, Milord, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

LETTRE
A Mr. DAVENPORT.

Le 7 Février 1767.

Je reçus hier, Monſieur, votre lettre du 3, par laquelle j'apprends avec grand plaiſir votre entier rétabliſſement. Je ne puis pas vous annoncer le mien tout-à-fait de même. Je ſuis mieux cependant que ces jours derniers.

Je ſuis fort ſenſible aux ſoins bienfaiſans de M. Fitzherbert, ſurtout ſi, comme j'aime à le croire, il en prend autant pour mon honneur que pour mes intérêts. Il ſemble avoir hérité des empreſſemens de ſon ami M. Hume. Comme j'eſpère qu'il n'a pas hérité de ſes ſentimens, je vous prie de lui témoigner combien je ſuis touché de ſes bontés.

Voici une lettre pour M. le duc de Grafton que je vous prie de fermer avant de la lui faire paſſer. Je dois des remercîmens à tout le monde, & vous, Monſieur, à qui j'en dois le plus, êtes celui à qui j'en fais le moins. Mais comme vous ne vous étendez pas en paroles, vous aimez ſans doute

à être imité. Mes ſalutations, je vous ſupplie, & celles de Mlle. le Vaſſeur à vos chers enfans & aux Dames de votre maiſon. Agréez ſon reſpect & mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Février 1767.

Bien loin, Monſieur, qu'il puiſſe jamais m'être entré dans l'eſprit d'être aſſez vain, aſſez ſot, & aſſez mal appris pour refuſer les grâces du Roi, je les ai toujours regardées, & les regarderai toujours, comme le plus grand honneur qui me puiſſe arriver. Quand je conſultai Milord Maréchal ſi je les accepterois, ce n'étoit certainement pas que je fuſſe là-deſſus en doute, mais c'eſt qu'un devoir particulier & indiſpenſable ne me permettoit pas de le faire que je n'euſſe ſon agrément. J'étois bien sûr qu'il ne le refuſeroit pas. Mais, Monſieur, quand le roi d'Angleterre & tous les ſouverains de l'univers mettroient à mes pieds tous leurs tréſors & toutes leurs couronnes, par les mains de David Hume, ou de quelque autre homme de ſon eſpèce, s'il en exiſte, je les rejetterois toujours avec autant d'indignation que dans tout autre cas je les recevrois avec reſpect & reconnoiſſance. Voilà mes ſentimens dont rien ne me fera départir. J'ignore à quel ſort, à quels malheurs la Providence me réſerve encore; mais ce que je ſais, c'eſt que les ſentimens de droi-

Digitized by Google

ture & d'honneur qui ſont gravés dans mon cœur, n'en ſortiront jamais qu'avec mon dernier ſoupir. J'eſpère pour cette fois, que je me ſerai exprimé clairement.

Il ne faut pas, mon cher Monſieur, je vous en prie, mettre tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un libraire, qu'il note les prix de ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette eſtimation, voyez s'il y en a quelques-uns dont vous ou vos amis puiſſiez vous accommoder; brûlez le reſte, & ne cédez rien à aucun libraire, afin qu'il n'aille pas ſonner la trompette par la ville, qu'il a des livres à moi. Il y en a quelques-uns, entr'autres le livre *de l'Eſprit*, in-4°. de la première édition, qui eſt rare, & où j'ai fait quelques notes aux marges; je voudrois bien que ce livre-là ne tombât qu'entre des mains amies. J'eſpère, mon bon & cher hôte, que vous ne me ferez pas le ſenſible affront de refuſer le petit cadeau de mes ouvrages.

Les eſtampes avoient été miſes par mon ami, dans le ballot des livres de botanique qui m'a été envoyé; elles ne s'y ſont pas trouvées, & les porte-feuilles me ſont arrivés vides: j'ignore abſolument où Becket a jugé à propos de fourrer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles de vous parler en détail de vos envois; ce qui m'en plaît le plus eſt que, ſi vous entendez que je reſte dans votre maiſon juſqu'à ce que la muſcade & la canelle ſoient conſommées, je n'en démarrerai pas d'un bon ſiècle. Le tabac eſt très-bon, & même trop bon, puiſqu'il s'en conſomme plus vîte; je vous

fais mon remercîment de l'emplette, & non pas de la choſe; puiſque c'eſt une commiſſion, & vous ſavez les règles. L'eau de la Reine de Hongrie m'a fait le plus grand plaiſir, & j'ai reconnu là un ſouvenir & une attention de M. Luzonne, à quoi j'ai été fort ſenſible. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que des petits quarrés de ſavon parfumé? A quoi diable ſert ce ſavon? Je veux mourir ſi j'en ſais rien, à moins que ce ne ſoit à faire la barbe aux puces. Le café n'a pas encore été eſſayé, parce que vous en aviez laiſſé, & qu'ayant été malade, il en a fallu ſuſpendre l'uſage. Je me perds au milieu de tout cet inventaire. J'eſpère que pour le coup, vous ne ferez pas de même, & que vous recueillerez les mémoires des marchands, afin que quand vous ſerez ici, & qu'il s'agira de ſavoir ce que tout cela coûte, vous ne me diſiez pas, comme à l'ordinaire, je n'en ſais rien. Tant de richeſſes me mettroient de bonne humeur, ſi les déſaſtres de nos pauvres Genevois, & mes inquiétudes ſur Milord Maréchal n'empoiſonnoient toute ma joie. J'ai craint pour vous l'impreſſion de ces temps humides, & je la ſens auſſi pour ma part. Voici le plus mauvais mois de l'année; il faut eſpérer que celui qui le ſuivra, nous traitera mieux. Ainſi ſoit-il. Mlle. le Vaſſeur & moi faiſons nos ſalutations à tout ce qui vous appartient, & vous prions d'agréer les nôtres.

Digitized by Google

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 14 Février 1767.

Vous m'avez donné, Milord, le premier vrai plaiſir que j'ai goûté depuis long-temps, en m'apprenant que j'étois toujours aimé de M. Watelet. Je le mérite, en vérité, par mes ſentimens pour lui, & moi qui m'inquiète très-médiocrement de l'eſtime du public, je ſens que je n'aurois jamais pu me paſſer de la ſienne. Il ne faut abſolument point que ſes eſtampes ſoient en vente avec les autres, & puiſque de peur de reprendre un goût auquel je veux renoncer, je n'oſe les avoir avec moi, je vous prie de les prendre au moins en dépôt, juſqu'à ce que vous trouviez à les lui renvoyer, ou à en faire un uſage convenable. Si vous trouviez par haſard à les changer entre les mains de quelque amateur contre un livre de botanique, à la bonne heure; j'aurois le plaiſir de mettre à ce livre le nom de M. Watelet; mais pour les vendre, jamais. Pour le reſte, puiſque vous voulez bien chercher à m'en défaire, je laiſſe à votre entière diſpoſition le ſoin de me rendre ce bon office, pourvu que cela ſe faſſe de la part des acheteurs ſans faveur & ſans préférence, & qu'il ne ſoit pas queſtion de moi. Puiſque vous ne dédaignez pas de vous donner pour moi ces petits tracas, j'attends de la candeur de vos ſentimrns, que vous conſulterez plus mon goût que mon avantage; ce ſera m'obliger

doublement. Ce n'eſt point un produit néceſſaire à ma ſubſiſtance. Je le deſtine en entier à des livres de botanique, ſeul & dernier amuſement auquel je me ſuis conſacré.

L'honneur que vous faites à Mlle. le Vaſſeur de vous ſouvenir d'elle, l'autoriſe à vous aſſurer de ſa reconnoiſſance & de ſon reſpect. Agréez, Milord, je vous ſupplie, les mêmes ſentimens de ma part.

P. S. Il doit y avoir parmi mes eſtampes, un petit porte-feuille contenant de bonnes épreuves de celles de tous mes écrits. Oſerai-je me flatter que vous ne dédaignerez pas ce foible cadeau, & de placer ce porte-feuille parmi les vôtres? Je prends la liberté de vous prier, Milord de vouloir bien donner cours à la lettre ci-jointe.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . v.

A Wootton le 14 Février 1767.

Je confeſſe, mon cher hôte, le tort que j'ai eu de ne pas répondre ſur le champ à votre N°. 39. Car malgré la honte d'avouer votre crédulité, je vois que l'autorité du voiturier Le Comte, avoit fait une grande impreſſion ſur votre eſprit. Je me fâchois d'abord de cette petite foibleſſe qui me paroiſſoit peu d'accord avec le grand ſens que je vous connois; mais chacun a les ſiennes, & il n'y a qu'un homme bien eſtimable, à qui l'on n'en puiſſe pas reprocher de plus grandes que

celles-là. J'ai été malade, & je ne ſuis pas bien; j'ai eu des tracas qui ne ſont pas finis, & qui m'ont empêché d'exécuter la réſolution que j'avois priſe de vous écrire au plus vîte que je n'étois pas à Morges. Mais j'ai penſé que mon N° 7 vous le diroit aſſez; & d'ailleurs qu'une nouvelle de cette eſpèce, diſparoîtroit bientôt, pour faire place à quelqu'autre auſſi raiſonnable.

Vous ſavez que j'ai peu de foi aux grands guériſſeurs. J'ai toujours eu une médiocre opinion du ſuccès de votre voyage de Beffort, & vos dernières lettres ne l'ont que trop confirmée. Conſolez-vous, mon cher hôte; vos oreilles reſteront à-peu-près ce qu'elles ſont; mais quoique j'aye pu vous en dire dans ma colère, les oreilles de votre eſprit ſont aſſez ouvertes, pour vous conſoler d'avoir le tympan matériel un peu obſtrué: ce n'eſt pas le défaut de votre judiciaire qui vous rend crédule, c'eſt l'excès de votre bonté; vous eſtimez trop mes ennemis pour les croire capables d'inventer des menſonges, & de payer des pieds-plats pour les divulguer: il eſt vrai que ſi vous n'êtes pas trompé, ce n'eſt pas leur faute.

Je tremble que Milord Maréchal ne ſoit dans le même cas, mais d'une manière bien plus cruelle, puiſqu'il ne s'agit pas de moins que de perdre l'amitié de celui de tous les hommes à qui je dois le plus, & à qui je ſuis le plus attaché. Je ne ſais ce qu'ont pu manœuvrer auprès de lui, le bon David & le fils du Jongleur, qui eſt à Berlin: mais Milord Maréchal ne m'écrit plus, & m'a même annoncé qu'il ceſſeroit de m'écrire, ſans m'en dire aucune autre rai-

ſon, ſinon qu'il étoit vieux, qu'il écrivoit avec peine, qu'il avoit ceſſé d'écrire à ſes parens, &c. Vous jugez ſi mon cœur eſt la dupe de pareils prétextes. Mde. la Ducheſſe de Portland, avec qui j'ai fait connoiſſance l'été dernier chez un voiſin, m'a porté en même temps le plus ſenſible coup; en me marquant que les nouvelles publiques l'avoient dit à l'extrémité, & me demandant de ſes nouvelles. Dans ma frayeur, je me ſuis hâté d'écrire à M. Rougemont pour ſavoir ce qu'il en étoit. Il m'a raſſuré ſur ſa vie, en me marquant qu'en effet, il avoit été fort mal, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Qui me raſſurera maintenant ſur ſon cœur? Depuis le 22 Novembre, date de ſa dernière lettre, je lui ai écrit pluſieurs fois; & ſur quel ton! Point de réponſe. Pour comble, je ne ſais quelle contenance tenir vis-à-vis de Mde. de Portland, à qui je ne puis différer plus long-temps de répondre, & à qui je ne veux pas dire ma peine. Rendez-moi, je vous en conjure, le ſervice eſſentiel d'écrire à Milord Maréchal; engagez-le à ne pas me juger ſans m'entendre; à me dire au moins de quoi je ſuis accuſé. Voilà le plus cruel des malheurs de ma vie, & qui terminera tous les autres.

J'oubliois de vous dire que M. le Duc de Grafton, premier Commiſſaire de la Tréſorerie, ayant appris la vexation exercée à la douane, au ſujet de mes livres, a fait ordonner au Douanier de rembourſer cet argent à Becket qui l'avoit payé pour moi, & que dans le billet par lequel il m'en a fait donner avis, il a ajouté un compliment très-hoonnête de la part du Roi. Tout cela eſt fort honorable, mais ne

conſole

conſole pas mon cœur de la peine ſecrète que vous ſavez. Je vous embraſſe, mon cher hôte, de tout mon cœur.

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 5 Mars 1767.

Je ne ſuis pas ſurpris, Milord, de l'état où vous avez trouvé mes eſtampes, je m'attendois à pis; mais il me paroît cependant ſingulier qu'il ne s'en ſoit pas trouvé une ſeule de M. Watelet. Quoique parmi beaucoup de gravures qu'il m'avoit données, il y en eut peu des ſiennes, il y en avoit pourtant. La préférence qu'on leur a donnée fait honneur à ſon burin. J'en avois un beaucoup plus grand nombre de M. l'Abbé de St. Non. Si elles s'y trouvent, je ne voudrois pas non plus qu'elles fuſſent vendues; car quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître perſonnellement, elles étoient un cadeau de ſa part. Si vous ne les aviez pas, Milord, & qu'elles puſſeut vous plaire, vous m'obligeriez beaucoup de vouloir les agréer. Le papier que vous avez eu la bonté de m'envoyer, eſt de la main de Milord Maréchal, & me rappelle qu'il y a dans mon recueil un portrait de lui, ſans nom, mais tête nue & très-reſſemblant, que pour rien au monde je ne voudrois perdre, & dont j'avois oublié de vous parler. C'eſt la ſeule eſtampe que je veuille me réſerver, & quand elle me laiſſeroit la fataiſie d'avoir les portraits des hommes qui lui reſſemblent, ce

goût ne ſeroit pas ruineux. Je ſens avec combien d'indiſcrétion j'abuſe de votre temps & de vos bontés; mais quelque peine que vous donne la recherche de ce portrait, j'en aurois une infiniment plus grande à m'en voir privé. Si vous parvenez à le retrouver, je vous ſupplie, Milord, de vouloir bien l'envoyer à M. Davenport, afin qu'il le joigne au premier envoi qu'il aura la bonté de me faire.

Comme, après tout, mon recueil étoit aſſez peu de choſe, que probablement il ne s'eſt pas accru dans les mains des douaniers & des libraires, & que les retranchemens que j'y fais font du reſte un objet de très-peu de valeur, j'ai à me reprocher de vous avoir embaraſſé de ces bagatelles; mais pour vous dire la vérité, Milord, je ne cherchois qu'un prétexte pour me prévaloir de vos offres, & vous montrer ma confiance en vos bontés.

J'oubliois de vous parler de la découpure de M. Huber; c'eſt effectivement M. de Voltaire en habit de théatre. Comme je ne ſuis pas tout-à-fait auſſi curieux d'avoir ſa figure que celle de Milord Maréchal, vous pouvez, Milord, à votre choix, garder ou jeter ou donner ou brûler ce chiffon; pourvu qu'il ne me revienne pas; c'eſt tout ce que je déſire. Agréez, Milord, je vous ſupplie, les aſſurances de mon reſpect.

Digitized by Google

LETTRE

A Mr. D. P. . . . v.

A Wootton le 22 Mars 1767.

APOSTILLE d'une lettre de M. L. Dutens du 19, confirmée par une lettre de M. Davenport de même date, en conſéquence d'un meſſage reçu la veille de M. le général Conwai.

« Je viens d'apprendre de M. Davenport la nouvelle agréable » que le roi vous avoit accordé une penſion de cent livres » ſterlings. La manière dont le roi vous donne cette marque » de ſon eſtime, m'a fait autant de plaiſir que la choſe » même, & je vous félicite de tout mon cœur, de ce que » ce bienfait vous eſt conféré du plein gré de Sa Majeſté » & du ſecrétaire d'état, ſans que la moindre ſollicitation » y ait eu part. »

Le plus vrai plaiſir que me faſſe cette nouvelle, eſt celui que je ſais qu'elle fera à mes amis; c'eſt pourquoi, mon cher hôte, je me preſſe de vous la communiquer. Faites-la, par la même raiſon, paſſer à mon ancien & reſpectable ami M. Roguin, & auſſi, je vous en prie, à mon ami M. d'Ivernois. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton le 6 Avril 1767.

J'AI reçu, mon bon ami, votre dernière lettre, & lu le mémoire que vous y avez joint. Ce mémoire eſt fait de main de maître, & fondé ſur d'excellens principes; il m'inſpire une grande eſtime pour ſon auteur quel qu'il ſoit. Mais n'étant plus capable d'attention ſérieuſe & de raiſonnemens ſuivis, je n'oſe prononcer ſur la balance des avantages reſpectifs, & ſur la ſolidité de l'ouvrage qui en réſultera. Ce que je crois voir bien clairement, c'eſt qu'il vous offre, dans votre poſition, l'accommodement le meilleur & le plus honorable que vous puiſſiez eſpérer. Je voudrois, tant ma paſſion de vous ſavoir pacifiés eſt vive, donner la moitié de mon ſang pour apprendre que cet accord a reçu ſa ſanction. Peut-être ne ſeroit-il pas à déſirer que j'en fuſſe l'arbitre, je craindrois que l'amour de la paix ne fût plus fort dans mon cœur que celui de la liberté. Mes bons amis, ſentez-vous bien qu'elle gloire ce ſeroit pour vous de part & d'autre, que ce ſaint & ſincère accord fût votre propre ouvrage, ſans aucun concours étranger! Au reſte n'attendez rien ni de l'Angleterre ni de perſonne que de vous ſeuls; vos reſſources ſont toutes dans votre prudence & dans votre courage; elles ſont grandes, grâces au ciel.

J'ai prié M. D..... de vous donner avis que le roi m'avoit

Digitized by Google

gratifié d'une penſion. Si jamais nous nous revoyons je vous en dirai d'avantage; mais mon cœur qui déſire ardemment ce bonheur, ne me le promet plus. Je ſuis trop malheureux en toute choſe, pour eſpérer plus aucun vrai plaiſir en cette vie. Adieu, mon ami, adieu mes amis. Si votre liberté eſt expoſée, vous avez du moins l'avantage & la gloire de pouvoir la défendre & la réclamer ouvertement. Je connois des gens plus à plaindre que vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

A Mr. le Mis. de MIRABEAU.

A Wootton le 8 Avril 1767.

Je différois, Monſieur, de vous répondre, dans l'eſpoir de m'entretenir avec vous plus à mon aiſe, quand je ſerois délivré de certaines diſtractions aſſez graves; mais les découvertes que je fais journellement ſur ma véritable ſituation les augmentent, & ne me laiſſe plus guère eſpérer de les finir; ainſi quelque douce que me fût votre correſpondance, il y faut renoncer au moins pour un temps, à moins d'une miſe auſſi inégale dans la quantité que dans la valeur. Pour éclaircir un problême ſingulier qui m'occupe dans ce prétendu pays de liberté, je vais tenter, & bien à contre cœur, un voyage de Londres. Si, contre mon attente, je l'exécute ſans obſtacle & ſans accident, je vous écrirai de-là plus au long.

Vous admirez Richardſon ? Monſieur le marquis, combien vous l'admireriez davantage, ſi comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature, de voir combien ſes ſituations, qui paroiſſent romaneſques, ſont naturelles, combien ſes portraits, qui paroiſſent chargés, ſont vrais. Si je m'en rapportois uniquement à mes obſervations, je croirois même qu'il n'y a de vrais que ceux-là; car les capitaines Tomlinſon me pleuvent, & je n'ai pas apperçu juſqu'ici veſtige d'aucun Belfort. Mais j'ai vu ſi peu de monde, & l'isle eſt ſi grande, que cela prouve ſeulement que je ſuis malheureux.

Adieu, Monſieur ; je ne verrai jamais le château de Brie, &, ce qui m'afflige encore davantage, ſelon toute apparence, je ne ſerai jamais à portée d'en voir le ſeigneur ; mais je l'honorerai & chérirai toute ma vie, je me ſouviendrai toujours que c'eſt au plus fort de mes misères que ſon noble cœur m'a fait des avances d'amitié, & la mienne, qui n'a rien de mépriſable, lui eſt acquiſe juſqu'à mon dernier ſoupir.

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 11 Avril 1767.

Je ne puis, Milord, que vous réitérer mes très-humbles excuſes & remercîmens de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre en ma faveur. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir conſervé le portrait du roi. Je le reverrai ſouvent avec grand plaiſir, & je me livre envers S. M. à toute la plénitude de ma reconnoiſſance ; très-aſſuré qu'en faiſant le bien, elle n'a point d'autre vue que de bien faire. Puiſque vous ſavez au juſte à quoi monte le produit des eſtampes dont M. Ramſay avoit eu l'honnêteté de me faire cadeau, vous pouvez y borner la diſtribution que vous voulez bien avoir la bonté de faire aux pauvres, & remettre le ſurplus à M. Davenport qui veut bien ſe charger de me l'apporter. J'aſpire, Milord, au moment d'aller vous rendre mes actions de grâce & mes devoirs, en perſonne, & il ne tiendra pas à moi que ce ne ſoit avant votre départ de Londres. Recevez en attendant, je vous ſupplie, Milord, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

P. S. Je ne vous parle point de ma ſanté, parce qu'elle n'eſt pas meilleure, & que ce n'eſt pas la peine d'en parler pour n'avoir que les mêmes choſes à dire. Celle de Mlle. le Vaſſeur, à laquelle vous avez la bonté de vous intéreſſer, eſt très-mauvaiſe, & il n'eſt pas bien étonnant qu'elle empire de jour en jour

Digitized by Google

LETTRE
A Mr. GRANVILLE.

Février 1767.

J'ÉTOIS, Monſieur, extrêmement inquiet de votre départ mercredi au ſoir, mais je me raſſurai le jeudi matin, le jugeant abſolument impraticable ; j'étois bien éloigné de penſer même que vous le vouluſſiez eſſayer. De grâce ne faites plus de pareils eſſais, juſqu'à ce que le temps ſoit bien remis & le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à Calwich ne laiſſe-t-elle une gallerie juſqu'à Wootton, j'en ferois ſouvent la mienne ; mais dans l'état où eſt maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteſte que le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous quelque temps qu'il faſſe. Quelque plaiſir que j'aye à vous voir, je ne veux pas le prendre au riſque de votre ſanté.

Je ſuis très-ſenſible à votre bon ſouvenir, je ne vous dis rien de vos envois, ſeulement comme les liqueurs ne ſont point à mon uſage, & que je n'en bois jamais, vous permettrez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne ſoient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton s'il n'y avoit tant de viande à mon garde-manger, que je ne ſais plus où la mettre. Bonjour, Monſieur, vous parlez toujours d'un pardon dont vous avez plus beſoin que d'envie, puiſque vous ne vous corrigez point. Comptez moins ſur

mon

mon indulgence, mais comptez toujours ſur mon plus ſincère attachement.

LETTRE

AU MÊME.

28 Février 1767.

Que fait mon bon & aimable voiſin? Comment ſe porte-t-il? J'ai appris avec grand plaiſir ſon heureuſe arrivée à Bath, malgré les temps affreux qui ont dû traverſer ſon voyage: mais maintenant comment s'y trouve-t-il? La ſanté, les eaux, les amuſememens; comment va tout cela? Vous ſavez, Monſieur, que rien de ce qui vous touche ne peut m'être indifférent; l'attachement que je vous ai voué s'eſt formé de liens qui ſont votre ouvrage; vous vous êtes acquis trop de droits ſur moi pour ne m'en avoir pas un peu donné ſur vous; & il n'eſt pas juſte que j'ignore ce qui m'intéreſſe ſi véritablement. Je devrois auſſi vous parler de moi, parce qu'il faut vous rendre compte de votre bien; mais je ne vous dirois toujours que les mêmes choſes. Paiſible, oiſif, ſouffrant, prenant patience, peſtant quelquefois contre le mauvais temps qui m'empêche d'aller autour des rochers furetant des mouſſes, & contre l'hiver qui retient Calwich déſert ſi long-temps. Amuſez-vous, Monſieur, je le déſire, mais pas aſſez pour reculer le temps de votre retour, car ce ſeroit vous amuſer à mes dépends. Mlle. le Vaſſeur vous

demande la permiſſion de vous rendre ici ſes devoirs, & nous vous ſupplions l'un & l'autre d'agréer nos très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

De France le 1 Août 1767.

Si j'avois eu, Monſieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai réſolu, vous auriez été accablé de mes lettres ; mais les tracas d'une vie ambulante, & ceux d'une multitude de ſurvenans ont abſorbé tout mon temps, juſqu'à ce que je ſois parvenu à obtenir un aſile un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il ſoit, j'y ſens ſouvent, Monſieur, la privation de votre voiſinage & de votre ſociété, & j'en remplis ſouvent la ſolitude, du ſouvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en eſt fallu que je ne ſois retourné jouir de tout cela chez mon ancien & aimable hôte ; mais la manière dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite, m'a déterminé à la faire entière, & à exécuter un projet dont vous avez été le premier confident. Je vous diſois alors, qu'en quelque lieu que je fuſſe, je ne vous oublierois jamais ; j'ajoute maintenant qu'à ce ſouvenir ſi bien dû ſe joindra toute ma vie le regret de l'entretenir de ſi loin.

Permettez du moins que ce regret ſoit tempéré par le plaiſir de vous demander & d'apprendre quelquefois de vos nou-

velles, & à réitérer de temps en temps les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Calais le 22 Mai 1767.

J'ARRIVE ici tranſporté de joie d'avoir la communication r'ouverte & sûre avec mon cher hôte, & de n'avoir plus l'eſpace des mers entre nous. Je pars demain pour *Amiens* où j'attendrai de vos nouvelles, ſous le couvert de M* * *. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; mais je n'ai pas voulu tarder à rompre, auſſitôt qu'il m'étoit poſſible, le ſilence forcé que je garde avec vous depuis ſi long-temps.

LETTRE

A Mr. LE Mis. DE MIRABEAU.

A Amiens le 2 Juin 1767.

J'AI différé, Monſieur, de vous écrire juſqu'à ce que je puſſe vous marquer le jour de mon départ & le lieu de mon arrivée. Je compte partir demain & arriver après demain au ſoir à St. Denis, où je ſéjournerai le lendemain vendredi pour y attendre de vos nouvelles. Je logerai aux *trois Maillets.*

Comme on trouve des fiacres à St. Denis; ſans prendre la peine d'y venir vous-même, il ſuffit que vous ayez la bonté d'envoyer un domeſtique qui nous conduiſe dans l'aſile hoſpitalier que vous voulez bien me deſtiner. Il m'a été impoſſible de reſter inconnu comme je l'avois déſiré, & je crains bien que mon nom ne me ſuive à la piſte. A tout événement, quelque nom que me donnent les autres, je prendrai celui de M. *Jaques*, & c'eſt ſous ce nom que vous pourrez me faire demander aux trois-Maillets. Rien n'égale le plaiſir avec lequel je vais habiter votre maiſon, ſi ce n'eſt le tendre empreſſement que j'ai d'en embraſſer le vertueux maître.

LETTRE

A Mr. D. P.... u.

Le 5 Juin 1767.

Je n'ai pu, mon cher hôte, attendre comme je l'avois compté, de vos nouvelles à Amiens. Les honneurs publics qu'on a voulu m'y rendre, & mon ſéjour en cette ville devenu trop bruyant, par les empreſſemens des citoyens & des militaires, m'a forcé de m'en éloigner au bout de huit jours. Je ſuis maintenant chez le digne ami des hommes, où, après une ſi longue interruption, j'attends enfin quelque mot de vous. Mon intention eſt de ne rien épargner pour avoir avec vous une entrevue, dont mon cœur a le plus grand beſoin, & ſi vous pouvez venir juſqu'à Dijon, je

Digitized by Google

partirai pour m'y rendre à la réception de votre réponſe, pleurant d'attendriſſement & de joie, au ſeul eſpoir de vous embraſſer. Je ne vous en dirai pas ici davantage. Ecrivez-moi *ſous le couvert de M. le Marquis de Mirabeau, à Paris.* Votre lettre me parviendra. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. le Mis. de MIRABEAU

A Fleury (*), *ce vendredi à midi 5 Juin 1767.*

Il faut, Monſieur, jouir de vos bontés, & de vos ſoins, & ne vous remercier plus de rien. L'air, la maiſon, le jardin, le parc, tout eſt admirable, & je me ſuis dépêché de m'emparer de tout par la poſſeſſion, c'eſt-à-dire, par la jouiſſance. J'ai parcouru tous les environs, & au retour j'ai trouvé M. Garçon qui m'a tiré de peine ſur votre retour d'hier, & m'a donné l'eſpoir de vous voir demain. Je ne veux point me laiſſer donner d'inquiétudes. Mais quelque agréable & douce que me ſoit l'habitation de votre maiſon, mon intention eſt toujours de les prévenir. Mille très-humbles ſalutations & reſpects de Mlle. le Vaſſeur.

(*) Maiſon de campagne de M. le Marquis de Mirabeau.

LETTRE

AU MÊME.

Ce mardi 9 Juin 1767

VOTRE préſence, Monſieur, votre noble hoſpitalité, vos bontés de toute eſpèce, ont mis le comble aux ſentimens que m'avoient inſpiré vos écrits & vos lettres. Je vous ſuis attaché par tous les liens qui peuvent rendre un homme reſpectable & cher à un autre; mais je ſuis venu d'Angleterre avec une réſolution qu'il ne m'eſt pas même permis de changer, puiſque je ne ſaurois devenir votre hôte à demeure, ſans contracter des obligations qu'il n'eſt pas en mon pouvoir ni même en ma volonté de remplir, & pour répondre une fois pour toutes à un mot que vous m'avez dit en paſſant, je vous répète & vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, que je ne ferai ni ne laiſſerai rien imprimer de moi avant ma mort, même de ce qui reſte encore en manuſcrit, que je ne puis ni ne veux rien lire déſormais de ce qui pourroit réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits; que dès à préſent je ſuis mort à toute littérature, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, & que jamais rien ne me fera changer de réſolution ſur ce point. Je ſuis aſſurément pénétré pour vous de reconnoiſſance, mais non pas juſqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantiſſement mental. N'attendez rien de moi, à moins que, pour mes péchés, je ne

devienne empereur ou roi, encore ce que je ferai dans ce cas ſera-t-il moins pour vous que pour mes peuples, puiſqu'en pareil cas, quand je ne vous devrois rien, je ne le ferois pas moins.

En outre, quoique vous puiſſiez faire; au Bignon, je ſerois chez vous, & je ne puis être à mon aiſe que chez moi; je ſerois dans le reſſort du parlement de Paris, qui par raiſon de convenance peut au moment qu'on y penſera le moins, faire une excurſion nouvelle *in anima vili;* je ne veux pas le laiſſer expoſé à la tentation.

J'irois pourtant voir votre terre avec grand plaiſir ſi cela ne faiſoit pas un détour inutile, & ſi je ne craignois un peu, quand j'y ſerois, d'avoir la tentation d'y reſter. Là-deſſus toutefois votre volonté ſoit faite; je ne réſiſterai jamais au bien que vous voudrez me faire, quand je le ſentirai conforme à mon bien réel ou de fantaiſie; car pour moi c'eſt tout un. Ce que je crains n'eſt pas de vous être obligé, mais de vous être inutile.

Je ſuis très-ſurpris & très-en peine de ne recevoir aucune nouvelle d'Angleterre, & ſurtout de Suiſſe dont j'en attends avec inquiétude. Ce retard me met dans le cas de faire à vous & à moi le plaiſir de reſter ici juſqu'a-ce que j'en aie reçu, & par conſéquent celui de vous y embraſſer quelquefois encore, ſachant que les œuvres de miſéricorde plaiſent à votre cœur. Je remets donc à ces doux momens ce qu'il me reſte à vous dire, & ſurtout à vous remercier du bien que vous m'avez procuré dimanche au ſoir, & que par la manière dont je l'ai ſenti je mérite d'avoir encore. *Vale, et me ama.*

Digitized by Google

LETTRE

AU MÊME.

Ce vendredi 19 Juin 1767.

Je lirai votre livre, puiſque vous le voulez : enſuite j'aurai à vous remercier de l'avoir lu ; mais il ne réſultera rien de plus de cette lecture que la confirmation des ſentimens que vous m'avez inſpirés & de mon admiration pour votre grand & profond génie, ce que je me permets de vous dire en paſſant & ſeulement une fois. Je ne vous réponds pas même de vous ſuivre toujours, parce qu'il m'a toujours été pénible de penſer, fatiguant de ſuivre les penſées des autres, & qu'à préſent je ne le puis plus du tout. Je ne vous remercie point, mais je ſors de votre maiſon fier d'y avoir été admis, & plus déſireux que jamais de conſerver les bontés & l'amitié du maître. Du reſte quelque mal que vous penſiez de la ſenſibilité priſe pour toute nourriture, c'eſt l'unique qui m'eſt reſtée, je ne vis plus que par le cœur. Je veux vous aimer autant que je vous reſpecte. C'eſt beaucoup, mais voilà tout, n'attendez jamais de moi rien de plus. J'emporterai ſi je puis votre livre de plantes ; s'il m'embaraſſe trop, je le laiſſerai dans l'eſpoir de revenir quelque jour le lire plus à mon aiſe. Adieu, mon cher & reſpectable hôte, je pars plein de vous, & content de moi, puiſque j'emporte votre eſtime & votre amitié.

LETTRE

LETTRE
AU MÊME.

A Trie-le-Château le 24 Juin 1767.

J'espérois, Monſieur, vous rendre compte un peu en détail de ce qui regarde mon arrivée & mon habitation; mais une douleur fort vive qui me tient depuis hier à la jointure du poignet, me donne à tenir la plume une difficulté qui me force d'abréger. Le château eſt vieux, le pays eſt agréable, & j'y ſuis dans un hoſpice qui ne me laiſſeroit rien à regretter, ſi je ne ſortois pas de Fleury. J'ai apporté votre livre de plantes dont j'aurai grand ſoin; j'ai apporté votre philoſophie rurale que j'ai eſſayé de lire & de ſuivre ſans pouvoir en venir à bout; j'y reviendrai toutefois. Je réponds de la bonne volonté, mais non pas du ſuccés. J'ai auſſi apporté la clef du parc; j'étois en train d'emporter toute la maiſon. Je vous renverrai cette clef par la première occaſion. Je vous prie de me garder le ſecret ſur mon aſile. M. le Prince de Conti le déſire ainſi, & je m'y ſuis engagé. Le nom de Jaques ne lui ayant pas plu, j'y ai ſubſtitué celui que je ſigne ici, & ſous lequel j'eſpère, Monſieur, recevoir de vos nouvelles à l'adreſſe ſuivante. Agréez, Monſieur, mes ſalutations très-humbles. Je vous révère & vous embraſſe de tout mon cœur.

Renou.

LETTRE

AU MÊME.

A Trie le 12 Août 1767.

Je ſuis affligé, Monſieur, que vous me mettiez dans le cas d'avoir un refus à vous faire, mais ce que vous me demandez eſt contraire à ma plus inébranlable réſolution, même à mes engagemens, & vous pouvez être aſſuré que de ma vie une ligne de moi ne ſera imprimée de mon aveu. Pour ôter même une fois pour toutes les ſujets de tentation, je vous déclare que dès ce moment, je renonce pour jamais à toute autre lecture que des livres de plantes, & même à celle des articles de vos lettres qui pourroient réveiller en moi des idées que je veux & dois étouffer. Après cette déclaration, Monſieur, ſi vous revenez à la charge, ne vous offenſez pas que ce ſoit inutilement.

Vous voulez que je vous rende compte de la manière dont je ſuis ici. Non, mon reſpectable ami, je ne déchirerai pas votre noble cœur par un ſemblable récit. Les traitemens que j'éprouve en ce pays de la part de tous les habitans ſans exception, & dès l'inſtant de mon arrivée, ſont trop contraires à l'eſprit de la nation, & aux intentions du grand Prince qui m'a donné cet hoſpice, pour que je les puiſſe imputer qu'à un eſprit de vertige dont je ne veux pas même rechercher la cauſe. Puiſſent-ils reſter ignorés de toute la terre, & puiſſai-je parvenir moi-même à les regarder comme non avenus !

Digitized by Google

Je fais des vœux pour l'heureux voyage de ma bonne & & belle compatriote que je crois déjà partie. Je ſuis bien fier que Mde. la Comteſſe ait daigné ſe rappeler un homme qui n'a eu qu'un moment l'honneur de paroître à ſes yeux, & dont les abords ne ſont pas brillans. Elle auroit trop à faire s'il falloit qu'elle gardât un peu des ſouvenirs qu'elle laiſſe à quiconque a eu le bonheur de la voir. Recevez mes plus tendres embraſſemens.

LETTRE

AU MÊME.

Ce 22 Août 1767.

Je vous dois bien des remercîmens, Monſieur, pour votre dernière lettre, & je vous les fais de tout mon cœur. Elle m'a tiré d'une grande peine; car vous étant auſſi ſincèrement attaché que je le ſuis, je ne pouvois reſter un moment tranquille dans la crainte de vous avoir déplu. Grâce à vos bontés, me voilà tranquillisé ſur ce point; vous me trouvez grognon; paſſe pour cela : je réponds du moins que vous ne me trouverez jamais ingrat : mais n'exigez rien de ma déférence & de mon amitié contre la clauſe que j'ai le plus expreſſément ſtipulée, car je vous confirme pour la dernière fois que ce ſeroit inutilement.

J'ai tort de n'avoir rien mis pour M. l'Abbé; mais ce tort n'eſt qu'extérieur & apparent, je vous jure. Il me ſemble

que les hommes de ſon ordre doivent deviner l'impreſſion qu'ils font ſans qu'on la leur témoigne. La raiſon même qui m'empêchoit de répondre à ſa politeſſe, eſt obligeante pour lui, puiſque c'étoit la crainte d'être entraîné dans des diſcuſſions que je me ſuis interdites, & où j'avois peur de n'être pas le plus fort. Je vous dirai tout franchement que j'ai parcouru chez vous quelques pages de ſon ouvrage que vous aviez négligemment laiſſé ſur le bureau de M. Garçon, & que ſentant que je mordois un peu à l'hameçon, je me ſuis dépêché de fermer le livre avant que j'y fuſſe tout-à-fait pris. Or prêchez & patrocinez tout à votre aiſe. Je vous promets que je ne rouvrirai de mes jours, ni celui-là, ni les vôtres, ni aucun autre de pareil acabit : hors l'Aſtrée, je ne veux plus que des livres qui m'ennuyent, ou qui ne parlent que de mon foin.

Je crains bien que vous n'avez deviné trop juſte ſur la ſource de ce qui ſe paſſe ici, & dont vous ne ſauriez même avoir l'idée : mais tout cela n'étant point dans l'ordre naturel des choſes, ne fournit point de conſéquence contre le ſéjour de la campagne, & ne m'en rebute aſſurément pas. Ce qu'il faut fuir n'eſt pas la campagne, mais les maiſons des grands & des princes qui ne ſont point les maîtres chez eux, & ne ſavent rien de ce qui s'y fait. Mon malheur eſt premièrement d'habiter dans un château & non pas ſous un toît de chaume ; chez autrui & non pas chez moi, & ſurtout d'avoir un hôte ſi élevé, qu'entre lui & moi il faut néceſſairement des intermédiaires. Je ſens bien qu'il faut me détacher de l'eſpoir d'un ſort tranquille, & d'une vie ruſti-

que : mais je ne puis m'empêcher de ſoupirer en y ſongeant. Aimez-moi, & plaignez-moi. Ah ! pourquoi faut-il que j'aye fait des livres, j'étois ſi peu fait pour ce triſte métier ! J'ai le cœur ſerré ; je finis, & vous embraſſe.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

27 Septembre 1767.

Vous pouvez, mon cher hôte, juger du plaiſir que m'a fait votre dernière lettre, par l'inquiétude que vous avez trouvé dans ma précédente, & que vous blâmez avec raiſon. Mais conſidérez qu'après tant de longues agitations ſi propres à troubler ma tête, au lieu du repos dont j'avois beſoin pour la raffermir, je me trouve ici ſubmergé dans des mers d'indignités & d'iniquités, au moment même où tout paroiſſoit concourir à rendre ma retraite honorable & paiſible. Cher ami, ſi avec un cœur malheureuſement trop ſenſible, & ſi cruellement & ſi continuellement navré, il reſte dans ma tête encore quelques fibres ſaines, il faut que naturellement le tout ne fut pas trop mal conformé. Le ſeul remède efficace encore, & dont j'oſe eſpérer tout, eſt l'emplâtre du cœur d'un ami preſſé ſur le mien. Venez donc, je n'ai que vous ſeul, vous le ſavez ; c'eſt bien aſſez ; je n'en regrette qu'un ; je n'en veux plus d'autre. Vous ſerez déſormais tout le genre humain pour moi. Venez verſer ſur mes

bleſſures enflammées le beaume de l'amitié & de la raiſon. L'attente de cet élixir ſalutaire en anticipe déjà l'effet.

Ce que vous me marquez de Neuchâtel n'eſt pas un ſpécifique bon pour mon état; je crois que vous le ſentez ſuffiſamment. Et malheureuſement mes devoirs ſont toujours ſi cruels, ma poſition eſt toujours ſi dure, que j'oſe à peine livrer mon cœur à ſes vœux ſecrets, entre le prince qui m'a donné aſile, & les peuples qui m'ont perſécuté.

M. le prince de Conti n'eſt point encore venu, j'ignore quand il viendra; on l'attendoit hier: je ne ſais ce qu'il fera; mais je lis dans la contenance des complotteurs, qu'ils craignent peu ſon arrivée, que leur partie eſt bien liée, & qu'ils ſont sûrs, malgré leur maître, de parvenir à me chaſſer d'ici. Nous verrons ce qu'il en ſera. Je crois que c'eſt le cas de faire *pouf*. Ils ne s'y attendent pas.

Le parti que vous prenez de ne ſortir du lit que parfaitement rétabli, eſt très-ſage; mais il ne faut pas ſauter trop bruſquement de vos rideaux dans la rue, cela ſeroit dangereux. Faites mettre des nattes dans votre chambre au défaut de tapis de pied. Donnez-vous tout le temps de vous bien rétablir, avant de ſonger à venir; & en attendant arrangez tellement vos affaires, que vous n'ayez à partir d'ici, que quand vous vous y ennuyerez. Faites enſorte de vous laiſſer maître de tout votre temps; je ne puis trop vous recommander cette précaution. J'aime mieux vous avoir plus tard, & vous garder plus long-temps. Enfin je vous conjure derechef, avec inſtance de pourvoir ſi bien d'avance à toute choſe, que rien ne puiſſe vous faire partir d'ici que votre volonté.

Nous avons ici des échecs; ainſi n'en apportez pas. Mais ſi vous voulez apporter quelques volans, vous ferez bien, car les miens ſont gâtés, ou ne valent rien. Je ſuis bien aiſe que vous vous renforciez aſſez aux échecs pour me donner du plaiſir à vous battre. Voilà tout ce que vous pouvez eſpérer. Car, à moins que vous ne receviez avantage, mon pauvre ami, vous ſerez battu; & toujours battu. Je me ſouviens qu'ayant l'honneur de jouer, il y a ſix ou ſept ans, avec M. le prince de Conti, je lui gagnai trois parties de ſuite, tandis que tout ſon cortége me faiſoit des grimaces de poſſédés. En quittant le jeu, je lui dis gravement: Monſeigneur, je reſpecte trop votre Alteſſe pour ne pas toujours gagner. Mon ami, vous ſerez battu, & bien battu. Je ne ſerois pas même fâché que cela vous dégoûtât des échecs, car je n'aime pas que vous preniez du goût pour des amuſemens ſi fatigans & ſi ſédentaires.

A propos de cela, parlons de votre régime. Il eſt bon pour un convaleſcent, mais très-mauvais à prendre à votre âge, pour quelqu'un qui doit agir & marcher beaucoup. Ce régime vous affoiblira, & vous ôtera le goût de l'exercice. Ne vous jetez point comme cela, je vous conjure, dans les extrêmes ſyſtématiques; ce n'eſt pas ainſi que la nature ſe mène: croyez-moi, prenez-moi pour le médecin de votre corps, comme je vous prends pour le médecin de mon ame: nous nous en trouverons bien tous deux. Je vous préviens même qu'il me ſeroit impoſſible de vous tenir ici aux légumes, attendu qu'il y a ici un grand potager d'où je ne ſaurois avoir un poil d'herbe, parce que ſon Alteſſe a ordonné

à ſon jardinier de me fournir de tout. Voilà, mon ami, comment les princes, ſi puiſſans & ſi craints où ils ne ſont pas, ſont obéis & craints dans leur maiſon. Vous aurez ici d'excellent bœuf, d'excellent potage, d'excellent gibier. Vous mangerez peu; je me charge de votre régime, & je vous promets, qu'en partant d'ici vous ſerez gras comme un moine, & ſain comme une bête: car ce n'eſt pas votre eſtomac, mais votre cervelle que je veux mettre au régime frugivore. Je vous ferai brouter avec moi de mon foin. Ainſi ſoit-il. Bonjour.

Mille choſes de ma part à M. De Luze. Hélas, avec qui nous nous ſommes vus! Dans quel moment nous nous ſommes quittés! Ne nous reverrons-nous point?

LETTRE

AU MÊME.

9 Octobre 1767.

Je vous écris un mot à la hâte pour vous dire que le patron de la caſe eſt venu ici mardi ſeul, & n'a point chaſſé. De ſorte que j'ai profité de tous les momens que ce grand Prince, & pour plus dire, que ce digne homme a paſſés ici. Il me les a donnés tous; vous connoiſſez mon cœur, jugez comment j'ai ſenti cette grâce. Hélas que ne peut-il voir le mal & en couper la ſource! Mais il ne me reſte qu'à me réſigner; & c'eſt ce que je fais auſſi pleinement qu'il ſe peut.

Cher

Cher hôte, venez; nous aurons des légumes; non pas de ſon jardin, car il n'en eſt pas le maître. Mais un bon homme qu'on trompoit, s'eſt détaché de la ligue; & je compte m'arranger avec lui pour mes fournitures, que je n'ai pu faire juſqu'ici, ni ſans payer, ni en payant. Mardi, ſoupant avec ſon Alteſſe, je mangeai du fruit pour la ſeule fois depuis deux mois; je le lui dis tout bonnement. Le lendemain il m'envoya le baſſin qu'on lui avoit ſervi la veille, & qui me fit grand plaiſir: car il faut vous dire que je ſuis ici environné de jardins & d'arbres, comme Tantale au milieu des eaux. Mon état à tous égards ne peut ſe repréſenter. Mais venez; il changera, du moins tandis que vous ſerez avec moi.

Votre précaution d'aller par degrés eſt excellente. Continuez de même, & ne vous preſſez point. Mais je vous conjure de ſi bien faire, que vous vous preſſiez encore moins de partir d'ici, quand vous y ſerez. Vous faites très-bien de porter à vos pieds, vos nattes & vos tapis de pied. La façon dont vous me propoſez cette terrible énigme, m'a fait mourir de rire. Je ſuis l'Œdipe qui fera l'effort de la deviner: c'eſt que vous avez des pantouffles de laine garnies de paille. Si vos attaques d'échecs ſont de la force de vos énigmes, je n'ai qu'à me bien tenir. Bonjour.

Les oreilles ont dû vous tinter pendant que Son Alteſſe étoit ici. Bonjour derechef; je ne croyois écrire qu'un mot, & je ne ſaurois finir.

LETTRE

AU MÊME.

Samedi Octobre 1767

J'AI, mon cher hôte, votre lettre du 13, & j'y vois avec la plus grande joie, que vos forces revenues graduellement, & par-là plus ſolidement, vous mettent en état de faire à Paris le grand garçon; mais je voudrois bien que vous n'y fiſſiez pas trop l'homme, & que vous vinſſiez ici affermir votre virilité, de peur d'être tenté de l'exercer où vous êtes. Vous me paroiſſez en train d'abuſer un peu de la permiſſion que je vous ai donnée d'y prolonger votre ſéjour. Ecoutez; j'ai bien meſuré cette permiſſion ſur les beſoins de votre ſanté, mais non pas ſur ceux de vos plaiſirs, & je ne me ſens pas aſſez déſintéreſſé ſur ce point, pour conſentir que vous vous amuſiez à mes dépends. Ne venez pas, après vous être ſolacié à Paris tout à votre aiſe, me dire ici que vous êtes preſſé de partir, que vos affaires vous talonnent, &c. Je vous avertis qu'un tel langage ne prendroit pas du tout, que ſur ce point je n'entendrois pas raillerie, & que j'ai tout au moins le droit d'exiger que vous ne ſoyez pas plus preſſé de partir d'ici, que vous ne l'avez été d'y venir. Penſez à cela très-ſérieuſement, je vous prie, & faites ſurtout les choſes d'aſſez bonne grâce, pour mériter que je vous pardonne les huit jours dont vous avez eu le front de me par-

ler. Au premier moment où vous vous déplairez ici, partez-en, rien n'eſt plus juſte; mais arrangez-vous de telle ſorte, qu'il n'y ait que l'ennui qui vous en puiſſe chaſſer. J'ai dit.

Je ne ſuis pas abſolument fâché des petits tracas qu'a pu vous donner la recherche des livres de botanique. Promenades, diverſions, diſtractions, ſont choſes bonnes pour la convaleſcence; mais il ne faut pas vous inquiéter du peu de ſuccès de vos recherches; j'en étois déjà preſque sûr d'avance, & c'étoit en prévoyant qu'on trouveroit peu de livres de botanique à Paris, que j'en notois un grand nombre pour mettre au haſard la rencontre de quelqu'un. Il eſt étonnant à quel point de craſſe ignorance & de barbarie, on reſte en France, ſur cette belle & raviſſante étude, que l'illuſtre Linnæus a miſe à la mode dans tout le reſte de l'Europe. Tandis qu'en Allemagne, & en Angleterre, les princes & les grands font leurs délices de l'étude des plantes, on la regarde encore ici comme une étude d'apothicaire; & vous ne ſauriez croire quel profond mépris on a conçu pour moi, dans ce pays, en me voyant herboriſer. Ce ſuperbe tapis dont la terre eſt couverte, ne montre à leurs yeux que lavemens & qu'emplâtres, & ils croient que je paſſe ma vie à faire des purgations. Quelle ſurpriſe pour eux, s'ils avoient vu Mde. la Ducheſſe de Portland, dont j'ai l'honneur d'être l'herboriſte, grimper ſur des rochers où j'avois peine à la ſuivre, pour aller chercher le *Chamædrys fruſteſcens* & la *ſaxifraga Alpina!* Or, pour revenir, il n'y a donc rien de ſurprenant que vous ne trouviez pas à Paris des livres de

plantes, & je prendrai le parti de faire venir d'ailleurs ceux dont j'aurai beſoin.

Si M. De Luze n'eſt pas encore parti, comme je l'eſpère, je vous prie de lui dire mille bonnes choſes pour moi, & de l'en charger d'autant pour Mde. De Luze. J'oſe à peine vous parler de la bonne Maman, ſentant bien qu'en cette occaſion, ſes vœux ſont très-oppoſés aux miens; mais en vérité, c'eſt preſque la ſeule où je ne lui fiſſe pas, & même avec plaiſir, le ſacrifice de ma propre ſatisfaction.

Voilà l'heure de la poſte qui preſſe; le domeſtique attend & m'importune. Il faut finir, en vous embraſſant.

LETTRE

A Mr. le Ms. de MIRABEAU.

Ce 12 Décembre 1767.

Je conſens de tout mon cœur, mon illuſtre ami, que vous faſſiez imprimer, avec les précautions dont vous parlez, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me demander mon conſentement pour cela.

Vous voilà donc embarqué tout de bon dans les guerres littéraires. Que j'en ſuis affligé, & que je vous plains! Sans prendre la liberté de vous dire là-deſſus rien de mon chef, j'oſerai vous tranſcrire ici deux vers de Taſſe que je me rappelle & auxquels je n'ajouterai rien.

Digitized by Google

Giunta è tua gloria al ſommo, e per innanzi
Fugir le dubbie guerre a te convienne.

Je vous honore & vous embraſſe, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

Ce 6 Janvier 1768.

J'étois, mon cher hôte, dans un tel ſouci ſur votre voyage que, tant pour retirer le paquet ci-joint, que je ſavois être au bureau, que dans l'attente de votre lettre, la poſte étant arrivée hier plus tard qu'à l'ordinaire, j'envoyai trois fois de ſuite à Giſors. Enfin je la reçois cette lettre ſi impatiemment attendue, & après l'avoir déchirée pour l'ouvrir plus vîte, au lieu du détail que j'y cherchois, j'y vois pour début celui du départ de mes lettres. Mon Dieu, qu'en le liſant vous me paroiſſiez haïſſable! Ma foi, ſi c'eſt-là de la politeſſe, je la donne au diable de bien bon cœur.

Enfin vous voilà heureuſement arrivé, malgré ce premier accident dont l'hiſtoire m'eut fait trembler, ſi votre lettre n'eut été datée de Paris. Convenez qu'en ce moment-là, vous dûtes ſentir qu'il n'eſt pas inutile à un convaleſcent d'avoir avec ſoi un ami en route, & qu'au fond du cœur vous m'avez ſu gré de ma tricherie. Voilà les ſeules que je ſais faire, mais je ne m'en corrigerai pas.

Digitized by Google

Je ſuis très-charmé que vous ſoyez content de vos petits repas tête-à-tête, & je déſire extrêmement que vous preniez l'habitude de dîner en ville le moins qu'il ſe pourra; d'autant plus que le froid terrible qu'il fait, & dont l'influence m'eſt bien cruelle, la neige abondante par laquelle il ſe terminera probablement, doivent vous empêcher de ſonger à votre départ juſqu'à ce que le temps s'adouciſſe, & que les chemins deviennent praticables. Quoique je vous avoue bien que votre long ſéjour à Paris ne me laiſſeroit pas ſans inquiétude, ſi vous n'aviez avec vous un bon ſurveillant qui, j'eſpère ne s'embarraſſera pas plus que moi de vous déplaire pour vous conſerver. Je me tranquilliſe donc, & je tranquilliſe de mon mieux ma pauvre ſœur, non moins inquiète que moi, eſpérant que dans ce temps rigoureux, vous veillerez attentivement l'un ſur l'autre, enſorte que vous vous rendiez tous deux à vos Pénates ſains & ſaufs. Ainſi ſoit-il. Cette bonne fille eſt tranſportée de joie de votre heureuſe arrivée; & je vois avec grand plaiſir qu'elle cède à cette pente ſi naturelle, & ſi honorable au cœur humain, de s'attacher aux gens avec plus de tendreſſe, par les ſoins qu'on leur a rendus. Quant à ce que vous ajoutez qu'elle s'eſt fait gronder plus d'une fois par ſon frère, à cauſe des ſoins, des attentions & des complaiſances qu'elle avoit pour vous, cela me paroît ſi plaiſant que n'étant pas auſſi gaillard que vous, je n'y trouve rien à répondre.

Vous avez raiſon de croire que les détails de vos déjeûnés & dînés me font grand plaiſir; ajoutez même, & grand bien; car ils me rendent l'appétit que le froid exceſſif m'ôte.

Digitized by Google

Voici, mon cher hôte, une réponſe de Mde. l'Abbeſſe de G****. Cette réponſe étoit accompagnée d'un petit billet très-obligeant pour moi & pour ma ſœur, de jolies breloques de religieuſes. Cette Dame eſt jeune, bonne, très-aimable, & je crois que vous auriez aſſez aimé à lui rendre des douceurs qui fuſſent autant de ſon goût, que les ſiennes l'étoient du vôtre. Je ne manquerai pas de lui faire quelquefois votre cour, ſitôt que la ſaiſon le permettra.

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

13 Janvier 1768.

Je me reprochois, Milord, d'avoir tardé ſi long-temps à vous écrire & à vous remercier, ſi je ne me rendois le témoignage que la volonté y étoit toute entière, & que ce que je veux faire eſt toujours ce que je fais le moins. J'ai entr'autre été depuis trois mois garde-malade, & je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui grâce au ciel eſt enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, Milord, les prémices de mes loiſirs, & c'eſt avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance que touché de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi qu'en les cultivant avec le plus grand ſoin, je ne vous témoigne en toute occaſion combien elles me ſont précieuſes.

Digitized by Google

J'ai reçu depuis long-temps l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer pour le produit des eſtampes, & c'eſt encore un de mes torts les moins excuſables de ne vous en avoir pas tout de ſuite accuſé la réception; mais je me repoſois un peu en cela ſur votre banquier qui n'aura pas manqué de vous en donner avis. Vous me demandez, Milord, ce qu'il falloit faire des eſtampes de M. Watelet. Nous étions convenus que puiſque vous ne les aviez pas, & qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos porte-feuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient paſſer décemment & convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur. Ainſi j'eſpère qu'à ce titre vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'eſtampe du Roi, je déſire extrêmement qu'elle me parvienne, & ſi vous permettez que j'abuſe encore de vos bontés, j'oſe vous ſupplier de la faire envelopper avec ſoin dans un rouleau. Je déſire extrêmement recevoir bientôt cette belle eſtampe que j'aurai ſoin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguſte bienfaiteur inceſſamment gravés ſous mes yeux, comme ſes bontés le ſont dans mon cœur.

Daignez, Milord, continuer à m'honorer des vôtres, & quelquefois des marques de votre ſouvenir. Je tâcherai de mon côté de ne me pas laiſſer oublier de vous, en vous renouvelant, autant que cela ne vous importunera pas, les aſſurances de mon plus entier dévouement & de mon plus vrai reſpect.

LETTRE

LETTRE

A Mr. le Mr. de MIRABEAU.

13 *Janvier* 1768.

J'ai, mon illuſtre ami, pour vous écrire, laiſſé paſſer le temps des ſots complimens dictés non par le cœur, mais par le jour & par l'heure, & qui partent à leur moment comme la détente d'une horloge. Mes ſentimens pour vous ſon trop vrais pour avoir beſoin d'être dits, & vous les méritez trop bien pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur des tracas où vous êtes; car quoique vous en diſiez, je vous vois embarqué, ſinon dans des querelles littéraires, au moins dans des querelles économiques & politiques; ce qui ſeroit peut-être encore pis, s'il étoit poſſible. Je ſuis prêt à tomber en défaillance au ſeul ſouvenir de tout cela. Permettez que je n'en parle plus; que je n'y penſe plus, que par le tendre intérêt que je prends à votre repos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me réſoudre à le regarder.

Parlons de chanſons, cela vaudra mieux. Seroit-il poſſible que vous ſongeaſſiez tout de bon à faire un opéra ? O ! que vous ſeriez aimable, & que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'opéra que crier dans le déſert ! Non qu'on ne vous écoute & qu'on ne vous liſe, mais on ne vous fuit ni ne veut vous entendre. Ma foi, Monſieur, faiſons comme les nourrices, qui quand les enfans grondent leur chantent

& les font danſer. Votre ſeule propoſition m'a déjà mis moi vieux radoteur parmi ces enfans-là, & il s'en faut peu que ma muſe chenue ne ſoit prête à ſe ranimer aux accens de la vôtre, ou même à la ſeule annonce de ces accens. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage, car votre propoſition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir ſi le vieux fou mordroit encore à l'hameçon. A préſent que vous en avez à-peu-près le plaiſir, dites-moi tout rondement ce qui en eſt, & je vous dirai franchement, moi, ce que j'en penſe & ce que je crois y pouvoir faire. Après cela ſi le cœur vous en dit, nous en pourrons cauſer avec mon aimable payſe, qui nous donnera ſur tout cela de très-bons conſeils. Adieu, mon illuſtre ami; je vous embraſſe avec reſpect, mais de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. GRANVILLE.

A Trie le 25 Janvier 1768.

Je n'aurois pas tardé ſi long-temps, Monſieur, à vous remercier du plaiſir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 Novembre, ſans beaucoup de tracas qui, venus à la traverſe, m'ont empêché de diſpoſer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre ſouvenir & de votre amitié me ſeront toujours auſſi chers que vos honnêtetés & vos bontés m'ont été ſenſibles pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre voiſin. Ce qui

ajoute à mon déplaiſir de vous écrire ſi tard, eſt la crainte que cette lettre vous trouvant déjà parti de Calwich, ne faſſe un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je déſire fort, Monſieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel plus par habitude que par néceſſité, & que toutefois les eaux vous faſſent tant de bien que vous puiſſiez jouir en paix de la belle ſaiſon qui s'approche, dans votre charmante demeure, ſans aucun reſſentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je penſe à votre retour un barbouillage nouvellement imprimé, où je me ſuis mêlé de bavarder ſur la muſique, & dont j'ai fait adreſſer un exemplaire à M. Rougemont, avec prière de vous le faire paſſer. Aimant la muſique, & vous y connoiſſant auſſi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de ſolitude & d'oiſiveté, à parcourir une eſpèce de livre qui en traite tant bien que mal. J'aurois voulu pouvoir mieux faire; mais enfin le voilà tel qu'il eſt.

Le défaut d'occaſion, Monſieur, pour faire partir cette lettre rend ſa date bien ſurannée, & me l'a fait écrire à deux fois. L'occaſion même d'un ami prêt à partir & qui veut bien s'en charger, ne me laiſſe pas le temps de tranſcrire ma réponſe à l'aimable bergère de Calwich, & me force à la laiſſer partir un peu barbouillée. Veuillez lui faire excuſer cette petite irrégularité, ainſi que celle du défaut de ſignature, dont vous pouvez ſavoir la raiſon. Recevez, Monſieur, mes ſalutations empreſſées & mes vœux pour l'affermiſſement de votre ſanté.

L'herboriſte de Mde. la Ducheſſe de Portland.

Comme l'exemplaire du Dictionnaire de Muſique qui vous étoit deſtiné, avoit été adreſſé à M. Vaillant qui n'a jamais paru fort ſoigneux des commiſſions qui me regardent, j'en ai fait envoyer depuis un ſecond à M. Rougement pour vous le faire paſſer au défaut du premier.

LETTRE

A Mr. le Mis. de MIRABEAU.

A Trie le 28 Janvier 1768.

Je me ſouviens, mon illuſtre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde & en même temps à ſes avantages je me dis entr'autres, en me défaiſant de ma montre: grâce au ciel je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt. J'aurois pu me dire la même choſe ſur le quantième, en me défaiſant de mon almanac: mais quoique je n'y tienne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié. Cela rend mes correſpondances plus douces & moins fréquentes: c'eſt pourquoi je ſuis ſujet à me tromper dans mes dates, de ſemaine, & même quelquefois de mois. Car quoiqu'avec l'almanac je ſache bien trouver le quantième dans la ſemaine, ſachant le jour; quand il s'agit de trouver auſſi la ſemaine, je ſuis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être moins avec vous qu'avec tout autre, puiſque je n'écris à perſonne plus ſouvent & plus volontiers qu'à vous.

Digitized by Google

Concluſion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre : c'eſt de quoi j'étois d'avance à-peu-près sûr. J'avoue pourtant que dans ma ſituation préſente, quelque diſtraction attachante & agréable me ſeroit néceſſaire. J'aurois beſoin ſinon de faire de la muſique, au moins d'en entendre, & cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je ſuis attaché plus que jamais à la ſolitude, mais il y a tant d'entours déplaiſans à la mienne, & tant de triſtes ſouvenirs m'y pourſuivent malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entière, mais où des objets agréables puſſent effacer l'impreſſion de ceux qui m'occupent, & faire diverſion au ſentiment de mes malheurs. Des ſpectacles où je puſſe être ſeul dans un coin & pleurer à mon aiſe, de la muſique qui pût ranimer un peu mon cœur affaiſſé, voilà ce qu'il me faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & me ramener uniquement à mes plantes qui m'ont quitté pour trop long-temps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela, car en toutes choſes les conſolations les plus ſimples me ſont refuſées, mais il me faut un peu de travail ſur moi-même pour y ſuppléer de mon propre fond.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je n'en ſuis pas ſurpris ; car le public me connoît ſi bien qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des choſes que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très-honnêtes & très-empreſſées pour me rappeler chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à ſes avances, mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du ſouverain & des bontés de beaucoup de gens

de mérite dans ce pays-là, j'y ſuis attaché par reconnoiſſance, & je ne doute pas qu'avec un peu de choix dans mes liaiſons, je n'y puſſe vivre agréablement. Mais l'air du pays qui m'en a chaſſé n'a pas changé depuis ma retraite, & ne me permet pas de ſonger au retour. Celui de France eſt de tous les airs du monde celui qui convient le mieux à mon corps & à mon cœur, & tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choiſirai point d'autre aſile pour y finir mes jours.

On me preſſe pour la poſte, & je ſuis forcé de finir bruſquement en vous ſaluant avec reſpect & vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

10 Février 1768.

Votre N°. 5, mon cher hôte, me donne le plaiſir impatiemment attendu d'apprendre votre heureuſe arrivée, dont je félicite bien ſincèrement l'excellente Maman & tous vos amis. Vous aviez tort, ce me ſemble, d'être inquiet de mon ſilence. Pour un homme qui n'aime pas à écrire, j'étois aſſurément bien en règle avec vous qui l'aimez. Votre dernière lettre étoit une réponſe; je la reçus le dimanche au ſoir; elle m'annonçoit votre départ pour le mardi matin, auquel cas il étoit de toute impoſſibilité qu'une lettre que

je vous aurois écrite à Paris, vous y pût trouver encore; & il étoit naturel que j'attendiſſe pour vous écrire à Neuchâtel, de vous y ſavoir arrivé; la neige ou d'autres accidens dans cette ſaiſon, pouvant vous arrêter en route. Ma ſanté du reſte eſt à-peu-près comme quand vous m'avez quitté; je garde mes tiſons; l'indolence & l'abattement me gagnent: je ne ſuis ſorti que trois fois depuis votre départ, & je ſuis rentré preſqu'auſſitôt. Je n'ai plus de cœur à rien, pas même aux plantes. M***. plus noir de cœur que de barbe, abuſant de l'éloignement & des diſtractions de ſon maître, ne ceſſe de me tourmenter, & veut abſolument m'expulſer d'ici; tout cela ne rend pas ma vie agréable; & quand elle ceſſeroit d'être orageuſe, n'y voyant plus même un ſeul objet de déſir pour mon cœur, j'en trouverois toujours le reſte inſipide.

Mlle. Renou qui n'attendoit pas moins impatiemment que moi des nouvelles de votre arrivée, l'a appriſe avec la plus grande joie, que votre bon ſouvenir augmente encore. Pas un de nos déjeûnés ne ſe paſſe ſans parler de vous; & j'en ai un renſeignement mémorial toujours préſent dans le pot-de-chambre qui vous ſervoit de taſſe, & dont j'ai pris la liberté d'hériter.

J'ai reçu votre vin dont je vous remercie, mais que vous avez eu tort d'envoyer. Il eſt agréable à boire, mais pour naturel, je n'en crois rien. Quoiqu'il en ſoit, il arrivera de cette affaire comme de beaucoup d'autres, que l'un fait la faute & que l'autre la boit.

Rendez, je vous prie, mes ſalutations & amitiés à tous

vos bons amis & les miens, ſurtout à votre aimable camarade de voyage à qui je ſerai toujours obligé. Mes reſpects en particulier à la Reine des mères, qui eſt la vôtre, & auſſi à la Reine des femmes, qui eſt Mde. De Luze. Je ſuis bien fâché de n'avoir pas un lacet à envoyer à ſa charmante fille, bien sûre qu'elle méritera de le porter.

Il faut finir; car la bonne Mde. Chevalier eſt preſſée & attend ma lettre. Je prends l'unique expédient que j'ai de vous écrire d'ici en droiture, en vous adreſſant ma lettre chez M. Junet. Adieu, mon cher hôte, je vous embraſſe, & vous recommande ſur toute choſe, l'amuſement & la gaieté; vous me direz: médecin guéri-toi toi-même; mais les drogues pour cela me manquent, au lieu que vous les avez.

J'ai tant lanterné que la bonne Dame eſt partie; & ma lettre n'ira que demain peut-être, ou du moins ne marchera pas auſſi ſurement.

LETTRE

AU MÊME.

1 *Mars* 1768.

VOTRE N°. 6, mon cher hôte, m'afflige en m'apprenant que vous avez un nouveau reſſentiment de goutte aſſez fort pour vous empêcher de ſortir. Je crois bien que ces petits accès plus fréquens vous garantiront des grandes attaques. Mais comme l'un de ces deux états eſt auſſi incommode que l'autre

l'autre eſt douloureux, je ne ſais ſi vous vous accommoderiez d'avoir ainſi changé vos grandes douleurs en petite monnoie: mais il eſt à préſumer que ce n'eſt qu'une queue de cette goutte effarouchée, & que tout reprendra dans peu ſon cours naturel. Apprenez donc une fois pour toutes, à ne vouloir pas guérir malgré la nature, car c'eſt le moyen preſqu'aſſuré d'augmenter vos maux.

A mon égard les conſeils que vous me donnez, ſont plus aiſés à donner qu'à ſuivre. Les herboriſations & les promenades ſeroient en effet de douces diverſions à mes ennuis, ſi elles m'étoient laiſſées; mais les gens qui diſpoſent de moi, n'ont garde de me laiſſer cette reſſource. Le projet dont Mrs. M***. & D**. ſont les exécuteurs, demande qu'il ne m'en reſte aucune; comme on m'attend au paſſage, on n'épargne rien pour me chaſſer d'ici, & il paroît que l'on veut réuſſir dans peu, de manière ou d'autre. Un des meilleurs moyens que l'on prend pour cela, eſt de lâcher ſur moi la populace des villages voiſins. On n'oſe plus mettre perſonne au cachot, & dire que c'eſt moi qui le veux ainſi; mais on a fermé, barré, barricadé le château de tous les côtés. Il n'y a plus ni paſſage, ni communication par les cours ni par la terraſſe; & quoique cette clôture me ſoit très-incommode à moi-même, on a ſoin de répandre par les gardes & par d'autres émiſſaires, que c'eſt le Monſieur du château qui exige tout cela pour faire pièce aux payſans. J'ai ſenti l'effet de ce bruit dans deux ſorties que j'ai faites, & cela ne m'excitera pas à les multiplier. J'ai prié le fermier de me faire faire une clef de ſon jardin qui eſt aſſez

grand, & ma réſolution eſt de borner mes promenades à ce jardin, & au petit jardin du Prince qui, comme vous ſavez, eſt grand comme la main, & enfoncé comme un puits. Voilà, mon cher hôte, comment au cœur du royaume de France, les mains étrangères s'appeſantiſſent encore ſur moi. A l'égard du patron de la caſe, on l'empêche de rien ſavoir de ce qui ſe paſſe, & de s'en mêler. Je ſuis livré ſeul & ſans reſſource à ma conſtance & à mes perſécuteurs. J'eſpère encore leur faire voir que la beſogne qu'ils ont entrepriſe, n'eſt pas ſi facile à exécuter qu'ils l'ont cru. Voilà bien du verbiage pour deux mots de réponſe qu'il vous falloit ſur cet article. Mais j'eus toujours le cœur expanſif; je ne ſerai jamais bien corrigé de cela, & votre deviſe ne ſera jamais la mienne.

J'ai découvert avec une peine infinie, les noms de botanique de pluſieurs plantes du *Garſaut*. J'ai auſſi réduit, avec non moins de peine, les phraſes de *Sauvages* à la nomenclature triviale de *Linnæus* qui eſt très-commode. Si le plaiſir d'avoir un jardin vous rend un peu de goût pour la botaninique, je pourrai vous épargner beaucoup de travail pour la ſynonymie, en vous envoyant pour vos exemplaires ce que j'ai noté dans les miens, & il eſt abſolument néceſſaire de débrouiller cette partie critique de la botanique, pour reconnoître la même plante, à qui ſouvent chaque auteur donne un nom différent.

Je ne vous parle point de vos affaires publiques, non que je ceſſe jamais d'y prendre intérêt; mais parce que cet intérêt, borné par ſes effets à des vœux auſſi vrais qu'impuiſ-

Digitized by Google

ſans, de voir bientôt rétablir la paix dans toutes vos contrées, ne peut contribuer en rien à l'accélérer. Adieu, mon cher hôte; mes hommages à la meilleure des mères; mille choſes au bon M. Jeannin, & à tous ceux qui m'aiment, & à tous ceux que vous aimez.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

Ce 8 Mars 1768.

Votre lettre, mon ami, du 29 me fait frémir. Ah cruels amis! quelles angoiſſes vous me donnez! N'ai-je donc pas aſſez des miennes? Je vous exhorte de toutes les puiſſances de mon ame, de renoncer à ce malheureux grabeau, qui ſera la cauſe de votre perte, & qui va ſuſciter contre vous la clameur univerſelle, qui juſqu'à préſent étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalens; conſultez vos lumières, peſez, imaginez, propoſez; mais je vous en conjure, hâtez-vous de finir, & de finir en hommes de bien & de paix, & avec autant de modération, de ſageſſe & de gloire que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union ſe relâche, & ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long-temps. L'expédient d'un réglement proviſionnel peut vous faire paſſer ſur bien des choſes, qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps. Ce moment court & paſſager vous eſt favorable, mais ſi vous ne le

ſaiſiſſez rapidement, il va vous échapper; tout eſt contre vous & vous êtes perdus. Je penſe bien différemment de vous ſur la chance générale de l'avenir. Car je ſuis très-perſuadé que dans dix ans, & ſurtout dans vingt, elle ſera beaucoup plus avantageuſe à la cauſe des repréſentans, & cela me paroît infaillible: mais on ne peut pas tout dire par lettres; cela deviendroit trop long. Enfin, je vous en conjure derechef par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs; finiſſez & promptement, duſſiez-vous beaucoup céder. Ne changez pas la conſtance en opiniâtreté; c'eſt le ſeul moyen de conſerver l'eſtime publique que vous avez acquiſe, & dont vous ſentirez le prix un jour. Mon cœur eſt ſi plein de cette néceſſité d'un prompt accord, qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous, ſe verſer dans tous les vôtres pour vous la faire ſentir.

Je diffère de vous rembourſer les cent francs que vous avez avancés pour moi, dans l'eſpoir d'une occaſion plus commode. Lorſque vous ſongerez à réaliſer votre ancien projet, point de confidens, point de bruit, point de noms; & ſurtout défiez-vous par préférence de ceux qui font oſtentation de leur grande amitié pour moi. Adieu, mon ami, Dieu veuille bénir vos travaux & les couronner; je vous embraſſe.

LETTRE

A Mr. le Mis. de MIRABEAU

9 *Mars* 1768.

Je ne vous répéterai pas, mon illuſtre ami, les monotones excuſes de mes longs ſilences, d'autant moins que ce feroit toujours à recommencer : car à meſure que mon abatrement & mon découragement augmentent, ma pareſſe augmente en même raiſon. Je n'ai plus d'activité pour rien; plus même pour la promenade, à laquelle d'ailleurs je ſuis forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très-fatiguant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop encore; du reſte je ſuis nul. Ce n'eſt pas ſeulement là le mieux pour ma pareſſe, c'eſt le mieux auſſi pour ma raiſon, & comme rien n'uſe plus vainement la vie que de regimber contre la néceſſité, le meilleur parti qui me reſte à prendre & que je prends, eſt de laiſſer faire ſans réſiſtance ceux qui diſpoſent ici de moi.

La propoſition d'aller vous voir à Fleury eſt auſſi charmante qu'honnête, & je ſens que l'aimable ſociété que j'y trouverois ſeroit en effet un ſpécifique excellent contre ma triſteſſe. Vos expédiens, mon illuſtre ami, vont mieux à mon cœur que votre morale; je la trouve trop haute pour moi; plus ſtoïque que conſolante, & rien ne me paroît moins calmant pour les gens qui ſouffrent que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pélérinage me tente beaucoup, &

c'eſt préciſément pour cela que je crains de ne le pouvoir faire : il ne m'eſt pas donné d'avoir tant de plaiſir. Au reſte je ne prévois d'obſtacle vraiment dirimant que la durée de mon état préſent qui ne me permettroit pas d'entreprendre un voyage quoiqu'aſſez court. Quant à la volonté, je vous jure qu'elle y eſt toute entière de même que la ſécurité. J'ai la certitude que vous ne voudriez pas m'expoſer, & l'expérience que votre hoſpitalité eſt auſſi sûre que douce. De plus, le refuge que je ſuis veuu chercher au ſein de votre nation ſans précaution d'aucune eſpèce, ſans autre sûreté que mon eſtime pour elle, doit montrer ce que j'en penſe, & que je ne prends pas pour argent comptant les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, & qui n'a rien à ſe reprocher veut bien, en ſe livrant ſans réſerve à ceux qu'il pourroit craindre, ſe ſoumettre aux précautions ſuffiſantes pour ne les pas forcer à le voir (*) : aſſurément une telle conduite marque non pas de l'arrogance mais de la confiance; elle eſt un témoignage d'eſtime auquel on doit être ſenſible, & non pas une témérité dont on ſe puiſſe offenſer. Je ſuis certain qu'aucun eſprit bien fait ne peut penſer autrement.

Comptez donc, mon illuſtre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré du droit de ma liberté, & difficilement ferois-je jamais de ce droit un uſage plus agréable que celui que vous m'avez propoſé. Mais mon état préſent ne me permet cet eſpoir qu'autant qu'il changera en mieux avec la ſaiſon; c'eſt de quoi je ne

(*) M. Rouſſeau avoit changé de nom, & pris celui de Renou.

puis juger que quand elle ſera venue. En attendant recevez mon reſpect, mes remercîmens & mes embraſſemens les plus tendres.

LETTRE

A Mr. d. l. L.

Mars 1768.

Vous n'êtes pas, Monſieur, de ceux qui s'amuſent à rendre aux infortunés des honneurs ironiques, & qui couronnent la victime qu'ils veulent ſacrifier. Ainſi tout ce que je conclus des louanges dont il vous plaît de m'accabler, dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, eſt que la généroſité vous entraîne à outrer le reſpect que l'on doit à l'adverſité. J'attribue à un ſentiment auſſi louable, le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon Dictionnaire; & votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'eſprit, de méthode & d'art. Si cependant vous euſſiez choiſi moins ſcrupuleuſement les endroits où la muſique françoiſe eſt le plus maltraitée, je ne ſais ſi cette réſerve eût été nuiſible à la choſe, mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien auſſi quelquefois déſiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'extraire; quelques-uns de ces articles n'étant que de rempliſſage, d'autres extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importans m'appartient uniquement, & ſont meilleur en eux-

mêmes, tels que *accent*, *conſonnance*, *diſſonnance*, *expreſſion*, *goût*, *harmonie*, *intervalle*, *licence*, *opéra*, *ſon*, *tempérament*, *unité de mélodie*, *voix*, &c. & ſurtout l'article *enharmonique*, dans lequel j'oſe croire que ce genre difficile, & juſqu'à préſent très-mal entendu, eſt mieux expliqué que dans aucun autre livre. Pardon, Monſieur, de la liberté avec laquelle j'oſe vous dire ma penſée; je la ſoumets avec une pleine confiance à votre déciſion, qui n'exige pas de vous une nouvelle peine, puiſque vous avez été appelé à lire le livre entier, ennui dont je vous fais à la fois mes remercîmens & mes excuſes.

Je me ſouviens, Monſieur, avec plaiſir & reconnoiſſance, de la viſite dont vous m'honorâtes à Montmorenci, & du déſir qu'elle me laiſſa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie, celui de ne pouvoir cultiver une ſi bonne connoiſſance, & mériter peut-être un jour de votre part, moins d'éloges & plus de bontés.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

28 *Mars* 1768.

Je ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laiſſer l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre ſur les idées dont j'étois frappé en l'écrivant. Je fis ma promenade agréablement,

agréablement, je revins heureuſement; je reçus des nouvelles qui me firent plaiſir, & voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé n'eſt arrivé, je commence à craindre après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir ſur mon cerveau. Ce que je ſais bien certainement, c'eſt que quelqu'altération qui ſurvienne à ma tête, mon cœur reſtera toujours le même, & qu'il vous aimera toujours. J'eſpère que vous commencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux ! ne ceſſez jamais de l'être. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
AU MÊME.

26 Avril 1768.

Si j'étois en état de faire d'une manière ſatisfaiſante la lettre dont vous m'avez dit le ſujet, je vous en enverrois ci-joint le modèle, mais mon cœur ſerré, ma tête en déſodre, toutes mes facultés troublées, ne me permettent plus de rien écrire avec ſoin, même avec clarté, & il ne me reſte préciſément qu'aſſez de ſageſſe pour ne plus entreprendre ce que je ne ſuis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus de mauvaiſe volonté, je vous le jure, & je ſuis déſormais hors d'état d'écrire pour moi-même les choſes mêmes les plus ſimples & dont j'aurois le plus grand beſoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bonnes raiſons, devoir

renoncer à la penſion du roi d'Angleterre, & pour des raiſons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. D. P. . . . u. Je ne vous conſulte pas ſur ces réſolutions, je vous en rends compte ; ainſi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en diſſuader. Il eſt vrai que foible, infirme, découragé, je reſte à-peu-près ſans pain ſur mes vieux jours & hors d'état d'en gagner. Mais qu'à cela ne tienne ; la Providence y pourvoira de manière ou d'autre. Tant que j'ai vécu pauvre j'ai vécu heureux, & ce n'eſt que quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire, qne je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels. Peut-être le bonheur ou du moins le repos que je cherche reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre, ſeroit d'être un peu moins prodigue en envois coûteux par la poſte, & de ne pas vous imaginer qu'en me propoſant le rembourſement de ports, vous ſerez pris au mot. Il eſt beaucoup plus honnête avec des amis dans le cas où je me trouve, de leur économiſer la dépenſe, que d'offrir de la leur rembourſer.

J'eſpère que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante ſur la ſuite de ſa petite penſion. Tant qu'elle & moi vivrons, elle lui ſera continuée, quoiqu'il arrive, à moins que je ne ſois tout-à-fait ſur le point de mourir de faim ; & j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. D. P. . . . u. me marqua que la ſalle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cauſe des repréſentans ; mais que

ce ſoit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire; je n'y vois point du tout de quoi répondre ni ſe fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner & ſaigner de temps en temps.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Lyon le 6 Juillet 1768.

Je comptois, mon cher hôte, vous accuſer la réception de votre réponſe, par ma bonne amie Mde. Boy-de-la-Tour; mais je n'ai pu trouver un moment pour vous écrire avant ſon départ; & même à préſent, prêt à partir pour aller herboriſer à la grande Chartreuſe, avec belle & bonne compagnie botaniſte, que j'ai trouvée & recrutée en ce pays, je n'ai que le temps de vous envoyer un petit bonjour bien à la hâte.

Mlle. Renou a reçu à Trie beaucoup de lettres pour moi, parmi leſquelles je ne doute point que celle que vous m'écriviez ne ſe trouve; mais comme le paquet eſt un peu gros, & que j'attends l'occaſion de le faire venir; s'il y a dans ce que vous me marquiez quelque choſe qui preſſe, vous ferez bien de me le répéter ici. Si comme je le déſirois, & comme je le déſire encore, vous avez pris le parti de brûler tous mes livres & papiers, j'en ſuis, je vous jure, dans la joie de mon cœur; mais ſi vous les avez conſervés, il y en

a quelques-uns, je l'avoue, que je ne ſerois pas fâché de revoir, pour remplir, par un peu de diſtraction, les mauvais jours d'hiver, où mon état & la ſaiſon m'empêchent d'herboriſer. Celui ſurtout qui m'intéreſſeroit le plus, ſeroit le commencement du Roman intitulé: *Emile & Sophie, ou les Solitaires.* Je conſerve pour cette entrepriſe, un foible que je ne combats pas, parce que j'y trouverois au contraire, un ſpécifique utile pour occuper mes momens perdus, ſans rien mêler à cette occupation, qui me rappelât les ſouvenirs de mes malheurs, ni de rien qui s'y rapporte. Si ce fragment vous tomboit ſous la main, & que vous puſſiez me l'envoyer, ſoit le brouillon, ſoit la copie, par le retour de Mde. Boy-de-la-Tour, cet envoi, je l'avoue, me feroit un vrai plaiſir.

Comment va la goutte; comment va l'œil gauche? S'il n'empire pas, il guérira; & je vois avec grand plaiſir, par vos lettres qu'il va ſenſiblement mieux. Mon cher hôte, que n'avez-vous en goût modéré, le quart de ma paſſion pour les plantes? Votre plus grand mal eſt ce goût ſolitaire & caſanier, qui vous fait croire être hors d'état de faire de l'exercice. Je vous promets que, ſi vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, la fantaiſie de faire un teſtament ne vous occuperoit plus guères. Que n'êtes-vous des nôtres! Vous trouveriez dans notre guide & chef, M. de la Tourette, un botaniſte auſſi ſavant qu'aimable, qui vous feroit aimer les ſciences qu'il cultive. J'en dis autant de M. l'Abbé Roſier; & vous trouveriez dans M. l'Abbé de Grange-Blanche & dans votre hôte, deux condiſciples plus zélés

qu'inſtruits, dont l'ignorance auprès de leurs maîtres, mettroit ſouvent à l'aiſe votre amour-propre.

Adieu, mon cher hôte, nous partons demain dans le même carroſſe tous les quatre, & nous n'avons pas plus de temps qu'il ne nous en faut le reſte de la journée, pour raſſembler aſſez de porte-feuilles & de papiers, pour l'immenſe collection que nous allons faire. Nous ne laiſſerons rien à moiſſonner après nous. Je vous rendrai compte de nos travaux. Je vous embraſſe. Vous pouvez continuer à m'écrire chez Mrs. * *.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 31 Août 1768.

Nous vous devons, & nous vous faiſons, Monſieur, Mlle. Renou & moi, les plus vifs remercîmens de toutes vos bontés pour tous les deux, mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre pour la compagne de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaiſir d'avoir ici depuis quelques jours celle de mes infortunes; voyant qu'à tout prix elle vouloit ſuivre ma deſtinée, j'ai fait enſorte au moins qu'elle pût la ſuivre avec honneur. J'ai cru ne rien riſquer de rendre indiſſoluble un attachement de vingt-cinq ans que l'eſtime mutuelle, ſans laquelle il n'eſt point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter inceſſamment. La tendre & pure fraternité dans

laquelle nous vivons depuis treize ans, n'a point changé de nature par le nœud conjugal; elle eſt, & ſera juſqu'à la mort ma femme par la force de nos liens, & ma ſœur par leur pureté. Cet honnête & ſaint engagement a été contracté dans toute la ſimplicité, mais auſſi dans toute la vérité de la nature, en préſence de deux hommes de mérite & d'honneur officiers d'artillerie, & l'un fils d'un de mes anciens amis du bon-temps, c'eſt-à-dire, avant que j'euſſe aucun nom dans le monde, & l'autre, maire de cette ville, & proche parent du premier. Durant cet acte ſi court & ſi ſimple, j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes, & je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un & à l'autre.

Je ne ſuis pas plus avancé ſur le choix de ma demeure que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon, & tant de cabarets, & de courſes ne facilitent pas un bon établiſſement. Les nouveaux voyages à faire me font peur ſurtout à l'entrée de la ſaiſon où nous touchons, & je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici, ſi je puis, avant que je me trouve, par ma ſituation, dans l'impoſſibilité d'y reſter & dans celle d'aller plus loin. Ainſi, Monſieur, je me vois forcé de renoncer pour cette année, à l'eſpoir de me rapprocher de vous, ſauf à voir dans la ſuite ce que je pourrai faire pour contenter mon déſir à cet égard.

Récevez les ſalutations de ma femme, & celles, Monſieur, d'un homme qui vous aime de tout ſon cœur.

X

LETTRE

A Mr. D. P.... u.

A Bourgoin le 26 Septembre 1768.

Je reçois en ce moment, mon cher hôte, votre lettre du 20, & j'y apprends les progrès de votre rétabliſſement avec une ſatisfaction à laquelle il ne manque pour être entière que d'auſſi bonnes nouvelles de la ſanté de la bonne Maman. Il n'y a rien à faire à ſa ſciatique que d'attendre les trêves & prendre patience; vous êtes dans le même cas pour votre goutte, & après la leçon terrible pour vous & pour d'autres que vous avez reçue, j'eſpère que vous renoncerez une bonne fois à la fantaiſie de guérir de la goutte, de tourmenter votre eſtomac & vos oreilles, & de vouloir changer votre conſtitution, avec du petit lait, des purgatifs & des drogues, & que vous prendrez une bonne fois le parti de ſuivre & d'aider s'il ſe peut la nature, mais non de la contrarier.

Je ne ſais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, pour me marier, quitter le nom que je porte; (*) ce ne ſont pas les noms qui ſe marient, ce ſont les perſonnes, & quand dans cette ſimple & ſainte cérémonie, les noms entreroient comme partie conſtituante; celui que je porte auroit ſuffi, puiſque je n'en reconnois plus d'autre. S'il s'agiſſoit de for-

(*) Celui de Renou qu'il avoit pris en allant habiter le château de Trie.

tune & de biens qu'il fallut aſſurer, ce ſeroit autre choſe; mais vous ſavez très-bien que nous ne ſommes ni elle ni moi dans ce cas-là; chacun des deux eſt à l'autre, avec tout ſon être & ſon avoir, voilà tout.

Pouviez-vous eſpérer, mon cher hôte, que la liberté ſe maintiendroit chez vous, vous qui devez ſavoir qu'il ne reſte plus nulle part de liberté ſur la terre, ſi ce n'eſt dans le cœur de l'homme juſte, d'où rien ne la peut chaſſer? Il me ſemble auſſi, je l'avoue, que vos peuples n'uſoient pas de la leur en hommes libres, mais en gens effrénés. Ils ignoroient trop, ce me ſemble, que la liberté, de quelque manière qu'on en jouiſſe, ne ſe maintient qu'avec de grandes vertus. Ce qui me fâche d'eux, eſt qu'ils avoient d'abord les vices de la licence, & qu'ils vont tomber maintenant dans ceux de la ſervitude. Par tout excès: la vertu ſeule, dont on ne s'aviſe jamais, feroit le milieu.

Recevez mes remercîmens des papiers que vous avez remis à notre amie, & qui pourront me donner quelque diſtraction dont j'ai grand beſoin. Je vous remercie auſſi des plantes que vous aviez chargé Gagnebin de recueillir, quoiqu'il n'ait pas rempli votre intention. C'eſt de cette bonne intention que je vous remercie, elle me flatte plus que toutes les plantes du monde. Les tracas éternels qu'on me fait ſouffrir me dégoûtent un peu de la botanique, qui ne me paroît un amuſement délicieux, qu'autant qu'on peut s'y livrer tout entier. Je ſens que pour peu que l'on me tourmente encore je m'en détacherai tout-à-fait. Je n'ai pas laiſſé pourtant de trouver en ce pays quelques plantes, ſinon jolies,

jolies, au moins nouvelles pour moi. Entre autres près de Grenoble l'*Oſyris* & le *Thérébinthe*. Ici le *Cenchrus racemoſus* qui m'a beaucoup ſurpris, parce que c'eſt un gramen maritime, l'*Hypopitis*, plante paraſite qui tient de l'orobanche, le *Crepis fœtida* qui ſent l'amande amère à pleine gorge, & quelques autres que je ne me rappelle pas en ce moment. Voilà, mon cher hôte, plus de botanique qu'il n'en faut à votre ſtoïque indifférence. Vous pouvez m'écrire en droiture ici ſous le nom de Renou. J'ai grand peur, s'il ne ſurvient quelque amélioration dans mon état & dans mes affaires, d'être réduit à paſſer avec ma femme tout l'hiver dans ce cabaret, puiſque je ne trouve pas ſur la terre une pierre pour y poſer ma tête.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 2 Octobre 1768.

QUELLE affreuſe nouvelle vous m'apprenez, mon cher hôte, & que mon cœur en eſt affecté! Je reſſens le cruel accident de votre pauvre Maman comme elle, ou plutôt comme vous, & c'eſt tout dire. Une jambe caſſée eſt un malheur que mon père eut étant déjà vieux, & qui lui arriva de même en ſe promenant, tandis que dans ſes terribles fatigues de chaſſe, qu'il aimoit à la paſſion, jamais il n'avoit eu le moindre accident. Sa jambe guérit très-facilement &

très-bien malgré ſon âge, & j'eſpérerois la même choſe de Madame la C., ſi la fracture n'étoit dans une place où le traitement eſt incomparablement plus difficile & plus douloureux. Toutefois avec beaucoup de réſignation, de patience, de temps, & les ſoins d'un homme habile, la cure eſt également poſſible, & il n'eſt pas déraiſonnable de l'eſpérer. C'eſt tout ce qu'il m'eſt permis de dire dans cette fatale circonſtance pour notre commune conſolation. Ce malheur fait aux miens, dans mon cœur, une diverſion bien funeſte, mais réelle pourtant, en ce qu'au ſentiment des maux de ceux qui nous ſont chers, ſe joint l'impreſſion tendre de notre attachement pour eux, qui n'eſt jamais ſans quelque douceur, au lieu que le ſentiment de nos propres maux, quand ils ſont grands & ſans remède, n'eſt que ſec & ſombre, il ne porte aucun adouciſſement avec ſoi. Vous n'attendez pas de moi, mon cher hôte, les froides & vaines ſentences des gens qui ne ſentent rien; on ne trouve guères pour ſes amis les conſolations qu'on ne peut trouver pour ſoi-même. Mais cependant je ne puis m'empêcher de remarquer que votre affliction ne raiſonne pas juſte, quand elle s'irrite par l'idée que ce triſte événement n'eſt pas dans l'ordre des choſes attachées à la condition humaine. Rien, mon cher hôte, n'eſt plus dans cet ordre, que les accidens imprévus qui troublent, altèrent & abrégent la vie. C'eſt avec cette dépendance que nous ſommes nés; elle eſt attachée à notre nature & à notre conſtitution. S'il y a des coups qu'on doive endurer avec patience, ce ſont ceux qui nous viennent de l'inflexible néceſſité, & auxquels aucune volonté

humaine n'a concouru. Ceux qui nous ſont portés par les mains des méchans, ſont à mon gré beaucoup plus inſupportables, parce que la nature ne nous fit pas pour les ſouffrir. Mais c'eſt déjà trop moraliſer. Donnez-moi fréquemment, mon cher hôte, des nouvelles de la malade; dites-lui ſouvent auſſi combien mon cœur eſt navré de ſes ſouffrances, & combien de vœux je joins aux vôtres pour ſa guériſon.

J'ai reçu par M. le comte de Tonnerre une lettre du lieutenant Guyenet, laquelle m'en promet une autre que j'attends pour lui faire des remercîmens. A préſent le dit Thevenin eſt bien convaincu d'être un impoſteur. M. de Tonnerre qui m'avoit poſitivement promis toute protection dans cette affaire, me marque qu'il lui impoſera ſilence. Que dites-vous de cette manière de me rendre juſtice? C'eſt comme ſi après qu'un homme auroit pris ma bourſe, au lieu de me la faire rendre, on lui ordonneroit de ne me plus voler. En toute choſe voilà comment je ſuis traité.

Je vous ai déjà marqué que vous pouvez m'écrire ici en droiture ſous le nom de Renou; vous pouvez continuer auſſi d'employer la même adreſſe dont vous vous ſervez; cela me paroît abſolument égal.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 5 Octobre 1768.

VOTRE lettre, Monſieur, du 29 Septembre, m'eſt parvenue en ſon temps, mais ſans le duplicata, & je ſuis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en faire par cette voie, eſpérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes, mais n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'apperçois une interruption, je chercherai une adreſſe intermédiaire, ici, ſi je puis, ou à Lyon.

Je ſuis bien touché de vos ſoins, & de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je ſuis très-sûr que vous n'avez pas regret : mais il eſt ſuperflu que vous continuiez d'en prendre au ſujet de ce coquin de Thevenin, dont l'impoſture eſt maintenant dans un degré d'évidence auquel M. de Tonnerre lui-même ne peut ſe refuſer. Savez-vous là-deſſus quelle juſtice il ſe propoſe de me rendre, après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair ? C'eſt d'impoſer ſilence à cet homme ; & moi, toute la peine que je me ſuis donnée étoit dans l'eſpoir qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce miſérable ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je ſais que l'impunité de celui-ci va les mettre à leur aiſe pour en ſuſciter mille autres, & c'étoit pour cela qu'il m'importoit de démaſquer le premier. Je l'ai

fait, cela me ſuffit; il en viendroit maintenant cent par jour, que je ne daignerois pas leur répondre.

Quoique ma ſituation devienne plus cruelle de jour en jour, que je me voie réduit à paſſer dans un cabaret l'hiver dont je ſens déjà les atteintes, & qu'il ne me reſte pas une pierre pour y poſer ma tête, il n'y a point d'extrémité que je n'endure, plutôt que de retourner à Trie; & vous ne me propoſeriez ſurement pas ce retour, ſi vous ſaviez ce qu'on m'y a fait ſouffrir, & entre les mains de quelles gens j'étois tombé-là. Je frémis ſeulement à y ſonger; n'en reparlons jamais, je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitemens que j'éprouve, moins je puis comprendre ce qu'on me veut. Egalement tourmenté, quelque parti que je prenne, je n'ai la liberté ni de reſter où je ſuis, ni d'aller où je veux; je ne puis pas même obtenir de ſavoir où l'on veut que je ſois, ni ce qu'on veut faire de moi. J'ai vainement déſiré qu'on diſpoſât ouvertement de ma perſonne; ce ſeroit me mettre en repos, & voilà ce qu'on ne veut pas. Tout ce que je ſens eſt qu'on eſt importuné de mon exiſtence, & qu'on veut faire enſorte que je le ſois moi-même; il eſt impoſſible de s'y prendre mieux pour cela; il m'eſt cent fois venu dans l'eſprit de propoſer mon tranſport en Amérique, eſpérant qu'on voudroit bien m'y laiſſer tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop; mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative, ſi nous étions plus en état, ma femme & moi d'en ſupporter le voyage & l'air. Il me vient une autre idée dont je veux vous parler, & que ma paſſion pour la bota-

nique m'a fait naître : car voyant qu'on ne vouloit pas me laiſſer herboriſer en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en paſſer, c'eſt une diſtraction qui m'eſt néceſſaire abſolument ; c'eſt un engouement d'enfant, mais qui me durera toute ma vie.

Je voudrois, Monſieur, trouver quelque moyen d'aller la finir dans les Isles de l'Archipel, dans celle de Chipre, ou dans quelque autre coin de la Grèce, il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, & que la charité chrétienne ne diſpoſe plus de moi. J'ai dans l'eſprit que la barbarie Turque me ſera moins cruelle. Malheureuſement, pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai beſoin d'aide & de protection. Je ne ſaurois ſubſiſter là-bas ſans reſſource ; & ſans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins pour quelqu'un des conſuls qui réſident dans le pays, mon établiſſement y ſeroit totalement impoſſible. Comme je ne ſerois pas ſans eſpoir d'y rendre mon ſéjour de quelque utilité au progrès de l'hiſtoire naturelle & de la botanique, je croirois pouvoir à ce titre obtenir quelque aſſiſtance des ſouverains qui ſe font honneur de le favoriſer. Je ne ſuis pas un Tournefort, ni un Juſſieu, mais auſſi je ne ferois pas ce travail en paſſant, plein d'autres vues, & par tâche ; je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaiſir, & juſqu'à la mort. Le goût, l'aſſiduité, la conſtance peuvent ſuppléer à beaucoup de connoiſſances, & même les donner à la fin. Si j'avois encore ma penſion du Roi d'Angleterre, elle me ſuffiroit, & je ne demanderois rien, ſinon qu'on favoriſât mon

paſſage, & qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais ſans y avoir renoncé formellement, je me ſuis mis dans le cas de ne pouvoir demander, ni déſirer même honnêtement qu'elle me ſoit continuée, & d'ailleurs, avant d'aller m'exiler là pour le reſte de mes jours, il me faudroit quelque aſſurance raiſonnable de n'y pas être oublié, & laiſſé mourir de faim. J'avoue qu'en faiſant uſage de mes propres reſſources, j'en trouverois dans le fruit de mes travaux paſſés de ſuffiſantes pour ſubſiſter où que ce fût; mais cela demanderoit d'autres arrangemens que ceux qui ſubſiſtent, & des ſoins que je ne ſuis plus en état d'y donner. Pardon, Monſieur, je vous expoſe bien confuſément l'idée qui m'eſt venue, & les obſtacles que je vois à ſon exécution. Cependant, comme ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables, & que cette idée m'offre le ſeul eſpoir de repos qui me reſte, j'ai cru devoir vous en parler, afin que ſondant le terrain, ſi l'occaſion s'en préſente, ſoit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la Cour & des protecteurs que vous me connoiſſez, ſoit pour tâcher de ſavoir en quelle diſpoſition l'on ſeroit à celle de Londres pour protéger mes herboriſations dans l'Archipel, vous puiſſiez me marquer ſi l'exil dans ce pays-là que je déſire, peut être favoriſé d'un des deux Souverains. Au reſte, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, & je ne me réſoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le déſire, à recourir pour cela à aucun particulier quel qu'il ſoit. La voie la plus courte & la plus ſûre de ſavoir là-deſſus ce qui ſe peut faire, ſeroit, à mon avis, de conſulter Madame la Maréchale de Luxembourg. J'ai même une ſi pleine confiance & dans ſa bonté pour

moi, & dans ſes lumières, que je voudrois que vous ne parlaſſiez d'abord de ce projet qu'à elle ſeule, que vous ne fiſſiez là-deſſus que ce qu'elle approuvera, & que vous n'y penſiez plus ſi elle le juge impraticable. Vous m'avez écrit, Monſieur, de compter ſur vous. Voilà ma réponſe. Je mets mon ſort dans vos mains, autant qu'il peut dépendre de moi. Adieu, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 23 Octobre 1768.

J'AI, Monſieur, votre lettre du 13, & les autres. Je ne vous ferai point d'autres remercîmens des peines que je vous donne, que d'en profiter; il en eſt pourtant, que je voudrois vous éviter comme celle des duplicata de vos lettres que vous prenez inutilement, puiſqu'il eſt de la dernière évidence que ſi l'on prenoit le parti de ſupprimer vos lettres, on ſupprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je ſens l'impoſſibilité d'exécuter mon projet : vos raiſons ſont ſans replique, mais je ne conviens pas qu'en ſuppoſant cette exécution poſſible, ce ſeroit donner plus beau jeu à mes ennemis, je ſuis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angleterre de tomber dans les mains de leurs

leurs ſatellites; au lieu que les pachas ne ſe piquant pas de philoſophie, & n'étant que médiocrement galans, les Machiavels & leurs amies ne diſpoſeroient pas tout-à-fait auſſi aiſément d'eux, que de ceux d'ici. Le projet que vous ſubſtituez au mien, ſavoir, celui de ma retraite dans les Cévennes, à été le premier des miens en ſongeant à quitter Trie; je le propoſai à M. le Prince de Conti, qui s'y oppoſa & me força de l'abandonner. Ce projet eut été fort de mon goût, & le ſeroit encore. Mais je vous avoue qu'une habitation tout-à-fait iſolée m'effraye un peu, depuis que je vois dans ceux qui diſpoſent de moi tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne ſais ce qu'ils veulent faire de moi dans un déſert, mais ils m'y veulent entraîner à toute force, & je ne doute pas que ce ne ſoit l'une des raiſons qui les a portés à me chaſſer de Trie, dont l'habitation ne leur paroiſſoit pas encore aſſez ſolitaire pour leur objet, quoique le vœu commun de ſon Alteſſe, de Mde. la Maréchale & le mien fût que j'y finiſſe mes jours. S'ils n'avoient voulu que s'aſſurer de moi, me diffamer à leur aiſe, ſans que jamais je puſſe dévoiler leurs trames aux yeux du public, ni même les pénétrer, c'étoit là qu'ils devoient me tenir, puiſque, maîtres abſolus dans la maiſon du Prince, où il n'a lui-même aucun pouvoir, ils y diſpoſoient de moi tout à leur gré. Cependant après avoir tâché de me diſſuader d'y rentrer, & de me perſuader d'en ſortir, trouvant ma volonté inébranlable, ils ont fini par m'en chaſſer de vive force par les mains du ſacripant que le maître avoit chargé de me protéger, mais qui ſe ſentoient trop bien protégés ici, même par d'autres,

pour avoir peur de déſobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à-fait ? Je l'ignore, je ſais ſeulement qu'ils ne me veulent ni à Trie, ni dans une ville, ni au voiſinage d'aucun ami, ni même au voiſinage de perſonne; & qu'ils ne veulent autre choſe encore que ſimplement de s'aſſurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penſer. Comment le Prince me protégera-t-il ailleurs, s'il n'a pu me protéger dans ſa maiſon même ? Que deviendrai-je dans ces montagnes, ſi je vais m'y fourrer ſans préliminaire; ſans connoiſſance, & sûr d'être, comme partout, la dupe & la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir ? Si nous prenons des arrangemens d'avance; il arrivera ce qui eſt toujours arrivé ; c'eſt que M. le Prince de Conti, & Mde. la Maréchale ne pouvant les cacher aux Machiaveliſtes qui les entourent, & qui ſe gardent bien de laiſſer voir leurs deſſeins ſecrets, leur donneront le plus beau jeu du monde pour dreſſer d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je ſerai attendu-là, comme je l'étois à Grenoble, & comme je le ſuis partout cù l'on ſait que je veux aller. Si c'eſt une maiſon iſolée, la choſe leur ſera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout & en tout. Si ce n'étoit que pour m'eſpionner, à la bonne heure, & très-peu m'importe. Mais c'eſt pour autre choſe, comme je vous l'ai prouvé, & pourquoi ? Je l'ignore, & je m'y perds ; mais convenez que le doute n'eſt pas attirant.

Voilà, Monſieur, des conſidérations que je vous prie de bien peſer, à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une habitation iſolée pour un étranger à mon âge, & dans mon

état ; la dépenſe au moins triple, les idées terribles auxquelles je dois être en proie, ainſi ſéqueſtré du genre-humain, non volontairement & par goût, mais par force & pour aſſouvir la rage de mes oppreſſeurs : car d'ailleurs je vous jure que mon même goût pour la ſolitude eſt plutôt augmenté que diminué par mes infortunes, & que ſi j'étois pleinement libre & maître de mon ſort, je choiſirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus, une captivité déclarée, n'auroit rien de pénible & de triſte pour moi. Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que ce ſoit ouvertement, je puis tout ſouffrir ſans murmure ; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un ſot fourbe qui ſe croit fin parce qu'il eſt faux ; j'étois tranquille aux cailloux des aſſaſſins de Motiers, & ne puis l'être aux phraſes des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore que ma ſituation préſente eſt trop déſagréable & violente pour que je ne ſaiſiſſe pas la première occaſion d'en ſortir ; ainſi des arrangemens d'une exécution éloignée, ne peuvent jamais être pour moi des engagemens abſolus qui m'obligent à renoncer aux reſſources qui peuvent ſe préſenter dans l'intervalle. J'ai dû, Monſieur, entrer avec vous dans ces détails, auxquels je dois ajouter que l'eſpèce de liberté de diſpoſer de moi, que mes reſſources me laiſſent, n'eſt pas illimitée, que ma ſituation la reſtreint tous les jours, que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, paſſé leſquelles d'autres lois ordonneront de mon ſort, & de celui de ma compagne ; mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je ſens qu'en géné-

ral, vivant ou mort, le temps eſt pour moi; mes ennemis le ſentent auſſi, & c'eſt ce qui les déſole; ils ſe preſſent de jouer de leur reſte; dès maintenant ils en ont trop fait, pour que leurs manœuvres puiſſent reſter long-temps cachées, & le moment qui doit les mettre en évidence ſera préciſément celui où ils voudront les étendre ſur l'avenir. Vous êtes jeune, Monſieur; ſouvenez-vous de la prédiction que je vous fais, & ſoyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reſte maintenant à vous dire que prévenu de tout cela, vous pouvez agir comme votre cœur vous inſpirera, & comme votre raiſon vous éclairera, plein de confiance en vos ſentimens, & en vos lumières, certain que vous n'êtes pas homme à ſervir mes intérêts aux dépends de mon honneur, je vous donne toute ma confiance. Voyez Mde. la Maréchale, la mienne en elle eſt toujours la même. Je compte également & ſur ſes bontés, & ſur celles de M. le Prince de Conti; mais l'un eſt ſubjugué, l'autre ne l'eſt pas, & je ratifie d'avance tout ce que vous réſoudrez avec elle, comme fait pour mon plus grand bien. A l'égard du titre dont vous me parlez, je tiendrai toujours à très-grand honneur d'appartenir à S. A. S. & il ne tiendra pas à moi de le mériter; mais ce ſont de ces choſes qui s'acceptent, & qui ne ſe demandent pas. Je ne ſuis pas encore à la fin de mon bavardage, mais je ſuis à la fin de mon papier; j'ai pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit ſur moi l'effet que vous déſiriez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire; ce que je n'aurois pourtant pas fait, je vous jure, ſi je n'euſſe été sûr

que c'étoit un drôle appoſté. Je déſirois, non par vengeance aſſurément, mais pour ma ſûreté, qu'on dévoilât ſes inſtigateurs, on ne l'a pas voulu, ſoit; il en viendroit mille autres que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bonjour, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoiſeur eſt bien le cordonnier de M. de Tanley; il apprit le métier de chamoiſeur à Yverdun après ſa retraite. J'ai fait faire en Suiſſe des informations, avec la dépoſition juridique, & légaliſée du cabaretier Jeannet.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 2 Novembre 1768.

Depuis la dernière lettre, Monſieur, que je vous ai écrite, & dont je n'ai pas encore la réponſe, j'ai reçu de M. le Duc de Choiſeul un paſſe-port que je lui avois demandé pour ſortir du royaume, il y a près de ſix ſemaines, & auquel je ne ſongeois plus. Me ſentant de plus en plus dans l'abſolue néceſſité de me ſervir de ce paſſe-port, j'ai délibéré, dans la cruelle extrêmité où je me trouve, & dans la ſaiſon où nous ſommes, ſur l'uſage que j'en ferois, ne voulant, ni ne pouvant le laiſſer écouler comme l'autre. Vous ſerez étonné du réſultat de ma délibération, faite pourtant

avec tout le poids, tout le ſang-froid, toute la réflexion dont je ſuis capable; c'eſt de retourner en Angleterre & d'y aller finir mes jours dans ma ſolitude de Wootton. Je crois cette réſolution la plus ſage que j'aie priſe en ma vie, & j'ai pour un des garans de ſa ſolidité, l'horreur qu'il m'a fallu ſurmonter pour la prendre, & telle qu'en cet inſtant même je n'y puis penſer ſans frémir. Je ne puis, Monſieur, vous en dire davantage dans une lettre, mais mon parti eſt pris, & je m'y ſens inébranlable, à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte, & à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre, mais je ne ſais s'il eſt à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer, & ſi vous pouviez même parvenir à ſavoir s'il a reçu ma lettre, vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis: car tandis que j'attends ici ſa réponſe, mon paſſe-port s'écoule, & le temps eſt précieux. Vous êtes trop clairvoyant pour ne pas ſentir combien il m'importe que la réſolution que je vous communique demeure ſecrète, & ſecrète ſans exception: toutefois je n'exige rien de vous que ce que la prudence & votre amitié en exigeront. Si M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre ébruite ce deſſein, c'eſt toute autre choſe, & d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti ſur ce point, vous ſentez que je l'ai pris ſur tout le reſte. Je quitterai ce continent comme je quitterois le ſéjour de la lune. L'autre fois ce n'étoit pas la même choſe; j'y laiſſois des attachemens, j'y croyois laiſſer des amis. Pardon, Monſieur, mais je parle des anciens. Vous ſentez que les nou-

veaux, quelques vrais qu'ils ſoyent, ne laiſſent pas ces déchiremens de cœur qui le font ſaigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puiſſe contracter. Toutes mes bleſſures ſaigneront, j'en conviens, le reſte de mes jours; mais mes erreurs du moins ſont bien guéries, la cicatrice eſt faite de ce côté-là. Je vous embraſſe.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Bourgoin le 5 Novembre 1768.

Vous avez fait, cher Moultou, une perte que tous vos amis & tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous, & j'en ai fait une particulière dans votre digne père par les ſentimens dont il m'honoroit, & dont tant de faux amis, dont je ſuis la victime, m'ont bien fait connoître le prix. C'eſt ainſi, cher Moultou, que je meurs en détail dans tous ceux qui m'aiment, tandis que ceux qui me haïſſent & me trahiſſent ſemblent trouver dans l'âge, & dans les années une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte au lieu de parler de la vôtre: mais la véritable douleur qui n'a point de conſolation ne ſait guère en trouver pour autrui; on conſole les indifférens, mais on s'afflige avec ſes amis. Il me ſemble que ſi j'étois près de vous, que nous nous embraſſaſſions, que nous pleuraſſions tous deux ſans nous rien dire, nos cœurs ſe ſeroient beaucoup dit.

Digitized by Google

Cruel ami, que de regrets vous me préparez dans votre deſcription de Lavagnac ! Hélas ce beau ſéjour étoit l'aſile qu'il me falloit ; j'y aurois oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie ; je pouvois eſpérer d'y trouver enfin de paiſibles jours, & d'y attendre ſans impatience, la mort qu'ailleurs je déſirerai ſans ceſſe. Il eſt trop tard. La fatale deſtinée qui m'entraîne, ordonne autrement de mon ſort. Si j'en avois été le maître, ſi le Prince lui-même eût été le maître chez lui, je ne ſerois jamais ſorti de Trie, dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le ſéjour agréable. Jamais Prince n'en a tant fait pour aucun particulier qu'il en a daigné faire pour moi : *Je le mets ici à ma place*, diſoit-il à ſon officier ; *je veux qu'il ait la même autorité que moi, & je n'entends pas qu'on lui offre rien, parce que je le fais le maître de tout.* Il a même daigné me venir voir pluſieurs fois, ſouper avec moi tête-à-tête, me dire en préſence de toute ſa ſuite, qu'il venoit exprès pour cela, &, ce qui m'a plus touché que tout le reſte, s'abſtenir même de chaſſer, de peur que le motif de ſon voyage ne fût équivoque. Hé bien, cher Moultou, malgré ſes ſoins, ſes ordres les plus abſolus, malgré le déſir, la paſſion j'oſe dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on eſt parvenu à m'en chaſſer, & cela par des moyens tels que l'horrible récit n'en ſortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son Alteſſe a tout ſu, & n'a pu déſapprouver ma retraite ; les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme m'ont ſuivi dans cette province, & n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai ſouffertes.

Voyant

Voyant qu'on ne me laiſſeroit jamais en repos dans le royaume, j'ai réſolu d'en ſortir; j'ai demandé un paſſe-port à M. de Choiſeul qui après m'avoir laiſſé long-temps ſans réponſe, vient enfin de m'envoyer ce paſſe-port. Sa lettre eſt très-polie, mais n'eſt que cela; il m'en avoit écrit auparavant d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire uſage de ce paſſe-port, c'eſt m'inviter en quelque ſorte à en faire uſage. Il ne convient pas d'importuner les miniſtres pour rien. Cependant depuis le moment où j'ai demandé ce paſſeport juſqu'à celui où je l'ai obtenu, la ſaiſon s'eſt avancée, les Alpes ſe ſont couvertes de glace & de neige; il n'y a plus moyen de ſonger à les paſſer dans mon état. Mille conſidérations impoſſibles à détailler dans une lettre, m'ont forcé à prendre le parti le plus violent, le plus terrible auquel mon cœur pût jamais ſe réſoudre, mais le ſeul qui m'ait paru me reſter; c'eſt de repaſſer en Angleterre, & d'aller finir mes malheureux jours dans ma triſte ſolitude de Wootton, où depuis mon départ le propriétaire m'a ſouvent rappelé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conſéquence de cette réſolution; j'ai même écrit auſſi à l'Ambaſſadeur d'Angleterre; ſi ma propoſition eſt acceptée, comme elle le ſera infailliblement, je ne puis plus m'en dédire, & il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'inſpire ce voyage; mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer ſans mériter des reproches; & à tout âge, ſurtout au mien, il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter par rien de repréhenſible le repos du peu de jours qui me reſtent à paſſer. Mais

je vous avoue que ce beau ſéjour de Lavagnac, le voiſinage de M. Venel, l'avantage d'être auprès de ſon ami, par conſéquent d'un honnête homme, au lieu qu'à Trie, j'étois entre les mains du dernier des malheureux; tout cela me ſuivra en idée dans ma ſombre retraite, & y augmentera ma misère, pour n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me tourmente encore plus en ce moment, eſt une lueur de vaine eſpérance dont je vois l'illuſion, mais qui m'inquiète malgré que j'en aie. Quand mon ſort ſera parfaitement décidé, & qu'il ne me reſtera qu'à m'y ſoumettre, j'aurai plus de tranquillité. C'eſt en attendant, un grand ſoulagement pour mon cœur d'avoir épanché dans le vôtre tout ce détail de ma ſituation. Au reſte, je ſuis attendri d'imaginer vos Dames, vous & M. Venel faiſant enſemble ce pélérinage bienfaiſant, qui mérite mieux que ceux de Lorette, d'être mis au nombre des œuvres de miſéricorde. Recevez tous mes plus tendres remercîmens & ceux de ma femme; faites agréer ſes reſpects & les miens à vos Dames. Nous vous ſaluons & vous embraſſons l'un & l'autre de tout notre cœur.

J'ai propoſé l'alternative de l'Angleterre & de Minorque, que j'aimerois mieux à cauſe du climat. Si ce dernier parti eſt préféré, ne pourrions-nous pas nous voir avant mon départ, ſoit à Montpellier, ſoit à Marſeille ?

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 7 Novembre 1768.

Depuis ma dernière lettre, Monſieur, j'ai reçu d'un ami l'incluſe qui a fort augmenté mon regret d'avoir pris mon parti ſi bruſquement. La ſituation charmante de ce château de Lavagnac, le maître auquel il appartient, l'honnête homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat ſi convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu aſſez ſolitaire pour être tranquille, & pas aſſez pour être un déſert; tout cela, je vous l'avoue, ſi je paſſe en Angleterre, ou même à Mahon, car j'ai propoſé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera ſouvent tourner les yeux & ſoupirer vers cet agréable aſile ſi bien fait pour me rendre heureux, ſi l'on m'y laiſſoit en paix. Mais j'ai écrit; ſi l'ambaſſadeur me répond honnêtement, me voilà engagé; j'aurois l'air de me moquer de lui ſi je changeois de réſolution, & d'ailleurs ce ſeroit en quelque ſorte marquer peu d'égard pour le paſſe-port que M. de Choiſeul a eu la bonté de m'envoyer à ma prière. Les miniſtres ſont trop occupés, & d'affaires trop importantes, pour qu'il ſoit permis de les importuner inutilement. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude qu'il ſe braſſe quelque choſe, ſans que je puiſſe deviner quoi. Thevenin n'a pas été appoſté pour rien, il y avoit dans cette farce ridicule, quelque vue qu'il m'eſt im-

poſſible de pénétrer ; & dans la profonde obſcurité qui m'environne, j'ai peur au moindre mouvement de faire un faux pas. Tout ce qui m'eſt arrivé depuis mon retour en France, & depuis mon départ de Trie, me montre évidemment qu'il n'y a que M. le Prince de Conti parmi ceux qui m'aiment, qui ſache au vrai le ſecret de ma ſituation, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille ſans pouvoir y réuſſir. Cette perſuaſion m'arrache des élans de reconnoiſſance & d'attendriſſement vers ce grand Prince, & je me reproche vivement mon impatience au ſujet du ſilence qu'il a gardé ſur mes deux dernières lettres ; car il y peu de temps que j'en ai écrit à S. A. une ſeconde qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la première ; c'eſt de quoi je déſirerois extrêmement d'être inſtruit. Je n'oſe en ajouter une pour elle dans ce paquet de peur de le groſſir au point de donner dans la vue : mais ſi dans ce moment critique, vous aviez pour moi la charité de vous préſenter à ſon audience, vous me rendriez un office bien ſignalé de l'informer de ce qui ſe paſſe, & de me faire parvenir ſon avis, c'eſt-à-dire, ſes ordres : car dans tout ce que j'ai fait de mon chef, je n'ai fait que des ſottiſes qui me ſerviront au moins de leçons à l'avenir, s'il daigne encore ſe mêler de moi. Demandez-lui auſſi de ma part, je vous ſupplie, la permiſſion de lui écrire déſormais ſous votre couvert, puiſque ſous le ſien, mes lettres ne paſſent pas.

La tracaſſerie du Sieur Thevenin eſt enfin terminée. Après les preuves ſans replique que j'ai données à M. de Tonnerre, de l'impoſture de ce coquin, il m'a offert de le punir par

quelques jours de priſon. Vous ſentez bien que c'eſt ce que je n'ai pas accepté, & que ce n'eſt pas de quoi il étoit queſtion. Vous ne ſauriez imaginer les angoiſſes que m'a donné cette ſotte affaire, non pour ce miſérable, à qui je n'aurois pas daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont apoſté, & que rien n'étoit plus aiſé que de démaſquer ſi on l'eût voulu. Rien ne m'a mieux fait ſentir combien je ſuis inepte & bête en pareil cas, le ſeul à la vérité, de cette eſpèce où je me ſois jamais trouvé. J'étois navré, conſterné, preſque tremblant; je ne ſavois ce que je diſois en queſtionnant l'impoſteur; & lui tranquille & calme dans ſes abſurdes menſonges, portoit dans l'audace du crime, tout l'apparence de la ſécurité des innocens. Au reſte, j'ai fait paſſer à M. de Tonnerre l'arrêt imprimé concernant ce miſérable, qu'un ami m'a envoyé, & par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cette homme en jeu avoient ſu choiſir un ſujet expérimenté dans ces ſortes d'affaires.

Je ne me trouvai jamais dans des embarras pareils à ceux où je ſuis, & jamais je ne me ſentis plus tranquille. Je ne vois d'aucun côté nul eſpoir de repos; & loin de me déſeſpérer, mon cœur me dit que mes maux touchent à leur fin. Il en ſeroit bien temps, je vous aſſure. Vous voyez, Monſieur, comment je vous écris, comment je vous charge de mille ſoins, comment je remets mon ſort en vos mains, & à vous ſeul. Si vous n'appelez pas cela de la confiance & de l'amitié auſſi bien que de l'importunité, & de l'indiſcrétion peut-être, vous avez tort. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Digitized by Google

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 28 Novembre 1768.

Je ne puis pas mieux vous détromper, Monſieur, ſur la réſerve dont vous me ſoupçonnez envers vous, qu'en ſuivant en tout vos idées & vous en conſiant l'exécution, & c'eſt ce que je fais, je vous jure, avec une conſiance dont mon cœur eſt content, & dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le Prince de Conti où je parle comme vous le déſirez, & comme je penſe. Je n'ai jamais ni déſiré, ni cru, que ma lettre à M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre, dût, ni pût être un ſecret pour Son Alteſſe, ni pour les gens en place, mais ſeulement pour le public, & je vous préviens, une fois pour toutes, que quelque ſecret que je puiſſe vous demander ſur quoi que ce puiſſe être, il ne regardera jamais M. le Prince de Conti, en qui j'ai autant & plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui ſeroit remiſe en main propre, je ſuppoſe que ce ſera par vous; j'y compte, & je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de paſſer en Angleterre, qui me vint en recevant le paſſe-port, a été preſqu'auſſitôt révoqué que formé : de nouvelles lumières ſur ma ſituation m'ont appris que je me devois de reſter en France, & j'y reſterai. M. Davenport m'a fait une réponſe très-engageante

& très-honnête. L'ambaſſadeur ne m'a point répondu. Si j'avois ſu que le Sieur W**. étoit auprès de lui, vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois bonnement que toute l'Angleterre avoit conçu pour ce miſérable & pour ſon camarade, tout le mépris dont ils ſont dignes. J'ai toujours agi d'après la ſuppoſition des ſentimens de droiture & d'honneur innés dans les cœurs des hommes. Ma foi, pour le coup, je me tiens coi, & je ne ſuppoſe plus rien; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux, & plus embarraſſé de ma figure. Si c'eſt leur tort ou le mien, c'eſt ce que je les laiſſe décider à leur mode; ils peuvent continuer à balloter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place; elle n'eſt pas au milieu d'eux.

J'ai été très-bien pendant une dixaine de jours. J'étois gai, j'avois bon appétit, j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations. Depuis deux jours je ſuis moins bien, j'ai de la fièvre, un grand mal de tête, que les échecs ou j'ai joué hier, ont augmenté. Je les aime, & il faut que je les quitte. Mes plantes ne m'amuſent plus. Je ne fais que chanter des ſtrophes du Taſſe; il eſt étonnant quel charme je trouve dans ce chant avec ma pavure voix caſſée & déjà tremblottante. Je me mis hier tout en larmes, ſans preſque m'en appercevoir, en chantant l'hiſtoire d'Olinde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre petite épinette pour ſoutenir un peu ma voix foibliſſante, je chanterois du matin juſqu'au ſoir. Il eſt impoſſible à ma mauvaiſe tête de renoncer aux châteaux en Eſpagne. Le ſoin de la cour du château de Lavagnac, une épinette, & mon Taſſe, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi.

Bon jour, Monſieur; ma femme vous ſalue de tout ſon cœur; j'en fais de même; nous vous aimons tous deux bien ſincèrement.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin ce 7 Décembre 1768.

Voici, Monſieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. Elle eſt pour M. Davenport qui m'a écrit trop honnêtement pour que je puiſſe me dipenſer de lui donner avis que j'ai changé de réſolution. J'eſpère que ma précédente avec l'incluſe vous ſera bien parvenue, & j'en attends la réponſe au premier jour. Je ſuis aſſez content de mon état préſent; je paſſe, entre mon Taſſe & mon herbier, des heures aſſez rapides pour me faire ſentir combien il eſt ridicule de donner tant d'importance à une exiſtence auſſi fugitive. J'attends ſans impatience que la mienne ſoit fixée; elle l'eſt par tout ce qui dépendoit de moi; le reſte qui devient tous les jours moindre, eſt à la merci de la nature & des hommes : ce n'eſt plus la peine de le leur diſputer; j'aimerois aſſez à paſſer ce reſte dans la grotte de la Balme, ſi les chauve-ſouris ne l'empuantiſſoient pas. Il faudra que nous l'allions voir enſemble quand vous paſſerez par ici. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Bourgoin le 19 Décembre 1768.

Ce que vous me marquez de la fin de vos brouilleries avec la cour, me fait grand plaiſir; & j'en augure que vous pourrez encore vivre agréablement où vous êtes, & où vous êtes retenu par des liens d'attachement qu'il n'eſt pas dans votre cœur de rompre aiſément. Il me ſemble que le Roi ſe conduit réellement en très-grand Roi, lorſqu'il veut premièrement être le maître, & puis être juſte. Vous penſerez qu'il ſeroit plus grand & plus beau de vouloir tranſpoſer cet ordre; cela peut être; mais cela eſt au-deſſus de l'humanité; & c'eſt bien aſſez, pour honorer le génie & l'ame du plus grand Prince, que le premier article ne lui faſſe pas négliger l'autre; ſi Fréderic ratifie le rétabliſſement de tous vos priviléges, comme je l'eſpère, il aura mérité de vous le plus bel éloge que puiſſe mériter un ſouverain, & qui l'approche de Dieu même, celui qu'Armide faiſoit de Godefroi de Bouillon:

Tu, cui conceſſe il cielo e diel' ti il fato,
Voler il giuſto, e poter ciò che vuoi.

Je m'imagine que ſi les députés, qu'en pareil cas, vous lui enverrez probablement pour le remercier, lui récitoient ces deux vers pour toute harangue, ils ne ſeroient pas mal reçus.

Je ſuis bien touché de la commiſſion que vous avez donnée à Gagnebin; voilà vraiment un ſoin d'amitié, un ſoin de ceux auxquels je ſerai toujours ſenſible, parce qu'ils ſont choiſis ſelon mon cœur & ſelon mon goût. Je dois certainement la vie aux plantes; ce n'eſt pas ce que je leur dois de bon; mais je leur dois d'en couler encore avec agrément quelques intervalles, au milieu des amertumes dont elle eſt inondée: tant que j'herboriſe, je ne ſuis pas malheureux; & je vous réponds que ſi l'on me laiſſoit faire, je ne ceſſerois tout le reſte de ma vie d'herboriſer du matin au ſoir. Au reſte j'aime mieux que le recueil de M. Gagnebin ſoit très-petit, & qu'il ne ſoit pas compoſé de plantes communes qu'on trouve partout; je ne vous diſſimulerai même pas, que j'ai déjà beaucoup de plantes alpines & des plus rares; cependant comme il y en a encore un très-grand nombre qui me manquent, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve dans votre envoi qui me feront grand plaiſir par elles-mêmes, outre celui de les recevoir de vous. Par exemple, quoique je ſois aſſez riche en Gentianes, il y en a une que je n'ai pu trouver encore, & que je convoîte beaucoup, c'eſt la grande *Gentiane pourprée*, la ſeconde en rang du *Species* de *Linnæus*. J'ai le *Toxxia alpina*, Linn.: mais il y manque la racine qui eſt la partie la plus curieuſe de cette plante, d'ailleurs difficile à ſécher & conſerver. J'ai l'*Uva urſi* en fruits, mais je ne l'ai pas en fleurs. J'ai l'*Azalea procumbens*, mais il me manque d'autres beaux *Chamærhododendros* des Alpes. Je n'ai qu'un miſérable petit *Androſace*. Je n'ai pas le *Cortuſa Matthioli*, &c. La liſte

de ce que j'ai ſeroit longue ; celle de ce qui me manque plus longue encore : mais ſi vous vouliez m'envoyer celle de ce que vous enverra Gagnebin, j'y pourrois noter ce qui me manque, afin que le reſte étant ſuperflu dans mon herbier, pût demeurer dans le vôtre. Je me ſuis ruiné en livres de botanique, & j'avois bien réſolu de n'en plus acheter ; cependant je ſens que m'affectionnant aux plantes des Alpes, je ne puis me paſſer de celui de Haller. Vous m'obligerez de vouloir bien me marquer exactement ſon titre, ſon prix, & le lieu où vous l'avez trouvé ; car la France eſt ſi barbare encore en botanique, qu'on n'y trouve preſque aucun livre de cette ſcience ; & j'ai été obligé de faire venir à grands frais de Hollande & d'Angleterre, le peu que j'en ai ; encore ai-je cherché partout ceux de Cluſius ſans pouvoir les trouver.

Voilà bien du bavardage ſur la botanique, dont je vois avec grand regret que vous avez tout-à-fait perdu le goût. Cependant puiſque vous avez un peu fêté mon *Apocyn*, j'ai grande envie de vous envoyer quelques graines de l'arbre de ſoie, & de la pomme de canelle, qu'on m'a dernièrement apportées des Isles. Quand vous commencerez à meubler votre jardin, je ſuis jaloux d'y contribuer. Bonjour, mon cher hôte, nous vous embraſſons & vous ſaluons l'un & l'autre de tout notre cœur.

X

LETTRE

A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 19 Décembre 1768.

Pauvre garçon, pauvre Sautershaim! Trop occupé de moi durant ma détreſſe, je l'avois un peu perdu de vue, mais il n'étoit point ſorti de mon cœur, & j'y avois nourri le déſir ſecret de me rapprocher de lui, ſi jamais je trouvois quelqu'intervalle de repos entre les malheurs & la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit pour me fermer les yeux; ſon caractère étoit doux; ſa ſociété étoit ſimple; rien de la pretintaille françoiſe; encore plus de ſens que d'eſprit; un goût ſain, formé par la bonté de ſon cœur, des talens aſſez pour parer une ſolitude, & un naturel fait pour l'aimer avec un ami: c'étoit mon homme; la Providence me l'a ôté; les hommes m'ont ôté la jouiſſance de tout ce qui dépendoit d'eux; ils me vendent juſqu'à la petite meſure d'air qu'ils permettent que je reſpire; il ne me reſtoit qu'une eſpérance illuſoire; il ne m'en reſte plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi ſeul toutes mes reſſources, puiſqu'il ne m'en laiſſe plus aucune autre. Je ſens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion, qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une ſimpathie bien forte entre lui & moi, puis qu'ayant déjà appris à me mettre en garde contre les empreſſés, je

le reçus à bras ouverts, ſitôt qu'il ſe préſenta, & dès les premiers jours de notre liaiſon elle fut intime. Je me ſouviens que dans ce même temps, on m'écrivit de Genève que c'étoit un eſpion appoſté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, diſoit la lettre, me faire un mauvais parti. Là-deſſus, je propoſai à Sauttershaim un voyage à Pontarlier, ſans lui parler de ma lettre. Il y conſent; nous partons: en arrivant à Pontarlier, je l'embraſſe avec tranſport, & puis je lui montre la lettre; il la lit ſans s'émouvoir; nous nous embraſſons derechef, & nos larmes coulent. J'en verſe derechef en me rappelant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui pluſieurs petits voyages pédeſtres; je commençois d'herboriſer, il prenoit le même goût; nous allions voir Milord Maréchal qui, ſachant que je l'aimois, le recevoit bien, & le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raiſon. Sauttershaim étoit aimable, mais ſon mérite ne pouvoit être ſenti que des gens bien nés, il gliſſoit ſur tous les autres. La génération dans laquelle il a vécu n'étoit pas faite pour le connoître; auſſi n'a-t-il rien pu faire à Paris ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes où il étoit étranger: mais pourquoi m'y a-t-il laiſſé?

Pardon, Monſieur, mais vous aimiez ce pauvre garçon, & je ſais que l'effuſion de mon attachement & de mon regret ne peut vous déplaire. Je ſuis ſenſible à la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur auprès de M. le Prince de Conti; mais vous en avez été bien payé par le plaiſir de converſer avec le plus aimable & le plus généreux des hommes, qui ſurement eût aimé & favoriſé notre pauvre

Sauttershaim, s'il l'avoit connu. Je vois, par ce que vous me marquez de ſes nouvelles bontés pour moi, qu'elles ſont inépuiſables, comme la généroſité de ſon cœur. Ah! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous ſéparent, détournent & anéantiſſent tout l'effet de ſes ſoins? J'apprends que ſon tréſorier qui m'a fait chaſſer du château de Trie à force d'intrigues, eſt en liaiſon avec l'agent du P. à celui de Lavagnac, & qu'il a déjà été queſtion de moi entr'eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance du ſort qu'on m'y prépare; mais n'importe, me voilà prêt, & il n'y a rien que je n'endure plutôt que de mériter la diſgrace du Prince, en me retractant ſur ce que j'ai demandé moi-même, & en laiſſant inutiles par ma faute, les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a réſolu de m'accabler juſqu'à ma dernière heure, il y en a un du moins dont je ſaurai me garantir quoiqu'on faſſe; c'eſt celui de perdre ſa bienveillance & ſa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, Monſieur, de me chercher une épinette. Voilà un ſoin dont je vous ſuis très-obligé, mais dont le ſuccès m'embarraſſeroit beaucoup; car, avant d'avoir ladite épinette, il faudroit premièrement me pourvoir d'un lieu pour la placer, & ..... d'une pierre pour y poſer ma tête. Mon herbier & mes livres de botanique me coûtent déjà beaucoup de peine & d'argent à tranſporter de gîte en gîte, & de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de ſurcroît une épinette, il faudroit donc y attacher des courroyes, afin que je puſſe la porter ſur mon dos, comme les Savoyardes

portent leurs vielles; tout cet attirail me feroit un équipage aſſez digne du roman comique; mais auſſi peu riſible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries dont je ſuis encore aſſez fou pour me bercer quelquefois, j'ai pu faire entrer le déſir d'une épinette; mais nous ſerons aſſez à temps de ſonger à cet article, quand tous les autres ſeront réaliſés, & il me ſemble que de tous les ſervices que vous pourriez me rendre, celui de me pourvoir d'une épinette doit être laiſſé pour le dernier. Il eſt vrai que vous me voyez déjà tranquille au château de Lavagnac. Ah! mon cher M. Laliaud, cela me prouve que vous avez la vue plus longue que moi. Bonjour, Monſieur, nous vous ſaluons tous deux de tout notre cœur. Je vous donne l'exemple de finir ſans complimens; vous ferez bien de le ſuivre.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Bourgoin le 30 Décembre 1768.

J'ATTENDOIS, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le P. de C. m'avoit fait annoncer, enſuite de l'approbation qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac; mais ces ordres ne ſont point encore venus, & je crains qu'ils ne viennent pas ſitôt: car S. A. m'a fait prévenir qu'il falloit avant de m'écrire, qu'elle prît pour ce projet, des arrangemens ſemblables à

ceux qu'elle a cru à propos de prendre pour mon voyage en Dauphiné : ces arrangemens dépendent de l'accord de perſonnes qui ne ſe rencontrent pas ſouvent ; & quelle que ſoit la généroſité de cœur de ce grand Prince, de quelque extrême bonté qu'il m'honore, vous ſentez qu'il n'eſt pas, ni ne ſauroit être occupé de moi ſeul, & la choſe du monde qui fait le mieux ſon éloge, eſt qu'il ne ſe ſoit pas encore ennuyé de tous les ſoins que je lui ai coûtés. J'attends donc ſans impatience ; mais en attendant, ma ſituation devient, à tous égards, plus critique de jour en jour, & l'air marécageux & l'eau de Bourgoin m'ont fait contracter depuis quelque temps, une maladie ſingulière dont, de manière ou d'autre, il faut tâcher de me délivrer. C'eſt un gonflement d'eſtomac très-conſidérable & ſenſible même au-dehors, qui m'oppreſſe, m'étouffe & me gêne au point de ne pouvoir plus me baiſſer, & il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes ſouliers, &c. Je croyois d'abord d'engraiſſer, mais la graiſſe n'étouffe pas ; je n'engraiſſe que de l'eſtomac, & le reſte eſt tout auſſi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de ſortir de ce mauvais pays le plutôt qu'il me ſera poſſible, en attendant que le Prince ait jugé à propos de diſpoſer de moi. Il y a dans ce pays à demi-lieue de la ville, une maiſon à mi-côte, agréable, bien ſituée, où l'eau & l'air ſont très-bons, & où le propriétaire veut bien me céder un petit logement que j'ai deſſein d'occuper. La maiſon eſt ſeule, loin de tout village, & inhabitée dans cette ſaiſon. J'y ſerai ſeul avec ma femme

&

& une ſervante qu'on y tient : voilà une belle occaſion pour ceux qui diſpoſent de moi, de ſe délivrer du ſoin de ma garde, & de me délivrer moi des misères de cette vie. Cette idée ne me détourne, ni ne me détermine. Je compte aller là dans quelques jours, à la merci des hommes, & à la garde de la Providence ; en attendant que je ſache s'il m'eſt permis d'aller vous joindre, ou ſi je dois reſter dans ce pays : car je ſuis déterminé à ne prendre aucun parti ſans l'aveu du Prince, pour qui ma confiance eſt égale à ma reconnoiſſance, & c'eſt tout dire. Cher Moultou, adieu ; je ne ſais ni dans quel temps, ni à quelle occaſion, je ceſſerai de vous écrire. Mais tant que je vivrai, je ne ceſſerai de vous aimer.

LETTRE

A Mr. D. P.... u.

A Bourgoin le 18 Janvier 1769.

J'APPRENDS, mon cher hôte, par le plus ſingulier haſard qu'on a imprimé à Lauſanne, un des chiffons qui ſont entre vos mains, ſur cette queſtion : *Quelle eſt la première vertu du Héros ?* Vous croyez bien que je comprends qu'il s'agit d'un vol ; mais comment ce vol a-t-il été fait, & par qui ?.... Vous qui êtes ſi ſoigneux, & ſurtout des dépôts d'autrui ! J'ai des engagemens qui rendent de pareils larcins, de très-

grande conſéquence pour moi (*). Comment donc ne m'avez-vous point du moins averti de cette impreſſion? De grâce, mon cher hôte, tâchez de remonter à la ſource; de ſavoir comment, & par qui ce torche-cul a été imprimé. Je vis dans la ſécurité la plus profonde ſur les papiers qui ſont entre vos mains; ſi vous ſouffrez que je perde cette ſécurité, que deviendrai-je? Mettez-vous à ma place, & pardonnez l'importunité.

J'ai cru mourir cette nuit. Le jour je ſuis moins mal. Ce qui me conſole eſt que de ſemblables nuits ne ſauroient ſe multiplier beaucoup. Ma femme qui a été fort mal auſſi, ſe trouve mieux. Je me prépare à déloger pour aller dans le ſéjour élevé qui m'eſt deſtiné, chercher un air plus pur que celui qu'on reſpire dans ces vallées. Je vous embraſſe.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Monquin le 18 Janvier 1769.

Je ne connois point M. de la S**. Je ſais ſeulement que c'eſt un fabriquant de Lyon; il accompagna cet automne le fils de Mde. Boy-de-la-Tour mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé ſi triſtement & dans un ſi mauvais air, il me propoſa une habitation en Dombes. Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver, me voyant dépérir, il eſt revenu à

(*) Il avoit pris des engagemens de ne rien faire imprimer de ſon vivant.

la charge, j'ai refuſé, il m'a preſſé : faute d'autres bonnes raiſons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois ſortir de cette province, ſans l'agrément de M. le Prince de Conti. Il m'a preſſé de lui permettre de demander cet agrément; je ne m'y ſuis pas oppoſé. Voilà tout.

J'apprends par le plus grand haſard du monde qu'on vient d'imprimer à Lauſanne un ancien chiffon de ma façon. C'eſt un diſcours ſur une queſtion propoſée en 1751, par M. de Curzay tandis qu'il étoit en Corſe. Quand il fut fait, je le trouvai ſi mauvais que je ne voulus ni l'envoyer ni le faire imprimer. Je le remis avec tout ce que j'avois en manuſcrit, à M. D. P....u avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis, & n'y ai pas même penſé; je ne puis me rappeler avec certitude, ſi ce barbouillage eſt ou n'eſt point un des manuſcrits inliſibles que M. D. P....u m'envoya à Wootton pour les tranſcrire, & que je lui renvoyai, copie & brouillon par ſon ami M. de * *, chez lequel, ou durant le tranſport, le vol aura pu ſe faire; ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je n'ai aucune part à cette impreſſion, & que ſi j'euſſe été aſſez inſenſé pour vouloir mettre encore quelque choſe ſous la preſſe, ce n'eſt pas un pareil torche-cul que j'aurois choiſi. J'ignore comment il eſt paſſé ſous la preſſe : mais je crois M. D. P....u parfaitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, & il m'importe que cette vérité ſoit connue. Je vous embraſſe & vous ſalue, mon cher Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin le 4 Février 1769.

J'ai reçu, Monſieur, vos deux dernières lettres & avec la première la reſcription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie.

Quoi! Monſieur, le barbouillage académique imprimé à Lauſanne l'avoit auſſi été à Paris! .... & c'eſt M. Fréron qui en eſt l'éditeur! .... Le temps de l'impreſſion, le choix de la pièce, la moindre & la plus plate de tout ce que j'ai laiſſé en manuſcrit, tout m'apprend par quelles eſpèces de mains, & à quelle intention cet écrit a été publié. L'édition de Lauſanne, ſi elle exiſte, aura probablement été faite ſur celle de Paris. Mais le ſilence de M. D. me fait douter de cette ſeconde édition, dont la nouvelle m'a été donnée d'aſſez loin pour qu'on ait pu confondre; & de pareils chiffons ne ſont guères de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller, s'il eſt poſſible, à la ſource du vol par l'examen du manuſcrit; cela vaut mieux qu'une lettre imprimée qui ne feroit que faire ſouvenir de moi le public & mes ennemis, dont je cherche à être oublié, & ſur laquelle les coupables n'iront ſurement pas ſe déclarer. Vous m'apprenez auſſi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'eſt ainſi qu'on me diſſéque

de mon vivant, ou plutôt qu'on diſſéque un autre corps ſous mon nom. Car quelle part ai-je au recueil dont vous me parlez? ſi ce n'eſt deux ou trois lettres de moi qui y ſont inſérées, & ſur leſquelles, pour faire croire que le recueil entier en étoit, on a eu l'impudence de le faire imprimer à Londres ſous mon nom, tandis que j'étois en Angleterre, en ſupprimant la première édition de Lauſanne faite ſous les yeux de l'auteur. J'entrevois que l'impreſſion du chiffon académique tient encore à quelque autre manœuvre ſouterraine de même acabit. Vous m'avez écrit quelquefois que je faiſois du noir; l'expreſſion n'eſt pas juſte; ce n'eſt pas moi, Monſieur, qui fais du noir; mais c'eſt moi qu'on en barbouille. Patience. Ils ont beau vouloir écarter le vivier d'eau claire; il ſe trouvera quand je ne ſerai plus en leur pouvoir, & au moment qu'ils y penſeront le moins. Auſſi, qu'ils faſſent déſormais à leur aiſe, je les mets au pis. J'attends ſans allarmes l'exploſion qu'ils comptent faire après ma mort ſur ma mémoire; ſemblables aux vils corbeaux qui s'acharnent ſur les cadavres. C'eſt alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumière qui, de mon vivant, ne ceſſe de les faire trembler, & c'eſt alors que l'on connoîtra peut-être le prix de ma patience & de mon ſilence. Quoiqu'il en ſoit, en quittant Bourgoin, j'ai quitté tous les ſoucis qui m'en ont rendu le ſéjour auſſi déplaiſant que nuiſible. L'état où je ſuis a plus fait pour ma tranquillité, que les leçons de la philoſophie & de la raiſon. J'ai vécu, Monſieur; je ſuis content de l'emploi de ma vie, & du même œil que j'en vois les reſtes, je vois

auſſi les événemens qui les peuvent remplir. Je renonce donc à ſavoir déſormais rien de ce qui ſe dit, de ce qui ſe fait, de ce qui ſe paſſe par rapport à moi ; vous avez eu la diſcrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refuſe pas aux ſoins que votre amitié, votre équité peuvent vous inſpirer pour la vérité, pour moi, dans l'occaſion ; parce qu'après les ſentimens que vous profeſſez envers moi, ce ſeroit vous manquer à vous-même. Mais dans l'état où ſont les choſes, & dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puiſſe ôter à mon eſprit la même tranquillité dont jouit ma conſcience.

Je vous écris, ſans y penſer, de longues lettres qui font grand bien à mon cœur, & grand mal à mon eſtomac. Je remets à une autre fois, le détail de mon habitation. Mde. Renou vous remercie & vous ſalue, & moi, mon cher Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Monquin le 14 Février 1769.

Je ſuis délogé, cher Moultou, j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoin pour venir occuper ſur la hauteur une maiſon vide & ſolitaire que la Dame à qui elle appartient, m'a offerte depuis long-temps, & où j'ai été reçu avec une

hoſpitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne ſuis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je ſuis ne me laiſſe plus penſer à une autre habitation; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter ſi promptement celle-ci après avoir conſenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma ſituation, la néceſſité, mon goût, tout me porte à borner mes déſirs & mes ſoins à finir dans cette ſolitude des jours, dont grâce au ciel, & quoique vous en puiſſiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie & de l'injuſtice des hommes, j'approche avec joie d'un ſéjour où tout cela ne pénètre point, & en attendant je ne veux plus m'occuper, ſi je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, & à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, & mon cœur, & Dieu qui le voit, quelques heures de douceur & de paix en attendant la dernière. Ainſi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me ſera toujours chère; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en eſt plus pour moi d'autre en ce monde, que celui d'en ſortir avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous gagne, & que vous commencez à vaciller dans des ſentimens où je vous croyois inébranlable. Ah! cher ami, comment avez-vous fait? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur ſi ſain, une ame ſi forte; ceſſez-vous donc d'être content de vous-même, & le témoin ſecret de vos ſentimens commenceroit-il à vous devenir importun? Je ſais que la foi n'eſt pas indiſpenſable, que l'incrédulité ſincère n'eſt

point un crime, & qu'on ſera jugé ſur ce qu'on aura fait, & non ſur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde, je vous conjure, d'être bien de bonne-foi avec vous-même; car il eſt très-différent de n'avoir pas cru, ou de n'avoir pas voulu croire, & je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais; mais non comment celui qui a cru, peut ceſſer de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'eſt pas tant la foi que la bonne-foi. Voulez-vous rejeter l'intelligence univerſelle? Les cauſes finales vous crêvent les yeux. Voulez-vous étouffer l'inſtinct moral? La voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroye les petits argumens à la mode, & vous crie qu'il n'eſt pas vrai que l'honnête homme & le ſcélérat, le vice & la vertu ne ſoient rien. Car vous êtes trop bon raiſonneur pour ne pas voir à l'inſtant, qu'en rejetant la cauſe première & le mouvement, on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh! quoi, mon Dieu, le juſte infortuné en proie à tous les maux de cette vie, ſans en excepter même l'opprobre & le déshonneur, n'auroit nul dédommagement à attendre après elle, & mourroit en bête après avoir vécu en Dieu? Non, non, Moultou; Jéſus que ce ſiècle a méconnu, parce qu'il eſt indigne de le connoître, Jéſus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illuſtre & vertueux de ſes vils compatriotes, le ſublime Jéſus ne mourut point tout entier ſur la croix; & moi qui ne ſuis qu'un chétif homme plein de foibleſſes, mais qui me ſens un cœur dont un ſentiment coupable n'approcha jamais, c'en eſt aſſez pour, qu'en ſentant approcher la diſſolution de mon corps, je ſente en même-temps la certitude de vivre. La

nature

nature entière m'en eſt garante. Elle n'eſt pas contradictoire avec elle-même ; j'y vois régner un ordre phyſique admirable & qui ne ſe dément jamais. L'ordre moral y doit correſpondre. Il fut pourtant renverſé pour moi durant ma vie, il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je ſens que je rabâche ; mais mon cœur, plein pour moi d'eſpoir & de confiance, & pour vous d'intérêt & d'attachement, ne pouvoit ſe refuſer à ce court épanchement.

Je ne ſonge plus à L. & probablement mes voyages ſont finis. J'ai pourtant reçu dernièrement une lettre du patron de la caſe, auſſi pleine de bonté & d'amitié qu'il m'en ait jamais écrit, & qui donne ſon approbation à une autre propoſition qui m'avoit été faite ; mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir entre la nature & moi, du peu de jours qui me reſtent, ſans plus me laiſſer promener, ſi je puis, parmi les hommes qui m'ont ſi mal traité, & plus mal connu. Quoique je ne puiſſe plus me baiſſer pour herboriſer, je ne puis renoncer aux plantes, je les obſerve avec plus de plaiſir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les vôtres, parce que j'eſpère que vous les apporterez ; ce moment, cher Moultou, me ſera bien doux. Adieu, je vous embraſſe ; partagez tous les ſentimens de mon cœur avec votre digne moitié, & recevez l'un & l'autre les reſpects de la mienne. Elle va reſter à plaindre. C'eſt bien malgré elle, c'eſt bien malgré nous, qu'elle & moi n'avons pu remplir de grands devoirs. Mais elle en a rempli de bien reſ-

pectables. Que de choſes qui devroient être ſues, vont être enſevelies avec moi, & combien mes cruels ennemis tireront d'avantages de l'impoſſibilité où ils m'ont mis de parler!

LETTRE

A Mr. D. P. . . . v.

A Monquin le 28 Février 1769.

Je ſuis ſur ma montagne, mon cher hôte, où mon nouvel établiſſement & mon eſtomac me rendent pénible d'écrire, ſans quoi je n'aurois pas attendu ſi long-temps à vous demander de fréquentes nouvelles de Mde. **. juſqu'à l'entière guériſon, dont, ſur votre pénultième lettre, l'eſpoir ſe joint au déſir. Pour moi, mon état n'eſt pas empiré depuis que je ſuis ici; mais je ſouffre toujours beaucoup. J'ai eu tort de ne vous pas marquer le rétabliſſement de Mde. Renou, qui n'a tenu le lit que peu de jours: mais imaginez ce que c'étoit que d'être tous deux en même-temps preſqu'à l'extrémité dans un mauvais cabaret.

Il n'y a pas eu moyen de tirer de Fréron le manuſcrit ſur lequel le diſcours en queſtion a été imprimé; mais je vois par ce que vous me marquez que la copie furtive en a été faite avant les corrections, qui cependant ſont aſſez anciennes. Elles n'empêchent pas que l'ouvrage ainſi corrigé, ne ſoit un miſérable torche-cul; jugez de ce qu'il doit être dans l'état où ils l'ont imprimé. Ce qu'il y a de pis, eſt que Rey

Digitized by Google

& les autres ne manqueront pas de l'inférer en cet état, dans le recueil de mes écrits. Qu'y puis-je faire? Il n'y a point de ma faute. Dans l'état où je ſuis, tout ce qu'il reſte à faire, quand tous les maux ſont ſans remède, eſt de reſter tranquille, & de ne plus ſe tourmenter de rien.

M. Séguier célèbre par le *Plantæ Veronenſes* que vous avez peut-être ou que vous devriez avoir, vient de m'envoyer des plantes qui m'ont remis ſur mon herbier & ſur mes bouquins. Je ſuis maintenant trop riche, pour ne pas ſentir la privation de ce qui me manque. Si parmi celles que vous promet le Parolier, pouvoient ſe trouver la grande *Gentiane pourprée*, le *Thora valdenſium*, l'*Epimedium*, & quelques autres, le tout bien conſervé & en fleurs, je vous avoue que ce cadeau me feroit le plus grand plaiſir; car je ſens que malgré tout la botanique me domine. J'herboriſerai, mon cher hôte, juſqu'à la mort, & au-delà; car s'il y a des fleurs aux champs élyſées, j'en formerai des couronnes pour les hommes vrais, francs, droits, & tels qu'aſſurément j'avois mérité d'en trouver ſur la terre. Bonjour, mon très-cher hôte: mon eſtomac m'avertit de finir avant que la morale me gagne; car cela me mèneroit loin. Mon cœur vous ſuit aux pieds du lit de la bonne maman. J'embraſſe le bon M. Jeannin.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Monquin le 27 Août 1769.

Un voyage de botanique, Monſieur, que j'ai fait au mont Pilat preſque en arrivant ici, m'a privé du plaiſir de vous répondre auſſitôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été déſaſtreux, toujours de la pluie; j'ai trouvé peu de plantes, & j'ai perdu mon chien bleſſé par un autre, & fugitif; je le croyois mort dans les bois de ſa bleſſure, quand à mon retour je j'ai trouvé ici bien portant, ſans que je puiſſe imaginer comment il a pu faire douze lieues, & repaſſer le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, Monſieur, la douceur de revoir vos penates, & de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur, en vous en voyant jouir, mais je doute que le ciel me deſtine à ce partage. J'ai trouvé Madame Renou en aſſez bonne ſanté; elle vous remercie de votre ſouvenir, & vous ſalue de tout ſon cœur. J'en fais de même, étant forcé d'être bref, à cauſe du ſoin que demandent quelques plantes que j'ai rapportées & quelques graines que je deſtinois à Madame de Portland, le tout étant arrivé ici à demi pourri par la pluie. Je voudrois du moins en ſauver quelque choſe pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, & la peine que j'ai priſe à les recueillir. Adieu, mon cher Monſieur Laliaud, conſervez-vous, & vivez content.

Digitized by Google

LETTRE

A Mr. MOULTOU.

A Monquin le 8 Septembre 1769.[1]

SANS une foulure à la main, cher Moultou, qui me fait ſouffrir depuis pluſieurs jours, je me livrerois à mon aiſe au plaiſir de cauſer avec vous; mais je ne déſeſpère pas d'en retrouver une occaſion plus commode. En attendant recevez mon remercîment de votre bon ſouvenir & de celui de Mde. Moultou, dont je me conſolerai difficilement d'avoir été ſi près, ſans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaiſir que vous m'avez fait de m'amener votre fils, & cela m'a rendu plus touchante la vue de cet aimable enfant. Je ſuis fort aiſe qu'il ſoit un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation. Il lui eſt toujours aiſé de s'en aſſurer par la vôtre: car ſur ce point comme ſur beaucoup d'autres, nous ne ſaurions penſer différemment vous & moi.

Je ne ſuis point ſurpris de ce que vous me marquez des diſpoſitions ſecrètes des gens qui vous entourent. Il y a long-temps qu'ils ont changé le patriotiſme en égoïſme, & l'amour prétendu du bien public n'eſt plus dans leurs cœurs, que la haine des partis. Garantiſſez le vôtre, ô cher Moultou, de ce ſentiment pénible, qui donne toujours plus de tourment que de jouiſſance, & qui lors-même qu'il l'aſſouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve, le mal qu'il fait

à ſon ennemi. Paradis aux bienfaiſans, diſoit ſans ceſſe le bon Abbé de St. Pierre. Voilà un paradis que les méchans ne peuvent ôter à perſonne, & qu'ils ſe donneroient, s'il en connoiſſoient le prix.

Adieu, cher Moultou; je vous embraſſe.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . v.

A Monquin le 16 Septembre 1769.

Vous aviez grande raiſon, mon cher hôte, d'attendre la relation de mon herboriſation de Pilat: car parmi les plaiſirs de la faire je comptois pour beaucoup celui de vous la décrire. Mais les premiers ayant manqué, me laiſſent peu de quoi fournir à l'autre. Je partis à pied avec trois Meſſieurs dont un médecin, qui faiſoient ſemblant d'aimer la botanique, & qui déſirant me cajoler, je ne ſais pourquoi, s'imaginèrent qu'il n'y avoit rien de mieux pour cela, que de me faire bien des façons. Jugez comment cela s'aſſortit, non-ſeulement avec mon humeur, mais avec l'aiſance & la gaieté des voyages pédeſtres. Il m'ont trouvé très-mauſſade; je le crois bien. Ils ne diſent pas que c'eſt eux qui m'ont rendu tel. Il me ſemble que malgré la pluie nous n'étions point mauſſades à Brot, ni les uns ni les autres. Premier article. Le ſecond eſt que nous avons eu mauvais temps preſque durant toute la route. Ce qui n'amuſe pas quand

on ne veut qu'herboriſer, & que, faute d'une certaine intimité, l'on n'a que cela pour point de ralliement & pour reſſource. Le troiſième eſt que nous avons trouvé ſur la montagne un très-mauvais gîte. Pour lit, du foin reſſuant & tout mouillé, hors un ſeul matelas rembourré de puces, dont, comme étant le Sancho de la troupe, j'ai été pompeuſement gratifié. Le quatrième des accidens de toute eſpèce; un de nos Meſſieurs a été mordu d'un chien ſur la montagne. Sultan a été demi-maſſacré d'un autre chien: il a diſparu; je l'ai cru mort de ſes bleſſures, ou mangé du loup; & ce qui me confond, eſt qu'à mon retour ici, je l'ai trouvé tranquille & parfaitement guéri, ſans que je puiſſe imaginer comment, dans l'état où il étoit, il a pu faire douze grandes lieues, & ſurtout repaſſer le Rhône, qui n'eſt pas un petit ruiſſeau, comme diſoit du Rhin M. de Chazeron. Le cinquième article & le pire eſt que nous n'avons preſque rien trouvé, étant allés trop tard pour les fleurs, trop tôt pour les graines, & n'ayant eu nul guide pour trouver les bons endroits. Ajoutez que la montagne eſt fort triſte, inculte, déſerte, & n'a rien de l'admirable variété des montagnes de Suiſſe. Si vous n'étiez pas redevenu un profane, je vous ferois ici l'énumération de notre maigre collection; je vous parlerois du *meum*, du *raiſin d'ours*, du *doronic*, de *la biſtorte*, du *napel*, du *thymelea*, &c. Mais j'eſpère que quand M.***. qui a appris la botanique en trois jours, ſera près de vous, il vous expliquera tout cela. Parmi toutes ces plantes alpines très-communes, j'en ai trouvé trois plus curieuſes qui m'ont fait grand plaiſir. L'une eſt

l'Onagra (*Oenothera biennis*, Lin.) que j'ai trouvée au bord du Rhône, & que j'avois déjà trouvée, à mon voyage de Nevers, au bord de la Loire. La ſeconde eſt le laiteron bleu des Alpes (*Sonchus Alpinus*) qui m'a fait d'autant plus de plaiſir, que j'ai eu peine à le déterminer, m'obſtinant à le prendre pour une laitue. La troiſième eſt le *Lichen Islandicus*, que j'ai d'abord reconnu aux poils courts qui bordent ſes feuilles. Je vous ennuye avec mon pédant étalage, mais ſi votre Henriette prenoit du goût pour les plantes, comme mon foin ſe transformeroit bien vîte en fleurs! Il faudroit bien alors, malgré vous & vos dents, que vous devinſſiez botaniſte.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin le 15 Novembre 1769.

Vous voilà, mon cher hôte, grâce à la rechûte dont vous êtes délivré, dans un de ces intervalles heureux durant leſquels n'entrevoyant que de loin le retour des atteintes de goutte, vous pouvez jouir de la ſanté & même la prolonger; & je ſuis bien sûr que le plus doux emploi que vous en pourrez faire, ſera de rendre la vie heureuſe à cette aimable Henriette qui verſe tant de douceurs & de conſolations dans la vôtre. Les détails que vous me faites de la manière dont vous cultivez le fond de ſentiment & de raiſon

raiſon que vous avez trouvé en elle, me font juger de l'agrément que vous devez trouver dans une occupation ſi chérie, & me font déſirer bien des fois dans la journée, d'avoir la douceur d'en être le témoin. Mais appelé par de grands & triſtes devoirs à des ſoins plus néceſſaires, je ne vois aucune apparence à me flatter de finir mes jours auprès de vous. J'en ſens le déſir, je l'exécuterois même s'il ne tenoit qu'à ma volonté; la choſe n'eſt peut-être pas abſolument impoſſible; mais je ſuis ſi accoutumé de voir tous mes vœux éconduits en toute choſe, que j'ai tout-à-fait ceſſé d'en faire, & me borne à tâcher de ſupporter le reſte de mon ſort en homme, tel qu'il plaiſe au ciel de me l'envoyer.

Ne parlons plus de botanique, mon cher hôte; quoique la paſſion que j'avois pour elle n'ait fait qu'augmenter juſqu'ici, quoique cette innocente & aimable diſtraction me fût bien néceſſaire dans mon état, je la quitte, il le faut; n'en parlons plus. Depuis que j'ai commencé de m'en occuper, j'ai fait une aſſez conſidérable collection de livres de botanique, parmi leſquels il y en a de rares & de recherchés par les botanophiles qui peuvent donner quelque prix à cette collection. Outre cela j'ai fait ſur la plupart de ces livres un grand travail par rapport à la ſynonymie, en ajoutant à la plupart des deſcriptions & des figures le nom de Linnæus. Il faut s'être eſſayé ſur ces ſortes de concordances, pour comprendre la peine qu'elles coûtent, & combien celle que j'ai priſe, peut en éviter à ceux à qui paſſeront ces mêmes livres, s'ils en veulent faire uſage. Je cherche à me défaire de cette collection qui me devient inutile, & difficile à tranſ-

porter. Je voudrois qu'elle pût vous convenir, & je ne déſeſpère pas, quand vous aurez un jardin de plantes, que vous ne repreniez le goût de la botanique qui, ſelon moi, vous ſeroit très-avantageux. En ce cas vous auriez une collection toute faite qui pourroit vous ſuffire, & que vous formeriez difficilement auſſi complète en détail. Ainſi j'ai cru devoir vous la propoſer, avant que d'en parler à perſonne. J'en vais faire le catalogue. Voulez-vous que je vous le faſſe paſſer?

Je ne ſuis point ſurpris des ſoins, des longueurs, des frais inattendus, des embarras de toute eſpèce que vous cauſe votre bâtiment. Vous avez dû vous y attendre, & vous pouvez vous rappeler ce que je vous ai écrit & dit à ce ſujet, quand vous en avez formé l'entrepriſe. Cependant vous devez être à la fin de la groſſe beſogne, & ce qui vous reſte à faire n'eſt qu'un amuſement en comparaiſon de ce qui eſt fait. A moins pourtant que vous ne donniez dans la manie de défaire & refaire : car en ce cas vous en avez pour la vie, & vous ne jouirez jamais. Refuſez-vous totalement à cette tentation dangereuſe, ou je vous prédis que vous vous en trouverez très-mal.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Monquin le 28 Mars 1770.

Je tardois, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, de pouvoir vous donner quelque avis certain de ma marche, mais les neiges qui ſont revenues m'aſſiéger, rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables, que je ne ſais plus quand j'en pourrai partir. Ce ſera, dans mon projet, pour me rendre à Lyon, d'où je ſais bien ce que je veux faire, mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me ſuggérez, d'aller m'établir en Savoie; je demandai & obtins, durant mon ſéjour à Bourgoin, un paſſe-port pour cela, dont ſur des lumières qui me vinrent en même-temps, je ne voulus point faire uſage; j'ai réſolu d'achever mes jours dans ce royaume, & d'y laiſſer à ceux qui diſpoſent de moi, le plaiſir d'aſſouvir leur fantaiſie juſqu'à mon dernier ſoupir.

Je ne ſuis point dans le cas d'avoir beſoin de la bourſe d'autrui, du moins pour le préſent, & dans la poſition où je ſuis, je ne dépenſe guères moins en place qu'en voyage: mais je ſuis fâché que l'offre de votre bourſe m'ait ôté la reſſource d'y recourir au beſoin; ma maxime la plus chérie eſt de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent. Je les punis de m'avoir ôté un plaiſir en les privant d'un autre; & quand je me ferai des amis à mon goût, je ne les irai

pas choiſir au Monomotapa, quoiqu'en diſe la Fontaine. Cela tient à mon tour d'eſprit particulier dont je n'excuſe pas la bizarrerie, mais que je dois conſulter quand il s'agit d'être obligé. Car autant je ſuis touché de tout ce qu'on m'accorde, autant je le ſuis peu de ce qu'on me fait accepter. Auſſi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant, & vaincu par la tyrannie des importunités. Mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode & non pas à la ſienne, ſera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception; & je la fais en tâchant de l'oublier, afin de ne pas ôter à notre amitié l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut aſſurément que vous ſoyez peu difficile en reſſemblance, pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope qu'on débite à ſi grand bruit ſous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne pus jamais deviner ſon motif, quoique dès-lors je viſſe aſſez que ce n'étoit pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'eſtampe, & ſurtout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant un autre repréſentant ledit M. Hume qui réellement a la figure d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos viſages, ainſi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. Je comprends que les bruyans éloges qu'on vous a faits de ce portrait vous ont ſubjugué; mais regardez-y mieux, & ôtez-moi de votre chambre cette mine farouche qui n'eſt pas la mienne aſſurément. Les gravures faites ſur le portrait peint par la Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus

reſſemblant ; remarquez qu'on les a fait diſparoître, ou contrefaire hideuſement. Comment ne ſentez-vous pas d'où tout cela vient, & ce que tout cela ſignifie ?

Voici deux actes d'honnêteté, de juſtice & d'amitié à faire. C'eſt à vous que j'en donne la commiſſion.

1°. Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, & à d'autres marques, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, & que des gens ſi attentifs ne l'oublieroient pas, & qu'il ne ſeroit pas à l'épreuve. Entr'autres remarques que j'ai faites ſur cette édition, j'y ai trouvé avec autant d'indignation que de ſurpriſe, trois ou quatre lettres de M. le Comte de Treſſan avec les réponſes, qui furent écrites il y a une quinzaine d'années, au ſujet d'une tracaſſerie de Paliſſot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au ſeul V**, auquel j'avois alors & bien malheureuſement la même confiance que que j'ai maintenant en vous. Depuis lors je ne les ai montrées à qui que ce ſoit, & ne me rappelle pas même en avoir parlé. Voilà pourtant Rey qui les imprime ; d'où les a-t-il eues ? ce n'eſt certainement pas de moi ; & il ne m'a pas dit un mot de ces lettres en me parlant de cette édition. Je comprends aiſément qu'il n'a pas mieux rempli le devoir d'obtenir l'agrément de M. de Treſſan, qui probablement ne l'auroit pas donné non plus que moi. Du cercueil où l'on me tient enfermé tout vivant, je ne puis pas écrire à M. de Treſſan dont je ne ſais pas l'adreſſe, & à qui ma lettre ne parviendroit certainement pas. Je vous prie de remplir ce devoir pour moi. Dites-lui que ce ne ſeroit pas envers lui que j'honore, que j'aurois

enfreint un devoir dont j'ai porté l'obſervation juſqu'à un ſcrupule peut-être inoui envers Voltaire, que j'ai laiſſé falſifier & défigurer mes lettres, & taire les ſiennes, ſans que j'aie voulu juſqu'ici montrer ni les unes ni les autres à perſonne. Ce n'eſt ſurement pas pour me faire honneur que ces lettres ont été imprimées; c'eſt uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Treſſan.

2°. J'ai fait il y a quelques mois à Mde. la Ducheſſe douairière de Portland un envoi de plantes que j'avois été herboriſer pour elle au mont Pilat, & que j'avois préparées avec beaucoup de ſoin, de même qu'un aſſortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de Mde. de Portland ni de cet envoi, quoique j'aie écrit & à elle, & à ſon commiſſionnaire: mes lettres ſont reſtées ſans réponſe, & je comprends qu'elles ont été ſupprimées, ainſi que l'envoi, par des motifs qui ne vous ſeront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on employe ſont très-aſſorties à l'objet qu'on ſe propoſe. Ayez, cher Moultou, la complaiſance d'écrire à Mde. de Portland ce que j'ai fait, & combien j'ai de regret qu'on ne me laiſſe pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, & que je me faiſois un honneur de mériter. Vous ſentez que je ne peux pas entretenir des correſpondances malgré ceux qui les interceptent. Ainſi là-deſſus, comme ſur toute choſe où la néceſſité commande, je me ſoumets. Je voudrois ſeulement que mes anciens correſpondans ſuſſent qu'il n'y a pas de ma faute, & que je ne les ai pas négligés. La même choſe m'eſt arrivée avec M. Guan de Montpellier

à qui j'ai fait un envoi ſous l'adreſſe de M. de St. Prieſt. La même choſe m'arrivera peut-être avec vous. Accuſez-moi du moins, je vous prie, la réception de cette lettre, ſi elle vous parvient encore; la vôtre, ſi vous l'écrivez à la réception de la mienne, pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes reſpects & ceux de ma femme à Mde. Moultou. Nous vous embraſſons conjointement de tout notre cœur. Adieu, cher Moultou.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin le 6 Avril 1770.

(Pauvres aveugles que nous ſommes! &c.)

VOTRE lettre, cher Moultou, m'afflige ſur votre ſanté. Vous m'aviez parlé dans la précédente de votre mal de gorge comme d'une choſe paſſée, & je le regardois comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été ſi ſujet, qui ſont vifs, courts, & ne laiſſent aucune trace. Mais ſi c'eſt une humeur de goutte, il ſera difficile que vous ne vous en reſſentiez pas de temps en temps: mais ſurtout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir, car ce ſeroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivent ſupporter, tant qu'il leur reſte quelque bien à faire. D. P....u pour avoir voulu droguer la ſienne, l'effaroucha, la fit remonter, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peines, que nous parvînmes à la rappeler aux extrémités,

Vous ſavez ſans doute ce qu'il faut faire pour cela ; j'ai vu l'effet grand & prompt de la moutarde à la plante des pieds ; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préſerver. Si jeune, déjà la goutte ! que je vous plains. Si vous euſſiez toujours ſuivi le régime que je vous faiſois faire à Motiers, ſurtout quant à l'exercice, vous ne ſeriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de ſoupers, peu de cabinet, & beaucoup de marche dans vos relâches : voilà ce qu'il me reſte à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez qui s'eſt paſſé dernièrement dans votre ville, me fâche encore, mais ne me ſurprend plus. Comment ! votre Conſeil Souverain ſe met à rendre des jugemens criminels ? Les Rois plus ſages que lui n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens prenant à grands pas le train des Athéniens, & courant chercher la même deſtinée, qu'ils trouveront, hélas, aſſez tôt ſans tant courir. Mais ;

Quos vult perdere Jupiter, dementat.

Je ne doute point que les Natifs ne miſſent à leurs prétentions l'inſolence de gens qui ſe ſentent ſoufflés, & qui ſe croient ſoutenus ; mais je doute encore moins que, ſi ces pauvres Citoyens ne ſe laiſſoient aveugler par la proſpérité, & ſéduire par un vil intérêt, ils n'euſſent été les premiers à leur offrir le partage, dans le fond très-juſte, très-raiſonnable, & très-avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà auſſi durs Ariſtocrates avec les Habitans, que les Magiſtrats furent jadis avec eux. De ces deux Ariſtocraties, j'aimerois encore mieux la première.

Je

Je ſuis ſenſible à la bonté que vous avez de vouloir bien écrire à Mde. de Portland & à M. de Treſſan. L'équité, l'amitié dicteront vos lettres ; je ne ſuis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de l'antérieure impreſſion des lettres du dernier, diſculpe abſolument R** ſur cet article, mais n'infirme point au reſte les fortes raiſons que j'ai de le tenir tout au moins pour ſuſpect ; & je connois trop bien les gens à qui j'ai à faire, pour pouvoir croire que, ſongeant à tant de monde & à tant de choſes, ils aient oublié cet homme-là. Ce que vous a dit M. G***. du bruit qu'il fait de ſon amitié pour moi, n'eſt pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation eſt ſingulièrement dans le plan de ceux qui diſpoſent de moi. C*** y brilloit par excellence, & jamais il ne parloit de moi ſans verſer des larmes de tendreſſe. Ceux qui m'aiment véritablement ſe gardent bien, dans les circonſtances préſentes, de ſe mettre en avant avec tant d'emphaſe. Ils gémiſſent tout bas au contraire, obſervent & ſe taiſent, juſqu'à ce que le temps ſoit venu de parler.

Voilà, cher Moultou, ce que je vous prie & vous conſeille de faire. Vous compromettre ne ſeroit pas me ſervir. Il y a quinze ans qu'on travaille ſous terre ; les mains qui ſe prêtent à cette œuvre de ténèbre, la rendent trop redoutable pour qu'il ſoit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut pour monter ſur la mine, attendre qu'elle ait fait ſon exploſion ; & ce n'eſt plus ma perſonne qu'il faut ſonger à défendre, c'eſt ma mémoire. Voilà, cher Moultou, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne

croyez pas que j'ignore vos liaiſons; ma confiance n'eſt pas celle d'un ſot, mais celle au contraire de quelqu'un qui ſe connoît en hommes, en diverſité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des C***, qui attend tout des Moultou. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous ſéduire; je ſuis perſuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper. Mais avec votre pénétration, vous avez vu trop de choſes, & vous en verrez trop encore, pour pouvoir être trompé long-temps. Quand vous verrez la vérité, il ne ſera pas pour cela temps de la dire; il faut attendre les révolutions qui lui ſeront favorables, & qui viendront tôt ou tard. C'eſt alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant ſe cacher, honorera ceux qui l'auront porté, & qui rempliront les devoirs qu'il leur impoſe. Voilà ta tâche, ô Moultou! elle eſt grande, elle eſt belle, elle eſt digne de toi, & depuis bien des années, mon cœur t'a choiſi pour la remplir.

Voici peut-être la dernière fois que je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me ſeroit intéreſſant de vous voir: mais ne parlons plus de Chambéri; ce n'eſt pas là où je ſuis appelé. L'honneur & le devoir crient; je n'entends plus que leur voix. Adieu, recevez l'embraſſement que mon cœur vous envoie. Toutes mes lettres ſont ouvertes; ce n'eſt pas là ce qui me fâche; mais pluſieurs ne parviennent pas. Faites enſorte que je ſache ſi celle-ci aura été plus heureuſe. Vous n'ignorerez pas où je ſerai; mais je doîs vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la poſte, mes lettres le ſeront encore dans la maiſon où je vais loger. Adieu derechef. Nous vous embraſſons l'un & l'autre avec toute la tendreſſe de notre cœur. Nos hommages & reſpects les plus tendres à Madame.

Il eſt vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique & même de mon herbier. Cependant comme l'herbier eſt un préſent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la dernière extrémité, & mon intention eſt de le laiſſer, ſi je puis, à celui qui me l'a donné, augmenté de plus de trois cent plantes que j'y ai ajoutées.

FRAGMENT trouvé parmi les papiers de J. J. ROUSSEAU, *à la ſuite de ce recueil de lettres.*

QUICONQUE, ſans urgente néceſſité, ſans affaires indiſpenſables, recherche & même juſqu'à l'importunité un homme dont il penſe mal, ſans vouloir s'éclaircir avec lui de la juſtice ou de l'injuſtice du jugement qu'il en porte, ſoit qu'il ſe trompe ou non dans ce jugement, eſt lui-même un homme dont il faut mal penſer.

Cajoler un homme préſent, & le diffamer abſent eſt certainement la duplicité d'un traître & vraiſemblablement la manœuvre d'un impoſteur.

Dire en ſe cachant d'un homme pour le diffamer, que c'eſt par ménagement pour lui qu'on ne veut pas le confondre, c'eſt faire un menſonge non moins inepte que lâche. La diffamation étant le pire des maux civils & celui dont les effets ſont les plus terribles, s'il étoit vrai qu'on voulût ménager cet homme, on le confondroit, on le menaceroit peut-être de le diffamer, mais on n'en feroit rien. On lui reprocheroit ſon crime en particulier en le cachant à tout le monde: mais le dire à tout le monde en le cachant à lui

ſeul, & feindre encore de s'intéreſſer à lui, eſt le rafinement de la haine, le comble de la barbarie & de la noirceur.

Faire l'aumône par ſupercherie à quelqu'un malgré lui, n'eſt pas le ſervir; c'eſt l'avilir; ce n'eſt pas un acte de bonté, c'en eſt un de malignité: ſurtout ſi rendant l'aumône meſquine inutile, mais bruyante, & inévitable à celui qui en eſt l'objet, on fait diſcrètement enſorte que tout le monde en ſoit inſtruit, excepté lui. Cette fourberie eſt non-ſeulement cruelle mais baſſe. En ſe couvrant du maſque de la bienfaiſance, elle habille en vertu la méchanceté, & par contre-coup en ingratitude l'indignation de l'honneur outragé.

Le don eſt un contrat qui ſuppoſe toujours le conſentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruſe, & qui n'eſt pas accepté, eſt un vol. Il eſt tyrannique, il eſt horrible de vouloir faire en trahiſon un devoir de la reconnoiſſance à celui dont on a mérité la haine & dont on eſt juſtement mépriſé.

L'honneur étant plus précieux & plus important que la vie, & rien ne la rendant plus à charge que la perte de l'honneur, il n'y a aucun cas poſſible où il ſoit permis de cacher à celui qu'on diffame, non plus qu'à celui qu'on punit de mort, l'accuſation, l'accuſateur & ſes preuves. L'évidence même eſt ſoumiſe à cette indiſpenſable loi: car ſi toute la ville avoit vu un homme en aſſaſſiner un autre, encore ne feroit-on point mourir l'accuſé ſans l'interroger & l'entendre. Autrement il n'y auroit plus de ſûreté pour perſonne & la ſociété s'écrouleroit par ſes fondemens. Si cette loi ſacrée eſt ſans exception, elle eſt auſſi ſans abus;

puiſque toute l'adreſſe d'un accuſé ne peut empêcher qu'un délit démontré, ne continue à l'être, ni le garantir en pareil cas d'être convaincu. Mais ſans cette conviction l'évidence ne peut exiſter. Elle dépend eſſentiellement des réponſes de l'accuſé ou de ſon ſilence; parce qu'on ne ſauroit préſumer que des ennemis, ni même des indifférens donneront aux preuves du délit la même attention à ſaiſir le foible de ces preuves, ni les éclairciſſemens qui les peuvent détruire, que l'accuſé peut naturellement y donner; ainſi perſonne n'a droit de ſe mettre à ſa place pour le dépouiller du droit de ſe défendre en s'en chargeant ſans ſon aveu; & ce ſera beaucoup même ſi quelquefois une diſpoſition ſecrète ne fait pas voir à ces gens qui ont tant le plaiſir à trouver l'accuſé coupable, cette prétendue évidence, où lui-même eut démontré l'impoſture, s'il avoit été entendu.

Il ſuit de-là que cette même évidence eſt contre l'accuſateur, lorſqu'il s'obſtine à violer cette loi ſacrée. Car cette lâcheté d'un accuſateur qui met tout en œuvre pour ſe cacher de l'accuſé, de quelque prétexte qu'on la couvre, ne peut avoir d'autre vrai motif que la crainte de voir dévoiler ſon impoſture & juſtifier l'innocent. Donc tous ceux qui dans ce cas approuvent les manœuvres de l'accuſateur & s'y prêtent, ſont des ſatellites de l'iniquité.

Nous ſouſſignés acquieſçons de tout notre cœur à ces maximes, & croyons toute perſonne raiſonnable & juſte, tenue d'y acquieſcer.

FIN.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Neuf Lettres *à M. V....s.*	Page	1
Lettre *à M. Cartier.*		20
——— *à M. M.....u.*		21
——— *à M.....*		23
2 Lettres *à M. M.....u.*		25
Lettre *à M. R.....*		29
2 Lettres *à M. M.....u.*		31
Lettre *à M. de ***.*		38
2 Lettres *à M. M.....u.*		39
2 ——— *au roi de Pruſſe.*		44
Lettre *à milord Maréchal.*		45
3 Lettres *à M. M.....u.*		48
Lettre *à M..... P$_{r}$. à Neuchâtel.*		53
3 Lettres *à M. J. B.*		55
2 ——— *à M. M.....u.*		58
Lettre *à M. A. A.*		62
——— *à M. Regnault à Lyon.*		64
——— *à M.....*		65
——— *à M.....*		68
——— *à M^{de}. de Luze.*		70
——— *à M^{de}. de V.....*		71
——— *à M. de S.....*		73
——— *à M. D. P....u.*		75
——— *à M^{r}. M.*		76
——— *à M. L.....d.*		77
——— *à M. Deleyre.*		78
——— *à M. F.....r.*		79
——— *à M^{de}. P**.*		81
——— *à M. Du Peyrou.*		82
——— *à M. L.....d.*		84
——— *à M. d'Ivernois.*		5
——— *à M. D. P.....*		86
——— *à M. de Gauffecourt.*		87

Digitized by Google

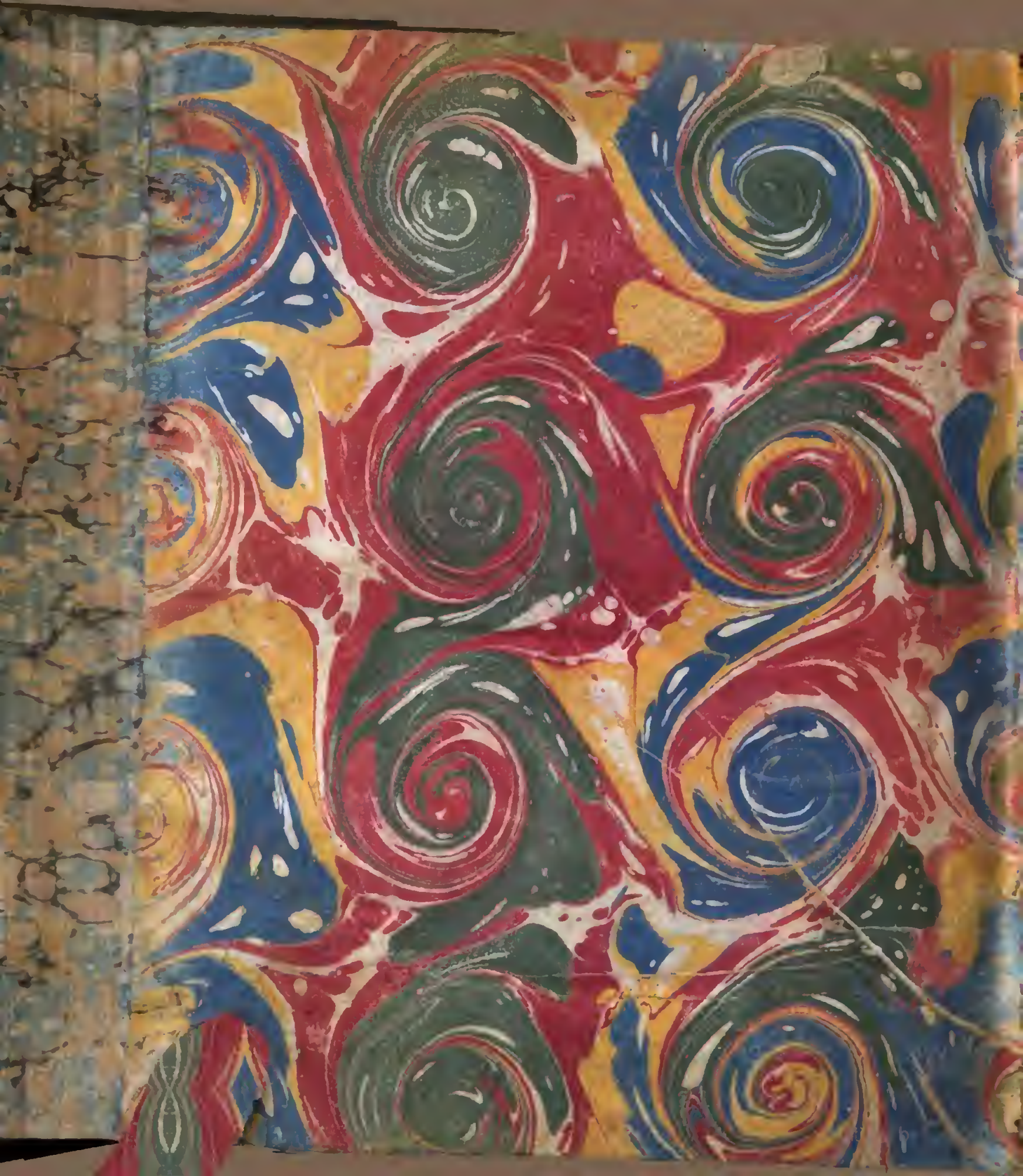
Lettre	*à milord Maréchal.*	Page 88
———	*à M. Ballière.*	90
———	*à M. Du Peyrou.*	92
———	*à M. S. B.*	94
———	*à M. P. Chappuis.*	95
———	*à Mde. Guienet.*	97
———	*à M. Le Nieps.*	98
3 Lettres	*à M. D. P....u.*	102
Lettre	*à M. Laliaud.*	108
———	*à M. Du Peyrou.*	109
———	*à M. D. P....u*	110
———	*à M. d'Ivernois.*	111
5 Lettres	*à M. D. P....u.*	112
1 Lettre	*à M. d'Ivernois.*	117
———	*à M. de St. Briſſon.*	119
3 Lettres	*à M. D. P....u.*	122
Lettre	*à M. d'Ivernois.*	127
3 Lettres	*à M. de Luze.*	129
Lettre	*à M. D. P....u.*	131
———	*à Mr.....*	132
———	*à Mde. de Crequi.*	134
———	*à M. de Luze.*	135
———	*à M. d'Ivernois.*	137
———	*à M. D. P....u.*	138
———	*à M. d'Ivernois.*	142
6 Lettres	*à M. Granville.*	144
Lettre	*à Mlle. Dewes, aujourd'hui Mde. Port.*	147
	Réponſes aux queſtions faites par M. de Chauvel.	148
Lettre	*à M. de Voltaire.*	152
	Billet audit.	155
Lettre	*à M. Davenport.*	155
———	*à M. Du Peyrou.*	157
———	*à Mde. la comteſſe de Boufflers.*	161
———	*à M. d'Ivernois.*	164
———	*à M. D. P....u.*	166
———	*à M. Laliaud.*	168
———	*à Lord vicomte de Nuncham, aujourd'hui comte de Harcourt.*	169
———	*à M. Davenport.*	170
———	*à M.*	172
———	*à M.....*	173
———	*Au Comte de Harcourt.*	176
2 Lettres	*à M. Davenport.*	177
———	*au comte de Harcourt.*	181

Lettre à M. D. P....u. Page 182
——— au comte de Harcourt. 185
——— à M. D. P....u. 187
——— à M. d'Ivernois. 188
——— à M. le marquis de Mirabeau. 189
——— au comte de Harcourt. 191
3 Lettres à M. Granville. 192
Lettre à M. D. P....u. 195
——— à M. le marquis de Mirabeau. ibid.
——— à M. D. P....u. 196
6 Lettres à M. le M. de Mirabeau. 197
3 ——— à M. D. P....u. 205
Lettre à M. le M. de Mirabeau. 212
——— à M. D. P....u. 213
——— au comte de Harcourt. 215
——— à M. le M. de Mirabeau. 217
——— à M. Granville. 218
——— à M. le M. de Mirabeau. 220
2 Lettres à M. D. P....u. 222
Lettre à M. d'Ivernois. 227
——— à M. le M. de Mirabeau. 229
——— à M. d. l. L. 231
2 Lettres à M. d'Ivernois. 232
Lettre à M. D. P....u. 235
——— à M. Laliaud. 237
2 Lettres à M. D. P....u. 239
3 ——— à M. Laliaud. 244
Lettre à M. Moultou. 255
3 Lettres à M. Laliaud. 259
Lettre à M. D. P....u. 265
——— à M. Laliaud. 268
——— à M. Moultou. 271
——— à M. D. P....u 273
2 Lettres à M. Laliaud. 274
Lettre à M. Moultou. 278
——— à M. D. P....u. 282
——— à M. Laliaud. 284
——— à M. Moultou. 285
2 Lettres à M. D. P....u. 286
2 ——— à M Moultou. 291
Fragment trouvé parmi les papiers de J. J. ROUSSEAU *à la suite de ce recueil de lettres.* 299

Fin de la Table.

BIBLIOTECA ROMA
41587 00
Digitized by Google

8vo

75

Digitized by Google